

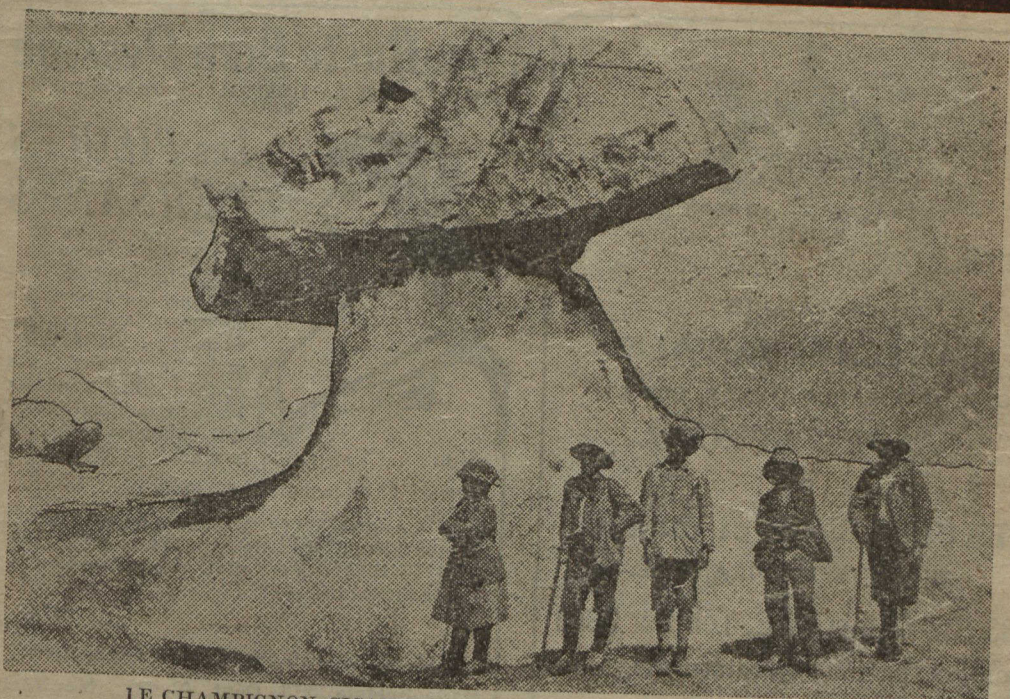
# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

11e Année, No 9

SEPTEMBRE 1918

PRIX: 15 CENTS



LE CHAMPIGNON GIGANTESQUE DE BIAEO *(Voir intérieur)*

— GRATIS — Pour vous Mesdames! — GRATIS —

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS—TOUTES LES FEMMES DOIVENT  
ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE—AVOIR UNE BELLE POITRI-  
NE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

## REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la Santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développées. Le

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS.—Envoyez 3 cents en timbres et nous vous enverrons **Gratuit** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL,**

Dépt. 8, Boîte Postale 2353,

**250 Parc Lafontaine**

Montréal, Can.



MESDAMES...

LA MARQUE

**GANTERIE ROYALE**

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

**CACHET SPECIAL**

DE

**L'EXCELLENCE et du CHIC**

DE CETTE MARCHANDISE.

**483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341**

CRAVATES DE FANTAISIE REÇUES  
CHAQUE SEMAINE.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawûsk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

ne fille ou une jeune femme.

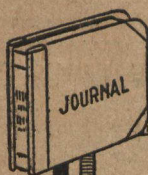
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



LA PLUS IMPORTANTE  
LIBRAIRIE et PAPETERIE  
FRANÇAISE du CANADA  
Fondée en 1885

**LIVRES**

religieux  
classiques  
français  
canadiens

**FOURNITURES**

de classes  
de bureaux  
de dessin

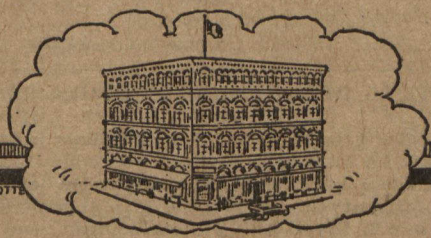
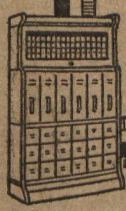
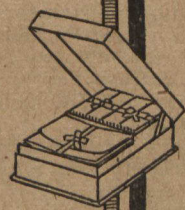
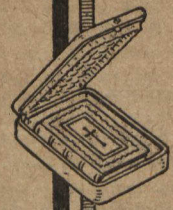
**ARTICLES**

religieux  
et de fantaisie

**PAPIERS PEINTS**

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée  
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



ED. J. MASSIOTTE

## SOMMAIRE DE LA REVUE POPULAIRE—MOIS DE SEPTEMBRE 1918

	Pages		Pages
Calendrier du mois .....	7	C'est mathématique .....	141
Vendanges (carnet) .....	8	Le premier homme .....	142
id. (Sonnet) .....	9	Grossièreté impériale .....	142
<b>PAGES CANADIENNES :</b>		Soit dit sans vous offenser .....	142
Souvenirs de 1837 .....	10	Impression en aéroplane .....	143
Du Radium au Canada .....	11	Le bouc dégoûté .....	143
Les Mines d'argent au Canada .....	12	Géologie .....	144
La punition des faux-monnayeurs sous le Régime français .....	13	Kommandatur mystifiée .....	144
Le Gaz naturel au Canada .....	14	Les timbres des ennemis .....	144
La chasse .....	15	Engagement volontaire .....	144
<b>Petits Travaux d'Amateurs:</b>		Le flegme anglais .....	145
Contre les mouches et les moustiques .....	17	Motifs; Régime boche .....	145
L'installation d'un Aquarium .....	18	La discipline allemande .....	146
Les noces en Amérique.—Le Roquefort .....	19	Les femmes à travers le Monde. Les ja- ponaises .....	147
<b>Un peu de tourisme:</b>		Quand finira la guerre; Machine à écrire chinoise .....	147
Une visite au "Jardin des Dieux" .....	21	Un cas remarquable de retour à la vie après commotion électrique .....	150
Le champignon gigantesque de Biaco .....	22	<b>Les Enfants de tous les Pays: Le Tyrol.</b> .....	151
Les murailles de Jérico .....	24	La Bouffarde; Molière .....	153
La Tour de Damghan .....	25	Les sept ciels; Les vins aimés des grands hommes; Cloche fameuse .....	154
<b>La Magie en Famille:</b>		L'ambre jaune .....	155
Le Portique.—L'anneau de fil .....	26	Un bon procédé pour le fermier .....	156
<b>Vieilles Chansons: Cécilia</b> .....	28	Le Temple de la Musique .....	157
Mules à la queue lumineuse .....	30	Epitaphe.— Coutume orientale .....	158
Renseignements utiles ou Curieux .....	31	Ce qu'on doit faire pendant un orage ..	159
Miettes (Scientifiques) .....	32	La Maison tournante .....	161
Le gilet de flanelle .....	33	La marmelade d'abeilles; La bière aux sauterelles .....	162
Tes yeux (poésie) .....	34	<b>La Revue Encyclopédique:</b>	
<b>Roman: L'ARME DU FOU</b> .....	35	Ce qu'il meurt de monde dans l'Univers. ..	164
Le renflouage des navires et le sauvetage des cargaisons .....	112	Un grand As (Fonck) .....	165
<b>Mosaïque:</b>		La mort apparente; La loi du mariage dans l'Inde .....	166
Restrictions volontaires; Intéressant cal- cul; Singuliers testaments; Bock .....	114	Chez les aveugles .....	169
Les timbres-poste; Politesse in extre- mis; Oh! quelle binette .....	115	La structure interne des pommes .....	172
Un remède extraordinaire; Des grands marcheurs; Le feu économique; L'heu- re des repas .....	116	De l'arbre au navire .....	173
Un baromètre facile à faire; La logi- que de Scapin; Trop d'écho; A pro- pos de Napoléon .....	117	Waterloo; Les femmes dans les usines anglaises .....	173
La Tare (nouvelle) .....	118	Curiosités philatéliques .....	176
Les procès contre les animaux .....	130	Influence des grandes canonnades sur la pluie .....	177
Chronique de la Jeunesse .....	131	Montagnes rocheuses .....	179
Le Cheval .....	137	Les Tanks .....	180
Un lord s'embauche comme ajusteur ..	139	Economies et alimentation en temps de guerre .....	181
<b>Echos du Concert Européen:</b>		La Banane .....	189
Aux Chasseurs .....	140	Origine de la cloche à plongeur .....	193
Le prêtre héroïque .....	141		

## AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Dorénavant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre. Ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement à la **Revue Populaire** le premier jour du mois, alors que la livraison du mois courant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro du mois suivant. On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.

Il nous a paru intéressant de faire paraître dans  
**LA REVUE POPULAIRE D'OCTOBRE 1918**

Le passionnant Roman intitulé:

# Les Routes se Croisent,

Par EDMOND COZ.

Ce roman, qui a eu un sensationnel succès lors de son apparition à Paris, jouira également de la même vogue auprès de nos lecteurs, nous n'en doutons aucunement. D'ailleurs, dès les premières pages de cette oeuvre, notre curiosité se transforme en un mouvement d'intérêt qui nous passionne jusqu'au bout. Les différentes péripéties qui s'enchaînent harmonieusement dans ce roman, qui peut être lu par tout le monde, font que nous nous intéressons grandement au sort qui va être réservé aux héros que l'auteur nous présente sympathiques et dignes de notre profonde admiration. En un mot, c'est une oeuvre magistrale, morale et éducative, que toutes nos lectrices liront avec grand plaisir.

Voulez-vous savoir pourquoi la terre est toujours en mouvement et connaître le grand phénomène naturel, qui fait de l'année une chose réelle? Lisez notre "Revue Populaire" d'Octobre qui vous l'expliquera en un style clair et précis, compréhensible pour tout le monde, grands et petits.

Nous augmenterons la valeur de notre "Revue Populaire" d'Octobre en y publiant une sélection d'articles variés et fort intéressants dont nous vous donnons ci-dessous un aperçu succinct:

Pages Canadiennes; Les terres en culture au Canada; Valeur des pêcheries canadiennes; Pisciculture au Canada; la Télégraphie sans fil, etc., etc.

Travaux d'Amateurs: Pour conserver les raisins; Appareil pour égoutter les parapluies; armoire à oeufs; Balance à bon marché; Magie en famille; La poupée parlante; l'Homme-Mouche; Pour faire un parachute; Quelque chose que ni vous ni personne n'a jamais vu; Can-deur, etc.

Mosaïques: A quel âge peut-on se marier; La crémation; Le drapeau français; La chèvre et le chou; Origine d'un titre; Les usages des Japonais; La vieille; Le nombre 21; Le chiffre 17, etc.

Echos: Le général Foch; La remise à flots des navires coulés; La blague bruxelloise; Séduction; Joli mot d'enfant, etc.

Chronique de la Jeunesse: La terre est toujours en mouvement.

Tourisme: Les ruines de Palmyre; Le Yokang de Lhassa et son Boudha en or; Les enfants de tous les Pays: En Danemarck.

Et une quantité d'articles illustrés choisis avec une attention toute spéciale, tels que: Les femmes à travers le monde; Les Japonaises; Les tailleurs d'autrefois; Les jubés; Les coolies voleurs de riz; Les pigeons photographes; Les mireurs d'oeufs; L'oiseau du soir; Les bijoux d'une Impératrice, etc., etc.

**VOUS POUVEZ RETENIR CE NUMERO, DES A PRESENT, CHEZ  
 VOTRE DEPOSITAIRE.**

9ième Mois

SEPTEMBRE

30 Jours

*Astrologie.*—Les personnes nées en ce mois auront une certaine timidité ; leur chance de réussite pour être tardive existe cependant et elles peuvent envisager l'avenir avec assez de confiance. Elles se plairont beaucoup dans la société.

Pierre du mois : le Diamant (blanc) dont la vertu est d'augmenter l'intelligence.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	<i>DIMANCHE</i>	S. Giles, abbé ..... 244e jour
2	Lundi	<i>FETE DU TRAVAIL</i> ..... 245e jour
3	Mardi	S. Leu ..... 246e jour
4	Mercredi	S. Etienne, confesseur ..... 247e jour
5	Jeudi	S. Laurent, Justinien, év., conf. .... 248e jour
6	Vendredi	Ste Rosalie, vierge ..... 249e jour
7	Samedi	Ste Eve, vierge et martyr ..... 250e jour
8	<i>DIMANCHE</i>	Nativité de la Bienheureuse V.M.... 251e jour
9	Lundi	S. Omer, évêque ..... 252e jour
10	Mardi	Ste Pulchérie ..... 253e jour
11	Mercredi	S. Diodore, martyr ..... 254e jour
12	Jeudi	S. Silvain, confesseur ..... 255e jour
13	Vendredi	S. Maurille, évêque ..... 256e jour
14	Samedi	Exaltation de la sainte Croix ..... 257e jour
15	<i>DIMANCHE</i>	S. Valérien, martyr ..... 258e jour
16	Lundi	SS. Corneille et Cyprien, mart. .... 259e jour
17	Mardi	S. Lambert, ..... 260e jour
18	Mercredi	S. Joseph de Cupertino, conf. .... 261e jour
19	Jeudi	S. Janvier et ses comp. mart. .... 262e jour
20	Vendredi	S. Eustache et ses comp. mart. .... 263e jour
21	Samedi	S. Mathieu, ap. et évang. .... 264e jour
22	<i>DIMANCHE</i>	S. Thomas de V., év. et conf. .... 265e jour
23	Lundi	Ste Thècle ..... 266e jour
24	Mardi	Notre-Dame de la Merci ..... 267e jour
25	Mercredi	S. Cléophas, martyr ..... 268e jour
26	Jeudi	S. Cyprien et Ste-Justine, martyrs... 269e jour
27	Vendredi	SS. Côme et Damien, frères, martyrs.. 270e jour
28	Samedi	S. Wenceslas, duc, martyr ..... 271e jour
29	<i>DIMANCHE</i>	S. Michel Ange, archevêque ..... 272e jour
30	Lundi	S. Jérôme, confesseur et docteur..... 273e jour

## PREVISION DU TEMPS

1 au 4. Grande chaleur.	17 au 21. Très brumeux.
5 au 10. Averses et orages électriques.	22 au 26. Vague de froid.
11 au 14. Période de fraîcheur.	27 au 30. Grésil et pluie.
15 au 16. Beau.	

# La Revue Populaire

Vol. 11, No 9,

Montréal, Septembre 1918

<b>ABONNEMENT</b> Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts Montréal et Etranger: Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20 Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.	<b>Paraît tous les mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,</b> Editeurs-Propriétaires, 131 rue Cadieux, MONTREAL. La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
---	-----------------------------	--

## VENDANGES

Septembre est le mois délicieux qui nous donne une moisson de fruits dont le plus délicat est certes le raisin; les espèces variées et succulentes de cette production végétale sont toujours un nectar pour les gourmets. En France, c'est à l'époque de la cueillette du raisin que des réjouissances multiples, agrémentées de chants et de danses, se pratiquent dans les régions où se fabrique le vin, le bon vin du Bordelais et de la Bourgogne, qui est si apprécié et si vanté des amateurs-connaisseurs, lesquels se font une véritable gloire de posséder dans leurs caves les meilleurs crus de l'année. Cette récolte du raisin a diversement inspiré les poètes et ce sonnet poétique (voir page 8) vous plaira, j'en suis certain, car il met parfaitement en relief l'image si pittoresque des vendanges en France.

.. .. .  
La vendange s'effectue quand le raisin est arrivé à sa dernière période de maturation, c'est-à-dire, quand le jus en est savoureux, doux et gluant; que la pellicule des grains du raisin est devenue mince et translucide, mais c'est surtout l'expérience locale qui en fixe l'époque, variable encore avec la région ou la nature des cépages. Autrefois, la récolte du raisin se faisait à

une date déterminée par le "ban de vendange"; mais aujourd'hui, et bien que cette pratique (facultative) n'ait pas encore complètement disparu, le viticulteur fixe lui-même le moment qu'il juge opportun pour vendanger. Cette récolte, qui réclame un nombreux personnel, est, dans la plupart des vignobles (les vignobles français surtout), l'occasion pour les agriculteurs des pays voisins de venir offrir leurs bras aux vigneron. Chaque propriétaire loue



à la journée une équipe de vendangeurs, qu'il nourrit et loge. La gaieté la plus franche préside à la cueillette et des bals en plein air, vite organisés, réunissent le soir vendangeurs et vendangeuses.

M. LAMBERT.



## VENDANGES

L'automne fait le ciel superbe,  
En empourprant les horizons  
Il attache comme une gerbe,  
Avec l'azur ses grands rayons.

C'est le moment où, dans la plaine  
Passe le clan des vendangeurs;  
Les cœurs sont gais, la cave est pleine,  
Les yeux ont des regards vainqueurs.

Deux boeufs roux traînent la charrette,  
En ruminant, tout alourdis  
Par le clair soleil qui projette  
Sur chaque grappe ses rubis.

Un gamin à mine éveillée  
Les conduit et, docilement,  
Dans le chemin, sous la feuillée,  
Le char avancé lentement.

Beaux paysans à mine fière  
Aux belles filles parlant bas,  
Les vendangeurs marchent derrière,  
Des deux boeufs roux suivant le pas

Et, dans la campagne que dore  
Un rayon du soleil couchant,  
Parfois on croirait voir encore  
Des bacchantes au front charmant.

Surgissant de tous les bocages  
Et portant dans leurs blonds cheveux  
La parure des anciens âges:  
Des raisins noirs aux reflets bleus.





## SOUVENIRS DE 1837

Tout ce qui a rapport à 1837, intéresse vivement la génération présente; on recherche et on écoute avidement le récit des tristes événements qui eurent lieu à cette époque déplorable. Ceux qui ont payé de leur sang ou de leur liberté leur trop grand enthousiasme, sont à nos yeux de nobles victimes du patriotisme. Les lettres qu'ils écrivent, du fond de leurs cachots, à leurs amis ou à leurs familles; les craintes, les espérances, l'ardeur de la liberté qu'on y trouve ne nous laissent pas indifférents.

Parmi les vieux papiers d'un de ces défenseurs de la liberté, nous avons trouvé beaucoup de récits intéressants et de chants pleins de tristesse. Voici une imitation du psaume: "*Super flumina Babylonis*" faite par un de ces prisonniers politiques, dans l'obscurité du cachot. Elle est assez saisissante :

### I

#### Psaume 136

Super flumina Babylonis  
illuc sedimus et flevimus:  
cum recordaremur Sion.

Trainés sur les bords du fleuve St-Laurent, enfermés dans un obscur cachot, nous nous assîmes, et nous souvenant des malheurs de la patrie, nous ne pûmes retenir nos larmes.

### II

In salicibus, in medio  
ejus: suspendimus organa  
nostra.

Aux murs humides de la prison, nous avons suspendu nos harpes, et nos voix, dans l'excès de notre douleur, ne pouvaient rendre que des sanglots.

### III

Quia illic interrogave-  
runt nos, qui captivos de-  
duxerunt nos: verba can-  
tionum.

Là, celles qui s'intéressaient à nos maux et qui voulaient les alléger, nous pressaient de leur chanter des cantiques.

### IV

Et qui adduxerunt nos:  
"hymnum cantate nobis de  
canticis Sion."

Et les amis de la Patrie nous disaient: "Chantez-nous de ces cantiques de joie que vous chantiez dans nos fêtes.

### V

Quomodo cantabimus  
canticum Domini: in terra  
alienâ.

Comment pourrions-nous chanter des cantiques de joie, quand l'héritage de nos ancêtres est rougi du sang de nos frères, que nos temples sont profanés, nos habitations détruites, et que les Vierges furent tremblantes devant un barbare vainqueur.

## VI

Si oblitus fuero tui, Jerusalem: oblivioni detur dextera mea.

Si je t'oublie jamais, ô ma bien-aimée Patrie, que ma main droite s'oublie elle-même.

## VII

Adhaereat lingua mea faucibus meis: si non meminero tui.

Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse jamais de te regarder comme l'objet de ma plus tendre sollicitude!

## VIII

Si non proposuero Jerusalem in principio laetitiae meae.

Que je meure, si la terre de ma naissance n'est pas mon premier amour!

## IX

Memor esto, Domine filium Edom: in die Jerusalem.

Souvenez-vous, Seigneur, de ce que firent les hommes du pouvoir, aux jours de carnage de St. Charles et de St. Eustache.

## X

Qui dicunt: "exinanite exinanite: usque ad fundamentum in ea."

Lorsqu'ils criaient: "Détruisez! détruisez cette nation avec ses lois et ses institutions!!"

## XI

Filia Babylonis misera: haec tuae qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis.

Malheur à toi, ô fille d'Albion!... un ennemi triomphant te rendra tous les maux que tu nous as faits.

— o —

## DU Radium au Canada

UN bulletin du service géologique nous fait part de la bonne nouvelle qu'il existe, au Canada, des gisements de minerai contenant du radium en proportions assez élevées pour en rendre l'exploitation profitable.

Des traces en auraient été trouvées dans plusieurs localités de notre province et de la province d'Ontario, et les prospecteurs sont invités à chercher, avec les indications qui leur sont offertes, ce métal incomparablement plus précieux que l'or.

La radium est actuellement coté au prix de \$1,876,000 l'once. Ce prix est toutefois un prix factice, qui ne représente pas le coût, si élevé qu'il soit, de l'extraction, augmenté de convenables profits. Le

prix du radium a pris ce niveau fantaisiste parce que le métal est l'objet d'une extraordinaire demande, tandis que la quantité extraite jusqu'ici ne s'élève qu'à quelques grammes.

Cependant, de nouveaux gisements d'uranium, le métal avec lequel est généralement associé le radium, sont tous les jours découverts, notamment en Amérique, et le monde scientifique s'attend que la production mondiale du radium va considérablement s'accroître d'ici à peu de temps. Par suite, on prévoit que le prix du radium, sans cesser d'être haut, prendra un niveau normal, proportionné au coût de l'extraction.

— o —

Le 7 avril 1868, D'Arcy McGee était assassiné à Ottawa.

## Les Nationalités dans l'Ouest

Un bulletin du recensement qui vient d'être publié donne la population par nationalité.

La population d'origine britannique est de 57.76 pour cent au Manitoba; 54.5 pour cent en Saskatchewan; et 60.18 pour cent dans l'Alberta.

La population d'origine française est de 6.1 pour cent au Manitoba, et environ 5 pour cent dans la Saskatchewan et l'Alberta.

La population d'origine allemande est de 4.67 pour cent au Manitoba; 11.9 pour cent en Saskatchewan et 6.85 pour cent dans l'Alberta.

Les hommes de 20 à 34 ans au Manitoba se chiffrent à 33,118 d'origine canadienne, 21,608 des Iles Britanniques, et 20,018 d'origine étrangère. En Saskatchewan: 48,865 d'origine canadienne, 23,610 d'origine britannique et 37,372 d'origine étrangère. En Alberta: 23,671 d'origine canadienne; 19,822 d'origine britannique et 37,916 d'origine étrangère.

— o —

## Les Mines d'Argent du Canada

L'ARGENT produit au Canada provient de trois sources différentes: le minerai d'argent-cobalt-nickel du district de Cobalt, la galène argentifère de la Colombie Britannique et le traitement à l'usine des minerais complexes or-argent-cuivre des différentes provinces.

En Nouvelle-Ecosse on rencontre des galènes argentifères près de East Bay et de Musquodoboit dans l'île du Cap Breton, elles ont été exploitées à certaines époques.

Champlain mentionne un gisement de

galène sur le lac Temiskaming dans la province de Québec; ce gisement connu ensuite sous le nom de mine Wright a été exploité. Il en a été de même de plusieurs dépôts de galène argentifère sur l'île de Calumet.

Les minerais de sulfure de cuivre des cantons de l'Est contiennent aussi un peu d'argent, et il n'est pas impossible, au dire des ingénieurs de mines, qu'un jour ou l'autre on rencontre dans cette région des étendues semblables à celle de Cobalt.

Dans l'Ontario, la mine d'argent la plus connue est la Silver Inlet située sur une petite île près du Cap au Tonnerre. On a retiré de cette mine abandonnée depuis 1884, \$3,250,000 d'argent.

Comme producteur d'argent, le Canada occupe le troisième rang dans le monde entier, et cette position, il la doit dans une large mesure aux mines du district de Cobalt.

Cobalt est situé sur la ligne principale du chemin de fer provincial d'Ontario, à 330 milles au nord de Toronto. Les mines entourent la ville et même occupent en partie le sous-sol; quelques-unes s'étendent vers le sud-est à une distance de 4 milles. Elles forment le district minier de Cobalt proprement dit.

Les dépôts argentifères de Cobalt se rencontrent dans des roches précambriennes appartenant aux formations huroniennes et Keewatin et qu'une coulée de diabase a traversées postérieurement. A peu près 80% des veines productives se rencontrent dans la formation huronienne et le reste, soit 20%, est également réparti entre le Keewatin et la diabase. En général, les gisements argentifères de Cobalt ne s'étendent pas à une grande profondeur. Au-dessous de la coulée diabasique la plus grande partie de l'argent se trouve à 200 pieds de profondeur.

La mine Beaver qui exploite un gisement au-dessus de la diabase possède les puits les plus profonds du district, ils atteignent 700 pieds.

Il y a dans l'Ontario, six usines pour le traitement des minerais du district de Cobalt. Elles produisent l'argent affiné, l'arsenic blanc, l'oxyde de cobalt, l'oxyde de nickel, et dans quelques cas un mélange semi-affiné d'oxyde de cobalt et de nickel. La production des mines d'argent de Cobalt a rapporté en 1913, à elle seule, près de 17 millions de piastres.

L'argent que produit la Colombie Britannique provient surtout de la galère argentifère exploitée dans cette province. Dans le district est du Kootenay les gisements sont étendus, mais la teneur en argent est faible. Les minerais du district de Slocan sont beaucoup plus riches et atteignent une moyenne de 75 onces à la tonne.

L'argent provenant du district du Yukon, en dehors de quelques filons exploités actuellement, est extrait des lingots d'or des placers, mais un certain nombre de mines de plomb argentifère produiront sans doute régulièrement ce métal quand le pays se sera développé davantage.

— o —

## La Punition des Faux-Monnayeurs Sous le Régime Français

EST-IL vrai que sous le régime français, on punissait de mort les faux monnayeurs?

Dans la Nouvelle-France on observait, évidemment, les lois criminelles de l'ancienne France. Or en France la fabrication de la fausse monnaie était considérée comme un crime de lèse-majesté, ce qui entraînait la peine de mort.

En France, le crime de lèse-majesté au

premier chef, c'est-à-dire l'attentat à la vie du roi, de la reine, de leurs enfants ou descendants, était puni de l'écartèlement.

On comptait également, en France, comme crimes de lèse-majesté: 1° conspirer contre le roi ou contre ses ministres; 2° connaître les conspirateurs et ne pas les dénoncer; 3° faire des levées sans la permission du roi; 4° s'armer contre l'autorité du roi; 5° exciter les sujets du roi à entrer dans des sociétés contraires à son autorité; 6° entretenir des intelligences avec les ennemis de l'Etat; 7° livrer une place aux ennemis du Roi; 8° faire tomber les troupes royales dans des embûches de l'ennemi; 9° désertir le service, etc.

Etaient aussi considérés comme crimes de lèse-majesté, mais à un moindre chef: 1° attaquer l'honneur ou la dignité du roi par paroles ou écrits; 2° la fabrication de la fausse monnaie; 3° le péculat au détriment du roi; 4° la concussion; 5° le duel, etc., etc.

A-t-on puni de mort pour fabrication de fausse-monnaie dans la Nouvelle-France?

Oui.

Nous en connaissons trois. Il peut y en avoir eu plusieurs autres.

Le *Journal des Jésuites*, à la date du 28 juin 1667, nous dit:

“On pend un faux monnayeurs”.

Dans les *Jugements du Conseil Souverain*, nous trouvons le nom de ce faux monnayeur. Il se nommait Paul Beaugendre dit Desrochers. Son complice, Pierre de Gencenay, avait été condamné à servir le Roi par force dans ses galères pendant trois ans. Le 16 juillet 1667, de Gencenay s'adressait au Conseil Souverain lui demandant de commuer “la peine et service qu'il ferait en France dans les galères pendant les dites trois années à rendre service à ses dépens en ce pays pendant quatre

ans dans tel fort qu'il serait jugé à propos." Le Conseil se montra bon prince et commua la condamnation portée contre de Gencenay. Celui-ci au lieu d'aller ramer dans les galères du roi fut condamné "à servir trois ans dans la mission que les Pères de la Compagnie de Jésus sont prêts d'aller établir dans les nations sauvages iroquoises dans toutes oeuvres où les dits Pères désireront l'employer pendant le dit temps."

En 1741, Louis Mallet et sa femme étaient exécutés pour fabrication de fausse monnaie de carte. Les pauvres misérables laissaient un jeune enfant. Le 27 octobre 1741, l'intendant Hocquart demandait au ministre ce qu'il allait faire de cet enfant. Le 16 septembre 1741, M. Hocquart écrivait de nouveau au ministre qu'il faudrait placer l'enfant des Mallet dans un hôpital en France; son aïeul, qui habitait la France, le réclamait.

En 1749, on pend des faussaires dans la Nouvelle-France. M. Bigot écrit au ministre, à ce sujet, le 4 octobre 1749.

— o —

## Le Gaz naturel au Canada

LE district qui a le premier produit du gaz naturel au Canada et qui en produit encore en grande quantité, occupe les deux rives du lac Erié.

Cette région peut être divisée en plusieurs sections, mais les espaces intermédiaires sont activement sondés et les résultats tendent à prouver que tout ce district repose sur des couches contenant du gaz naturel.

Dans les comtés de Haldimand, de Welland, d'Essex et de Kent, l'on a trouvé également de grandes quantités disponibles; les formations qui fournissent le gaz

sont celles de Clinton, Mélina. Trenton et Guelph.

Dans le comté d'Essex, un seul puits percé jusqu'à 1,020 pieds, au niveau de la formation de Guelph, a donné du gaz à raison de 10 millions de pieds cubes par jour. Le gaz naturel de ce district est amené par des conduits à toutes les villes les plus importantes de la péninsule méridionale où on l'emploie aux usines domestiques et industrielles.

Au Nouveau-Brunswick, les comtés de Westmoreland et d'Albert forment un important district producteur de gaz. L'anticlinal principal le long duquel les forages ont été faits se trouve à environ 11 milles au sud de Moncton et se dirige de l'est à l'ouest. Actuellement, le gaz est fourni aux villes de Moncton et de Hillsborough, mais on se propose d'étendre le réseau de distribution.

Dans la province de Québec, on a foré plusieurs puits dans le voisinage de Trois-Rivières et le gaz obtenu a été utilisé pendant quelque temps, mais les puits sont actuellement abandonnés.

On a encore trouvé du gaz dans le nord de l'Alberta, le long de l'Athabaska. Au sud de la province, dans la région dont Medicine Hat occupe le centre, on a rencontré du gaz dans la formation Niobrara, les puits ayant une profondeur de 1,000 pieds. Récemment, des puits forés sur l'île Bow, à 40 milles à l'ouest de Medicine Hat, ont donné un fort débit de gaz qu'on a amené à Calgary, Lethbridge, McLeod, et autres villes de l'Alberta méridionale.

La production totale du gaz naturel au Canada a été en 1914 de 21,047,028,000 pieds cubes valant \$3,511,302.

En 1912, cette production s'élevait à \$2,362,700.

— o —

# LA CHASSE

## I

Dans la plaine, au soleil levant,  
Les chasseurs vont faire merveilles.  
Méder marche, le nez au vent,  
Dans la plaine au soleil levant.  
Pauvres lièvres, dorénavant  
Cachez le bout de vos oreilles!  
Dans la plaine, au soleil levant,  
Les chasseurs vont faire merveilles.

## II

Tayaut! Tayaut! dans ses forêts  
Monsieur le marquis chasse à courre.  
Le chevreuil est serré de près.  
Tayaut! Tayaut! dans ses forêts,  
La bête est prise; qu'on accoure!  
Tayaut! Tayaut! dans ses forêts,  
Monsieur le marquis chasse à courre.

## III

Le braconnier prend au collet  
Les lapereaux dans le bois sombre.  
Quand vient la nuit, gras et replet,  
Le braconnier prend au collet  
Le gibier, si cela lui plaît.  
Mais un soir, se glissant dans l'ombre  
Le gendarme prit au collet  
Le braconnier dans le bois sombre.  
Georges Vicaire.

### CONSEILS AUX TIREURS DE PERDREAUX

Quand le perdreau file en ligne, à une distance rapprochée, il faut tirer en plein corps sans rien préjuger; la pièce peut être atteinte et meurtrie sans qu'on ait à calculer ni son avance ni le retard du coup; toute prévision déterminerait un défaut de hausse ou de baisse.

C'est le coup le plus facile comme tir. Le tireur qui se possède file plus ou moins sa pièce. Il est à remarquer que le chasseur à l'œil rapide tire rarement quand le gibier part de loin.

Lorsque le perdreau vole en montant et

à moins de trente pas, on peut le rouler en tirant plein coup. S'il est plus éloigné, le plomb ne peut arriver à la tête qu'en passant sous pattes.

DICTON.

*Le perdreau s'envole en montant,  
Tire dessous pour arriver devant.*

Si le perdreau vient à hauteur d'homme, le chasseur doit tirer le bec. S'il vient plus haut que le tireur, il faut tirer en avant du bec et avec une avance de 20 pouces environ, si à l'impétuosité du volatile se joint encore l'impétuosité du vent.

DICTON.

*Si l'oiseau fonce, échec!  
On tire avant le bec.*

Quand le perdreau monte perpendiculairement et après, il faut tirer plein corps. Si le corps n'est encore qu'oblique, il faut tirer en patte pour arriver en tête, et couper ensuite le devant du vol.

DICTON.

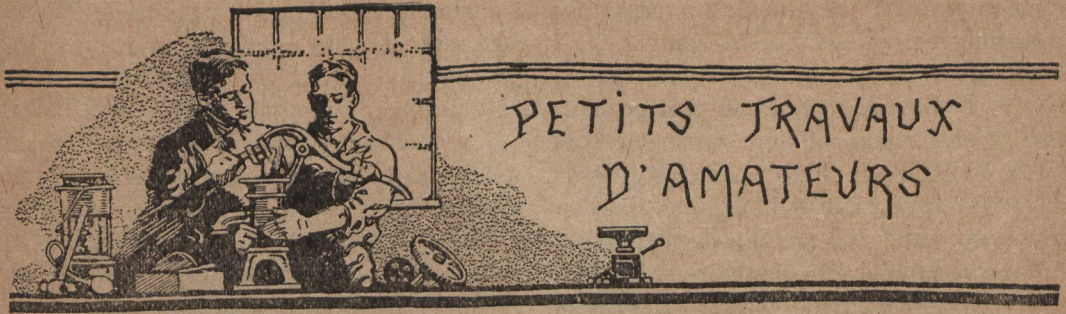
*Si l'oiseau monte en flèche,  
Tire haut, mais dépêche.*

Le perdreau qui tourne est-il parti derrière le tireur de droit à gauche, le chasseur doit lâcher son coup gauche. Si l'oiseau partait de l'autre sens, le chasseur tirerait le coup droit.

DICTON.

*La perdrix tourne-t-elle:  
Tire dessous son aile.*

— o —



## PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

### ..CONTRE LES MOUCHES ET LES.. MOUSTIQUES

DURANT l'été, alors qu'on ne demanderait que du repos et de la distraction, les mouches importunes envahissent la salle à manger, la cuisine et jusqu'aux chambres à coucher; les cousins, les moustiques et les rougets nous piquent, nous mordent, nous torturent sans trêve ni relâche.

Il y a, pour lutter contre ces terribles ennemis, des tas de précautions, souvent compliquées, qui ne donnent, en somme que des résultats très imparfaits.

Contre les moustiques, on a conseillé de placer dans la chambre à coucher une veilleuse à globe rond; on badigeonne au pinceau avec de la mélasse l'extérieur du globe. Les insectes, attirés par la lumière, viennent se coller sur le piège.

Mais ce procédé a le double inconvénient d'attirer les moustiques du dehors si l'on couche la fenêtre ouverte et d'être d'une propreté douteuse.

Quelques personnes emploient le chlorure de chaux sec (chloré du commerce) placé sur le rebord de la fenêtre. Le résultat est incomplet et l'odeur désagréable.

Quant à faire, dans les chambres, des fumigations de tabac et de foin mouillé, c'est vouloir seulement vicier l'air de la pièce. Dès que l'air est renouvelé, les moustiques reviennent.

Reste l'emploi des moustiquaires. Cel-

les qu'on adapte aux lits sont généralement incommodes et coûteuses. Cependant, on peut en placer d'excellentes aux fenêtres. Il ne faut qu'une heure à une heure et demie de travail par fenêtre et une dépense maximum de 60 centins.

Voici comment nous avons installé nous-mêmes ces moustiquaires parfaites, dont on ne trouverait pas un seul modèle dans le commerce puisque les dimensions du bâti doivent être établies exactement pour



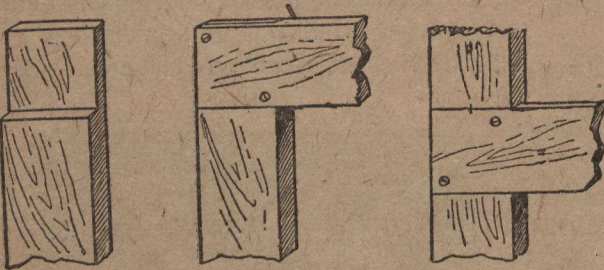
l'encastrer dans l'ambrasure et que les fenêtres ont des grandeurs variables.

La moustiquaire consiste tout simplement en un châssis de bois sur lequel on tend de la mousseline à patron. Il faut employer pour le châssis du sapin en bois de fil. Il se compose de deux montants et de trois traverses. Tout ce bois doit avoir environ 2 pouces de large sur 1 pouce d'épaisseur. Si l'on ne veut pas prendre la peine de raboter ces bandes soi-même, on les payera en moyenne 6 centins pièce pour

les montants et 4 centins la traverse chez un menuisier, soit au total 24 centins.

On prend les dimensions *exactes* de la baie *en dehors de la fenêtre*, tant en hauteur qu'en largeur, et l'on coupe les morceaux de bois, soit deux montants et trois traverses, avec une scie à lame fine ou mieux avec une scie couteau de menuisier.

Pour assembler le châssis, on commence par tracer aux deux bouts des montants et des traverses de pied et de tête un trait au crayon formant un carré parfait avec la largeur du bois, ce qui est facile en se servant comme règle d'un morceau qu'on alignera au ras de l'extrémité du morceau à tracer. Quand les traités sont finis, il n'y a plus qu'à enlever sur ce carré la moitié de l'épaisseur du bois.



On prend deux morceaux de chêne ayant exactement comme épaisseur la moitié de celles des bandes de bois. On les applique de chaque côté de la ligne tracée et, avec une égoïne ou scie-couteau à lame mince, on scie le sapin. L'outil arrivé à la hauteur des cales en chêne se trouve arrêté par la résistance du bois dur.

Avec un simple couteau de cuisine, on appuie en bout sur le morceau; comme c'est du sapin en bois de fil, la partie sciée s'écale instantanément.

Ainsi préparés, tous les bois du châssis s'adaptent exactement les uns dans les autres.

Pour la traverse du milieu, on pratique

sur chaque montant deux traits de scie au lieu d'un et, pour enlever le morceau compris entre ces deux traits, on donne sur le côté un léger coup avec un ciseau à bois.

Les montants étant ainsi assemblés, on les fixe avec des vis et non avec des clous, après avoir préparé les trous de vis avec une vrille d'un plus petit diamètre. On évite ainsi de fendre le bois, ce qui arriverait souvent si l'on clouait au lieu de visser. De plus, cet assemblage permet de dévisser et de démonter le châssis en fin de saison; on attache les bandes en paquet et on les met de côté pour les remonter l'année suivante.

On achète, pour garnir le châssis, une étoffe légère et transparente appelée *mousseline à patron*; elle coûte 5 centins la ver-

ge. Comme elle a 24 pouces de large on en réunit deux lais par une couture en surjet et on la cloue avec des semences sur le bois du châssis.

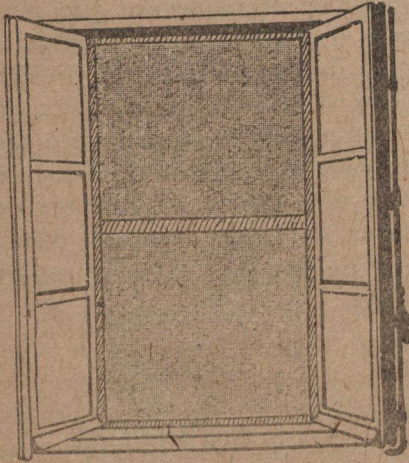
Pour obtenir une tension parfaite, on commence par fixer trois semences à la tête, deux aux coins et une au milieu, en tirant la mousseline fortement en travers: puis on fait de même; puis les deux côtés, tirage en travers. On reprend alors successivement chaque côté en mettant de nouvelles semences sur tout le tour, à 1 pouce les unes des autres.

La moustiquaire est terminée; elle s'emboîte à frottement doux dans la baie de la fenêtre. Si par suite de tassement ou pour toute autre cause, on apercevait quelques lignes de jour entre le châssis et la pierre, on boucherait ces fissures avec de la ouate.

Le châssis nous a coûté 24 centins; les vis, 3 centins; les semences, 2 centins. Ajoutons à cela 4 verges de mousseline à patron (5 centins la verge), 20 centins,



soit au total environ 50 centins, et, pour ce prix, nous pourrions dormir tranquillement, la fenêtre ouverte, sans souci des moustiques et même des mouches, ces in-



supportables réveille-matin. Cette mouseline tendue tamise la lumière de la pièce, la diffuse et l'augmente.

— o —

## L'INSTALLATION D'UN AQUARIUM

Il existe plusieurs variétés d'aquariums selon que l'espace dont on dispose est plus ou moins considérable et selon la quantité de poissons que l'on veut avoir.

Pour conserver en bonne condition les petits poissons que l'on se sera procurés, il faut tout d'abord veiller à une extrême propreté de l'eau et leur accorder cette eau en quantité suffisante. On considère qu'il en faut un gallon par poisson mais on peut se tenir en-dessous de cette proportion si les poissons ne sont pas très gros et que l'eau soit changée souvent.



Pour réussir une bonne installation, mettez au fond de votre aquarium une petite couche de sable; disposez quelques plantes aquatiques qui auront le double avantage de purifier l'eau et de servir d'ornement. Il y a un choix nombreux de ces plantes et les botanistes les ont affublées de noms passablement barbares comme : la Vallisnérie spirale, le Ceratophyllum, la Sigittaire de Chine, l'Eriophorum, etc. Demandez-en tout simplement à votre marchand, sans vous inquiéter de leurs noms et cela ne les empêchera pas de pousser.

Ayez soin de placer votre aquarium dans un endroit bien éclairé, il est alors prêt à recevoir sa petite colonie de poissons. Il en est de fort jolis, principalement les poissons japonais, les dorés, les fantails et les comets.

Veillez surtout à ne pas leur donner une alimentation trop abondante ou sans cela vous ne les conserverez pas longtemps; celui qui écrit ces lignes en a perdu neuf sur quinze en quelques jours pour les avoir trop "bourrés". Il se vend de la nourriture spéciale et toute préparée que l'on doit donner, en très petite quantité, une fois par jour seulement.

Quand les poissons restent au fond de l'eau, c'est que les choses vont bien, mais s'ils viennent trop fréquemment à la surface et paraissent avoir de la difficulté à respirer, c'est que l'eau a besoin d'être changée.

En tenant compte de tout cela, vous aurez le plaisir de réussir votre "élevage" et de voir vos poissons vivre sinon aussi vieux que Mathusalem, du moins assez longtemps pour ne pas vous faire regretter le peu d'argent qu'ils vous auront coûté et les soins que vous leur aurez accordés.

Pour ceux qui désireraient installer un aquarium marin et qui auraient de la dif-

fiulté à se procurer de l'eau de mer, voici une excellente formule facile à préparer.

Eau de rivière, 3 gallons  $\frac{3}{4}$ ; Sel de cuisine, 13 onces; Sulfate de magnésie, 1 once; Chlorure de potassium,  $\frac{1}{3}$  d'once; chlorure de magnésium,  $1\frac{1}{2}$  once.

L'eau et le sel sont faciles à se procurer, quant aux autres substances, vous les trouverez chez le pharmacien pour un prix modique. Avec quelques varechs ou autres plantes de mer, cette eau se conservera facilement deux ans sans avoir besoin d'être changée; la seule chose à faire sera d'ajouter de l'eau ordinaire au fur et à mesure de l'évaporation.

Vous peuplerez cet aquarium avec des chenilles de mer, des oursins, des crabes, des crevettes, etc., et si vous disposez d'un espace suffisant, vous pourrez même entreprendre l'élevage des homards. Vous joindrez ainsi l'utile à l'agréable...

— o —

## LES NOCES EN AMERIQUE

EN Europe, on a coutume de fêter les noces d'argent et les noces d'or... quand on peut les fêter.

Il n'en est pas de même dans le Nouveau-Monde. Les Américains sont des gens pratiques, qui ont réfléchi que vingt-cinq et cinquante années constituent des périodes bien longues, pendant lesquelles on a cent fois le temps de se prendre en grippe et, dès lors, on court le risque de ne plus rien célébrer du tout.

Ils ont donc pris le parti pratique des unions heureuses de plus courte durée.

Ainsi, après un an de mariage, on célèbre les noces de *sucre*.

Après trois ans, les noces de *papier*.

Après cinq ans, les noces de *bois*.

Après dix ans, les noces de *fer*.

Après quinze ans, les noces d'*étain*.

Après vingt ans, les noces de *laiton*.

Après vingt-cinq ans, (les avocats seulement), les noces de *platine*.

Par quel enchaînement progressif d'idées et de faits ces bons Américains arrivent à passer ainsi du sucre à l'étain et au laiton? Ce qu'il y a de mieux, c'est que la coutume oblige les invités à apporter aux époux des cadeaux de même substance que celle des noces. Cadeaux de bois, cadeaux de papier, cadeaux d'étain, cadeaux de fer, etc. C'est un assortiment complet.

— o —

## LE ROQUEFORT

Le fromage de Roquefort doit son goût fort et particulier aux produits de la décomposition occasionnée par la végétation d'une moisissure spéciale, le *penicillium glaucum*, lesquels se répandent dans toute la masse.

Dans les grottes règne toujours, même pendant les grandes chaleurs, une température de six à huit degrés centigrades, laquelle se conserve bien par suite d'une ventilation naturelle produite par des fissures inconnues, et à laquelle ces cavernes doivent tout leur mérite.

La confection complète du fromage nécessite l'apparition successive de six à sept sortes de moisissures, ou espèces de champignons successives, lesquelles sont, chacune à leur tour, détruites par le brossage.

Les dernières sortes de cryptogames, qui indiquent que le fromage est fait et bon pour la vente, ont l'apparence des longs fils blancs et brillants de la soie, immédiatement suivis par l'apparition de petits godets orange. La fabrication est alors terminée.



## UNE VISITE AUX "JARDINS DES DIEUX"

A SOIXANTE-QUINZE milles directement au sud de Denver, dans les Montagnes Rocheuses — au pied et à l'ombre du mont Pike — se trouvent situées les deux jolies villes de Manitou et de Colorado Springs, célèbres dans tous les Etats de l'Ouest par leurs sources d'eaux bicarbonatées et leurs monuments antiques.

En effet, parmi ces derniers, on peut visiter : "*La grande caverne du Manitou*" et "*La grotte des Vents*", qui offrent des curiosités des plus intéressantes.

Mais l'excursion par excellence est celle que l'on fait au *Jardin des Dieux*. C'est là une merveille naturelle que les sauvages connaissent de date immémoriale, et qu'ils avaient choisie comme un lieu de culte et de réunion, longtemps avant l'arrivée des blancs dans le pays. Voici la légende que l'on raconte à ce sujet.

"Les Indiens visitaient régulièrement les eaux de la *Fontaine-qui-bouille* pour y conduire leurs malades, leurs blessés et leurs invalides. Ils croyaient que le Grand-Esprit avait soufflé le souffle de vie dans les eaux de Manitou, et ils buvaient ces eaux; ils y lavaient leurs blessures et y baignaient leurs membres malades.

Après avoir passé un certain temps auprès des sources, ils se rendaient tous dans le *Jardin des Dieux* pour y offrir des sacrifices au Grand-Esprit, en témoignage

de leur reconnaissance des guérisons qu'il venait d'opérer.

Les jeunes guerriers s'y livraient aussi aux jeux d'adresse et aux exercices de la guerre, en terminant les réjouissances par des courses de chevaux. On voit d'ailleurs encore des traces de campement et des pistes circulaires pour ces courses.

*Le Jardin des Dieux* est un vaste cirque



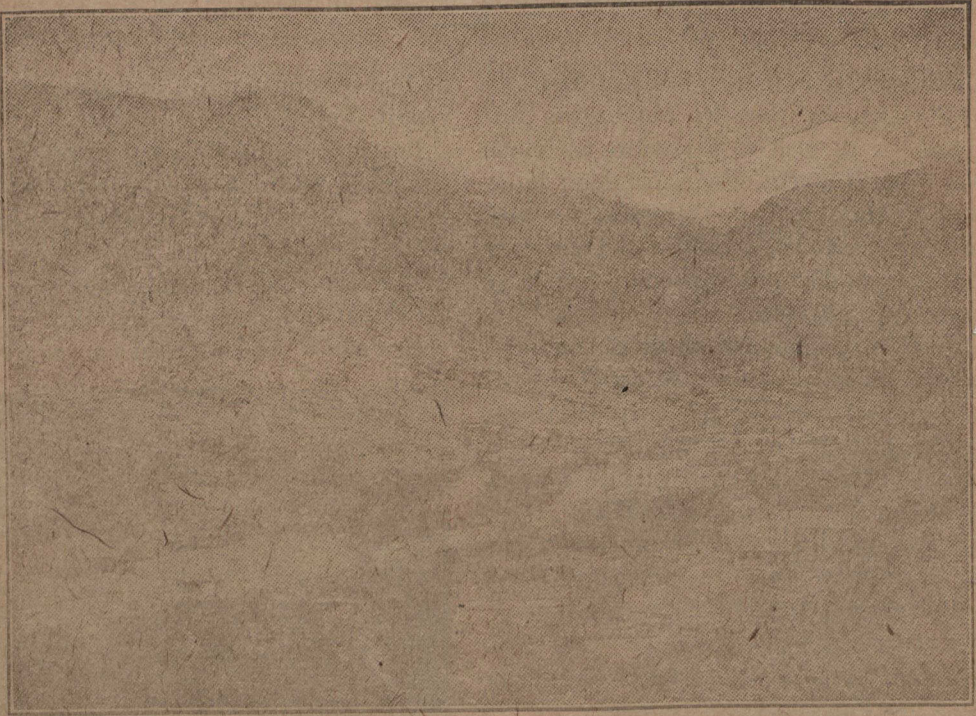
Le portail du Jardin des Dieux.

entouré de rochers abrupts, et formant une ellipse dont le grand axe mesure trois milles de longueur et le petit à peu près un mille. Le jardin n'est pas un lieu habité, mais un endroit couvert de rochers ruiformes des plus étranges, où le Grand-Esprit habitait autrefois, selon la croyance des Peaux-Rouges.

Le plateau qu'occupe cette merveille na-

On a, tout à coup, en arrivant à ce portail, une vue splendide du mont *Pike*, qui se dessine si nettement avec ses neiges éblouissantes, au fond de la vallée, qu'on s'en croirait tout près, bien qu'on soit à dix heures de son sommet.

On ne peut, à moins de les avoir vues, se faire une idée des fausses ruines, des faux monuments et des formations fantastiques



La vallée de Manitou où se trouve le Jardin des Dieux.

turole est situé à mi-chemin entre Manitou et Colorado Springs, et l'on y a accès par un portail gigantesque, formé de murailles de grès rouge, espacées d'à peu près 200 pieds.

Ces murailles s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 500 pieds. Cette fissure curieuse, dans le roc vif, a dû être le résultat d'un bouleversement volcanique ou d'un tremblement de terre.

que l'on rencontre à chaque pas dans le jardin des dieux.

À côté des rocs figurant des monstres gigantesques sont des imitations d'édifices grandioses. Certains rochers isolés figurant une tour ou une pyramide, ont plus de 300 pieds de hauteur et certains passages ont plus de 100 pieds d'escarpement.

Tout ce vaste espace est plongé dans une solitude absolue, et les touristes seuls

y font des excursions et des promenades.

La plupart des rochers ont déjà reçu des noms fantaisistes évoqués par des similitudes plus ou moins discutables.

On distingue entre autres le Bonhomme et la Bonne femme, les Frères Siamois, les Dromadaires, les Aiguilles, les Champignons, la Tortue, la Cathédrale, etc., etc.

— o —

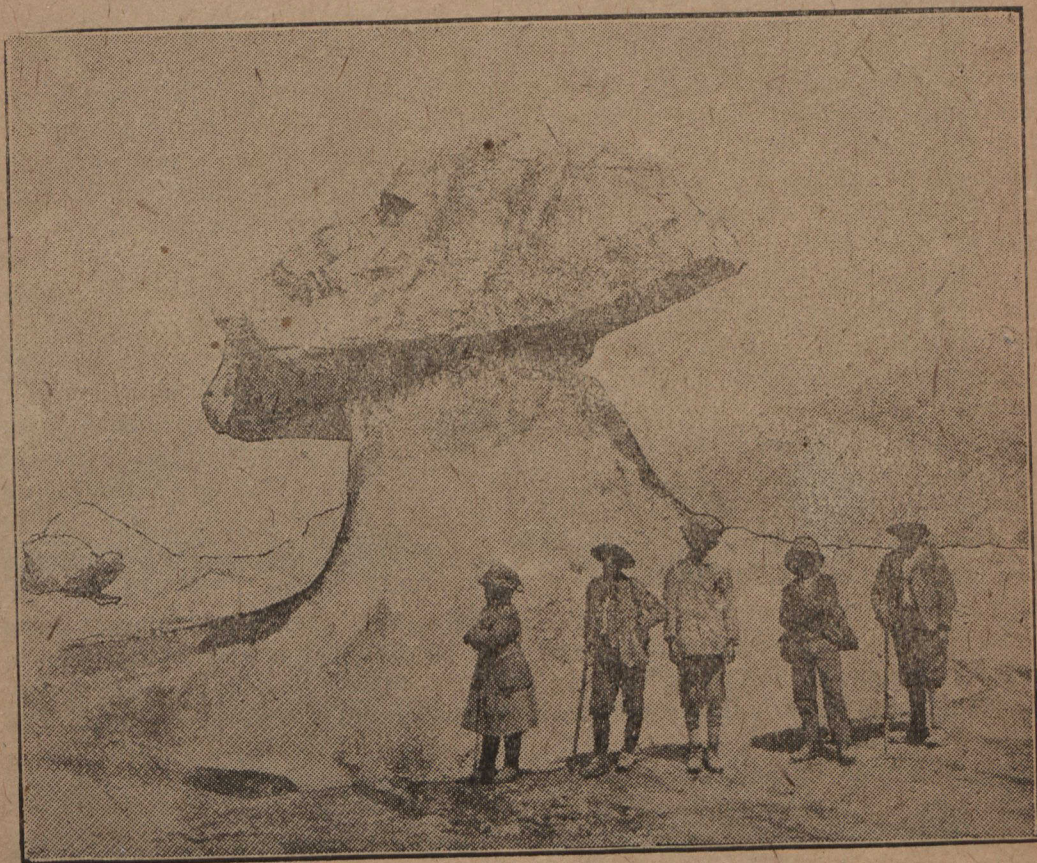
## LE CHAMPIGNON GIGANTESQUE DE BIAEO

C'EST dans le Petit-Thébet, sur la frontière du Kachmir, que se trouve cette extraordinaire "table de glacier" en forme de champignon.

Sa hauteur est de 16 pieds et demi; le

"chapeau", dans sa plus grande dimension ne mesure pas moins de 15 pieds.

Cette "table" et quelques autres analogues sont formées, en premier lieu, par la chute d'une grande dalle de roc sur la



Cette table glaciaire, de dimensions gigantesques, fut découverte en 1908 par l'expédition Bullock-Workmann dans le Baltistan ou Petit-Tibet.

neige qui recouvre la surface du glacier.

Cette neige, pressée, tassée par la pierre, devient moins facile à fondre que la couche qui l'environne; celle-ci se convertit en eau sous l'action du soleil, tandis que la neige qui se trouve sous la dalle, étant à l'abri de l'action solaire et durcie par la pression du bloc, ne fond qu'à moitié, puis se congèle et se transforme en pédoncule de glace qui sert de support à la "table". La chaleur du soleil, reflétée par

la surface du glacier suffit cependant à amincir ce pédoncule, qui finit par être d'un diamètre beaucoup moins considérable que la dalle qu'il supporte.

C'est naturellement du côté sud que le support subit l'action dissolvante des rayons solaires; aussi, peu à peu, la dalle s'incline de ce côté, glisse enfin sur le sol et laisse derrière elle le support de glace toujours debout; celui-ci désormais n'est plus qu'un obélisque.

— o —

## LES MURAILLES DE JERICHO

IL Y A quelques années encore, on voyait, à 4,500 pieds de l'actuelle ville de Jéricho, un énorme rempart ovale, connu sous le nom de Tell-es-Sultan. Il mesurait 750 pieds de longueur et s'élevait à 12 ou 15 verges au-dessus de la plaine environnante. Au sommet de ce rempart, se dessinaient encore quelques créneaux. Le professeur Sellin en exhuma un formidable mur d'enceinte et une partie de la citadelle de l'antique cité.

La muraille extérieure est composée de trois parties superposées: les fondations constituées par le roc vif, d'une solidité à toute épreuve; au-dessus du roc, une couche de gravier et de ciment, épaisse d'un mètre environ; couronnant le tout, un mur de pierre haut de 15 pieds, dont les deux assises inférieures sont formées d'énormes blocs atteignant 6 pieds de long sur 32 pes dans les autres sens.

Les fortifications de cette nature n'ont dû être battues en brèche qu'avec beaucoup de difficultés, d'autant plus que, dans la partie centrale des murailles, les intervalles entre les blocs étaient remplis de

pierres plus petites pour les protéger contre les engins des assiégeants.

Les voyageurs qui ont examiné et comparé les restes des fortifications de Troie et ceux de Jéricho signalent de grandes analogies entre ceux-ci et les ruines de la cité découverte par le professeur Schliemann.

La citadelle même de Jéricho est au moins aussi intéressante que sa muraille extérieure. Les murs sont semblables quant au mode de construction; mais ils sont doubles et séparés l'un de l'autre par un intervalle un peu supérieur à 9 pieds.

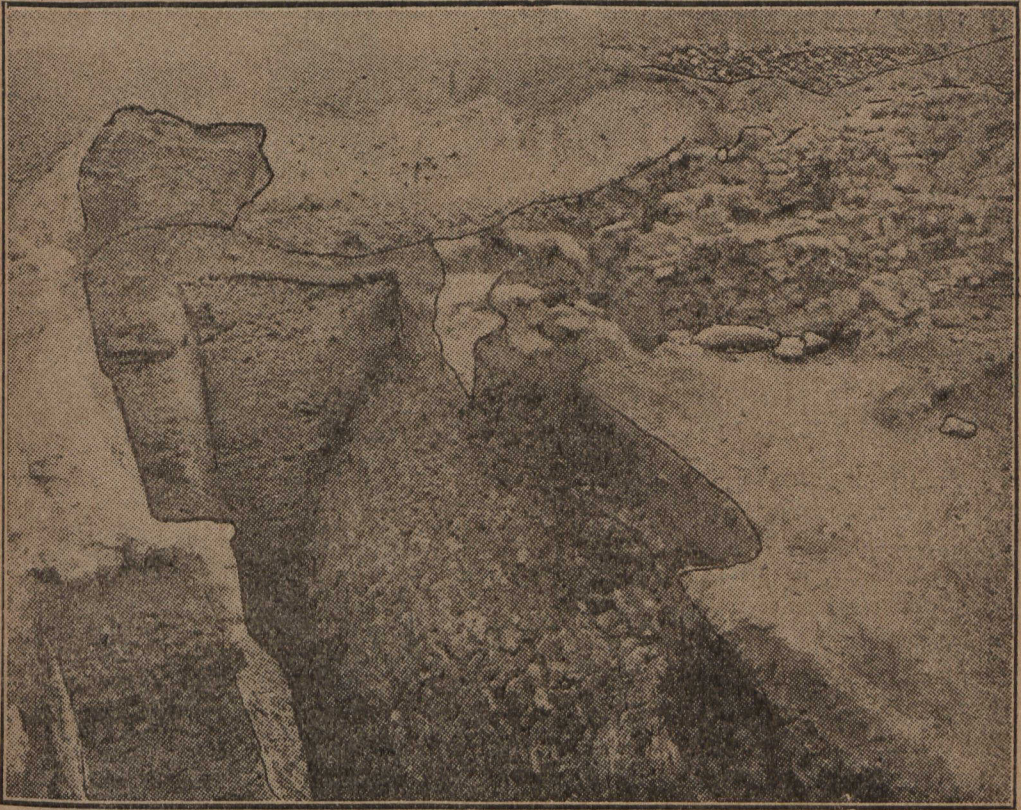
Deux tours se dressent aux deux angles septentrionaux. Dans l'intérieur, se trouvent des constructions communiquant entre elles par un seul couloir central comme c'est encore de règle dans les modernes bazars de l'Orient et il n'est pas arbitraire de supposer qu'on se trouve en présence de boutiques destinées à divers corps de métier.

Ces constructions, dont une au moins est bien conservée, semblent être postérieures aux murailles de la ville et appartenir à

la période qui a suivi la prise de la place par l'armée de Josué. Les murs et probablement la plus grande partie de la citadelle, sinon toute la citadelle entière, ont été construits par les Chananéens entre le XIII<sup>E</sup> et le XIV<sup>E</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les Juifs ont utilisé l'enceinte

devait offrir la ville forte de Jéricho, vue de la plaine à bien des milles à la ronde.

Car il ne faut pas oublier que cette ville, même au temps d'Hérode, était la première des cités juives après Jérusalem. Elle fut détruite par Vaspasin, mais rebâtie au siècle suivant par Adrien, et de-



Cet aspect des fouilles montre dans leur superposition l'assise de roc, la couche de sable et de ciment, enfin les pierres qui constituaient le rempart.

construite par leurs prédécesseurs et n'ont remanié que l'intérieur de la place.

Le sable qui est entré dans la construction des remparts de Tell-es-Sultan, a contribué dans une large mesure à les conserver, et, maintenant que ces ruines ont été exhumées, il est possible de se représenter nettement l'imposant spectacle que

vînt, au moyen-âge, le siège d'un évêché important. Aujourd'hui, la campagne autour des ruines de l'antique cité, est malsaine, et abrite une population inactive de Bédonins et d'Arabes, d'à peine 6,000 habitants. Vu la conquête de la Palestine par les troupes anglaises, il se peut que ce site change d'aspect.

## LA TOUR DE DAMGHAN

LES RUINES de Damghan sont situées dans la Perse septentrionale, sur la route de Téhéran, et juste à la lisière du grand désert de Sel.

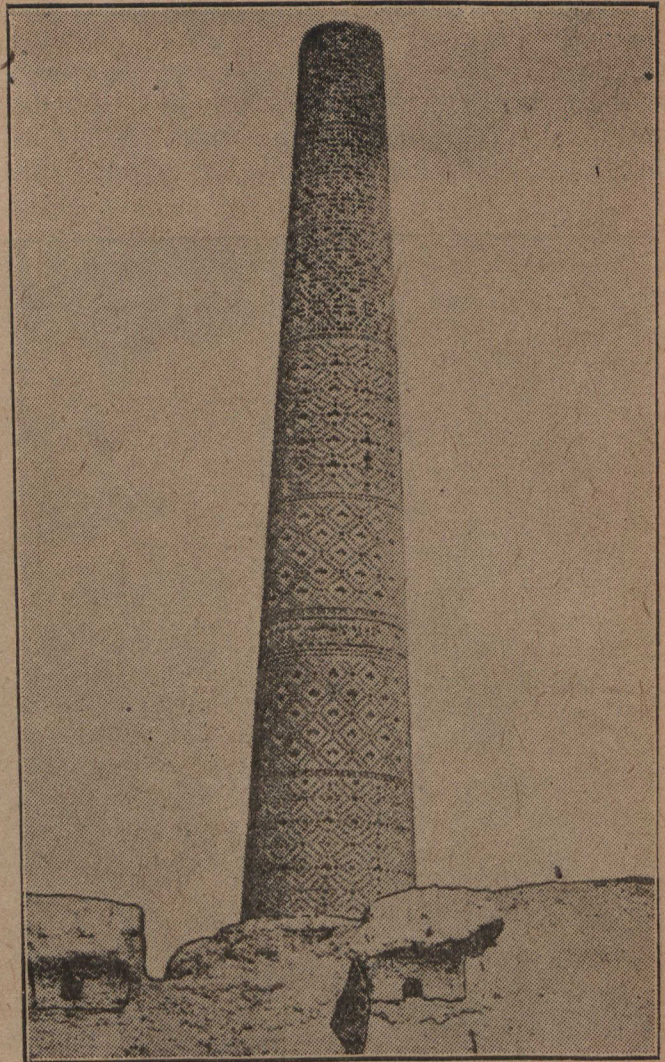
On y remarque surtout un très haut minaret couvert d'un revêtement de briques ornementées qui semblent un véritable travail de vannerie.

En interdisant de dessiner des figures animées, le Coran n'a fait que stimuler l'ingéniosité des architectes musulmans.

La date de cet édifice ne peut être précisée d'une manière certaine, mais on y trouve des inscriptions en caractères coufiques — arabe ancien — qui permettent de faire remonter sa construction au début de la domination musulmane en Perse.

La hauteur primitive de la tour de Damghan était considérable: la tradition nous le dit; l'état présent de ses ruines le confirme. Mais au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, deux grands désastres survinrent: d'abord un tremblement de terre puis une invasion afghane, qui firent successivement autant de mal à la ville et à son minaret.

Le 1er juillet 1873, l'île du Prince-Edouard entra dans la Confédération.

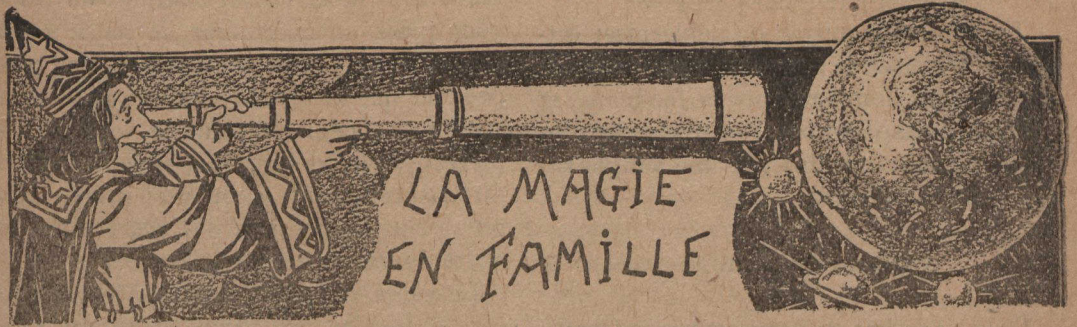


LA TOUR DE DAMGHAN.

Vestige le plus intéressant des ruines de la ville de Damghan. La tour est enveloppée d'un revêtement de briques multicolores et d'un ingénieux dessin.

Les artistes jardiniers sont nombreux au Japon; ils peuvent donner aux arbres qu'ils cultivent la forme d'une poule ou d'animaux étranges.

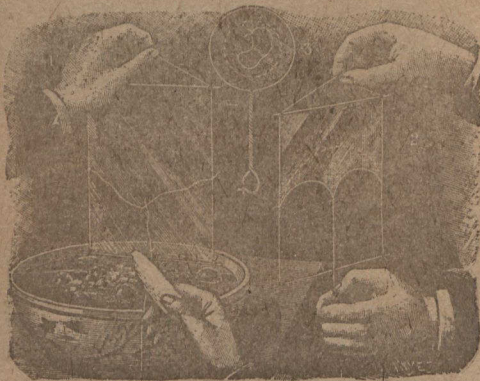




## LE PORTIQUE — L'ANNEAU DE FIL

PRENEZ deux tiges de 5 pouces de longueur (nous avons pris deux aiguilles à tricoter assez fines, comme on le voit sur notre dessin, mais on doit choisir plutôt des tiges de bois léger de 1 pouce d'épaisseur).

Ces deux tiges horizontales seront réunies à leurs extrémités par deux fils de soie verticaux, de façon à former un cadre rectangulaire.



Un fil supérieur vous permettra de tenir le système suspendu, sans toucher à la tige du haut.

Plongez le tout dans une cuvette contenant de l'eau de savon très forte et sortez lentement le cadre de la cuvette; vous voyez ce cadre garni d'une mince lame d'eau de savon.

On a fixé un fil de soie, non tendu, au tiers des fils latéraux à partir d'en bas et un quatrième fil vertical attaché au milieu de ce dernier, et qui pend librement.

Ces deux fils se collent contre la lame liquide, dans une position quelconque.

Si maintenant vous crevez la lame, à l'aide d'un petit morceau de papier buvard, entre le fil transversal et la tige inférieure, le fil tiré brusquement vers le haut prendra la forme d'un demi-cercle.

Vous avez ainsi le curieux aspect d'une porte en plein cintre, comme on le voit en pointillé dans notre dessin.

Si vous tirez ensuite le fil qui pend librement au milieu, vous obtenez la demi-figure de deux arcades circulaires juxtaposées.

Abandonnez le fil du milieu, et ces deux arcades disparaissent pour se transformer de nouveau en un demi-cercle.

— o —

## LA CARAFE MYSTERIEUSE

Vous présentez une carafe en cristal transparent et contenant de l'eau.

Vous avez entendu parler de la bouteille inépuisable de Robert Houdin; cette expérience qui a fait le tour du monde est aujourd'hui tombée dans le domaine public et fait partie de toutes les boîtes de

physique qu'on donne aux enfants.

J'ai trouvé le moyen de moderniser cette expérience et de remplacer cette bouteille (que tout le monde sait en fer-blanc, et contenant les diverses liqueurs dans plusieurs compartiments) par une simple carafe remplie d'eau.

#### EXÉCUTION DU TOUR

Voici une série de verres sur un plateau, et une serviette.

Je commencerai par vous demander ce que vous voulez que je verse :

— Du vin rouge, du vin blanc, de l'encre, du lait, du sirop de groseilles, de l'absinthe ou du punch ?

— Un verre de vin rouge ?

— Volontiers.

Je prends un verre, je l'essuie intérieurement et extérieurement et je verse de l'eau avec la carafe.

Cette eau se métamorphose en vin rouge.

— Du vin blanc ?

— Voici.

— De l'encre ?

— Voici.

— Du lait ?

— Voilà.

— Du punch ?

Même résultat.

Et pour vous prouver que mes liqueurs ne sont pas factices, je prends une allumette, je l'allume et j'enflamme le punch.

Si j'approche l'allumette du verre de lait, il est bien entendu qu'il ne brûle pas.

#### EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

La carafe contient non de l'eau, mais de l'alcool rectifié sans couleur et sans odeur. En l'apportant, vous faites le simulacre de continuer à verser dans un verre que vous

tenez à la main et qui contient de l'eau ; vous priez un spectateur de sentir et de goûter l'eau contenue dans le verre pour prouver que la carafe contient de l'eau et vous posez négligemment le verre sur le plateau avec les autres. (Chaque verre a dû naturellement subir une préparation préalable. L'opérateur les place dans un ordre connu de lui seul).

Le verre, destiné à recevoir le vin rouge, contiendra, au fond, deux ou trois grains de *poussière d'aniline rouge* que l'on aura fixés, grâce à une buée produite en soufflant dans le fond du verre.

On emploiera pour le vin blanc de *l'aniline jaune*, pour l'encre de *l'aniline noire*, de la *verte* pour l'absinthe, de la *rouge* en quantité moindre pour le sirop de groseilles et un mélange de jaune et de rouge pour le punch.

Il est bien entendu que les verres seront très hauts et qu'ils ne seront essuyés que dans la partie supérieure, la main n'allant pas jusqu'au fond.

On n'aura donc qu'à verser l'alcool contenu dans la carafe dans les verres et qu'à choisir les verres correspondant aux liqueurs demandées.

Pour le lait, le verre doit subir une préparation spéciale. On versera quelques gouttes d'extrait de Saturne (au blanche) dans le fond du verre. En remuant le tout, on fera adhérer le liquide aux parois. Puis, au lieu de verser le contenu de la carafe, on versera le contenu du verre d'eau que l'on avait placé en réserve sur le plateau. Le mélange de l'eau et de l'extrait de Saturne formera un précipité d'une couleur absolument semblable à celle du lait.

Ceci explique pourquoi, en approchant une allumette enflammée du verre de punch, celui-ci flambe, tandis que le verre de lait ne prend pas feu.

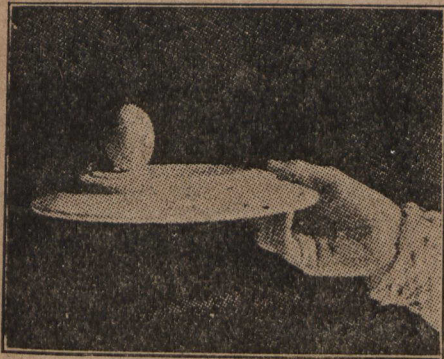
Ai-je besoin d'ajouter que, l'aniline é-

tant une substance vénéneuse, il faut avoir bien soin de ne pas laisser boire les liquides?

— o —

## UN OEUF DEBOUT SUR LA POINTE

ON raconte que Christophe Colomb, l'immortel découvreur du Nouveau-Monde, pour imposer silence à quelques seigneurs jaloux lui disant qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans sa découverte, leur propose de faire tenir un oeuf debout. Après bien des essais, nul ne peut y parvenir. Christophe Colomb s'empare de l'oeuf à son tour, le pose sur la table de manière à



briser légèrement l'extrémité de la coquille, et montrant l'oeuf debout: Caballeros, dit-il, ce n'était pas plus malin que ça! encore fallait-il le trouver.

Oui, mais si l'on vous proposait de faire tenir un oeuf sur la pointe, que feriez-vous? Vous le feriez cuir dur, puis, le plaçant sur une assiette à laquelle vous donneriez un mouvement de rotation, vous le verriez valser gracieusement sur la pointe, à votre grand plaisir.

— o —

En 1793, on abolissait l'importation des esclaves dans le Haut-Canada.

## LES CIGOGNES

DANS les pays du Nord de la France, où les cigognes nichent sur les cheminées des maisons, on aime et on respecte ces oiseaux en raison même de leur familiarité; mais un observateur naturalisé révèle que la cigogne est un oiseau très carnassier et qui braconne de redoutable façon.

Ses vertus, dit cet observateur, consistent à manger nos cailles, alouettes et autres petits oiseaux qui nichent par terre. Lorsque les cigognes trouvent ces nids, elles ne se contentent pas, comme un oiseau de proie, de prendre un seul membre de la famille, non, elles prennent tout le nid avec leurs longs becs, le plient en deux avec tout ce qu'il contient et l'emportent dans leurs nids à elles, trouvant sans doute, très intelligemment, qu'une alouette éclosée depuis quelques jours est meilleure et d'une digestion plus facile qu'un hideux crapaud.

— o —

## LE MERITE AGRICOLE

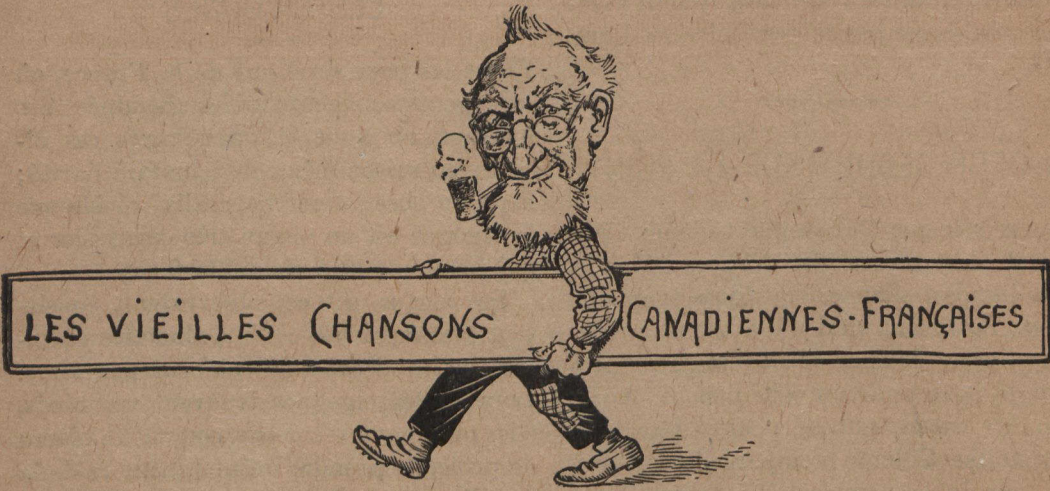
ON A célébré, en 1915, dans notre province, le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'ordre du Mérite Agricole, institué par l'honorable M. Mercier, ancien premier ministre.

Cet anniversaire, les journaux nous l'ont appris, a donné lieu à de superbes fêtes.

Dans cet intervalle de 25 ans, le nombre des décorés du Mérite Agricole s'est élevé à 1,012. Ce sont des cultivateurs appartenant à 67 comtés de la Province.

Le comté du Lac Saint-Jean tient la tête des concurrents dans cette liste des comtés dans lesquels on rencontre le plus grand nombre de décorés, A lui seul il en a 99.

— o —



—◆—

# CECILIA

—◆—


  
 Mon pèr' n'a vait fil - le que moi, Mon pèr' n'a-
   
 vait fil-le que moi, En-cor sur la mer il m'en voie ; sautez mi-
   
 gnonne, Cé - ci - li a. Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cé - ci - li -
   
 a! ah! ah! Cé - ci - li - a.



---

## CECILIA

---

Mon père n'avait fille que moi. (*bis*)  
 Encor sur la mer il m'envoie.  
 Sautez, mignonne, Cécilia,  
 Ah! ah! Cécilia! (*bis*).

Encor sur la mer il m'envoie. (*bis*)  
 Le marinier qui m'y menait,  
 Sautez, mignonne, etc.

Le marinier qui m'y menait, (*bis*)  
 Il devint amoureux de moi.  
 Sautez, mignonne, etc.

Il devint amoureux de moi. (*bis*)  
 —Ma mignonnette, embrassez-moi.  
 Sautez, mignonne, etc.

Ma mignonnette, embrassez-moi, (*bis*)  
 —Nenni, Monsieur, je n'oserais.  
 Sautez, mignonne, etc.

Nenni, Monsieur, je n'oserais, (*bis*)  
 Car si mon papa le savait,  
 Sautez, mignonne, etc.

Car si mon papa le savait, (*bis*)  
 Fille battue ce serait moi.  
 Sautez, mignonne, etc.

Fille battue, ce serait moi, (*bis*)  
 —Voulez-vous bell' qui lui dirait?  
 Sautez, mignonne, etc.

Voulez-vous bell' qui lui dirait, (*bis*)  
 —Ce serait les oiseaux des bois.  
 Sautez, mignonne, etc.

Ce serait les oiseaux des bois, (*bis*)  
 —Les oiseaux des bois parlent-ils?  
 Sautez, mignonne, etc.

Les oiseaux des bois parlent-ils? (*bis*)  
 —Ils parl'nt français, latin aussi.  
 Sautez, mignonne, etc.

Ils parl'nt français, latin aussi. (*bis*)  
 Hélas! que le monde est malin...  
 Sautez, mignonne, etc.

Hélas! que le monde est malin. (*bis*)  
 D'apprendre aux oiseaux le latin.  
 Sautez, mignonne, Cécilia.  
 Ah! ah! Cécilia! (*bis*).

---



Quand les mules doivent suivre une grande route la nuit, on attache à leurs queues une petite lumière électrique projetant un rayon de couleur pourpre.

## MULES A LA QUEUE LUMINEUSE

TOUTE extraordinaire et même baroque que pourrait sembler l'idée d'orner la queue des mules de lumières électriques, il faut avouer que ce muletier de Los Angeles, qui eut le premier cette idée n'était pas un sot. En Californie, on se sert beaucoup des mules pour le transport. Or, récemment, un automobile causait de grands dégâts dans un convoi de mules, la nuit, parce que le chauffeur n'avait pas vu ce convoi. C'est à la suite de cet accident qu'un muletier — aux idées pratiques, — eut l'ingénieuse idée de fixer à la queue de ses bêtes, de la même manière qu'on en fixe aux bicycles, de petites lumières, en guise d'avertisseurs. Ces lumières brillent d'un feu rouge sous l'effet d'un réflecteur d'auto, et lorsqu'une mule agite sa queue, d'innombrables petits rubis voltigent dans la nuit des grandes routes.

Bien avant les jours actuels on a fabriqué du pain avec d'autres ingrédients que le blé. Au siège de Paris, en 1590 on fabriquait le pain avec de la poussière d'ossements; (ça ne devait pas être fameux pour les palais délicats). En Islande, on fait du pain avec de la poussière d'ossements de morue. En Irlande et même au Canada, depuis la guerre, on fabrique du pain avec des pommes de terre.

## RENSEIGNEMENTS UTILES OU CURIEUX

### LA CROIX ET LA BANNIÈRE

D'où vient cette expression :

Les chanoines de l'église de Bayeux se levaient la nuit, autrefois, pour chanter les matines, et ils avaient une façon assez singulière de punir ceux qui manquaient à ce devoir les jours de grandes fêtes.

Après l'office, les habitués de l'endroit, avec la croix, la bannière et le bénitier, allaient au logis du chanoine absent et faisaient par cette procession une sorte de mercuriale à sa paresse.

Cet usage, qui durait encore à Bayeux en 1640 et qui était sans doute commun à d'autres églises, a donné naissance à ce dicton populaire : "Pour qu'ils viennent, il y faut la croix et la bannière."

18,300 MILLES EN 36 HEURES

Voici la curieuse odyssée d'une dépêche télégraphique :

Les colonies de Singapore et de Pénang au sud de l'Asie, sont à une distance de 450 milles l'une de l'autre, et le câble sous-marin qui les relie à travers le détroit de Malaca a été rompu depuis peu, par l'effort de la tempête. Dans ces circonstances, un négociant de Pénang, ayant à mander d'urgence un avis à Singapore, a télégraphié par la voie d'Europe, en précisant au bureau de Penang la voie

que devait prendre son télégramme, et voici l'itinéraire suivi, avec le nombre des milles parcourus :

1. De Penang à Madras, sur la côte orientale de l'Hindoustan, 1,650 milles à travers le golfe de Bengale.

2. De Madras à Bombay, sur la côte occidentale de l'Hindoustan, 630 milles à travers l'Inde anglaise.

3. De Bombay à Aden, sur la côte méridionale de l'Arabie, à l'entrée de la mer Rouge, 2,160 milles à travers le golfe Arabique.

4. D'Aden à Alexandrie, port égyptien de la Méditerranée, 1,260 milles à travers la mer Rouge et le canal de Suez.

5. D'Alexandrie à l'île de Malte au sud de la Sicile, 450 milles à travers la Méditerranée.

6. De Malte à Marseille, 810 milles à travers la mer Tyrrhénienne et les golfes de Gènes et du Lion.

7. De Marseille à Calais, 600 milles à travers la France par Paris.

8. De Calais à Riga, en passant par la France, 1,050 milles, à travers la mer du Nord, l'Allemagne et la Baltique jusqu'à la côte russe du golfe de ce nom.

9. De Riga à Vladivostock, port russe, à l'extrémité orientale de la Sibérie, 3,150 milles à travers le grand empire de Russie d'Europe et d'Asie.

10. De Vladivostock à Hong-Kong, en passant par Mongarantia, 4,500 milles à travers la Sibérie et les mers du Japon, Jaune, de Corée jusqu'à celle de Chine.

11. De Hang-Kong à Saïgon, port de

la Cochinchine, 1,200 milles à travers la mer de Chine.

12. Enfin, de Saïgon à Singapore, 900 milles, à travers la même mer.

En somme, la distance parcourue a été de 18,300 milles. Le négociant expéditeur avait payé la réponse, laquelle a été acheminée par les mêmes postes télégraphiques pris en sens inverse. Cette réponse est parvenue à Penang trente-six heures après le départ du premier télégramme. De manière que les deux dépêches sont passées dans la même journée par le bureau de Paris. Chaque mot a coûté \$2.65.

— o —



UN BREVET a été pris pour une brosse et un peigne combinés et montés sur une boîte dans laquelle ils se replient. Il paraît que cet objet est très pratique pour le voyage.

DES CARTOUCHES hydrauliques sont employées maintenant en Angleterre pour détacher le charbon dans les mines; le résultat obtenu est meilleur qu'avec la poudre et ne présente aucun danger d'explosion.

UN INVENTEUR de Washington, D. C., prétend avoir fabriqué un détectaphone assez petit pour être placé sous les vêtements d'une personne avec l'appareil enregistreur. Ce serait, en de nombreuses occasions, un excellent témoin de la conversation échangée entre deux personnes.

UN BASSIN pliant, en caoutchouc, voilà une des dernières inventions comme accessoires pour automobilistes ou touristes. Ce bassin n'est nullement détérioré par l'eau chaude.

EN HOLLANDE, on a trouvé un procédé permettant d'utiliser les rebuts de porcs pour nourrir les porcs. La préparation obtenue ne modifie en rien, paraît-il, la saveur de la viande de l'animal.

ON FAIT des chaussures métalliques pourvues d'une sorte de mâchoire qui serre fortement sous le poids d'une personne et permet de grimper le long des charpentes de fer ou autres ouvrages.

LES JARRETIÈRES pour hommes, viennent d'être perfectionnées par un procédé permettant de remplacer facilement l'élastique quand il est usé et de conserver la partie restée bonne.

UNE MITRAILLEUSE de poche, voilà l'invention d'un homme ingénieux de l'Alabama. C'est un revolver dont le barillet tournant est remplacé par une chaîne spéciale et de la longueur que l'on désire pour amener les cartouches à leur position de tir.

LES CHIFFONS qui servent à nettoyer les machines contiennent beaucoup d'huile quand ils sont sales et on les jette alors; un anglais a inventé une machine qui, par la force centrifuge, fait recouvrer environ 90 pour cent de cette huile.

UN NOUVEL appareil à prendre les souris et les rats consiste en un système de bascule disposé au-dessus d'un seau d'eau dans lequel tombent les rongeurs. Cet appareil est toujours prêt à fonctionner.



## LE GILET DE FLANELLE

Le gilet de flanelle est le plus utile de tous les vêtements. Avec lui, adieu rhumes, bronchites, pneumonies, refroidissements et phtisies pulmonaires. En un mot, il est la santé.

Oui, ce tissu a de grands avantages. Dans les premiers temps qu'on le porte, il irrite la peau, mais il absorbe la transpiration qui s'exhale de notre corps et maintient à la surface de celui-ci une température toujours égale.

Quand la chemise est appliquée directement sur le corps, elle boit la sueur qui, à certains moments, se produit en grande abondance; mais si elle se dessèche très vite, elle se refroidit très vite aussi; or, la perte brusque d'une partie de la chaleur, la sensation pénible du froid qui vous saisit, tout cela réuni favorise les fluxions de poitrine.

Rien de tout cela n'arrive avec le gilet de flanelle. Il boit lui aussi la sueur, mais il n'en permet pas l'évaporation rapide, il se laisse difficilement pénétrer par l'humidité et conserve longtemps la chaleur. Toutes ces propriétés font qu'il maintient le corps dans un état de température toujours à peu près identique. Nous sommes donc ainsi beaucoup moins exposés aux refroidissements.

Mais faut-il conclure de là que tout le monde doit porter les gilets de flanelle?

Evidemment non.

Que les personnes qui transpirent avec facilité et qui s'enrhumant plus facilement encore; que celles qui sont faibles de poitrine et qui ont une santé délicate; que les vieillards qui ont déjà perdu toute leur énergie en mettent, nous le comprenons et

nous approuvons pleinement toutes ces personnes, car elles ont tout à gagner et rien à perdre.

Mais que toutes celles qui jouissent d'une excellente santé, qui ont de la force, de la vigueur, qui ne s'enrhumant que difficilement et qui ne transpirent pour ainsi dire jamais, s'astreignent à porter ce vêtement intime, nous ne le comprenons pas; car non seulement il ne leur est d'aucune utilité, mais il peut encore leur être nuisible en les rendant plus efféminés, plus sensibles au froid.

Ne mettez donc un gilet de flanelle que si vous en avez réellement besoin. Nous vous conseillons même de ne prendre aucune détermination sans avoir auparavant consulté votre médecin, qui seul pourra se prononcer en toute connaissance de cause.

Si vous portez la flanelle et si vous n'avez aucune raison de la porter, vous pouvez la supprimer complètement et sans le moindre danger; mais il est bien entendu que vous ne toussiez pas, que vous ne vous enrhumiez pas facilement, que vos poumons ne sont pas malades, qu'en un mot vous jouissez d'une santé parfaite.

Bien des personnes mettent des gilets de flanelle l'hiver et les quittent l'été. C'est justement le contraire qu'elles devraient faire, puisqu'on transpire plus facilement l'été et que l'on est par là même plus sujet aux refroidissements.

— o —

## UN MONOCORDE

UN HOMME du Connecticut vient de fabriquer un violon d'un modèle tout nouveau. Cet instrument, plus long que les violons ordinaires, n'a qu'une seule corde et se joue en tenant l'archet entre les genoux. Un pavillon d'aluminium amplifie le son.



## TES YEUX

Poésie dédiée à mon ami  
Walter Valentine.

Tes yeux sont de superbes bijoux,  
Aux clartés profondes infinies...  
Et jamais diamants des plus beaux,  
N'eurent lumières plus jolies...

Que de fois, rêveuse solitaire,  
D'eux longtemps je me suis souvenue,  
Et je cherchais dans ma peine amère,  
Leur vision, hélas! disparue...

Mais... un je ne sais "quoi d'inconnu"  
Voilait d'ombre tes claires prunelles,  
Me barrant le paradis perdu,  
D'un véritable rayon d'étoiles.

Emma Gendron.





# L'ARME DU FOU

Par Berthe de PUYBUSQUE

## PREMIERE PARTIE

### I

C'était dans l'un des paysages les plus accidentés et les plus sauvages du pays de Foix que s'élevait le manoir de Gabach.

*Gabach* est le vieux nom ariégeois du blé noir, du sarrasin.

Dans les terrains pauvres de ces hautes altitudes, où la vigne ne mûrit pas, où le blé reste misérable, le sarrasin, moins exigeant, est cultivé avec succès; sobres autant que leurs frères lointains d'Armorique, les Ariégeois de jadis vivaient de bouillie de ce blé noir, alternant dans leur alimentation avec le maïs et les pommes de terre, et, sur ses petites fleurs blanches, les abeilles, recueillaient le miel brun de l'arrière-saison, tout parfumé du thym et du serpolet des hauts plateaux.

De ces petits champs de sarrasin, cultivés autour de ses murailles dans l'intervalle des bois touffus, le manoir, très anciennement, avait été nommé Gobach.

Un manoir, au début du siècle précédent, presque en ruines. Deux tours en

poivrières y défendaient un corps de logis vaste, massif et lézardé. Le fossé profond qui l'isolait de son vieux parc n'existait presque plus; les douves brisées des ponts, les amas de terre éboulée qui l'avaient comblé en maints endroits, s'étaient couverts d'une végétation de plantes sauvages, de ronces, de chardons, au milieu desquels avaient poussé des touffes d'ormes, de bouleaux et d'aulnes devenus arbres à leur tour. Tout cela ne faisait plus qu'un prolongement du parc abandonné, montant à l'assaut de la bâtisse où, par les fenêtres brisées, se hasardaient parfois, avec l'audace des intrus qu'on n'a pas la force de chasser, de longues branches de lierre, ou de vigoureux rejetons d'ormeaux.

Les réparations s'imposaient, mais la fortune, toujours plus obérée, des propriétaires ne leur permettait pas de songer à les accomplir. Amoindris dans leur train et dans leur influence, les Lissac vivaient en habereaux assez désargentés, peu à peu aliénant des parcelles de leurs terres.

Vers 1850, les choses changèrent de face par le mariage de François de Lissac, fils unique du propriétaire de Gabach, avec

une juive rencontrée fortuitement aux eaux d'Ussat.

Eblouie par la bonne mine et la noblesse authentique de François, Noémie Muller consentait bien vite à échanger, contre celui de Lissac, le nom du boursicotier véreux qu'était son père. Elle apportait cinquante mille livres de rente dans sa corbeille.

Les honnêtes Français savaient déjà en quelle mince considération il fallait tenir les Juifs. Néanmoins, M. Edouard Drumont, le Pierre l'Ermite de cette grande croisade contre les empiètements d'Israël, n'avait pas encore crié son vibrant : "Dieu le veut !" En pénétrant dans le Ghetto pour y choisir sa femme, François de Lissac ne souleva donc aucune protestation indignée ; au contraire, ses voisins, tout en essayant timidement de le dénigrer, étaient peut-être un peu jaloux de sa bonne fortune.

Les brèches des vieux murs de Gabach furent réparées, on recoiffa de chapeaux neufs les tours en ruines, et, s'il sembla superflu de creuser à nouveau les fossés et de rétablir le pont-lévis, du moins les hordes de végétation parasite furent-elles repoussées avec succès et désormais contenues à leur place.

En même temps, les terres qui avaient composé le domaine primitif, des mains de paysans plus ou moins obérés, retournèrent doucement dans celles des premiers propriétaires. Au bout de quelques années, le domaine avait recouvré ses belles proportions anciennes et François de Lissac y recommençait la vie seigneuriale de ses ancêtres — un peu modernisée — tout en trouvant le moyen de faire des économies.

Il avait eu deux fils, Maurice et Raymond, de cinq ou six ans plus jeune que son frère.

On ne pouvait voir deux natures plus dissemblables que celle de ces deux enfants. Généreux et loyal, l'aîné semblait bien devoir perpétuer le caractère français dans ses plus nobles manifestations ; au contraire, chez Raymond parurent de bonne heure l'astuce, la cruauté, la cupidité, défauts dont un autre atavisme eût peut-être facilement décelé l'origine.

Toutefois, si de sa famille maternelle, Raymond avait hérité l'amour de l'argent, il n'en avait pas, du moins pendant sa jeunesse, hérité la faculté de le conserver et de l'accroître.

Bientôt après leur majorité, les deux frères se trouvèrent orphelins.

Maurice, que son amour des traditions ancestrales attachait au vieux manoir, désirant le conserver en propriété exclusive, offrit à son frère de le désintéresser. Raymond accepta l'argent et partit pour Paris.

Là il dépensa d'abord largement sa jeunesse, sa santé et sa fortune, mais les instincts de la race ayant subsisté jusqu'au milieu de ses désordres de viveur, il dut s'arrêter avant d'avoir dévoré tout son capital et se lança dans des entreprises financières, où son nom lui fournissait un rapport plus considérable encore que son argent.

Toute intimité avait cessé depuis longtemps entre ces deux frères si dissemblables. Si Maurice considérait un nom ancien comme un héritage inaltérable, un fidéi-commis que tout homme doit transmettre à son fils aussi pur qu'il l'a reçu, Raymond, enclin par nature et par habitude à n'estimer des choses que leur valeur vénale, taxait de maladresse le fait de laisser improductif un capital quelconque ; pour lui, son nom et son argent n'étaient rien de plus.

## II

Pendant que Raymond, à Paris, voyait sa fortune onduler aux fluctuations des cours de la Bourse, Maurice s'était marié.

Très riche, il n'avait pas cherché la fortune chez sa femme. Une jeune orpheline du voisinage, dotée seulement de ses charmes et de ses vertus, avait fixé son choix. Ils vécurent heureux une année, attendant l'enfant que Dieu leur promettait. L'enfant naquit, ce fut une fille; ils l'appelèrent Marie.

— Je veux nourrir moi-même mon enfant, avait déclaré Mme de Lissac.

Ce voeu maternel ne devait pas être exaucé. Une mauvaise fièvre s'empara de la jeune mère et il fallut chercher une nourrice.

On la trouva chez des tenanciers du domaine; les parents de Madeleine servaient la famille de Lissac depuis plusieurs générations; mariée quelques mois avant Maurice, Madeleine avait une fille presque du même âge que la petite Marie: on lui proposa d'entrer comme nourrice au château.

— Mais, dit-elle, et mon enfant?

— Nous trouverons pour l'allaiter une femme dans le voisinage.

— Non, monsieur, non dit Madeleine, pour mes maîtres je donnerais ma vie, mais non ma fille. Seulement, je crois que je pourrai les nourrir toutes les deux. Fanchette a déjà cinq mois, je la ferai manger bientôt; en attendant, j'aurai assez de lait pour ne laisser souffrir aucune des deux mignonnes.

Madeleine prit délicatement l'enfant dans son berceau et commença à l'allaiter.

Allongée sur son lit de repos, très pâle et très faible, Alix de Lissac se sentit au coeur un peu de jalousie à la vue de cette jeune paysanne, si fraîche, si débordan-

te de santé, prête à infuser à son enfant cette vie qu'elle-même se sentait impuissante à lui conserver.

Madeleine avait là sa fille, un poupon aux membres fermes et aux joues roses sur lequel Alix jetait des regards d'envie.

— Vous ne voulez pas que nous lui cherchions une nourrice?

— Non, madame, je suis pauvre, mais je ne me séparerai pas de mon enfant.

— Et vous croyez pouvoir les nourrir toutes les deux?

— Ah! j'en suis bien très sûre.

Et sa bouche rose, aux dents saines, se ferma en un gros baiser sur le visage souffreteux de la petite Marie:

— Pauvre amour!

Cette prise de possession par la tendresse remua le coeur de la pauvre Alix, dolente sur ses coussins..

— Vous croyez que vous l'aimerez?

— Autant que la mienne, notre dame. Qui est-ce qui ne l'aimerait pas, ce petit ange du bon Dieu! Autant que la mienne!

Déjà conquise, la malade tourna la tête vers son mari qui, muet, regardait, appuyé des deux bras sur le dossier du lit de repos.

— Que décidons-nous, Maurice?

— Je crois que tu es toute décidée, ma chérie.

— Tu vois, elle l'aime déjà.

Madeleine fut choisie comme nourrice et autorisée à la garder avec sa petite Fanchette.

Les Lissac n'eurent pas à se repentir de lui avoir laissé son enfant.

Quand la jeune femme, accoutumée aux rudes travaux n'eut plus qu'à nourrir les deux bébés, à se promener oisive, sous les grands arbres du parc, quand la nourriture choisie du château remplaça son alimentation grossière, son lait suffit à l'appétit croissant des deux petites filles. Ma-

rie, rose, joufflue, avec de gros bourrelets empâtant ses poignets mignons et ses fines chevilles, n'eut bientôt plus rien à envier à sa soeur de lait.

Demeurée frêle et malade, sa mère la voyait s'épanouir comme une jolie fleur dans les matinées ensoleillées de mai, et n'avait plus le courage d'être jalouse de la nourrice.

Dans une grande chambre claire, Madeleine avait son lit, au milieu d'un panneau, appuyé au mur par la tête.

De chaque côté du lit, un berceau.

A droite, la berceuse de palissandre aux vapoureux rideaux roses, avec sa courte pointe où froufrouait une dentelle retenue par des noeuds de ruban; à gauche la corbeille d'osier, sous ses draperies de percale blanche, propre et riante à l'oeil. La vaillante femme avait repoussé l'offre de se faire aider dans la nuit, et, tour à tour se penchait à droite, se penchait à gauche pour élever jusqu'à elle les deux petites affamées.

Maurice et Alix surveillèrent ces progrès quotidiens si doux et si importants au coeur des parents; ils connurent l'ivresse du premier regard conscient qui, cessant de s'attacher aux choses mystérieuses et lointaines du monde ignoré, s'arrête avec une lueur d'intelligence, sur les yeux qui l'épient; la surprise des premières dents, visibles à peine; que l'on sent seulement sous le bout des doigts, doucement glissé dans cette petite bouche, mouillée comme une fleur; la joie d'entendre les bégaïements où l'on cherche à deviner le *Papa mama*, verbe premier de ce langage enfantin.

Plus avancée, Fanchette gardait ses distances. Avant sa soeur, elle sut regarder et sourire, balbutier ses premiers mots; mais bientôt comme une émulation poussa Marie à l'imiter: elle sourit en la voyant

sourire et, quand elle l'entendit parler essaya de parler aussi.

C'était merveille de voir, au matin, ces deux mignonnes, placées côte à côte sur le grand lit de Madeleine, tels des oiseaux jasant au bord du nid, se parler en des gazouillements sans fin, en un langage particulier, obscur encore, où les grands ne savaient rien entendre tandis que, sans doute, elles se comprenaient entre elles.

— Madame! Madame! cria Madeleine un jour, Madame, Fanchette "s'en va seule".

Alix, accourue, distingua le petit paquet titubant qu'était Fanchette, se dirigeant penchée en avant, vers Madeleine qui lui tendait les bras, tandis que, dans son berceau, Marie, les yeux grands ouverts, intéressée, comprenait vaguement qu'un grand fait venait de se produire.

Le premier pas de l'enfant est une liberté.

Alix vint à son tour, les bras ouverts, à la petite émancipée qui, tête en avant, s'y jeta éperdument, comme on tombe, tandis que la nourrice détournée saisissait Marie, l'enlevait, l'embrassait.

— Oh! le pauvre amour! tu ne sais pas encore marcher toi! Mais vous verrez, Madame, maintenant que Fanchette marche, vous verrez que Marie "s'en ira" bientôt. Vous les verrez courir et se poursuivre comme deux petits rats.

Donc, Fanchette marchait, et Marie sut bientôt marcher. Elles se suivaient, la plus jeune tenant la robe de l'aînée pour assurer ses pas mal affermis. Toutes les deux, aux jours d'été, sur la pelouse qui s'étendait devant la porte du château jouaient et se roulaient, tantôt se pelotonnant ensemble, gracieuses comme deux jeunes chats, tantôt, de leurs mains potelées, arrachant maladroitement des fleurettes qu'elles portaient à leur nez, l'air at-

tentif, en disant: "sent bon" et qu'elles rejetaient tout de suite déchiquetées et flétries.

### III

La santé de Mme de Lissac déclinait chaque jour. Bientôt, Maurice ne put conserver d'illusion: le mal était sans remède, la fin proche.

Et cette jeune femme de vingt-quatre ans, qui avait fait ce beau rêve d'épouser un mari amoureux et bon, très riche, et qui l'entourait de soins et d'affection; cette jeune femme, mère d'une enfant en qui s'éveillaient la raison et la tendresse, sentit que son heure était venue, et, chrétiennement fit à Dieu le sacrifice de tout le bonheur d'ici-bas.

Maurice souffrit cruellement. Il n'était pas l'homme de deux amours et ne songea pas un instant à se remarier. A peine rattaché à la terre par sa fille il continua d'administrer ses biens, et surtout de répandre des aumônes, mais toutes les fleurs de la vie avaient, pour lui, perdu leur parfum.

Il vécut renfermé, silencieux, négligé dans sa personne, n'attachant plus aucun prix au confort, ni à l'élégance de son installation. Ses domestiques se relâchaient dans leur tenue et dans leur service, il n'en avait cure; ses chevaux, dans l'inaction, s'alourdissaient, sans qu'il s'en aperçut; les voitures laissées sous la remise, perdaient de leur lustre, il n'y songeait pas, et s'en allait, cahoté dans la "jardinière" de son régisseur, pour peu qu'un scrupule — assez rare, — le poussait vers quelqu'une de ses métairies.

Il s'avisait bientôt que son cocher lui devenait inutile et le renvoya.

Le jardinier fut chargé de cumuler les deux fonctions qui, bientôt, devinrent une double sinécure.

— Quelle rage, lui disait-il, vous pousse à peigner et à tondre mon parc comme un carlin? Laissez pousser à leur aise tous ces arbres qui ne vous ont rien fait, j'aime ces touffes d'herbe dans les allées, elles sont très douces, le sable est bruyant et chaud sous les pieds. Allez, si vous voulez, sarcler les asperges et écheniller les pommiers.

C'était une chose odieuse pour Maurice, quand il errait, seul et triste, que de rencontrer presque toujours le visage indifférent de son jardinier, de recevoir le salut de son *tôpe* de laine et d'entendre toujours grincer une brouette et râcler un râteau.

Ainsi renvoyé au potager, Jacques, avec un peu d'humiliation d'abord, obéit, puis s'accommoda des loisirs que lui laissait la fantaisie du maître. Dans les allées sablées, l'herbe, tout doucement repoussa; les végétations parasites, émergeant des vieux fossés, revinrent à la charge, et, toujours plus envahissantes, cernèrent la maison, eurent bientôt repris possession des murailles et curieusement, purent regarder par les fenêtres des chambres inoccupées.

C'était seulement à l'époque de l'ouverture de la chasse que Maurice retrouvait un peu d'animation et de vie. Chasseur, ainsi que tous ses ancêtres, il avait conservé le goût de ce noble passe-temps, mais encore, l'exerçait-il en désabusé, en misanthrope. Les forêts entourant Gabach, ne voyaient plus ces nombreuses chasses au chien courant que François de Lissac, aux jours de sa prospérité, avait rétablies, non sans quelque ostentation: on s'était défait de la meute et Maurice avait rompu toutes relations avec le voisinage. Seul, havresac au dos et fusil sur l'épaule, suivi de sa chienne d'arrêt qui s'en allait, quêtant dans les chaumes, seul comme le dernier des braconniers, Maurice partait de

grand matin et, souvent ne rentrait qu'à la nuit, ayant mangé au dehors, dans quelque auberge des villages environnants.

Il lui semblait que la marche, rompant ses forces jusqu'à l'extrême fatigue, que les émotions entraînant de ce sport primitif, la poursuite du gibier, avaient parfois raison de sa douleur. Ces soirs-là, il rentrait avec une lueur de contentement sur le visage quand, dans la grande cuisine voûtée, il jetait sur la table toute une panerée de gibier où se confondaient la plume rousse des cailles, la plume grise des perdrix ou le poil fauve des lièvres.

Et puis, il pouvait tout oublier dans un sommeil invincible, ce sommeil bestial du corps fatigué, qui a raison même des plus douloureuses préoccupations de l'esprit.

#### IV

La bonne nourrice, Madeleine, n'avait pas quitté la maison.

Maurice avait voulu conserver à sa fille les soins dévoués qui l'avaient suivie depuis sa naissance, et la camaraderie de sa soeur de lait.

Les deux enfants grandirent donc ensemble, et, très vite s'affirmèrent les diversités de leurs caractères. Fanchette était gaie, exubérante, audacieuse dans ses jeux, et promettait d'avoir une intelligence vive et prompte. Marie, comme si la mort prématurée de sa mère eût mis sur elle une ombre, se montrait mélancolique, timide et d'esprit paresseux, craintive des gens et des bêtes.

Chez toutes les deux, on pouvait discerner un bon coeur, mais, en Marie, très douce, cette bonté ne se démentait jamais; plus impétueuse, Fanchette se laissait parfois emporter par l'ardeur du jeu; la réflexion seule ramenait la pitié pour les souffrants.

Fanchette avait sept ans, Marie six et demi.

Toujours l'une suivant l'autre — c'était habituellement Marie qui suivait, — elles erraient autour du château un peu à toutes les heures, dans le parc, sans embûches.

Fanchette aimait à courir après les papillons et à les piquer d'une épingle pour les voir agiter leurs ailes éperdument. Mais si Marie en avait le temps, elle rendait la liberté aux papillons.

Fanchette, aux jours d'orage, n'avait pas de plus grand plaisir que de s'exposer, cheveux au vent, sous les averses de pluie cinglante, riant aux éclats. Marie, impressionnable et épeurée la rappelait avec angoisse.

— Si tu savais, Marie, dit Fanchette, le joli nid de "cardines" qu'il y a dans ce marronnier!

Les deux enfants, par cette brillante matinée de juin, jouaient dans les vieux fossés du château.

— Comment sais-tu qu'il y a un nid?

— Je l'ai vu.

— Tu as vu les petits?

— Oui, il y en a quatre. Ils commencent à mettre la plume.

— Montre-les-moi.

— C'est qu'il est là-haut, dans cette branche.

— Alors, tu es donc montée?

— Pardi!

— Tu sais pourtant que maman Madeleine nous défend de monter aux arbres.

Un peu confuse, Fanchette fit des épaules le geste qui constate la brutalité inéluctable du fait accompli.

— Alors, tu ne veux pas monter, toi, pour voir le nid?

— Non, c'est défendu, et puis, je pourrais tomber.

— Peureuse! Tiens, j'aurai bientôt fait,



personne ne me verra, je vais aller le chercher.

— Oh! non Fanchette, ne fais pas ça, c'est mal de désobéir; et puis les pauvres parents oiseaux seraient si malheureux quand ils reviendront, de ne pas trouver leurs petits.

— Oui, mais nous les aurons, nous, les petites cardines! Nous les mettrons dans une cage, et nous leur tiendrons toujours de l'eau propre dans la petite auge de verre, et puis, quand ils sauront manger tout seuls, ils chanteront toute la journée, dans leur cage suspendue au contrevent de notre chambre. Et puis, tu ne sais pas, nous achèterons un petit nid, on en vend, des nids tout faits, pour le mettre dans la sage, et l'année prochaine, la femelle pondra, tu verras les jolis oeufs, et elle couvera, et nous aurons toute une nichée de petits.

Les yeux de Fanchette brillaient de convoitise et Marie elle-même était un peu tentée. Déjà Fanchette s'accrochait au tronc du marronnier, des mains, des genoux, lesté comme un chat.

— Non, Fanchette, cria Marie, non n'y va pas, les pauvres petits! et puis c'est défendu, redescends Fanchette, mon Dieu que j'ai peur, tu vas tomber!

— Sois tranquille.

Mais en Marie, tous les sentiments se réunissaient pour condamner l'aventure. L'image des pauvres chardonnerets, venant à leurs petits et trouvant le nid vide s'imposa surtout à sa sensibilité avec tant de force, qu'elle s'assit au pied de l'arbre et se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, Marie?

— Les pauvres petits, les pauvres petits. Tu es méchante, Fanchette!

Aussi vite qu'elle était montée, l'enfant dégringola et vint s'abattre sur l'herbe auprès de sa soeur:

— Tu es bête de pleurer pour si peu,

mais tu as raison tout de même, c'est vrai que le papa et la maman cardines auraient eu trop de chagrin. Et puis, je ne veux pas que tu pleures, je ne le veux pas!

Et elle l'embrassait la serrant à l'étouffer.

Ainsi elles grandissaient ensemble. Fanchette, en toute occasion, à l'avant-garde, Marie la suivant comme son ombre. La première, hardie, combative, cherchant l'obstacle, attirée par le danger; la seconde, plus douce, timorée, un peu passive, préférant la souffrance à la lutte, se privant d'un bien, plutôt que de le conquérir. Fanchette grimpait aux arbres fruitiers; Marie la suppliait de ne point s'aventurer et l'attendait au pied de l'arbre, angoissée de crainte; Fanchette aurait voulu entraîner sa petite compagne en des expéditions aventureuses dans les parties lointaines du parc, Marie revenait tôt vers la maison sûre que sa soeur renoncerait à la promenade pour ne pas la laisser rentrer seule. Si quelques autres petites filles du voisinage venaient jouer avec elles, Fanchette prétendait les régenter et, en cas de révolte, tout de suite, leur administrait de copieuses bourrades; Marie la rappelait à la sagesse et, tout doucement, apaisait les conflits.

Elles s'aimaient tendrement. Fanchette renonçait à ses plus séduisantes escapades pour ne pas faire pleurer Marie et, Marie, si Fanchette eût persisté, Marie, épeurée et tremblante, l'aurait suivie jusqu'au milieu du danger pour ne pas l'abandonner.

## V

Marie avait dix ans.

C'était par un bel après-midi d'octobre: les deux petites filles, dans un champ s'amusaient à voir faire la récolte du maïs.

Les ouvriers coupaient au pied les grandes tiges, les réunissaient par paquets que l'on devait emporter à la ferme et remiser sous un hangar. Là, durant les veillées de l'hiver, tout le personnel de la ferme, souvent augmenté de voisins qui venaient aider et que l'on aidait ensuite, devait s'occuper à dégager les épis dorés du milieu de leurs nids de feuilles. Tiges et feuilles séchées constituent une nourriture substantielle pour les animaux.

Ces veillées sont l'occasion de grandes réjouissances, pendant les longues soirées : on s'y réunit, à la clarté des lanternes ; on y chante les chansons patoises du vieux temps ; les vieillards y racontent les antiques légendes, et les jeunes, nouant entre eux, les liens de rustiques fiançailles, y redisent l'éternelle histoire toujours antique et toujours nouvelle.

Mais pour l'instant, sous le soleil encore chaud, au milieu du guéret où chatoyait la soie jaune des feuilles, filles et garçons coupaient les tiges d'une main preste, tandis que le métayer, sur sa charrette traînée par les petites boeufs bruns aux cornes fines, venait avec sa fourche, charger le tout pour l'engranger avant la nuit.

Marie et Fanchette s'amusaient à cueillir, au milieu du maïs, la longue chevelure qui, souvent, s'échappe de l'épi comme un écheveau de soie jaune ou mordorée, avec une odeur d'herbe un peu âcre.

Madeleine arriva, elle cherchait les enfants.

— Marie, il faut rentrer, ton papa te demande.

— Papa ? il n'est donc pas allé à la chasse, aujourd'hui ?

— Non, il est au château, il a besoin de toi.

Une gravité inaccoutumée se lisait sur le visage jovial de la nourrice.

— Allons, petite, ne fais pas attendre monsieur.

— J'y vais, j'y vais, Fanchette, papa nous demande, dépêche-toi.

— C'est toi que demande ton papa, Fanchette peut rester ici.

Marie leva son petit visage étonné.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on n'a pas besoin d'elle ; de toi seulement.

— Ah ! Eh bien, j'y vais.

Quelque chose comme un pressentiment agitait l'enfant.

— Fanchette, viens tout de même, tu m'attendras dans notre chambre et j'irai te retrouver aussitôt que papa m'aura parlé. Qu'est-ce qu'il me veut ?

Tout en monologuant cette question, à petits pas, Marie remontait vers le château, le coeur battant, et la tête toujours tournée en arrière pour voir si Fanchette la suivait.

Mais Fanchette, tête baissée, serrant contre elle le petit tablier d'où s'échappaient çà et là, quelques chevelures jaunes de maïs, écoutait sa mère qui semblait lui dire des choses très sérieuses, des choses qui, sans doute, ne lui agréaient pas, car ses lèvres se serraient en une moue boudeuse et gardèrent ensuite cette crispation des larmes réprimées.

Toujours lente, toujours regardant derrière elle si Fanchette ne venait pas, Marie pénétra dans la maison, traversa le vestibule et, par un passage contournant le grand salon, toujours fermé, s'approcha du cabinet de travail où se tenait habituellement son père.

Un murmure de voix résonnait à travers la porte. Timide, un peu sauvage, Marie hésitait à entrer, mais son pas léger l'avait trahie :

— C'est toi, Marie ?

— Oui, papa.

Elle poussa la porte.

Maurice de Lissac était assis devant sa table de travail; en face de lui, une dame que Marie ne connaissait pas.

— Approche, mon enfant.

Après un petit salut adressé à l'étrangère, Marie se serra contre son père craintivement.

— Mademoiselle, je vous présente votre élève. Marie, Mademoiselle veut bien se charger de ton éducation. Il faudra, n'est-ce pas, lui obéir et l'aimer.

Il avait passé un bras autour de la taille de sa fille et, de l'autre main, doucement, caressait ses cheveux. C'était un père tendre que Maurice de Lissac, et, bien que gardant de sa douleur jamais apaisée, un aspect parfois sévère et un goût pour la solitude, soigneux du bien-être de son enfant et désireux de son affection.

Les grands yeux de Marie, un peu effarés, dévisagèrent l'inconnue.

C'était une jeune femme d'aspect délicat, petite, sans fraîcheur ni beauté. Elle avait dans sa physionomie, cette douceur profonde de ceux qui ont souffert, mais que la souffrance n'a point aigris.

Avec l'instinct sûr des enfants, Marie comprit qu'elle était bonne.

— Je crois que Marie sera vite accoutumée à vous, Mademoiselle, et je vous demande d'aimer, à votre tour, ma petite orpheline.

Les yeux gris, un peu ternes de "Mademoiselle", tout à coup s'éclairèrent du brillant des larmes.

Marie se détacha de son père pour aller vers l'institutrice; celle-ci l'attira et la baisa au front:

— Chère enfant, je vous aime déjà, nous nous entendrons, j'en suis certaine.

L'organe musical, un peu voilé, acheva de conquérir le cœur de Marie. Elles sortirent ensemble.

Pendant que la nouvelle venue s'installait dans l'appartement qu'on lui avait préparé, Marie courait à la recherche de Fanchette pour lui faire part de la grande nouvelle.

Marie était sans inquiétude; son institutrice paraissait bonne, elle sentait qu'elle pourrait l'aimer et ne prévoyait rien des modifications que la présence de "Mademoiselle" allait apporter dans sa vie.

Rien n'était changé depuis sa petite enfance, sauf la dimension des deux couchettes qui voisinaient avec le lit de Madeleine dans la grande chambre claire. M. de Lissac avait indiqué vaguement le désir que Marie eût son appartement particulier et cessât de partager celui de la nourrice et de sa fille.

Madeleine comprenait qu'il faudrait en venir là, mais l'exécution se retardait encore. Marie était si enfant!

La bonne nourrice la gardait avec un soin plus tendre, plus attentif que celui qu'elle prodiguait à sa propre fille. Fanchette, du soir au matin, dormait d'un sommeil robuste comme sa santé et son esprit; mais Marie, plus frêle et très nerveuse, était sujette à des insomnies, à des frayeurs soudaines, sortes de spasmes qui, brusquement, l'éveillaient en pleine nuit.

Attentive au moindre mouvement, au moindre soupir de l'enfant, Madeleine savait les moyens à prendre pour la calmer. Quelques gouttes d'éther, une infusion de tilleul, surtout sa présence, la petite main de Marie tenue dans les siennes, des paroles familières, murmurées tout bas, sous la lueur rassurante de la veilleuse; et les battements du poulx devenaient plus espacés, plus larges; l'oppression nerveuse se desserrait, le sommeil venait enfin.

Comment Madeleine se fût-elle décidée à s'éloigner de ce pauvre petit être faible auquel elle se sentait si nécessaire!

Marie se précipita dans la chambre avec une vivacité assez rare chez elle :

— Fanchette, Fanchette, où es-tu ? Ah ! te voilà, tant mieux, écoute...

Fanchette était assise sur une chaise basse, près de son lit, aussi étrangement tranquille que Marie paraissait étrangement excitée. Medeleine, très absorbée en des rangements, le nez dans un grand placard, écouta la conversation des deux enfants sans y prendre part.

— Tu ne sais pas, Fanchette, demanda Marie en se plantant debout devant sa soeur de lait, tu ne sais pas ? J'ai une institutrice.

— Si répondit Fanchette, la voix composée, je sais.

— Tu sais ! Comment sais-tu ? Papa vient seulement de me le dire en me présentant à Mademoiselle.

Elle fit une pause, comme prévoyant une question. Fanchette ne dit rien.

— Tu verras comme Mademoiselle paraît bonne ! Elle a dit qu'elle m'aimerait, et elle m'a embrassée. Je crois qu'elle ne va pas être sévère.

Fanchette ne parlait toujours pas, lentement, sa bouche se contractait de plus en plus, et des larmes, de ces larmes d'enfant toujours prêtes à s'épancher, comme les pluies printanières, des larmes coulèrent sur ses joues.

— Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? demanda Marie, atterrée de surprise.

Que Marie pleurât elle-même, Marie, souvent triste, toujours plus ou moins inquiète ou énervée, c'était bien. Mais Fanchette ! Fanchette, la joyeuse fille, jamais à bout d'expédients, Fanchette, à qui Marie venait pour être consolée ! Que Fanchette pleurât ainsi ! Non cela ne devait pas être ! Il fallait que quelque chose alât très mal pour faire pleurer Fanchette.

Et Marie continuait à la regarder avec une frayeur toujours accrue.

— Mais qu'as-tu, Fanchette, enfin, qu'as-tu ?

La bouche se tordit tout à fait, les sanglots éclatèrent, la réponse vint, étranglée, hachée, presque inintelligible.

— Ah ! elle paraît bonne ! ah ! elle va t'aimer et tu l'aimeras aussi ! Eh bien, je la déteste, moi, ta dame, je la déteste !

Marie regardait Fanchette en s'effarant de plus en plus.

Bondissant de sur sa chaise, Fanchette se dressa :

— Oui, je la déteste, cria-t-elle, parce qu'elle va te prendre à moi, ta dame ; elle me vient que pour ça, maman me l'a dit ; parce que toi, tu es une demoiselle et que moi je suis une paysanne, et qu'il faut que tu apprennes une foule de choses, l'histoire, les jolis ouvrages, le piano et tout, et comment on se tient dans un salon et comment on parle quand on est une demoiselle. Moi, c'est bien assez que je sache lire, écrire et coudre, et rapiécer les sacs et garder les bêtes aux champs. Et tu resteras, toi, avec ta dame, et je ne te verrai plus et tu l'aimeras, ta dame, et tu ne voudras plus m'aimer.

Marie se sentait émue aussi, prête à pleurer, mais elle essaya de se raidir. Quelles idées étranges se faisait Fanchette ! Il fallait être plus raisonnable ; il semblait à Marie qu'elle venait de conquérir une dignité nouvelle, une supériorité sur sa petite compagne, il fallait la consoler sans se laisser attendrir :

— Moi, ne plus t'aimer, et pourquoi ? Quelle sottise ! Tu es folle, comment veux-tu que je cesse de t'aimer ?

— Non, tu ne m'aimeras plus ! Non, bien sûr, tu ne m'aimeras plus ! Ta dame ne te permettra pas, d'abord ; je ne suis qu'une paysanne, et toi, tu dois "faire so-

ciété" avec les demoiselles. Et je ne pourrai plus rester toujours avec toi, maman me l'a dit; la preuve, c'est qu'on va te faire une chambre pour toi seule, à côté de ton institutrice, et qu'on va ôter ton lit d'ici où je resterai seule avec maman, si on veut encore nous y laisser, ainsi tu vois...

Tout à fait impuissante à en dire plus long, et sa colère un peu noyée dans les larmes, Fanchette se jeta sur son petit lit et pleura abondamment.

Pour Marie, c'était trop. Aucun des petits avantages d'amour-propre que lui conférait l'acquisition d'une institutrice ne put tenir devant le chagrin de Fanchette, devant la perspective de la séparation, de l'exil, loin de cette chambre, loin de ce premier nid de toute son enfance. Elle entrevit des modifications terrifiantes qui devaient se faire dans sa vie et qui ne lui étaient pas apparues d'abord.

Tout son nouveau et fragile courage s'effondrait brusquement, elle courut au lit de Fanchette, et se précipita sur elle avec des sanglots éperdus.

— Mon Dieu, mon Dieu, ne pleure pas, toujours. Je veux rester avec toi, je ne m'en irai pas de la chambre, je n'aimerai pas la dame, je ne veux plus la voir, je ne pleure pas, va; je t'aime, je t'aimerai veux que toi, je n'y tiens pas, va, à la société des demoiselles, non, je n'y tiens pas du tout; mais je ne veux pas que tu pleures! Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir si tu pleures comme ça!

C'était elle, maintenant, la plus désolée, car ses baisers et ses promesses avaient déjà réconforté Fanchette qui se calmait un peu. Elles s'étreignirent en sanglotant.

Tout à coup, Fanchette, animée, toujours prête à la lutte, se détacha de Marie, et, relevée sur ses coudes, avec ses cheveux

tombants jusqu'à ses yeux qui étincelaient :

— C'est vrai, tu ne veux pas qu'on emporte ton lit dans une autre chambre, dit, Marie, c'est bien vrai?

— Oui, c'est vrai, je veux rester ici.

— Et c'est vrai que tu ne veux pas la dame, et qu'elle s'en ira?

Marie voulait consoler Fanchette et lui eût fait volontiers le sacrifice de son institutrice. Cependant elle n'osa pas promettre qu'elle s'en irait. Néanmoins, soucieuse de ne pas démentir les serments qu'elle venait de faire au milieu de ses larmes:

— Non, je ne la veux pas, mais comment pourrai-je la faire partir?

L'ardeur combative se réveillait en Fanchette consolée.

— Oh! on ne peut te la faire accepter par force; par exemple, si tu fais la muette avec elle, si tu refuses de lui parler, toujours, toujours, sans qu'elle puisse te faire dire un mot, on sera bien obligé de te l'ôter.

Marie hochait la tête, l'entreprise lui paraissait au-dessus de ses forces.

Elles étaient assises, maintenant, côte à côte, sur le lit, Fanchette leva les épaules, l'air méprisant:

— Tu ne feras jamais ça, toi, ma pauvre petite, tu n'as pas de volonté; si c'était moi, tu verrais! On pourrait me punir, me priver de dessert, me battre, me hacher, oui, je me laisserais hacher plutôt, mais je ne céderais pas. Je ne dirais pas une parole.

Dans l'ardeur de leur émotion, les deux enfants avaient oublié Madeleine, toujours farfouillant dans son armoire. Elle en tira une pile de linge qu'elle déposa sur la table prochaine, et vint aux deux enfants. On voyait à ses yeux qu'elle avait pleuré, son visage sévère:

— Tais-toi, Fanchette, dit-elle à sa fil-

le; tais-toi, ne donne pas de mauvais conseils à Marie. Oublies-tu ce que tu m'as promis?

— Mais, puisque Marie ne la veut pas, son institutrice, cria Fanchette comme en triomphe, et puisqu'elle ne veut pas aller dans une chambre seule, non plus; alors?

— Alors, Marie comprendra qu'elle doit obéir, qu'elle doit prendre des leçons avec cette demoiselle, et l'aimer; elle comprendra qu'elle doit avoir sa chambre, rien que pour elle, et vous serez deux bonnes petites filles bien raisonnables, toutes les deux. Tout ça n'empêchera pas Marie de nous aimer, n'est-ce pas, mon amour?

Marie vint se jeter, pleurant encore, au cou de sa nourrice:

— Bien sûr, maman Madeleine, bien sûr, mais je voudrais rester ici, dans ta chambre, avec vous deux, et je ne veux pas que Fanchette ait du chagrin, et tu en as, toi aussi, je le vois bien, je ne veux pas que tu pleures.

— C'est un premier moment à passer pour s'accoutumer, Fanchette se consolera.

— Non, cria Fanchette, non je ne me consolerai pas, je ne veux pas m'accoutumer, et je détesterai toujours la dame. Ah! si Marie avait du courage! Mais elle est comme une feuille de blette, Marie!

— Tais-toi, soyez raisonnables, plus tard, vous comprendrez. Voyons, vous savez bien que vous devez vous séparer. Tu vois, Marie, que, Fanchette et moi, nous ne nous mettons pas à table à la salle à manger avec toi et ton papa.

— C'est vrai, dit Marie.

— Tu sais bien que, s'il vient une visite, nous n'allons pas nous asseoir au salon.

Il n'en vient jamais ici, dit Fanchette, l'air farouche.

Mais il faut qu'il en vienne. Chacun

doit avoir sa place dans ce monde, vous pouvez le comprendre toutes les deux. Et toi, Fanchette, si tu aimes Marie, dois-tu vouloir qu'elle soit une ignorante, qu'elle n'ait pas l'éducation que doit avoir une demoiselle? Ça te ferait-il plaisir qu'on se moquât d'elle, plus tard, qu'on la trouvât grossière et mal élevée? Est-ce que ça s'appelle l'aimer cela?

L'argument fit son chemin dans l'intelligence des deux enfants, mais Fanchette demeurait révoltée et Marie, méditative, s'écria tout à coup:

— J'ai trouvé, c'est bien simple! Je demanderai à Mademoiselle de donner des leçons à Fanchette, comme à moi, et nous n'aurons pas besoin de nous séparer, veux-tu, Fanchette, que je le lui demande?

— Tu peux le lui demander, dit froidement Fanchette, rebutée, mais c'est égal, je ne serai jamais une demoiselle, moi.

Madeleine n'intervint pas de nouveau. Elle voyait Marie décidée à accepter son institutrice et laissait au temps le soin de calmer Fanchette, peu à peu. Elle avait assez à faire de se résigner elle-même, la pauvre nourrice, et continuait, les yeux mouillés et le coeur malade, le déménagement commencé des effets de Marie dans la chambre qu'elle devait habiter désormais.

— Ma petite, dit-elle à Marie, tu dois aller retrouver ton institutrice; ce n'est pas poli de la laisser seule si longtemps.

— Viens, Fanchette, dit Marie, je te présenterai à Mademoiselle.

— Je ne veux pas. Je ne l'aime pas.

— Viens, je t'en prie.

— Non.

— Je n'ose pas aller seule.

— Eh bien, reste ici.

— Mais, Fanchette, si tu ne veux jamais voir Mademoiselle, puisque je dois

passer avec elle presque tout mon temps, je ne te verrai plus.

— Je te verrai pendant les récréations.

— Ce n'est pas assez, il faut que tu travailles avec moi, que ce soit comme avant, que nous ne nous quittions jamais. Tu ne veux pas?

Fanchette était tentée, mais la rancune et l'amour-propre luttèrent en elle contre son désir.

— Non, dit-elle rudement.

— C'est donc toi qui ne veux pas m'aimer à présent! que je suis malheureuse!...

Et Marie recommençant à pleurer, soudain Fanchette se décida:

— Console-toi, Marie, je ne veux pas te voir pleurer, j'irai, si cela te fait plaisir, je vais aller tout de suite avec toi...

Tout en prenant la main de Marie pour l'accompagner, Fanchette, pour bien affirmer sa conviction et maintenir sa dignité, marmottait à demi voix:

— Mais, je ne t'aimerai pas, j'y vais, mais je suis sûre que je ne t'aimerai jamais.

Il en est des serments de haine comme des serments d'amour.

Fanchette oublia le sien et bientôt, aima l'institutrice autant que l'aimait Marie elle-même.

C'était une femme de tact et de cœur que Mlle Estevenard. Sous cet aspect de douceur qu'ont les gens très maîtres d'eux-mêmes, elle cachait une grande fermeté de caractère.

Loin de heurter en face cette tendresse qu'avaient l'une pour l'autre les deux fillettes, et ce désir assez naturel de n'être jamais séparées dans la vie, elle y fut d'abord indulgente. Pour conquérir Marie, elle voulut plaire à Fanchette, et réussit à apprivoiser l'ombrageuse enfant.

Ainsi que Marie l'avait désiré, le travail fut d'abord partagé, les récréations

prises en commun, Fanchette était de toutes les promenades, et la séparation qui s'imposait, ne se fit que très lentement, avec la connivence de Madeleine, gagnée à son tour par l'adroite circonspection de l'institutrice et surtout par sa réelle bonté!

Mlle Estevenard acquit bientôt sur l'esprit de son élève l'empire qui appartient toujours aux volontés fortes sur les caractères timides, mais cette influence s'exerça d'une manière si discrète, et d'abord si peu sensible, que Marie n'en fut pas consciente, et que Fanchette elle-même, n'en conçut point de jalousie. Fanchette était ardente et généreuse, dès que les bons procédés de Mlle Estevenard lui eurent ouvert son cœur, ce fut pour toujours.

M. de Lissac, né avec ce tempérament un peu passif dont sa fille avait hérité, depuis son veuvage était devenu indifférent et misanthrope. De même qu'il avait pendant dix ans abandonné à Madeleine tous les soins réclamés par la petite Marie, de même, à présent se reposait-il sur Mlle Estevenard de tout ce qui regardait ses études et son éducation, content de voir régner la paix dans son intérieur, affectueux pour sa fille et n'intervenant jamais en ce qui la concernait.

## VI

Accessible seulement par le côté nord, où il s'ouvrait sur une pelouse en pente que contournait le chemin d'arrivée, des trois autres côtés environné de bois, le manoir de Gabach dominait le rude pays.

Plus bas, sur les pentes, un peu dans toutes les directions, s'étagaient les fermes du domaine. A quinze cents mètres environ du château, le village d'Aulos, réunion de vingt-cinq ou trente feux, tout au plus, presque un hameau, avec son égli-

se au clocher pointu gardant les maisons.

Après et méchante était l'après-midi du 2 février, quand, vers le soir, l'institutrice et ses deux élèves, par un chemin à peine tracé au milieu des bois, après les vêpres de la Chandeleur revenaient de l'église vers le château.

Un peu pâle, à l'ordinaire, ses cheveux noirs s'échappant du béret de drap gros bleu, Marie s'en allait, serrée dans le grand manteau qui enveloppait toute sa délicate personne.

Fanchette ne portait pas de béret. Cette coiffure masculine, adoptée par les femmes de la classe élevée, Madeleine, avec raison, l'interdisait à sa fille :

— Tu te coifferas et t'habilleras comme celles de ta condition, je ne veux entendre parler ni de béret ni de chapeau, tu porteras la coiffe de dentelle et, pour l'hiver, la cape, comme nous l'avons portée, maman et moi.

Pour l'instant, un grand tablier de toile bleu sombre, à longues manches, vêtait l'enfant des pieds au cou. A peine, en prévision du froid, avait-elle noué sur sa tête un fichu de laine brune qu'elle repoussait inconsciemment, rude aux intempéries, et laissant flotter au gré de la bise les mèches rebelles de ses cheveux roux.

De petits flocons de neige glacée se mirent à tomber, menus et piquants sous le souffle de la bise.

— Pressons-nous un peu, mes enfants, disait Mlle Estevenard, serrant contre elle sa pelisse fourrée, la nuit approche et voilà un vilain temps.

Un cri de Marie lui répondit, la petite fille se serra contre son institutrice, un peu effrayée, montrant au milieu des arbres, une forme, la forme d'un homme assez mal accoutré et portant un fusil.

— Oh! j'ai eu peur! dit-elle.

Fanchette s'élança vers le fourré avant

que Mlle Estevenard, un peu émue, ait pu réussir à l'arrêter, mais elle revint tout de suite, elle riait haussant les épaules.

— Peureuse! Je le pensais bien; ce n'est que le Loup.

— Un loup! Quel loup? demanda l'institutrice, assez peu rassurée.

— J'avais bien reconnu le Loup, répondit sur un ton d'apologie Marie encore tremblante, mais, tu sais que je n'aime pas à le rencontrer, il a l'air féroce avec sa barbe jaune, son chapeau effiloché, ses haillons, et ce grand chien noir qui le suit tout le temps, comme un diable.

— Il n'est pas méchant, dit Fanchette.

— Qui sait? on dit qu'il est fou.

— Oui, il a l'esprit un peu détraqué, mais il n'est pas fou tout à fait. Tu vois bien qu'il est capable de chasser, c'est même un braconnier très fin. Si tu étais lièvre, je comprendrais que tu ne sois pas très rassurée; s'il pouvait aussi donner un mauvais coup au vieux Volusien le garde, je crois qu'il le ferait: Volusien est toujours "après lui"; mais, pour ceux qui ne lui font rien, il n'est pas méchant. Ah! voilà maman.

— Madeleine, dit l'institutrice, qu'est-ce que c'est que ce Loup dont parlent les enfants, et qui a effrayé Marie tout à l'heure?

— Ah! dit Madeleine en riant, vous avez vu le Loup. Marie est un peu trop impressionnable, Mademoiselle, le Loup n'a jamais fait de mal à personne. C'est un peu innocent; avec de l'instruction, et cher de vingt-cinq ans, à présent, — un peu simple d'esprit. Sa mère était veuve, malade, très pauvre; elle habitait une cabane dans les bois. Une brave femme, d'ailleurs, elle se louait, autant qu'elle le pouvait, pour les travaux, et puis on lui faisait l'aumône. Le garçon, Louiset, était un peu innocent; avec de l'instruction, et



fort comme il est, il aurait pu faire un bon valet, comme les autres, mais sa mère le laissait, tout jeune, vagabonder dans les bois, s'en aller en maraude, tuer des oiseaux avec le fusil de son père. L'enfant est devenu un fainéant, mais il avait bon cœur, *il n'y a pas à dire*, adorant sa mère et partageant son morceau de pain avec le premier mendiant venu, qui n'était jamais aussi pauvre que lui.

Louiset pouvait avoir seize ou dix-sept ans quand il arriva un grand malheur dans ce pays. Le facteur des postes fut assassiné. Un soir d'hiver on le trouva sur la neige, mort, avec une balle dans la tête, le sac des dépêches avait disparu.

Au premier moment, les soupçons des gens de justice se portèrent sur Louiset. Il fallait être étranger à la commune pour accuser cet innocent; il tuait du gibier, c'est vrai, mais, après ça, il n'aurait pas levé le doigt sur un enfant au berceau et n'avait jamais rien volé à personne. Pas moins que ses allures donnèrent à penser, qu'on l'arrêta et qu'on le mit en prison.

Oh! ça ne dura pas. On découvrit bientôt le meurtrier, le vrai, et on relâcha Louiset après quinze jours de... de... je ne me souviens pas du mot.

— De prévention.

— Oui, c'est ça de prévention. La prison l'avait déjà beaucoup éprouvé dans le corps et dans l'esprit, mais quand il revint, il ne trouva plus sa mère. De voir emmener son fils comme un meurtrier, la pauvre femme, ça lui avait fait une révolution dans tout son sang et elle était morte. Alors, quand le garçon, en revenant trouva sa mère morte et sa cabane vide, son esprit acheva de se détraquer. On comprit bien alors qu'il ne serait jamais comme un autre.

— Comment vit-il? Est-il demeuré seul?

— Il est trop sauvage pour aller avec qui que ce soit. Comment il vit? Dans sa cabane ruinée, les bonnes âmes l'assistent, on lui donne à peu près son pain. Pour le reste, il chasse, il pêche, il est très adroit et fin comme un renard. Tout le monde sait bien qu'il fait du braconnage. Très doux avec ceux qui lui témoignent de l'intérêt, il n'en veut qu'aux gendarmes, parce qu'ils l'ont conduit en prison, au garde champêtre, qui le traque — on ne peut pas lui laisser détruire trop de gibier, non plus; — il y a aussi le garde particulier de M. de Lissac, Volusien, qui n'est pas de ses amis. Eh bien! Mademoiselle ne le croirait pas, on a jamais pu le prendre en faute; pourtant, on sait qu'il tend des collets aux lapins et fusille, en tout temps, lièvres et perdrix.

— Je comprends que son genre de vie et son aspect lui aient fait donner ce surnom: le Loup.

— On peut bien dire qu'il court toute la nuit, comme un loup farouche; mais, pour le reste, il n'est pas méchant, et ce serait péché que de lui faire du mal.

Ainsi, ma petite Marie, dit Mlle Estevnard en s'adressant à son élève, votre frayeur n'est pas raisonnable, il faut la vaincre. Les pauvres, les malheureux, ceux dont l'esprit est faible, tous ceux-là, comme les enfants, sont les amis de Notre-Seigneur; il faut les aimer, leur faire du bien, et réprimer une aversion injuste.

— C'est vrai, Mademoiselle, je vous promets d'essayer.

Marie était bonne et pieuse, ce qui la rendait capable de vaincre sa nature pour l'amour de Dieu.

## VII

Les sonneries joyeuses des cloches s'étaient envolées de bonne heure dans le ciel clair de cette matinée de juin. On

était au jeudi de la Fête-Dieu et les gracieuses pompes de la première communion venaient de se dérouler à l'église d'Aulos.

Marie et Fanchette rentraient au château après la messe, émues et recueillies.

Leurs toilettes étaient semblables, de la couleur de leurs âmes. Marie, brune et frêle, déjà plus grande que sa compagne, blanche avec des cheveux noirs, sous la couronne de roses et le voile vapoureux, Fanchette, plus petite et plus robuste, ses cheveux blonds faisant comme un transparent d'or au tulle illusion, fraîche et rose; mais les yeux des deux enfants étaient pareillement éclairés d'un céleste rayon.

Le ciel était de ce bleu pur que les vieux peintres donnaient au manteau de la Vierge, traversé de nuages légers comme des gazes fines. Un vent très doux inclinait les épis des blés, dont la couleur verte déjà s'irisait de lumières dorées. Quelques gouttes de rosée, çà et là, étincelaient encore sur les herbes... Oh! la beauté de la nature! l'harmonie de cet hymne d'amour auquel les deux communicantes s'associaient aujourd'hui dans le sanctuaire de leur âme où vivait le créateur même de la nature.

Elles ne parlaient pas. Chacun de leurs soupirs était une prière; elles comprenaient le ciel, leurs pensées d'amour s'empressant d'éternité.

Marie monta dans la grande chambre claire qu'elle ne partageait plus avec sa nourrice. Là, seule avec Fanchette, elle lui montra dans un miroir leurs deux figures que rendaient semblables la couronne, le voile, la simple robe:

— Regarde. Diras-tu encore que nous ne sommes pas égales? Vois, nous voilà pareilles de vêtements et d'âmes, pareilles devant Dieu, devant notre maître, notre amour, notre tout. Tu vois bien que nous

sommes soeurs, et que je t'aimerai toujours.

Elle l'embrassa et toutes les deux, enlacées, descendirent pour le déjeuner.

M. de Lissac les attendait, Marie avait eu la joie de le voir près d'elle à la messe. La sévérité habituelle de son visage s'était adoucie: on l'eût dit illuminé du reflet blanc de la robe de sa fille. Madeleine et Fanchette étaient là: Marie avait voulu les avoir auprès d'elle, et Mlle Estevenard, toute émue d'une joie presque maternelle.

Le dîner commença. Tous les visages étaient heureux.

Tout à coup, un vacarme éclata, se rapprochant, une dissonance de cris, de pas et de jurons, troublant la paix d'un si beau jour.

— Monsieur est là, Jacques, laissez-moi passer, il faut que Monsieur le voie.

Par la porte poussée violemment, le vieux garde Volusien, guêtré de cuir, rouge de colère sous les mèches désordonnées de ses cheveux gris, se précipita dans la salle.

D'une poigne encore vigoureuse, il tenait au collet et chassait devant lui un être à l'air fantastique et sauvage, le Loup, dépenaillé, hirsute, les lèvres noires de la poudre des cartouches déchirées avec ses dents, l'air peureux d'une bête traquée, le visage blême, les mains agitées de tremblements convulsifs.

— Enfin, je le tiens, cria le vieux garde, haletant de fureur, hachant ses paroles, le bandit! Je l'ai pris et je vous l'amène.

— Qu'a-t-il fait encore ce pauvre diable?

Pour un chasseur comme M. de Lissac, c'était un crime que de s'attaquer au gibier; néanmoins, conscient de l'état d'esprit de ce pauvre être, il s'applaudissait tout bas qu'il eût jusque-là dépesté la surveillance de son garde.

— Qu'est-ce qu'il a fait!... Je vais faire voir à Monsieur ce qu'il a fait... Maintiens-le un peu par les pattes, dis donc, Jacques, la bête pourrait mordre. Ah! ce qu'il a fait! vous allez voir.

Jacques, non sans quelque répugnance, prit les deux mains du délinquant, mais le malheureux ne songeait point à se défendre. Il paraissait plutôt chercher des yeux une issue, un trou pour s'y terrer, et le tremblement de ses membres s'accroissait.

Brutal, le garde arracha de sur ses épaules le havre-sac déchiré, attaché par des ficelles qui se rompaient.

Il en vida par terre le contenu.

— Voilà un lapin pris au traquenard, deux perdrix, massacre et mort, trois mois avant l'ouverture de la chasse! les jeunes sont à peine nés, croyez-vous! Et ceci! — Il tira par les oreilles un beau lièvre encore chaud. Ah! ce qu'il a fait, tonnerre! Va-t'en, toi, sale bête!

Ces derniers mots, ponctués d'un coup de pied, s'adressaient au chien du braconnier, un beau chien d'arrêt, qui s'était, à la faveur du désordre, fauflé dans la salle à manger et tentait d'approcher son maître.

— Ne touchez pas à mon chien, hurla celui-ci d'une voix rauque, canaille, ne touchez pas à mon chien!

— On te le tuera ton chien, vaurien, oui, on te le tuera!

Le vieux garde s'exaltait dans une fureur qui ne trouvait guère d'écho autour de lui. Le pauvre innocent qui l'avait provoqué, était pour tous un objet de pitié plutôt que d'aversion. Les visages de Mlle Estevenard et ceux de ses élèves n'exprimaient que de la commisération; Marthe, la cuisinière, et Madeleine hochaient la tête, scandalisées d'une pareille scène en un tel jour.

A la vue du gibier éparpillé, une lueur de colère passa cependant dans les yeux de M. de Lissac.

— Ce malheureux ne me laissera pas une pièce de gibier d'ici à l'ouverture, il faut lui faire peur une bonne fois pour qu'il se tienne tranquille.

Et clignant de l'oeil du côté de Volusien, qui s'apaisait un peu en voyant son maître décidé à un simulacre de répression, il ajouta, la voix sévère:

— Tu entends, Louiset, on va te mener aux gendarmes.

La face du pauvre idiot devint terreuse; une immense terreur passa dans son regard. Que comprenait-il dans ce mot redouté: *les gendarmes*? Sans doute, d'horribles réminiscences, flottant dans l'ombre de son faible cerveau: les menottes, la prison, l'évocation de sa mère morte...

— Oh! non, oh! non, cria-t-il, pas les gendarmes, oh! pas les gendarmes.

— Si, insista M. de Lissac, voulant que, du moins la leçon fût profitable, si, les gendarmes, emmenez-le.

— Et on te tuera ton chien, ajouta le vieux garde.

Ce n'était pas un méchant homme que le vieux Volusien, mais son orgueil professionnel avait subi de rudes atteintes depuis longtemps par le fait de cet homme.

— Allons, allons, en route pour la gendarmerie. La prison le corrigera.

Au mot de "prison", Louiset, tout à coup lâché par le poignet de Jacques qui le repassait à Volusien, chancela, s'affala, comme une pauvre loque, secoué de tressaillements.

Tous, jusqu'au garde, demeurèrent un moment désorientés par cette chute; un murmure de pitié s'éleva. Marie, dont les pieds touchaient presque à cette tête grimaçante, tressaillit d'horreur, mais la

force divine qui était en elle eut vite raison de sa frayeur.

Frémissante, elle alla vers son père :

— Papa, il faut faire grâce, aujourd'hui. Ce malheureux est inconscient mais pas mauvais, il deviendra peut-être dangereux si on n'est pas bon pour lui.

— Pourtant, ma fille, je ne peux pas supporter...

— Oh! papa, un jour comme aujourd'hui, tu me refuserais ce que je te demande! Laisse-moi lui parler doucement. Il me comprendra et peut-être pourrai-je obtenir qu'il promette de ne pas recommencer.

— Il ne comprendra rien.

— Papa, je t'en supplie.

Elle entourait de ses bras le cou de son père, qui, d'ailleurs, n'était pas éloigné du pardon. Des poitrines, autour d'eux, montait une rumeur de pitié.

— Eh bien! soit, mon enfant, je ne te refuserai rien, aujourd'hui, surtout la permission de faire une oeuvre charitable.

On avait relevé Louiset; comme s'il eût deviné les intentions de Marie, son oeil, moins hébété s'attachait à la robe blanche.

— Asseyez-le, dit-elle.

Et le corps tremblant fut assis sur une chaise. Marie alla vers la table, versa du vin dans un verre et, non sans peine, domptant sa répulsion, s'approcha de Louiset et le lui tendit en lui disant très doucement :

— Bois ceci, mon ami.

Volusien grommelait un peu dans un coin de la salle, mais il s'était senti honteux de sa colère, en voyant la faiblesse de sa victime, et d'ailleurs, n'eût pas osé protester.

Très docile, le Loup prit le verre dans sa main qui tremblait, le porta à ses lèvres et but le vin.

L'effet s'en manifesta promptement; le visage perdit cette pâleur que la terreur y avait amenée, l'oeil fou reprit une lueur de raison.

— Louiset, dit Marie, de sa voix claire et douce, Louiset, me comprends-tu?

— Oui, fit-il.

— On ne te mènera pas aux gendarmes.

— C'est vrai?

— C'est vrai. Je te promets que tu n'iras pas en prison.

Quelque chose comme un sourire releva le coin des lèvres, au milieu de la barbe désordonnée; les deux mains se joignirent dans une action de grâce.

— Pas en prison!

— Non, pas en prison.

Peu à peu, la parole revenait, et la pensée, une pensée rudimentaire, très simple, une pensée pourtant.

— Alors, qu'est-ce qu'on me fera?

— On ne te fera rien.

— On ne me fera rien? Le garde m'a attrapé et on ne me fera rien, pourquoi?

Marie désigna son père.

— Parce que le bon monsieur te pardonne.

Il médita quelques instants. Dans le faible entendement de ce paria, l'idée d'un pardon spontané avait peine à pénétrer.

Enfin ses yeux se fixèrent sur Marie. Il comprenait.

— C'est vous, demoiselle, qui avez voulu que le monsieur me pardonne.

Et Marie s'apercevant que l'intelligence du pauvre innocent venait de s'éclairer d'une lueur, dit doucement :

— Oui, c'est moi, nous te pardonnons, mais il faut être sage.

— Sage?

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?

— Oui il ne faut pas retourner chasser la nuit, ni tendre des pièges, ni attendre,

à l'affût, le gibier dans les bois.

Marie ne se rendit pas compte tout de suite si le Loup avait ou non compris ce qu'elle attendait de lui, il demeurait tête baissée, sans bouger, ni parler. Elle comprit qu'il hésitait :

— Voyons, tu ne veux pas me promettre, à moi, de ne plus chasser ?

Il avait compris, mais on lui demandait ce qui était toute sa vie.

— Je ne peux pas.

— Ecoute, Louiset. — Marie parla d'une voix persuasive, très lentement, comme pour ouvrir peu à peu l'entendement obtus, — écoute, tu n'es pas bon, moi, je t'ai fait pardonner, on ne te conduira pas aux gendarmes, ni en prison ; tu pourras t'en aller, on ne te fera rien, et toi, tu ne veux pas me rendre contente, tu ne veux pas ?

Il ne répondit pas d'abord, mais, soudain tourné vers Marie :

— Le chien ?

Cette pensée le hantait qu'on allait le lui tuer.

— Appelle ton chien, commanda Marie.

Le Loup hésita, et, la voix soupçonneuse :

— Pour le tuer ?

— Non, on ne le tuera pas. Appelle-le.

Strident, un sifflement sortit des lèvres du braconnier.

Le chien qui rôdait, tête basse aux environs, reconnaissant l'appel de son maître, se précipita, bousculant ceux qui masquaient la porte ; il vint caresser Louiset ; la queue frétilante et les dents claires sous sa lèvre retroussée. On eût dit que le chien riait ; quant à l'homme, deux larmes coulèrent de ses yeux et se perdirent dans les broussailles fauves de sa barbe.

— C'est vrai qu'on ne me le tuera pas ?

— C'est vrai, dit Marie.

Sa petite main caressa la tête du chien qui se mit à la lécher.

Alors, toutes les hésitations de Louiset s'évanouirent.

Debout, l'oeil animé, avant que Marie eût compris ce qu'il voulait faire, dans la main que l'enfant tenait encore sur la tête du chien, il mit la sienne, ainsi qu'il l'avait vu faire dans les foires, entre paysans concluant un marché.

— Eh bien, tope, dit-il ; — il parlait encore par saccades, comme malhabile à se servir de sa langue — je ferai tout pour vous, notre demoiselle ; je ne chasserai plus, ni le jour, ni la nuit ; que Volusien garde mon fusil je n'en ai pas besoin. On nous donnera du pain à moi et au chien. Je ne chasserai plus.

Le pauvre être n'en avait, depuis longtemps, pas dit aussi long. Marie le regarda, avec bonté :

— Bien, Louiset : tu es un brave garçon. Tu viendras ici demain, je te donnerai des habits et des souliers, et de la soupe ; et puis on t'enseignera à travailler. Va maintenant, mon ami, je suis contente de toi.

Louiset sortit, suivi de son chien, sans qu'on put comprendre lequel était le plus joyeux des deux.

Volusien emporta le fusil en grognant tout bas :

— C'est égal, il aurait fallu une punition, cette mauvaise graine recommencera.

## VIII

Louiset garda sa parole avec une fidélité qui mettait ce simple au-dessus de bien des gens d'une mentalité moins embryonnaire que la sienne. Dans ce cerveau confus, une notion, très clairement, se dégageait des brumes : celle de la reconnaissance. Il comprenait que Marie l'avait sauvé de ce qu'il redoutait plus que la mort : les gendarmes et la prison ; que Ma-

rie lui avait conservé ce qu'il aimait autant que la vie, son chien, le compagnon de sa solitude, le seul être qui, depuis la mort de sa mère, l'eût aimé; aussi tenait-il la promesse faite à Marie parce qu'il la vénérât avec une sorte d'admiration fervente, et que sur un signe d'elle il se fût jeté dans l'eau ou dans le feu.

Du reste, toutes les tentatives de la jeune fille pour le civiliser échouèrent à peu près complètement. Il se laissa munir par elle de vêtements plus décents, mais sa vie ne changea pas. Marie avait voulu qu'on l'employât dans le parc ou dans les champs, à des travaux à sa portée, mais on vit très vite qu'il faudrait renoncer à lui confier des besognes régulières. Bientôt lassé de tout travail, il abandonnait l'outil qu'on lui avait mis entre les mains, et retournait à sa cabane en ruines, reprenait dans les bois son existence de fauve, grim pant aux arbres, courant dans les ronces, où il mettait en lambeaux les vêtements que sa protectrice s'obstinait à renouveler; parfois acceptant la nourriture qu'on lui donnait au château, parfois demeurant invisible pendant des semaines entières sans qu'on pût deviner comment il vivait.

Mais, chaque matin, Marie trouvait sous sa fenêtre un bouquet de fleurs fraîches, humble tribut du culte touchant qu'elle lui avait inspiré; s'il la rencontrait en promenade, ses yeux brillaient, il attendait, l'épiait derrière les branches; si elle faisait un signe, il accourait; si elle lui parlait, bien qu'il ne répondit guère, sa langue étant rebelle aux paroles comme son cerveau à la pensée, il était heureux.

Une sorte d'intuition semblait parfois l'avertir des désirs de la jeune fille. Un jour, s'étant égarée avec Mlle Estevenard dans l'une des parties les moins fréquentées du parc, un coin d'ombre, où sourdait

une eau fraîche qu'entouraient de vieux chênes verts, séduite par le charme de cet endroit, elle avait dit, dans une fantaisie passagère:

— Comme il fait bon ici! Je ne sais pourquoi nous n'y venons jamais. J'ai envie de faire abattre les ronces et, sur ce gazon si frais, d'établir quelques sièges rustiques. Qu'en pensez-vous?

— Ce serait un charmant salon d'été.

Elles passèrent. Mais deux jours plus tard, revenant au même lieu, Marie fut très surprise de voir les ronces, les chardons soigneusement enlevés et, non loin de la source, à l'ombre des vieux arbres, un siège en terre nouvellement transporté, recouvert de gazon et de mousse.

— Qui donc a arrangé cela? dit-elle, je n'ai donné aucun ordre.

Fanchette aperçut entre les arbres la barbe faunesque et les yeux brillants de Louiset:

— Parions que c'est le Loup qui t'aura fait cette surprise.

— Le Loup! comment y aurait-il pensé? Il était peut-être par là, avant-hier, quand j'ai parlé.

— Bien sûr, il devait être par là. Ne sais-tu pas combien il est fin quand il veut, et combien il cherche à te faire plaisir. A preuve, le voilà qui nous "veille", là, dans ce fourré.

— Louiset, appela Marie. Viens un peu par ici.

Il arriva très vite et se tint debout silencieux, à quelque distance des jeunes filles. Plus hardi, le chien vint flairer Marie et l'entourer de caresses bruyantes.

— Louiset, qui est-ce qui a si bien nettoyé ce joli endroit, qui est-ce qui a construit ce siège?

Le Loup dans un rire joyeux montra ses grandes dents blanches.

— C'est donc toi. Comment as-tu pen-

sé que j'avais envie de faire un petit salon ici?

— Vous l'aviez dit, demoiselle.

— Et tu as bien travaillé pour moi, mon garçon, comme je te remercie!

— Vous êtes contente, alors?

— Très contente, mon cher Louiset; il fait bon ici, j'y viendrai souvent.

Comme un cabri joyeux, bondissant, l'étrange garçon se précipita à travers bois, répétant avec son rire habituel.

— Bon, contente, la demoiselle, très contente!

Depuis ce jour, Marie, avec Mlle Estevenard et Fanchette, vint souvent se reposer sous cet ombrage. Parfois, elle apercevait Louiset, rôdant aux alentours, souvent elle trouvait un bouquet sur le siège rustique, ou bien quelques fruits sauvages, mûres, brugnons ou fraises des bois, proprement déposés sur une feuille. Elle savait bien quelle main les avait cueillis, Louiset ne se civilisait guère, mais s'il voyait Marie respirer les fleurs ou goûter aux fruits, il gambadait de plaisir, et démonstratif à sa manière, tirait les oreilles de son chien pour l'associer à sa satisfaction.

Un soir d'automne, où, dans le paysage embrumé, les chênes verts semblaient plus vieux et plus sombres encore, quand Marie vit le Loup, perdu au milieu des pousses sauvages, elle l'appela:

— Louiset, viens.

Elle prit à côté d'elle le vieux fusil du braconnier qu'elle avait fait apporter:

— Tiens, je vois que tu es sage, que tu n'oublies pas ce que tu m'as promis; tu ne tends ni pièges aux oiseaux, ni collets aux lapins. Je vais te rendre ton fusil.

Une grande joie dilata la physionomie du pauvre Loup, cependant il semblait ne pas oser toucher à l'arme.

— Pourquoi faire?

— Ecoute, je ne veux pas que tu détruises le giber, mais tu peux tuer les pies, ces voleuses, les vilains corbeaux qui croassent tout l'hiver en troupes noires, les canards sauvages, toutes les bêtes qui passent, les bécasses, mais pas les lièvres, ni les cailles, ni les perdrix.

Elle savait l'innocent très capable d'établir la distinction entre les animaux migrateurs et les paisibles hôtes des bois environnants.

— Bon, dit-il, je comprends.

Il s'empara du fusil, le serra contre sa blouse étroitement, tel un ami retrouvé, et toujours sobre de paroles, s'apprêtait à quitter la clairière. Fanchette l'interpella:

— Comment Loup, tu t'en vas sans seulement remercier la demoiselle! Malhonnête que tu es.

Louiset se gratta la tête, l'air très embarrassé, les formules de politesse n'étaient pas son fait.

Enfin, de sa voix gutturale, avec un regard d'adoration, dans ses yeux qui brillaient comme deux escarboucles, il dit:

— Merci, mademoiselle, je ne tuerai que le gibier de passage avec ce fusil, je l'ai promis; mais si quelqu'un voulait vous faire du mal... le Loup sait viser, et il ne manque jamais son coup.

— J'ai peut-être eu tort de lui rendre son fusil, dit Marie, comme il a l'air farouche.

Le loup s'en allait à grands pas dans la brousse, la jeune fille était toute frissonnante.

Prématurément grandie, un peu frêle, Marie, à cet âge où se dessine la femme, demeurait enfant, avec l'impressionnabilité, les frayeurs puériles, et cette passivité qui faisait d'elle une élève docile aux mains de Mlle Estevenard, et parfois une esclave aux volontés de Fanchette. Heureusement, celle-ci n'abusait pas de son as-

endant sur Marie qu'elle aimait d'un dévouement absolu, et Mlle Estevenard n'usait de son influence que pour le perfectionnement intellectuel et moral de la jeune fille.

Mais la bonne institutrice déplorait la faiblesse de ce caractère et en concevait des craintes pour l'avenir.

— Marie ne manque pas d'intelligence, disait-elle à M. de Lissac, encore moins manque-t-elle de coeur la chère petite, mais elle manque d'énergie; c'est une tige frêle qui ploie à tous les vents, une cire molle, prête à subir toutes les empreintes. Un instant, à l'heure de sa première communion, j'ai cru que la piété allait tremper cette nature sans ressort, mais non, elle est restée pieuse sans devenir forte.

Sa pauvre mère était ainsi, dit Maurice avec un soupir, ne se rendant pas compte que, de qui surtout sa fille tenait ce caractère trop faible.

— Hélas, reprit Mlle Estevenard, la vie a tant d'embûches! Qui peut connaître l'avenir, les obstacles dressés, les luttes futures?... la chère enfant est encore bien mal armée pour cet inévitable combat.

— C'est une grande tranquillité pour moi que de vous avoir auprès d'elle, chère Mademoiselle!

Instinctivement, ce père comprenait qu'il ne pouvait pas beaucoup pour le bien de l'enfant qu'il aimait.

## IX

Marie entra dans la grande chambre claire de sa nourrice, elle y trouva Madeleine occupée à ravauder du vieux linge.

— Où est Fanchette?

— Elle est allée à la machine à battre. On manquait de monde, je l'ai envoyée pour aider. Qu'est-ce que tu veux à Fanchette?

Marie avait exigé que sa nourrice et sa soeur de lait lui continuassent le tutoiement tendre de sa petite enfance.

— Je ne sais pas précisément, je suis toute *chose* ce matin. Je m'ennuie.

— Tu ne travailles pas avec Mademoiselle?

— J'ai travaillé, Mademoiselle a vu que j'étais énervée, elle m'a proposé une lecture, j'en ai été fatiguée tout de suite, alors, elle m'a demandé si je n'avais pas envie de sortir, mais je sais que Mademoiselle est toujours malade avec la chaleur et je n'ai pas voulu qu'elle sortit à cause de moi, alors je suis venue chercher Fanchette. J'ai envie d'aller la rejoindre.

— Non, tu aurais trop chaud. Reste avec moi.

— Tu crois. Eh bien, je vais rester.

Marie s'assit sur une chaise basse, à côté de la nourrice et regarda autour d'elle.

— Il y a beaucoup plus de place ici, depuis qu'on a ôté mon petit lit, pauvre "maman poupou", combien de fois n'as-tu pas veillé à côté de moi, en me tenant par la main, en me racontant des histoires pour m'endormir.

— Je serais bien contente de le faire encore, va ma petite enfant, mais je sais que Mademoiselle est très bonne pour toi. Dors-tu bien, à présent?

— Pas toujours. Tiens, toute cette nuit, j'ai eu des cauchemars, des spasmes, c'était peut-être la chaleur. Mademoiselle est restée dans ma chambre une partie de la nuit, — c'est là, sans doute, qu'elle a gagné sa migraine — et tout ce matin, je ne sais ce que j'ai, je suis agitée, inquiète, il me semble qu'il va m'arriver malheur, si j'entends une porte s'ouvrir, ou un pas précipité dans les corridors, je tremble tout entière.

— Ne t'en tourmente pas, ce sont tes



nerfs que la chaleur excite, elle est si mauvaise, aujourd'hui, la chaleur.

Comme une lame de fer rougie à la forge, un rai de soleil entrant par la petite fente des contrevents; l'air du dehors était du feu. Les mouches, elles-mêmes, n'avaient plus la force de voler, et cherchaient pour se tapir des trous d'ombre dans les murs. On n'entendait que les crissements aigus des cigales et le vacarmes trépidant de la machine à vapeur qui battait le grain à la métairie.

— Fanchette doit bien souffrir au battage, dit Marie.

— C'est vrai qu'il fait une rude journée, mais Fanchette est forte, et puis, il faut bien qu'elle s'accoutume.

Marie quitta sa chaise et fit le tour de la chambre, s'attardant à l'examen des meubres choses à côté desquelles s'était passée son enfance: meubles modestes, bibelots grossiers, tasses peintes, gagnées au tourniquet dans les fêtes voisines, statuettes pieuses qu'honoraient des bouquets en fleurs artificielles et en plumes, lithographies d'un goût artistique très contestable, mises au rebut par M. de Lissac, soigneusement recueillies par la nourrice, et piquées de deux épingles aux murs de la chambre, photographies des parents de Madeleine, de son mari, mort depuis quelques années, de Fanchette, toute raide dans ses vêtements des dimanches, de Marie, elle-même, toute petite, demi-nue, en boucles brunes.

Et Marie ne se laissait pas de revoir ces choses banales, que la magie de l'accoutumance rendait à ses yeux douces et jolies, dont l'aspect familial apaisait son agitation présente, cette sorte de pressentiment obscur et douloureux d'un malheur imminent.

Le bruit de la machine avait cessé; un coup de sifflet strident, déchirant l'air, ve-

nait d'annoncer l'heure du repos aux ouvriers. Marie descendit pour rejoindre dans la salle à manger son père et son institutrice.

Dans l'escalier, elle rencontra Fanchette, son teint de blonde teinté d'écarlate, des pailles mêlées à ses cheveux roux.

— Comme tu dois avoir chaud, Fanchette.

— Oh! moi, tu sais, je n'en souffre pas, j'aime la chaleur; mais il en fait presque trop aujourd'hui. Les ouvriers sont obligés de demander du repos à tout moment pour aller plonger leurs bras dans l'eau, ils n'y peuvent tenir; et Monsieur qui a voulu rester à surveiller le batteur, avait l'air très fatigué; si ça continue, il y a des hommes et des bêtes qui mourront dans les champs. Le vieux Guillaume, le sacristain, qui est venu pour demander au machiniste quel jour il voulait battre son blé, disait que, depuis cinquante ans, il ne se souvenait que d'un autre été aussi chaud que celui-ci.

— Vous m'excuserez, mesdames, dit à moitié du déjeuner M. de Lissac, qui jusque-là avait repoussé tous les plats sans se servir; vous m'excuserez de vous laisser terminer sans moi; cette chaleur m'a donné des vertiges. Je ne me sens pas bien.

Marie regarda son père avec émoi: il semblait congestionné. Ayant repoussé sa chaise, il se leva pour se retirer, fit deux pas et soudain s'abattit sur le sol.

— Une insolation! s'écria Mlle Estevenard.

Le malade fut déposé sur son lit, on entourait sa tête de compresses d'eau glacée, son corps de révulsifs énergiques, tandis qu'on courait chez le médecin.

Couché sur le dos, livide à présent, et les yeux absents, la tête agitée d'un côté à l'autre avec une plainte incessante sortant

de ses lèvres, le père de Marie ne reprenait pas connaissance.

Le médecin jugea le mal très grave.

— Le cerveau est atteint, déclara-t-il, la méningite est déclarée, je n'ose me prononcer sur le résultat.

— Je sentais qu'il y avait un malheur au-dessus de nous sanglotait Marie.

C'était un spectacle terrible que celui de cet homme foudroyé pour la sensible enfant qui pourtant se refusait à quitter la chambre.

Cinq jours et cinq nuits, le malade demeura ainsi, inconscient : de temps en temps, il portait ses mains à sa tête, toute entourée de glace et on croyait distinguer, au milieu de ses plaintes, ce mot, toujours le même : "De l'eau, de l'eau froide, très froide.

Il ne redevint pas assez lucide pour se confesser et recevoir le Saint Viatique.

Seule, la merveilleuse vertu de l'Extrême-Onction parut calmer un peu ses souffrances, une lueur d'intelligence un instant traversa son regard, sa main chercha la main de sa fille; on eût dit qu'il voulait parler.

Ce fut une indicible douleur que d'assister à cette lutte d'intelligence contre la paralysie. Sourdement, la voix empâtée, rigide et lointaine, murmura :

— Marie... Raymond... tuteur...

Et la paralysie fut la plus forte, et les ombres s'épaissirent davantage, l'agonie comme un couvercle de plomb scellé sur la pensée, pétrifia le cerveau impuissant et, quelques heures plus tard, Maurice de Lissac était mort.

## X

Raymond vint, de Paris, assister aux obsèques de son frère.

Marie connaissait très peu cet oncle depuis longtemps éloigné du pays natal.

Sans être absolument rompus, ses rapports avec Maurice n'avaient été ni affectueux, ni fréquents. Il avait fait de très courtes apparitions à Gabach depuis que Marie était née; elle n'avait aucune raison de l'aimer, elle n'en avait aucune pour le haïr ou pour le craindre; son père lui avait rarement parlé de lui, — c'était un différent. Pourtant dans l'exaltation de son chagrin, elle alla vers ce seul parent qui lui restât, le frère de son père, le représentant de sa famille et de son nom, et se jeta dans ses bras avec une sorte d'abandon désespéré. Les scènes funèbres qui venaient de se dérouler devant elle l'avaient plongée dans un chaos de chagrin et d'horreur, Marie, à quinze ans, était toujours l'enfant impressionnable et nerveuse, la frêle sensitive blessée au contact des aspérités de la vie, l'être faible en quête d'un soutien.

Raymond de Lissac avait alors trente-neuf ans. Depuis longtemps guéri des folies de sa jeunesse, il réussissait à refaire dans l'agiotage une partie de sa fortune. Son exclusive passion pour l'argent avait détruit en lui tous les scrupules qui, dans le monde où il fréquentait habituellement, portent le nom de préjugés. Il était de ces financiers adroits plus que délicats, qui restent en rapports courtois avec la justice de leur pays, évoluent en marge des lois, et se hâtent à la conquête du "veau d'or" par des raccourcis hasardeux, plus prompts à les conduire au but que n'est la grande route de la vulgaire honnêteté.

A l'époque déjà lointaine où son frère et lui durent procéder au partage du bien paternel, — Raymond avait alors vingt-deux ans — séduit par la perspective d'une fortune en beaux titres, en solides espèces, il avait très volontiers abandonné ses droits sur le manoir patrimonial, mais, au bout de trois ou quatre années, quand

son argent follement gaspillé, il songea à refaire sa fortune, il revit, avec son intelligence pratique des affaires, le grand et beau domaine dont son frère n'avait rien aliéné.

Alors, il comprit quel tremplin la possession d'une pareille propriété devait offrir aux évolutions d'un brasseur d'affaires et quel poids, elle devait ajouter à sa personnalité. Un regret lui vint alors d'avoir si bénévolement renoncé à sa part, en même temps qu'une âpre jalousie contre son frère, le grand seigneur établi, respecté, devant qui s'ouvraient à son choix, largement, les carrières de la politique ou de la spéculation, tandis qu'il n'était plus, lui, qu'une épave, désespérément raccrochée à la dernière bouée de son bateau en dérive, une sorte d'agioteur "marron" sans moyens et sans influence.

Pourtant, il avait surnagé, servi par une volonté tenace et par une grande élasticité de principes. L'édifice renversé, il le reconstruisait, mais combien péniblement ! Et son frère, maintenant veuf, seul et triste, ne songeait même pas à tirer parti de tous les avantages que "le sort" — disait Raymond — lui avait mis entre les mains.

De la jalousie, de l'envie, quand il réfléchit que Maurice n'avait qu'une fille et ne songeait pas à se remarier, lentement, Raymond revint à l'espérance. Sans abandonner les opérations financières qui lui réussissaient, il se sentit toujours plus ancré dans l'idée fixe de rentrer en possession de Gabach.

Sans bien savoir encore par quels moyens il atteindrait le but souhaité, il essaya de se rapprocher de la maison paternelle; Maurice le tint à distance.

Cauteleux, il s'éloigna sans apparent dépit, mais continua d'attendre et d'épier une occasion. Son frère mort, brusque-

ment, il vit une éclaircie se faire dans son avenir. La tutelle de l'orpheline lui revenait de droit et, tandis qu'il lui prodiguait des marques d'affection et de bonnes paroles, il exultait, se disant en son for intérieur :

"Gabach est à moi !"

Il n'eut besoin que de deux jours pour s'apercevoir combien le caractère malléable de sa nièce allait merveilleusement servir ses desseins.

Les dernières paroles de Maurice avaient été rares et confuses; à peine les amies de Marie, la fidèle Madeleine, la clairvoyante Mlle Estevenard eurent-elles cette intuition qu'il eût désiré peut-être écarter son frère; mais, si cette idée traversa leur esprit un instant, elles n'eurent du moins aucune raison à invoquer contre un arrangement qui s'imposait; Raymond fut nommé tuteur. Le conseil de famille, composé de parents éloignés et indifférents, n'était de nature à lui créer aucun embarras; il se sentit fort et résolut d'agir en maître.

## XI

Le glas de la messe de neuvaine, au milieu de la glorieuse matinée d'août, faisait encore vibrer le vieux clocher d'Aulos; on quittait l'église après la cérémonie.

Voilée de crêpe et les yeux rougis, Marie, laissant le cortège de deuil rentrer sans elle au château, voulut, sous la conduite de Madeleine, se diriger vers le cimetière.

Marie n'était pas encore allée prier sur la chère tombe; ceux qui l'aimaient avaient redouté pour elle ce nouveau contact avec la mort; maintenant, elle exigeait, et nul ne se sentait le droit de refuser à l'orpheline cette visite à tout ce qui lui restait de ses parents.

Au milieu des tombes modestes, se dressait le caveau où reposaient déjà plusieurs générations de Lissac. Une ceinture de cyprès le protégeait de son ombre épaisse et deux saules-pleureurs aux angles, mettaient une note pâle au milieu des arbres noirs. L'enclos était plein de chants d'oiseaux. Dans cette paix, Marie, agenouillée sur les marches de marbre du mausolée, sentit son chagrin s'atténuer tout à coup. Instinctivement craintive de la vie, l'image du calme éternel se présenta, séduisante, à son esprit.

— Comme je serai tranquille, pensa-t-elle, quand on me couchera là, avec maman, avec mon pauvre papa !”

Elle avait, dans son enfance malade, connu peu de joies, l'avenir terrestre ne la flattait d'aucune espérance; c'est pourquoi, maintenant, elle aimait la mort, et soupirait après l'infini repos.

Et, comme figée elle-même, elle s'oubliait dans une sorte de prostration qui n'était plus la prière, qui n'était pas même l'entretien avec les âmes des absents, mais seulement l'annihilation de son être, une espèce de mort anticipée et partielle dans laquelle sa personnalité semblait s'abolir pour faire d'elle une pauvre chose inconsciente, sans souffrance et sans volonté.

Madeleine, inquiète, dut l'emmenner; elle la suivit, passive, et, tout le jour durant, garda cette attitude effacée, et, sans larmes, continua à vivre de cette vie machinale, d'où l'âme paraît absente. On eût dit la fleur délicate de cette âme flétrie irremissiblement par le premier passage de la douleur.

## XII

— Vous plâirait-il d'accepter un cigare? demanda Raymond de Lissac à M. de Vèbre.

Dans la grande salle à manger fraîche de Gabach, ils étaient seuls tous les deux. Marie n'avait pu assister au déjeuner après la cérémonie. Une réserve de commande d'abord avait régné à cette table d'où la mort venait de ravir celui qui en eût été le naturel amphytrion. Mais Maurice s'était si complètement tenu à l'écart de ses parents et de ses voisins que nul regret profond ne pouvait le suivre.

Peu à peu, le bruit terrestre des petites préoccupations journalières, des ambitions ou des intérêts s'était levé sur cette tombe à peine close, on avait mangé, bu, causé, oublié ce pauvre mort d'une semaine; les convives, pour laisser fuir les heures chaudes s'étaient répondus sous les ombrages du parc; seul, Raymond, attentif à la poursuite de ses projets, demeurait auprès du subrogé-tuteur de sa nièce, de l'oncle d'Alix de Lissac, que des rhumatismes retenaient sur son fauteuil.

— Merci, dit M. de Vèbre, depuis longtemps je ne fume plus que le cigare de goudron, mais je vous prie, que cela ne vous prive pas d'allumer le vôtre, j'en jouirai du moins par le parfum, puisqu'il ne me reste plus, ainsi qu'au César de Bazan du drame de Victor Hugo que:

“L'odeur du festin et l'ombre de l'amour”.

— En somme, tout cela n'est que fumée, dit Raymond. Il vint coller étroitement sa chaise au fauteuil du vieillard et, s'approchant de la moins paresseuse de ses deux oreilles.

— Je désire, dit-il, causer avec vous de ma pupille, au sujet de laquelle je me trouve dans un cruel embarras.

— Plaît-il? demanda M. de Vèbre qui, pendant que Raymond avait allumé son cigare et préparé son exorde, déjà s'était légèrement assoupi.

— Oui, je suis embarrassé au sujet de ce

que nous allons faire de cette pauvre petite, là-haut.

— Ah! oui, j'entends, mais pourquoi?

— Parce que je ne puis la laisser seule ici, et que, d'autre part, il m'est très difficile de lui donner une place à Paris, dans ma vie de garçon; et je voulais vous demander s'il ne vous serait pas possible chez vous...

Le fauteuil de canne geignit, cria, dans un mouvement aussi vif que le put opérer le corps obèse du vieux gentilhomme. Il avait bien entendu, cette fois, et la main étendue en un geste de prohibition.

— Ah! mais non, par exemple, je vous vois venir, vous voudriez... pardonnez-moi, corrigea-t-il d'une voix plus courtoise, ne me croyez pas indifférent à la fille de ma pauvre nièce. Je serais heureux, cher Monsieur, très heureux de lui être utile, et agréable à vous; mais jugez de ma situation: dans ma maison de vieux maniaque, introduire cette enfant avec toute sa suite obligée de gouvernantes et de chambrrières... Non, voyez-vous, cela n'est pas possible, n'est pas réellement possible! Ce n'est pas à soixante-quinze ans qu'on peut changer ainsi toutes les conditions de son existence. Croyez, d'ailleurs, que l'enfant serait chez moi très mal, et, dans son propre intérêt...

— Sans doute, sans doute, je comprends tout cela, mais je ne vois pas...

Pensivement, Raymond, de l'ongle de son petit doigt qu'il avait très long et crochu, secouait la cendre de son cigare.

— Mais qui vous empêche de la laisser à Gabach?

— Abandonner seule l'enfant de mon frère, et dans l'état où je la vois!

— Vous dites?...

— Mon Dieu, Monsieur, puisque nous parlons de ceci, mon devoir est de vous

faire envisager toutes les faces de la question. Vous avez vu Marie?

— Un instant, oui, ce matin.

— Eh bien! que vous en semble?

— De Marie? Hum! Vous savez, j'ai passé l'âge, moi, où l'on se pique d'être un appréciateur de jeunes filles. Elle m'a paru une gentille enfant, très douce.

— Cher monsieur, nous sommes en famille, les plus proches parents de Marie, les plus dévoués, tout peut se dire entre nous: l'esprit de cette pauvre enfant ne me semble ne pas être tout à fait dans son assiette.

— Mon Dieu! voudriez-vous dire qu'elle est?...

Il toucha son front chauve d'un doigt significatif.

— Oh! non, non, entendons-nous; Marie est une neurasthénique, vous savez que sa pauvre mère a toujours été malade et qu'elle est morte si jeune! Maintenant, la mort prompte de mon frère a donné une terrible secousse à tout l'organisme de la pauvre enfant. Ce sont là des troubles passagers, je l'espère et dont nous triompherons; mais elle a besoin, pour l'instant, d'être suivie de près et mise entre des mains expérimentées, je m'étais permis de compter un peu sur vous...

— Moi, moi, le rhumatisme m'immobilise et l'apoplexie me guette; à quoi, grand Dieu, pourrai-je être bon pour cette pauvre petite, si vraiment, ainsi que vous le pensez, son cerveau... car, j'y songe, son père avait le moral très affecté depuis quelques années, c'était une misanthropie qui confrontait presque à... autre chose; il y a peut-être là un atavisme dont il faudrait tenir compte.

— Permettez-moi d'être moins pessimiste, dit Raymond, radieux de voir M. de Vèbre entrer aussi abondamment dans ses vues, laissez-moi espérer la guérison. Je

n'en suis que plus déterminé à n'épargner rien pour atteindre ce résultat, et, puis-que — je le comprends, du reste, — vous jugez que l'installation de cette pauvre enfant auprès de vous n'est pas possible, je la prendrai à Paris avec moi.

— Sa présence va terriblement changer votre existence, à vous aussi; c'est une responsabilité grande, une surveillance que votre genre de vie ne vous permettra guère d'exercer, moi, j'opinerais toujours pour la laisser ici.

— Non, cher Monsieur, non je ne m'y résignerai pas. La responsabilité, quoi que j'en fasse, est inéluctable pour moi; elle sera moins lourde si Marie est sous mes yeux. C'est mon devoir de la suivre de près, seulement, j'ai tenu absolument à m'assurer de l'appui moral de votre approbation.

— Vous l'avez pleinement, mon cher enfant, vous agissez en bon parent.

Content, dans l'élasticité de sa conscience, de voir l'avenir de Marie arrangé sans sa participation, le vieux gentilhomme tendit la main à Raymond. Il ne se faisait aucune illusion sur la valeur morale de Raymond; les grandes lignes de sa vie d'agioteur sans scrupules et de noceur sur le retour, étaient connues dans le pays de Foix. M. de Vèbre ne lui eût très probablement pas confié sa bourse, mais, dans la préoccupation égoïste qui le dominait de se débarrasser d'un soin troublant pour son âge et pour sa santé, il ne s'opposait pas à laisser dans ses mains la fille de sa propre nièce, la frêle orpheline, seul obstacle qui s'élevait entre cette grande fortune et cet homme rapace.

— Son institutrice et Madeleine, sans doute, la suivront chez vous?

— Non, dit Raymond, carrément. Je crois utile, au contraire, à son mieux moral de modifier l'entourage, de changer

complètement l'habitat; d'autres conditions produiront des résultats meilleurs. Du reste, vous pouvez compter que je ne négligerai rien. J'ai pour ami un médecin qui fait sa spécialité des maladies mentales, des neurasthénies, c'est un aliéniste distingué. Je n'agirai que d'après ses conseils. Il choisira la personne que je compte mettre auprès de ma nièce.

— Et vous serez bon pour notre chère petite, n'est-ce pas, mon ami? je vous le demande au nom de sa pauvre mère.

Raymond s'inclina d'un air confit qui répondait très suffisamment à la recommandation "en manière d'acquit" faite par le subrogé-tuteur. La conférence s'était d'ailleurs terminée à l'entière satisfaction des deux parties.

### XIII

Mlle Estevenard était déjà partie: très poliment, mais très catégoriquement remerciée par Raymond de Lissac. Il emmenait sa nièce à Paris où il devait lui choisir une autre institutrice; il disait parfois, comme distrait: "une gardienne".

Avec ce regard un peu éteint qu'elle avait, surtout depuis la mort de son père, de sa voix sans timbre, toujours hésitante et basse, Marie avait annoncé à tous qu'elle suivait son oncle à Paris, librement, de son plein gré; non sans doute qu'elle n'eût préféré demeurer dans son cher Gabach, mais elle avait, disait-elle, compris les motifs expliqués par son oncle et elle se soumettait, non pas à la violence, mais à la raison.

Elle regardait Madeleine et Fanchette préparer ses bagages.

Impuissante devant la volonté du maître, la bonne nourrice avait essayé, pour obtenir un sursis, avec quelque vague et folle espérance qu'un événement inter-

viendrait, un événement imprévu et mer-veilleux, pour détourner cette douleur, avait essayé de dire qu'elle n'était pas préparée, qu'il fallait à Marie un trousseau convenable, que, dans peu de jours, elle la conduirait à Paris elle-même.

Raymond avait été très péremptoire.

— Ne vous inquiétez pas de cela, nourrice, ce qui manquera nous l'achèterons, il faut que ma nièce et moi soyons partis dans trois jours.

Et Madeleine préparait les malles, maternellement en mouillant de ses larmes les effets qu'elle emballait, le linge, les modestes vêtements de deuil.

Assise sur sa petite chaise accoutumée, un peu lasse toujours très calme, Marie présidait à ces préparatifs, tandis que Fanchette, debout, l'oeil ardent avec une flamme de révolte, ne voulait pas admettre encore que ce fut vrai que Marie dut réellement s'en aller.

— Ce qui me met en colère, Marie, c'est que tu as consenti de ton plein gré à partir.

— Je comprends que mon oncle a raison, Fanchette.

— Tu comprends! tu ne comprends rien du tout, mais tu seras toujours la même, on te fait marcher *au doigt*, tu n'as pas de caractère.

— Que voulais-tu que je fisse? Mon oncle m'aurait emmenée de force, si je ne l'avais pas suivi de bon gré.

— C'est vrai, il est le maître, mais si tu avais *tenu bon*, peut-être ne t'aurait-il pas forcée. Il fallait dire que tu ne voulais pas partir, faire affirmer par le médecin que le séjour de Paris ne te vaudrait rien, que tu avais besoin de vivre à la campagne.

— Mon oncle m'a dit qu'il voulait me prendre à Paris pour me faire soigner, justement, tôt ou tard il aurait bien fallu le suivre; il n'a pas été dur avec moi, il

m'a dit qu'il se trouvait bien seul et serait heureux de m'avoir auprès de lui.

— Des bêtises! Il n'a aucun besoin de toi. Il s'en est bien passé jusqu'ici, tandis que nous... Est-ce que ça te fait de la peine de nous quitter?

— Oh! comment peux-tu croire! Tais-toi, Fanchette, ne parle pas comme ça, tu me fais mal. Donne-moi plutôt du courage. Pense aux vacances; mon oncle m'a dit que nous reviendrions passer quelques jours ici.

— Madeleine intervint :

— Marie a raison, ma fille, ne la tourmente pas, la chère petite. Dès l'instant que son oncle veut l'emmenner, nous n'y pouvons rien. Marie trouvera, je l'espère, une institutrice aussi bonne que Mlle Estevenard et qui l'aimera, tout le monde l'aime, le pauvre agneau. Tiens, Marie, regarde où je place tes bas de fil, tu en auras encore besoin pendant quelques jours. Allons, ne nous faisons pas de chagrin, pense seulement à te bien soigner, ne travaille pas trop, surtout. Dis à ta nouvelle institutrice que tu as toujours été délicate, mon Dieu, si je pouvais la voir, lui parler! Je voudrais que ce fût une mère de famille, si elle avait eu des enfants, elle comprendrait que tu as besoin de soins et serait meilleure pour toi. Dans ce petit nécessaire, j'enferme ton flacon d'éther, tu sais que cela te calme, quand tu ne peux pas dormir pendant la nuit; une goutte sur un morceau de sucre. Tiens, ce petit paquet, dans un coin de la malle plate, à gauche, ce sont tes corsages de flanelle, aussitôt qu'il fera un peu froid, ne manque pas de les porter. Je ne sais pas si je dois mettre ces deux jupons brodés dans ta malle. Dieu! cette broderie, je la vois encore, garnissant un peignoir de ta pauvre maman, elle le portait le jour où je vins me présenter ici comme nourrice, mon

petit chevreau!... Non, décidément, tu ne les porteras pas ces jupons, je les garde, tu les retrouveras aux vacances.

— Pourvu seulement qu'il te ramène l'été prochain! gronda Fanchette, mal résignée.

Au milieu des préparatifs, des larmes, des protestaions, des promesses de lettres fréquentes, les trois jours passèrent, ainsi que passent les jours heureux, ainsi que passent les jours tristes.

Jacques amena devant le perron la "victoria", — qui, depuis longtemps, n'avait pas roulé sur les chemins et qui, maintenant, y roulerait moins encore, — et que Marie certainement ne retrouverait plus à Gabach, car son oncle avait ordonné qu'on les allât vendre à la foire la plus prochaine.

— Il est inutile de garder dans les écuries ces deux bêtes qui mangent sans profit. Le cheval du régisseur suffira pour le moment. Plus tard, nous nous remonterons.

Le vieux garde était là, sombre et désapprouvateur — tous regrettaient de voir Marie emmenée par son oncle. Marthe, la cuisinière, à la large carrure et à la taille replette, faisant des bourrelets à l'entour du cordon de tablier bleu; Madeleine et Fanchette, surtout, silencieuses, craintives de sangloter.

Elles avaient dû déménager aussi la chambre claire, les tasses peintes, les photographies dans leurs cadres, les statuettes avec leurs bouquets de papier rose et de plumes blanches; les chers puérils souvenirs. De même que les vieux chevaux, la nourrice et sa fille devenaient des bouches inutiles, à Gabach; elles allaient habiter dans le village, une maison que le mari de Madeleine lui avait laissée en mourant.

Oh! la douleur de se déprendre des

grands arbres, aux choses où se sont reposés nos yeux, aux graviers qu'ont foulés nos pieds. Oh! la séparation d'avec les êtres chers, les coeurs familiers, amis; le vertige de s'en aller dans l'ombre, dans le froid de l'ombre, de l'inconnu!

Toutes ces amertumes noyèrent le coeur de Marie, le coeur très tendre qu'elle cachait sous son caractère sans ressort, quand son oncle, d'un geste nerveux et hâté, ouvrit devant elle la portière et s'effaça pour la laisser monter:

— Adieu! Fanchette, adieu! Madeleine, adieu tous, au revoir, à l'été prochain!

— Dieu te bénisse, cher amour.

La nourrice pouvait à peine répondre, le coeur gonflé de sanglots.

Lestement, avec un geste de prise de possession, Raymond, étant monté auprès de sa nièce, ferma la portière qui fit un bruit sec, et Fanchette, à travers la buée humectant ses yeux, ne vit plus que le grand voile de crêpe baissé sur le visage de sa soeur.

Dissimulé derrière un gros ormeau, ayant à ses talons son chien grondeur, museau baissé, le Loup, qui n'affrontait pas volontiers la présence de Volusien, le Loup, de loin, montra le poing à Raymond dont le chapeau masquait Marie, affalée sur les coussins de la voiture.

---

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Le petit village d'Aulos célébrait sa fête nationale.

Diminutif de fête, comme Aulos était un diminutif de village. L'église très pauvre, même sous les parures de ses plus beaux atours. Le temps n'était plus où M.



le curé trouvait au manoir de Gach tout ce qui pouvait rehausser le culte, tout le néviesilles habitudes, le meilleur de nous qui s'émiette et reste pris aux murs, aux cessaire, voire un peu de superflu.

Depuis que Raymond de Lissac était le maître, les aumôniers traditions s'étaient perdues, qui faisaient à plusieurs lieues à la ronde, bénir le nom des châtelains de Gabach. Devant les portes closes depuis cinq ans, les mendiants égrainaient en vain les mélopées traînantes de leurs prières, et si parfois, la cuisinière, Marthe, qui cachait un coeur pitoyable dans sa poitrine rebondie, mettait quelque monnaie de sa poche pour secourir une trop lamentable misère, c'était l'exception, et encore l'aumône était-elle accompagnée de larmoyants commentaires sur le contraste que présentait le temps présent avec le temps passé.

M. le curé avait fait de son mieux, les vêpres s'achevaient, et le soleil de cette belle journée d'août, inclinant déjà vers le couchant, par la porte d'entrée laissée grande ouverte, poudrait d'or la moitié de la nef, se jouant au milieu des cheveux noirs ou blonds des enfants et avec les toilettes claires des jeunes filles, lutinant la statue qui, près de la porte, représentait saint Antoine de Padoue, tout blanc et rose dans sa robe brune, et l'air très doux avec l'Enfant-Jésus sur son bras.

Dans le chœur plus sombre, les cierges brillaient comme des points lumineux, au milieu de la vapeur flottante de l'encens.

Quand la sonnette d'argent eut fini de vibrer des tintements de la bénédiction, très vite, les jeunes filles quittèrent leur place, s'agitant, se pressant pour sortir et rejoindre les garçons à la danse.

On était venu des communes voisines de Larcat et d'Aston, d'Appy, de Bestiac, et trois musiciens des Cabannes, l'un râclant

du violon, les autres s'époumonant aux embouchures d'un piston et d'une flûte, se tenaient rangés sur la place même de l'église, l'air important, prêts à marquer le pas des danseurs.

En groupe, entourant les musiciens, les jeunes gens en vestes des dimanches, avec la ceinture écarlate ceignant la taille et retenant le pantalon collant à "pieds d'é-léphant", regardaient sortir les filles, chacun choisissant sa partenaire et s'appariant par couples, prêts du quadrille.

L'un d'entre eux, un beau garçon brun, avec des cheveux drus coupés ras, une fine moustache, retroussée cavalièrement, l'oeil vif, franchement ouvert devant lui, ne se pressait pas de choisir sa danseuse, malgré les oeillades engageantes des champêtres jeunes beautés. Un peu dédaigneux, il se promenait sous les platanes de la petite esplanade, regardant de haut, et répondant du tac au tac, aux plaisanteries des rieuses passantes.

— Ecarquille tes yeux, va mon beau coq, tu ne la verras pas encore ta poulette, tu as le temps de venir faire un tour avec nous.

— J'attends parce qu'il me plaît: la Toinette et personne n'a rien à y voir.

— Tout de même, il te la garde un peu longtemps, le curé.

— C'est affaire à moi. Je suis au frais. Je sais bien que si je voulais vous seriez toutes folles de venir faire un en-avant-deux avec moi.

— Ces gens de Vicdessos, s'ils se croient! essaie un peu, pour voir!

— Ce serait bientôt vu; toi la première, Jenny, qui tournes autour de moi depuis que tu es sortie de vêpres, tu serais trop contente si je t'invitais.

Jenny, furieuse, lui envoya une bourrade dans les côtes.

— Voyez-vous le "bouhano!" Je ne suis

pas bonne pour *un monsieur* comme toi, moi, il te faut quelque chose de plus distingué. Tiens, elle a fini de ranger la sacristie plus tôt qu'à l'ordinaire, cours bien vite, la voilà ta *parionne*.

Fanchette sortait de l'église, l'une des dernières, modeste et jolie à ravir, avec sa belle couronne de cheveux blonds, ses yeux bleus regardant devant elle, sans effronterie, et son teint éclatant qui se rosa encore quand elle se vit attendue.

Jean Savignac était fiancé à Fanchette depuis peu. Sa famille habitait le canton de Vicdessos; lui-même, récemment rentré au service, avait été choisi comme garde particulier par un grand propriétaire du voisinage. Il avait rencontré Fanchette à la foire de Tarascon, elle lui avait plu, et, dès lors, il ne regardait plus aucune autre fille. Fanchette avait vingt ans passés; elle était bonne ouvrière et très sage.

Elle accueillit la recherche de Jean, et ils échangèrent leurs promesses.

Madeleine trouvait que c'était là un bon parti pour sa fille, la famille de Jean ne désapprouvait pas son choix, d'ailleurs, les paysans ont sur les bourgeois cet avantage qu'ils ne se marient ordinairement pas par intérêt. Les gens riches sont liés par des convenances de position et de fortune, embarrassés d'*impedimenta* de toutes sortes. Chez les pauvres, il en va plus simplement:

"Tu me plais, je te plais, tope."

Et les parents, bonasses et philosophes, avec un souvenir donné à leur lointain passé:

— Ça les regarde, ces jeunes gens ils auront à travailler partout, et, partout, en travaillant, ils mangeront du pain, qu'ils s'épousent, s'ils se conviennent".

Or, Jean et Fanchette, incontestablement "se convenaient" et trouvaient très

souriante la perspective d'être l'un à l'autre. Il y avait bien, parmi les garçons du pays, un peu de jalousie contre cet étranger qui venait enlever ainsi l'une des plus jolies filles d'Aulos, celle que plusieurs, déjà, peut-être, avaient choisie; mais Fanchette ne s'était jusque-là promise à personne, n'avait encouragé aucune recherche et Jean était de taille à tenir à distance les jaloux.

Très vite, très joyeux, il s'approcha de sa jolie fiancée et tous les deux se mirent à marcher sous l'ombre des arbres, côte à côte, en parlant tout bas:

— Je ne t'avais pas aperçu avant les vêpres, mais j'étais sûre que tu viendrais.

— C'est donc pour ça que tu ne te déciais pas à sortir de l'église, méchante!

— Oh! si l'on peut dire! mais je me suis beaucoup pressée, au contraire. Tu sais que je suis marguillière de la chapelle de Notre-Dame, j'avais paré l'autel de ses plus beaux bouquets, il a fallu tout remettre en place, mais il me semblait que j'avais des fourmis dans les jambes, je crains d'avoir tout mis "fourrebure" à la sacristie pour venir plus tôt te retrouver. Je me doutais bien que tu étais là, et que tu "te languissais de moi".

— Pas tant Fanchette, et Jean retroussa sa moustache d'un air suffisant, pas tant, je n'aurais pas manqué de société si j'avais voulu, pas même de danseuses. Tiens, Jenny, de l'Hospitalet; justement, la voilà devant nous avec Pierre, le frisé, eh bien, elle tournait autour de moi, elle espérais que j'allais l'inviter.

— Il fallait le faire, riposta vite Fanchette, un peu sèchement, qui t'empêchait?

— Tu ne vas pas te fâcher, dis donc! Je me fiche de Jenny, et de la Toinette avec ce chapeau à fleurs et cette robe traînante qui la fait ressembler à un chien habillé, et de Marie-Anne, cette *nas-lebado* qui

regarde tout le monde sans baisser les yeux, je me fiche de tous les autres, tu sais bien.

— Pourquoi es-tu mauvaise langue, mon Jean ?

— Je ne suis pas mauvaise langue, seulement, quand je les compare à toi, les autres filles, je n'en trouve aucune aussi jolie que toi, ni aussi modeste, et je t'aime tant, que, des fois, ça me fait déparler.

Le cœur de Fanchette battit délicieusement, c'est qu'elle aussi, l'aimait tant, son promis; elle ne pensait pas qu'il y eût au monde un autre garçon aussi brave, aussi beau, elle ne pensait pas même à le comparer à d'autres, ne voyant que lui.

— Veux-tu que nous allions retrouver maman, dis ?

— Oui, je veux bien. Tu ne dances pas, décidément ?

— Non, tu le sais bien; je suis de la congrégation, je n'ai jamais dansé; mais ça me fâche de t'en priver. Ecoute, va-t'en danser quelques quadrilles, si tu en as envie, je ne serai pas jalouse. Va, tu viendras ensuite me retrouver à la maison.

— Oh ! la vilaine qui veut me renvoyer ! Tu sais bien que ça m'est égal de danser, que je suis content, pourvu que je sois avec toi. Au fond, même, je préfère que tu ne dances pas. Tu ne pourrais pas refuser aux autres jeunes gens une contredanse, et je n'aime pas te voir avec d'autres.

— Hou ! le jaloux ! maman, voici Jean.

Toute petite, pauvre, mais riante à l'œil, la maisonnette de Madeleine, avec ses fenêtres aux carreaux brillants protégés par des rideaux de mousseline, et sa treille luxuriante dont les raisins commençaient à mûrir.

Un banc était devant la porte, sous l'ombre des pampres, Madeleine s'y tenait assise, les deux fiancés s'y placèrent à ses côtés.

— Bonjour, mes enfants, tu as donc eu la permission de venir nous voir, Jean !

— Oui, j'ai toute la soirée, pourvu que je sois rentré à l'aube de demain.

— Alors, tu souperas avec nous, mon garçon. As-tu raconté la nouvelle à ton bon ami, Fanchette ?

— Pas encore, maman. Jean, tu ne sais pas,, Marie va revenir.

— Vrai ? Et quand ça ?

— Bientôt, dans cinq ou six jours; elle nous a écrit. Où est la lettre, maman ? Non, non, ne te déranges pas, ça ne fait rien, je vais le lui raconter; elle n'écrit que deux mots, son oncle a fini par se décider, ils vont revenir, elle est très contente, et peut-être qu'ils ne repartiront pas.

Jean n'avait jamais vu Mlle de Lissac, mais pouvait-il avoir depuis deux mois fréquenté chez Madeleine sans la connaître ? Madeleine et sa fille faisaient partie des serviteurs de ce que l'on est convenu d'appeler : "Le bon vieux temps", sans que personne se puisse faire une idée nette de l'époque où s'est terminé ce "bon vieux temps", dont nous avons tous entendu chanter les louanges, mais qui, pour tous, se tient reculé dans un passé légendaire; tous, néanmoins, comprennent la signification de ce terme: il implique le dévouement, le respect, l'affection du serviteur pour le maître, l'intérêt du maître, passant avant l'intérêt propre du serviteur. Madeleine et sa fille étaient essentiellement de ce temps-là, et, de plus, Madeleine avait nourri Marie de son lait, et les deux enfants avaient vécu toujours comme des soeurs. Elles aimaient donc Marie pour cela, et elles l'aimaient encore de cette tendresse tutélaire dont le fort environne le faible, et elles l'aimaient de toutes les sortes et de toutes les façons et, après Dieu, plus que tout au monde.

Si bien que, Madeleine étant rentrée pour préparer le souper, — le souper choisi du jour de la fête locale, et qui, ce soir, devait être partagé par Jean, — Fanchette, assise tout près de son fiancé, la main dans sa main, sous l'ombre de la treille, lui parlait encore de Marie, et de son bonheur, à la pensée de la revoir :

— Pense donc, elle n'est revenue qu'une fois depuis son départ, et seulement une semaine, dans cinq ans ! Pauvre mignonne ! et maintenant, elle dit qu'elle ne repartira plus. Oh ! Jean, je suis contente !

— Prends garde, Fanchon, tu vas me rendre jaloux de Mlle Marie, si tu l'aimes autant que ça.

Fanchette serra doucement la main de Jean :

— Nigaud, va ! est-ce que ça m'empêche de t'aimer ! Est-ce que tu ne dois pas être content que je te mette de moitié dans toutes mes pensées ? Quand tu verras Marie, tu l'aimeras aussi. Elle assistera à notre mariage, d'abord, et puis sais-tu ce que j'ai pensé ? On n'a pas remplacé le vieux Volusien qui est mort l'année dernière, il faudra bien, tôt ou tard, un garde particulier à la propriété ; quand nous serons mariés, je demanderai à Marie de te donner la place, puisque, tout de même, tu dois chercher une occupation par ici.

— Mais, mon enfant, ce n'est pas Mlle Marie qui est bourgeoise, et son tuteur n'est pas "un bon type", à ce qu'on dit...

— Non, oh ! non, on ne le connaît pas beaucoup, mais on l'aime encore moins et tous disent que c'est un méchant homme. Seulement, Marie a vingt ans, elle va donc bientôt commander ici ; il faut espérer qu'elle trouvera un mari, elle aussi, un bon mari...

— Comme moi, hein ?

— Comme toi, oui, tu dis bien, et qui sera un bon maître pour le pays de Ga-

bach et... mon Dieu, comme nous allons être heureux !

## II

Depuis le départ de Marie, aucune influence n'était venue adoucir la sauvagerie de son protégé, Louiset, dit *Le Loup*.

Rôdant jour et nuit, surtout la nuit, aux alentours de sa cabane en ruines, barbu comme un faune, dépenaillé comme un bandit, sombre depuis que la robe blanche de sa protectrice ne mettait plus une clarté dans son horizon, personne n'aurait pu dire comment il vivait. Pendant les beaux jours, il dormait étendu sur le pauvre lit de sa mesure, mais dans la nuit, si quelque paysan attardé se hâtait à travers bois, il était à peu près sûr de rencontrer le Loup, suivi de son chien noir, surtout pendant les nuits d'orage, au milieu des éclairs aveuglants, du tonnerre, de la pluie cinglante, il riait d'un rire effrayant, inexplicable, comme si quelque merveilleuse affinité eût rapproché cette âme obscure de cette nature troublée.

Mais on le tolérait, il n'était point mal-faisant, et, chose étrange, n'avait jamais enfreint sa promesse. Terrible aux vanneaux, volant en larges troupes disciplinées, adroit à capturer les canards sauvages, dans les brumes étendues au bord des étangs pendant les froides matinées d'hiver, assez fin pour décimer les corbeaux soupçonneux qui tourbillonnent dans le ciel gris, après les semailles, et, le soir, font d'innombrables taches noires à la cime des grands chênes, il respectait le gibier paisible et stationnaire du parc de Gabach, où maintenant pullulaient lièvres et lapins.

On avait pu voir le Loup, dissimulé derrière la haie du cimetière rire silencieusement, tandis qu'on couvrait de terre le cer-

cueil du vieux garde Volusien, auquel, depuis le jour mémorable de la première communion de Marie, il n'avait jamais pardonné.

— Le loup ne pardonnait rien, — mais la disparition du vieil homme n'avait rien enlevé à la fidélité qu'il mettait à garder son serment.

Qu'avait donc ce sauvage à roder, par cet après-midi de septembre, aux abords de la gare des Cabannes? Quelque instinct, sûr comme l'instinct d'un animal, l'avait averti que Marie arriverait ce jour-là. Pour la voir, ce fauve bravait même la société des hommes.

Quand stoppa le train de Foix, quand il vit descendre d'un wagon une forme svelte vêtue de gris et voilée de blanc, son large rire, derrière le feuillage des lauriers-thyms, reparut, découvrant ses dents redoutables.

A côté de Marie marchait son oncle, maigri, un peu vouûté, le nez busqué, le sceau de l'avarice sur sa face bistrée; une inconnue les accompagnait, grande et forte, l'air imposant.

Tous les trois prirent place dans la *jeûdinière* de Jacques. Raymond de Lissac n'avait commandé aucune autre voiture, il conduisit lui-même, la lourde jument pie aux jambes poilues, la tondeuse n'ayant jamais passé que sur la partie supérieure de son corps.

Une forte ânesse, menée par Jacques, suivait la "voiture", en traînant un petit char à bancs où s'était juchée, au milieu des malles, une femme de chambre entre deux âges, à l'aspect de vieille anglaise, avec sa stature maigre, dans un long "cache-poussière", et le banal "canotier" surmontant des mèches grisonnantes.

Et, quand les deux véhicules, à lente allure, s'engagèrent sur la route accidentée qui, par Aulos, devait les conduire à Ga-

bach, le Loup, de son pas tranquille, invisible dans les fourrés avoisinants, suivit Marie et, pour la voir encore descendre à son arrivée, se posta au milieu des grands arbres qui avaient poussé de toutes leurs branches, enserrant le château d'une ceinture plus inextricable que jamais.

Devant le perron, tout le petit groupe des fidèles: la volumineuse cuisinière, avec des larmes de joie sur sa figure de pleine lune, Madeleine, heureuse, mais au fond un peu inquiète, agitée de pressentiments, Fanchette, sautant comme une bergeronnette d'un endroit à l'autre. Elle avait préparé la chambre de Marie, l'avait ornée de fleurs comme une chapelle, et maintenant, écoutait le clocher d'Aulos marteler cinq coups dans l'air léger:

— Maman, Marthe, il est cinq heures, ils vont venir, il me semble que j'entends un roulement. Quelle idée il a eue, monsieur, de ne pas commander autre chose que cette vilaine jardinière, comme Marie va être secouée là-dedans!

Hélas, Madeleine essayait vainement de deviner quelles seraient désormais les "idées" de Monsieur, et ne voulait pas associer Fanchette à ses inquiétudes pour ne pas troubler son bonheur.

— Maman, ils arrivent, regarde le Loup se glisser derrière cet arbre, à droite. Comment a-t-il pu savoir? Il est plus fin que les bêtes.

Un pli de mécontentement se creusa entre les deux sourcils de Raymond de Lissac. Il n'avait pas donné l'ordre qu'on vint l'attendre ainsi, au débotté.

— Marie, Marie, oh! Marie!

— Ma Fanchette!

La joie du revoir passait, impétueuse, à peine la voiture arrêtée, Marie était dans les bras de sa soeur de lait, dans ceux de la nourrice, Marthe elle-même, écri-

sait son nez replet sur le voile de tulle blanc.

Et Raymond, debout à côté de la jeune pie, attendant Jacques et son ânesse, en retard de deux longueurs, regardait, en mordant sa moustache, l'empressement de sa nièce à recevoir tant de caresses, et l'exubérance des transports, et les baisers, et les larmes de joie dans tous les yeux.

Il profita du moment où Marie venait de se dégager, entre deux embrassements, pour venir à elle et lui dire quelques mots, en lui montrant d'un geste autoritaire, la dame étrangère, son petit sac à la main, attendant, l'air indifférent, devant le perron.

Avec une docilité d'automate, Marie, non sans glisser vers ses trois amies un timide regard de regret, marcha vers la dame, s'excusa poliment et la pria de la suivre.

Toutes les deux montèrent le perron.

Fanchette s'élança sur leurs pas; M. de Lissac l'arrêta dès la première marche.

— Un instant, dit-il, et, s'adressant moins à Fanchette qu'à sa mère qui venait de la rejoindre:

— Demain, quand Mlle de Lissac sera reposée de sa fatigue, peut-être pourra-t-elle vous recevoir; mais pas en ce moment.

Un incarnat monta au joli visage de Fanchette: les yeux étincelants, en des formes à peine contenues par la prudence.

— Mais, Monsieur, ne puis-je aller auprès de Marie? Elle aura certainement besoin de quelqu'un pour la servir, elle est accoutumée à mes soins et bien loin de la déranger, je pourrai lui être utile. Elle sera contente de me voir, je le sais. Veuillez donc me permettre de monter.

Avec un calme impatientant, M. de Lissac avait écouté la petite tirade de Fanchette; quand elle eut terminé, comme dé-

daigneux de lui répondre, il se tourna vers Madeleine:

— Nourrice, vous avez là une fille fort mal élevée; tâchez de lui enseigner, si toutefois vous le connaissez vous-même, le ton sur lequel on s'adresse à des maîtres et comment on parle d'eux. Mlle de Lissac, — il appuya sur ce mot, — n'a besoin de personne, elle a amené de Paris sa femme de chambre, la voilà.

Il montrait la maigre soubrette au canotier, fort affairée à reconnaître les malles, un peu plus loin, devant la porte de service.

— Du reste, ajouta-t-il la voix coupante, il vaut mieux que tout soit dit le premier jour, je n'avais ni ordonné, ni permis votre présence au pied du perron au moment de notre arrivée; Mlle de Lissac est dans un état de santé qui ne lui permet aucune émotion, ce sont là, d'ailleurs, des familiarités qui me déplaisent. Tâchez de vous en souvenir, c'est encore moi qui suis le maître, ici.

### III

— J'espère, Madame, que vous m'avez compris, dit Raymond.

Il était installé dans son cabinet de travail, cette pièce du rez-de-chaussée dont la fenêtre ouvrait sur la partie la plus ombreuse du parc, Maurice avait aimé cet appartement, isolé dans un angle du château, paisible, un peu triste sous l'ombre des grands arbres qui l'entouraient de très près; son hypocondrie se plaisait à cette solitude. Raymond l'avait à son tour choisi, et, dans ce moment, y donnait audience à Mme Guillemillot assise en face de lui, sur un fauteuil que remplissait sa puissante personne.

Les yeux de la dame, presque fermés sous la poussée des joues pleines, eurent un clignement.

— Sans doute, Monsieur, je vous ai compris, et je suis prête à vous servir de mon mieux, mais qui me dit que je réussirai ?

— Je n'aime que les bons outils, Madame, quand je vous ai choisie, c'est que je vous ai jugée propre à me seconder dans mes vues, si je me suis trompé, c'est à vous à m'en avertir.

— Non, Monsieur, non, j'espère que vous n'aurez pas mal placé votre confiance; mais allez-vous me laisser toute la besogne, et ne ferez-vous rien, vous-même, pour disposer en votre faveur le cœur de votre nièce ?

— Je ferai pour cela ce qui me regarde, c'est mon affaire. Ce que je vous demande, c'est une surveillance active, toujours en éveil, pour écarter les influences qui pourraient me nuire, c'est une pression incessante sur cet esprit infirme...

— Eh bien, non, je ne veux pas me laisser payer d'illusions, l'esprit est sain.

— L'esprit est infirme, vous dis-je, il faut que tout le monde pense ainsi dans notre entourage; je disais donc, sur cet esprit infirme et sur ce caractère sans énergie. Je sais qu'avec ce caractère-là, je dois réussir. J'aurais, à la rigueur, pu agir seul, mais il faut que Marie soit entourée à toute heure et soigneusement isolée du dehors. A monter moi-même la garde autour d'elle, je me rendrais odieux, c'est surtout pour cela que j'ai compté sur vous. Etes-vous femme à me servir, oui ou non ?

Mme Guillemot eut un regard expressif vers le coffre-fort aux serrures compliquées.

— Cela dépendra, dit-elle carrément.

Raymond ne sourcilla pas. La pensée de l'institutrice, il la comprenait, le marchandage étant son élément, elle avait le droit d'agir ainsi qu'elle agissait.

— Combien ? dit-il brièvement, cinq mille ?

— Oh ! Monsieur ! pour si peu, vous ne le voudriez pas !

— Mettons huit, et pas un mot de plus.

— Eh bien, huit. Vous allez bien me donner un bout de papier.

— C'est trop juste, je sais que vous serez discrète, pour vous autant que pour moi, vous ne laisserez pas traîner ces secrets au vent.

Il écrivit quelques lignes, signa et, par-dessus la table qui les séparait, tendit le papier à sa complice. Elle eut une grimace.

— Vous promettez sous forme conditionnelle, j'aurais préféré quelque chose de plus ferme.

— Pensez-vous que j'achète *chat en poche* ? Rien n'est plus ferme que ceci, dans l'hypothèse, naturellement, que la chose réussisse.

— Et si elle ne réussit pas je n'aurai rien.

— Vous aurez toujours votre traitement.

— Oui, mais je vais me donner beaucoup de peine, et peut-être sans résultat.

— *Il faut* réussir, je le veux, arrangez-vous en conséquence. Veillez jour et nuit, défiez-vous de tout et de tout le monde. Marthe, la cuisinière ne m'inspire aucune confiance, je l'aurai remplacée dans huit jours; mais le plus grand danger, c'est la nourrice et sa fille. Cette dernière surtout est capable de pousser Marie à la révolte. Faites en sorte qu'elle la voie le moins possible, et toujours en votre présence: n'oubliez pas que ma nièce *est malade, que son esprit n'est pas entièrement sain*, qu'elle ne doit, sous aucun prétexte, ni sortir, ni adresser la parole à âme qui vive sans que vous soyez là. Du reste, les choses ne traîneront pas; avant la majorité de ma pu-

pille, c'est-à-dire avant un an d'ici — neuf mois plus précisément, il faut que je sois son mari.

Le ton péremptoire, à lui seul, donnait congé.

— Vous pouvez compter sur mon concours, Monsieur, je ferai tout le possible.

Et tandis que la forme imposante de l'institutrice disparaissait derrière la porte refermée.

— Parbleu, se disait *in petto* Raymond de Lissac en haussant les épaules, parbleu promettre sans conditions! quelque sot! Autant eût valu payer d'avance. Non, on ne fait pas manger les chiens avant la chasse et la pâtée n'est distribuée que quand le gibier est à terre.

Raymond de Lissac qui avait géré la fortune de sa nièce en financier consommé, qui avait lésiné sur son entretien comme un avare, n'entendait en aucune façon, quand Marie aurait vingt-et-un ans, voir sortir de ses mains cette fortune conservée, augmentée par ses soins, ce beau domaine, en tout temps, l'objet de ses convoitises et la situation de propriétaire influent qui était attachée à la possession de ce domaine.

Puisque Marie s'était obstinée, bien que toujours un peu malade, à vivre; puisque, en dépit du tour faible et un peu passif de son caractère, elle se montrait, il en convenait, vis-à-vis de lui-même, fort sensée, et qu'il n'existait aucune bonne raison, l'heure venue de sa majorité, pour ne pas la remettre en possession de ses biens, du moins le tuteur ne pouvait supporter la pensée que tout cela s'en allât aux mains d'un mari, et le meilleur moyen qu'il eût trouvé pour écarter de lui ce désastre, c'était d'épouser lui-même sa nièce.

Ainsi la race se perpétuerait dans le domaine patrimonial, et lui, Raymond, ne se dessaisirait jamais.

Était-il moral de faire sa femme de la fille de son propre frère? Était-il juste d'associer les vingt ans de Marie à ses quarante-cinq ans, à sa vie d'homme usé par toutes sortes d'excès? Sa nièce pourrait-elle être heureuse avec lui, avare, ainsi qu'il l'était, autoritaire et quinteux?

Ces questions ne le préoccupaient pas, Raymond de Lissac était sans scrupules. Il savait qu'il serait le maître de Gabach, qu'il pourrait jouer dans le pays le rôle politique dès longtemps ambitionné, qu'il pourrait surtout économiser beaucoup d'or, et il se disait:

— Grâce à moi, Marie sera l'une des propriétaires les plus riches du département, et puis, cette petite a toujours eu besoin d'être dominée et conduite.

De tendresse pour la pauvre enfant dont il voulait faire sa femme, il n'en avait aucune, et cela, du reste, ne lui semblait pas nécessaire pour vivre heureux.

Jusque-là, Marie s'était montrée en tout docile à ses volontés; habituellement, il arrivait en toutes choses à la convaincre et à l'engager, sans violence apparente, dans la voie qu'il avait choisie. Il espérait donc qu'elle l'accepterait pour mari assez volontiers, sinon avec un enthousiasme qu'il n'était pas dans sa nature d'éprouver, et qu'il ne lui demandait pas.

Mais, résolu maintenant à habiter Gabach, où sa présence devenait indispensable aux divers intérêts qui, pour lui, s'y trouvaient en jeu, et redoutant l'influence que pourraient exercer sur Marie sa nourrice, et surtout Fanchette, cette fille dévouée, hardie et forte, Raymond comprit qu'un auxiliaire lui devenait indispensable.

Il le trouva en Mme Guillemot.

Imposante et nulle; sous les dehors d'une excellente éducation, cupide et servile; incapable de s'attacher, mais prête à



se vendre; imbue de la morale mondaine, mais dépourvue de tout principe religieux, Raymond la jugea tout à fait propre à le servir dans ses desseins..

Il la plaça auprès de Marie en qualité de dame de compagnie, et Marie, sans l'aimer, l'accepta, ainsi qu'elle acceptait tout.

Elle eut pourtant comme une velléité de rébellion, le lendemain de son retour,

#### IV

quand Madeleine et Fanchette, s'étant présentées pour la voir, furent admises, mais avec des formes cérémonieuses, et sous le petit oeil vigilant de Mme Guillemot.

Le retour, la vue des amies de son enfance, des lieux chers, avaient un peu dilaté le coeur déprimé de la pauvre enfant. Elle avait goûté comme un repos exquis ce silence nocturne de la campagne au milieu duquel les murmures coutumiers du vent et des bêtes sont une musique calmante plutôt qu'un bruit.

A sa fenêtre, devant une aube de septembre lumineuse, odorante et baignée de rosée comme une matinée d'avril, elle avait entendu, de tous les coins du vieux parc, de toutes les ramures nombreuses, enchevêtrées dans cette partie des anciens fossés, sous sa fenêtre, se lever la douce théorie de ses souvenirs: là elle avait joué enfant, s'ébattant dans toute la liberté qu'ont les chevreaux et les poulains sautant autour de leurs mères, là souvent, elle avait réprimé la fantaisie disciplinée de Fanchette; voilà justement l'arbre où l'aventureuse enfant avait essayé de capturer le nid de ces chardonnerets auxquels pourtant Marie avait réussi à conserver leur liberté. Il était déjà grand, à cette époque-là, cet aulne, montant vers la lumière, au milieu de l'inextricable fourré, aux épines duquel Fanchette avait laissé

plus d'un lambeau de ses petits jupons, mais combien plus grand maintenant! Du fossé en contre-bas, ses premières branches atteignaient d'abord les fondations des murailles, puis, toujours, plus vigoureuses, s'étaient déployées et faisaient à présent un moutonnement de verdure splendide, à portée de la main, devant la fenêtre de la chambre de Marie. Mais c'était bien le même aulne, elle ne pouvait s'y tromper, gardant en sa mémoire cette scène, si lointaine, avec la netteté qu'ont les souvenirs enfantins, incrustés en nous.

Et cette vieille pierre ébréchée, au pied même de l'aulne, ne la reconnaissait-elle pas aussi? Les herbes parasites et les ronces qui, sans cesse, tentaient de l'envahir, étaient autrefois sans cesse coupés et enlevés. Marie savait bien par quelle main.

Et voilà que, ce matin même, elle croyait voir, et, comme pour préciser délicieusement ce rappel d'un passé disparu, elle voyait, en effet, la pierre dégagée, conservant à peine ces mousses rares, dorées au soleil, qui la faisaient au regard plus veloutée et plus douce, nette d'ailleurs comme un autel, et sur cet autel, en témoignage du naïf culte d'antan, le bouquet coutumier, un faisceau de bruyères roses, de clochettes mauves, de pâles saponaires et d'odorantes branches de sureau, un bouquet pieux, tout étincelant de rosée:

— Mon pauvre Loup! avait pensé Marie, toute émue, et vite elle sortit, altérée de respirer ces fleurs fidèles.

— Où courez-vous, chère enfant, êtes-vous souffrante? interrogea, de la chambre voisine, la voix de Mme Guillemot, une voix *grasse*, enrouée, encore tout empâtée de sommeil.

— Non, madame, non merci, ne vous dérangez pas, je vais remonter à l'instant.

— Mais je ne veux pas que vous sortiez,

Marie, êtes-vous folle?... de si grand matin, et dans la rosée, et faite comme vous voilà.

L'institutrice s'était arrachée aux douces de son lit et apparaissait à la porte de la chambre de Marie dans un "simple appareil" d'où toute séduction était absente.

— Oh! nous n'y mettons pas tant de formes ici, dit Marie contrariée.

— N'importe, je vous prie de ne pas descendre avant moi; où donc couriez-vous?

— Eh bien, j'attendrai, dit Marie sans vouloir autrement s'expliquer, et, en dépit de ses habitudes de soumission, un peu révoltée.

En geignant l'institutrice regagna son lit. L'observation des ordres du maître ne promettait pas d'être une sinécure, s'il allait falloir veiller jour et nuit.

— Six heures, marmotait-elle en consultant sa montre, il fait grand jour, comment me rendormirai-je à présent! Sans parler de ce bouvier qui n'en finit pas de crier après ces boeufs et de ces coqs qui s'égosillent dans la basse-cous.

Elle se pelotonna dans ses couvertures sous lesquelles saillait grotesquement sa rotondité et s'obstina à fermer étroitement ses paupières.

— J'aurai, pour sûr, la migraine tout aujourd'hui!...

Une heure plus tard, quand Louise, la grisonnante femme de chambre, entra chez elle avec le plateau du déjeuner et la bouillote d'eau chaude, Marie, découragée de son premier essai d'indépendance, lui montra le bouquet sur la pierre, en lui indiquant par où elle devait passer pour aller le prendre et le lui apporter. Avec une mauvaise grâce très certaine, bien que dissimulée sous un air de soumission, Louise s'exécuta.

Mais, du moins, Madeleine allait venir

et Fanchette, ses deux fidèles, ses deux chères, la veille à peine entrevues, celles à qui l'on disait tout, celles qui tenaient en réserve pour l'orpheline la tendresse dont elle était avide, la franchise et le courage qui devaient la vivifier.

La nourrice de Mademoiselle et sa fille demandent si Mademoiselle veut les recevoir., dit Louise, entr'ouvrant la porte du petit salon où Marie travaillait à l'aiguille auprès de Mme Guillemot.

Marie s'élança, jetant son ouvrage:

— Je crois bien que je veux, où sont-elles?

Doucement, Marie, asseyez-vous, je vous prie. Faites monter ces personnes, Louise.

Oh! la domination était établie et solidement établie. Marie se rassit, découragée, et fit à ses deux amies un accueil, où la contrainte se percevait sous la tendresse.

Impassible, inébranlable comme un roc monumental dans son fauteuil, la lèvres dédaigneuse, mais l'oeil acéré et l'oreille tendue, l'institutrice était là, comptant dans une sorte de murmure énervant, les points de sa tapisserie. Devant ce témoin muet, l'entretien se poursuivait banal et pénible, avec des amplifications sur ce qui n'intéressait pas, et des réticences dans les seuls sujets qui tinsent à coeur.

Marie avait apporté quelques objets qu'elle pensait devoir plaire à Madeleine et à Fanchette; elle les leur offrit, mais comme gênée de donner et, elles, les acceptèrent, sans élan de coeur, comme confuses de les recevoir.

Quand Fanchette embrassa Marie, à la fin de cette entrevue si tristement gâtée:

— Sors avec nous, lui glissa-t-elle tout bas.

Et Marie enhardie par la présence d'alliées aussi chères, prit son chapeau de jar-

din, et, s'adressant à Mme Guillemillot, du ton dégagé que l'on prend pour formuler un avertissement plutôt que pour solliciter une permission :

— Je sors une instant avec ma nourrice et sa fille, madame.

Déjà, elle touchait à la porte, mais l'institutrice faisait bonne garde :

— Nous nous promènerons tout à l'heure, mon enfant. Il fait encore un peu chaud.

— Je vais repter à l'instant et je vous accompagnerai à la promenade quand vous le désirerez, madame.

— Veuillez ne pas sortir maintenant.

— Comment, Madame, ne puis-je faire quelques pas avec ma nourrice et ma soeur de lait ?

— Pas aujourd'hui, Marie.

— Mais c'est trop fort, à la fin. Je n'entends pas endurer un pareil esclavage, sachez-le, madame, et...

D'une main preste, l'institutrice montra la porte à Madeleine, qui n'osa résister, et comme Fanchette, combative et décidée, restait, prête à répondre :

— M'avez-vous comprise, mademoiselle, dit seulement Madame Guillemillot ; dans l'intérêt même de Mlle de Lissac, je vous engage à n'être pas récalcitrante.

Et Fanchette, révoltée, furieuse, mais par prudence contenant sa colère, sortit à son tour avec des larmes dans les yeux, et une foule de projets de résistance déjà levant dans son âme énergique.

Madame Guillemillot se retourna vers Marie et la vit debout, les joues brûlantes, toute frémissante d'indignation :

— Je ne saurais souffrir, madame, dit-elle, de voir traiter ainsi, chez moi, des personnes que j'aime, qui me sont dévouées, et que j'entends voir librement et quand il me conviendra.

L'institutrice continuait son travail,

paisible en apparence et ne répondant rien. Elle connaissait alors le faible pouvoir de résistance qui était en Marie.

— Je ne comprends pas votre silence, madame. Est-ce de votre inspiration que vous agissez ainsi vis-à-vis de moi, ou dois-je comprendre que mon tuteur a donné des ordres pour que je sois contrariée dans mes désirs les plus chers ?

Devant ce ton acerbe, Mme Guillemillot fit montre de la plus angélique patience :

— Votre tuteur n'a rien à faire en ceci, ma chère enfant, directement du moins. Il est très vrai, d'ailleurs, que j'ai reçu mission de vivre auprès de vous, justement pour vous maintenir dans les principes d'éducation qui doivent être les vôtres. Vous les inculper, au besoin, achever de faire de vous la femme distinguée, la grande dame que vous êtes appelée à devenir. Comment, dès lors, pourrai-je tolérer des rapports intimes avec ces paysannes ? de braves femmes, je ne le nie pas, qui peuvent vous être attachées, mais qui ont une manière bien familière, pour ne pas dire davantage, de vous témoigner leur attachement. Pendant quelque temps je vous l'avoue, oui, je désire que vous ne les voyez que sous mon contrôle ; ne vous en plaignez pas, c'est pour votre bien. Et dans quelques mois, vous serez votre maîtresse, Marie. Quelle joie pour moi et quel honneur de vous remettre bien élevée, parfaite aux mains d'un mari digne de vous, qui vous fera riche et heureuse.

Pendant ce petit discours, si bien limé, si modéré et si correct, toute la pauvre ardeur combattive de Marie tombait comme un feu de paille. La couleur qui était montée à ses joues, s'évanouit ; assise, boudeuse encore, mais déjà matée, elle réfléchissait. Parfois, révoltée dans un premier mouvement, ses réflexions avaient tou-

jours pour effet de la replacer plus docilement sous le joug.

Elle ne détestait pas son oncle elle ne l'aimait pas non plus, elle le redoutait un peu. Il était resté le maître, et Marie trouvait assez naturel d'être soumise à l'autorité d'un maître. Mais elle n'était pas heureuse. Elle se mouvait comme dans un air chargé de miasmes, insuffisants à provoquer la mort, mais assez malfaisants pour empêcher le développement normal et la plénitude de la vie.

D'ailleurs, Marie connaissait assez peu la signification de cette plénitude de la vie et ne s'y croyait pas appelée. Elle se souvenait peu de sa mère qu'elle avait à peine connue, toujours malade, et qui était morte à vingt-quatre ans. Sa mémoire lui retraçait mieux les traits de son père, mais elle le lui montrait assombri par le chagrin, misanthrope, dépourvu d'activité et d'élan et de si faible cerveau qu'il avait suffi du soleil d'une matinée de juillet pour l'abattre.

Et sa sensibilité n'était pas encore guérie de la commotion qu'elle-même avait ressentie ce jour-là.

Depuis, elle avait été toujours tenue dans cette conviction que son propre état mental n'était pas dans un parfait équilibre :

“Je serai pareille à mes parents, pensait-elle dans une sorte de fatalisme, je vi-vrai faible et mourrai jeune.”

Marie était chrétienne et pieuse, mais plus affective qu'énergique et, telle qu'autrefois auprès du tombeau de son père, voulait conquérir le ciel sans lutte et n'aspirait qu'au repos éternel.

## V

Raymond de Lissac songeait à rendre au manoir l'animation et la vie qu'il avait

connues en d'autres temps, mais l'heure n'était pas venue.

Vis-à-vis du conseil de famille, il n'eût pas voulu à quelques mois de la majorité de sa pupille, faire montre d'ostentation ; d'ailleurs, il était dans son caractère de toujours rogner sur les dépenses.

Surtout il n'était point pressé de remettre Marie en rapports avec les familles du voisinage. Pour demeurer libre et tranquille dans l'accomplissement de ses projets, il avait accredité cette légende que sa nièce était un être infirme au faible cerveau. Il savait bien que cette légende s'évanouirait si l'on voyait Marie. A se trouver mêlée au monde, à ses pareilles, elle-même sans doute acquerrait plus d'indépendance et de confiance en son propre esprit ; riche ainsi qu'elle l'était, les propositions de mariage n'auraient point tardé à venir jusqu'à elle. Prudemment, Raymond avait résolu de la tenir dans la retraite, avec ce cerbère qu'était Mme Guillemintot, jusqu'au jour où elle serait sa femme, ou du moins jusqu'au jour où elle serait engagée à lui par une promesse formelle. Il ne doutait pas qu'il ne fût en son pouvoir de l'y amener.

Pour l'instant, il se faisait accompagner par son régisseur dans les nombreuses métairies du domaine, et là sous prétexte de donner des conseils, de décider des réparations aux bâtisses ou des amendements aux terres, il se faisait un terrible redresseur d'abus, ouvrait des yeux de lynx pour prendre en faute les pauvres métayers, et des griffes de tigre pour tirer d'eux un peu plus qu'il ne lui était dû.

La chasse ne passionnait pas cet homme d'argent, il y trouvait une fatigue sans profit. Il chassait, néanmoins, autant par snobisme que pour avoir une occasion de se rapprocher peu à peu des voisins qu'il ne voulait pas encore attirer chez lui.

Dans ces contrées giboyeuses où la chasse est la principale occupation des jours d'automne, il liait modestement partie avec tel ou tel des propriétaires environnants, s'excusant auprès d'eux que l'état de santé de sa pauvre nièce ne lui permit pas encore d'inviter à Gabach, eux et leurs femmes.

Sans avoir encore remplacé son garde particulier — c'était l'économie d'un traitement et le garde-champêtre de la commune était là, — il se montrait fort jaloux de son gibier comme il l'était de toute source de revenu, petit ou grand, et poussait furieusement à la répression du braconnage.

D'ailleurs actif, tracassier, toujours en éveil, il s'enquérât de tout, voyait tout, savait tout, et n'avait pas de plaisir plus vif que de prendre quelqu'un en faute. La répression lui était plaisir de roi.

Il rôdait un matin, autour des fossés du château, dans une partie attenante au jardin fruitier. La lisière de ce jardin était formée de grands pommiers, cette année couverts de fruits. Durant l'absence des maîtres, la surveillance s'était quelque peu relâchée et les enfants du village étaient venus parfois, ramasser les pommes qui pleuvaient sous les arbres aux jours de vent; il leur arrivait même de donner aux arbres une petite saccade ou de grimper dans les branches pour augmenter leur récolte mal acquise.

Raymond se cachait ce matin afin de surveiller les petits maraudeurs et de faire ensuite payer aux parents les dégradations commises.

Ses yeux furent arrêtés par le joli bouquet, tout frais cueilli, qui reposait sur la pierre plate, et que, bon gré, mal gré, la femme de chambre était tenue d'apporter à Marie chaque matin.

Cette vue ne l'eût peut-être pas occupé,

si, justement, il n'eût aperçu Louise qui s'approchait de la pierre et s'emparait du bouquet pour le montrer à sa gardienne.

Il l'interrogea, et elle ne se fit pas prier pour répondre. Connaissant ainsi que le connaissait tout le voisinage, la provenance de ce bouquet quotidien, elle en informa son maître.

Un domestique du pays eût hésité à trahir ce secret d'humble et touchante vénération; Louise ne vit, dans cette confiance qu'un moyen de se dispenser peut-être de la matinale corvée, et s'arrangea fort bien d'être interrogée.

Jaloux ainsi qu'il l'était de tout ce qui pouvait constituer pour sa nièce un contact avec le monde extérieur, et peut-être créer un élément de résistance, Raymond s'inquiéta de l'exactitude du pauvre Loup à témoigner son culte à Marie, et résolut de sévir.

La nuit suivante, il veilla lui-même, deux hommes de confiance l'accompagnaient.

Quand, à l'aube naissante, émergèrent de la brousse la barbe fauve et les yeux brillants du sauvage, venant sans défiance déposer son offrande, les deux domestiques se jetèrent sur lui et lui administrèrent une maîtresse volée de coups de bâton.

Louiset ne se plaignait pas; dans son obscur et fruste dévouement, il comprenait que tout bruit de lutte eût troublé le repos de Marie, là-haut dans sa chambre, dont la fenêtre dominait la grande pierre.

Quand Raymond jugea la correction suffisante, il se montra et se mit à admonester l'idiot.

— Que je t'y reprenne, mauvaise bête, à venir rôder autour du château; je sais de tes nouvelles, vaurien, tu braconnes dans mon parc toute la nuit, c'est pour épier,

c'est pour traquer le gibier que tu viens par ici. Je ne veux plus t'y voir et si tu as le malheur d'y revenir, tu auras affaire à moi. Je sais que tu me comprends, gibier de potence, tu tâteras de la prison, c'est moi qui te le promets. Allons, vous autres lâchez-le, mais qu'il se le tienne pour dit.

Le Loup fit un grand saut de côté et, tout moulu de coups, suivi de son chien, hérissé de fureur, il se perdit dans les fourrés, mais en lançant à Raymond un regard de haine si brûlant, si terrible, que celui-ci eût peut-être tremblé s'il l'avait vu luire sous bois.

Mais il ne regardait pas de ce côté et s'en allait, en marmotant tout bas :

— Il aurait peut-être été plus prudent de le faire coffrer tout de suite; oui, mais sous quel prétexte?

Comment s'y prit le Loup? de quel flair de bête était donc doué ce pauvre être sylvestre pour dépister toute surveillance? Bénéficia-t-il de quelque sourde complicité parmi les gens du château, tous plus ou moins indignés ou lassés de la méchanceté du maître?

Quelle que fût la vigilance de Raymond, chaque matin, Marie, en ouvrant sa fenêtre, continua de voir sourire sur la grande pierre le bouquet tout baigné de rosée et fleurant les agrestes senteurs des bois.

## VI

Marie fut réveillée par un bruit léger, comme des petits coups qui auraient été frappés à sa fenêtre.

Le brouillard, encore presque tiède d'une tranquille nuit de novembre, atténuait les rayons de la lune qui ne répandait qu'une sorte de clarté pâle, diffuse et sans ombres.

Marie se dressa, écouta un instant pour

se rendre compte de la nature du bruit, discret, comme des coups d'ailes d'un oiseau qui se serait débattu, captif, dans quelque main méchante.

Trop indifférente pour être sensible à la frayeur, Marie pensa d'abord, en effet, à quelque oiseau demandant asile. Elle se leva doucement et crut, sur les carreaux où venait la lueur pâle du dehors, distinguer comme une main qui aurait heurté à son carreau.

Une terreur pourtant l'étreignit; la terreur superstitieuse de quelque chose de surnaturel, de quelque âme en peine, ainsi qu'aux environs de la Toussaint, il en est, disent les vieilles légendes, qui viennent se rapprocher des vivants afin d'implorer des prières.

Elle demeurait donc frémissante et muette, quand elle entendit à la fenêtre une voix dire son nom impatientement.

— Marie, Marie!

La voix de Fanchette, mais qui donc? L'âme de Fanchette, alors?

Plus pressante, la voix continua:

— Marie, n'aie pas peur, c'est moi, ouvre, ne fais pas de bruit.

Un peu rassurée, Marie, très doucement, fit tourner l'espagnolette. Elle n'avait pas allumé de lumière et la lune répandait assez de clarté pour lui permettre de voir Fanchette, la tête et la main émergeant des ramures de l'aulne au niveau de la fenêtre.

— Grand Dieu, comment es-tu là?

— Parle bas, j'ai voulu te voir et je suis montée sur l'arbre.

— Mais tu es folle, mais tu vas te tuer, comment es-tu arrivée jusqu'ici?

— Pas de danger. Je suis bien établie sur une grosse branche, en sûreté comme à terre.

— Peux-tu venir dans ma chambre?

— Non, c'est un peu trop haut, mais

nous pouvons causer. Couvre-toi d'abord, tu vas avoir froid, et puis, reviens vite. Où est la niche de ton chien de garde?

— Tu veux dire Mlle Guillemillot. Là, tout près, voilà sa porte.

— Ah bon, je l'entends ronfler, il me semble; puisqu'elle dort, ça va bien, dépêche-toi seulement.

Marie s'était rapidement couverte et revenait vers la fenêtre.

— Fanchette, quel bonheur de te voir, je n'ai pu te dire un mot depuis mon arrivée; on me garde comme une prisonnière, — elle frissonna, — comme une folle.

— C'est ta faute; pourquoi es-tu si docile! tu n'as jamais eu de caractère. Mais c'est trop bête, à la fin; moi, à ta place, je sauterais par-dessus les murailles, je me révolterais, je ne me laisserais pas mener comme ça.

— Je ne peux pas, dit Marie.

— Et tu as plus de vingt ans! Quand donc seras-tu forte? Enfin, dans quelques mois tu seras ta maîtresse, j'espère que tu mettras tout ce monde à la porte et que tu apprendras à avoir de la volonté, à ne pas supporter cette grosse femme toujours cousue à tes jupes. Nous ne nous voyons presque jamais. J'avais besoin de te parler librement; tu vois, j'ai trouvé le moyen.

— Un moyen terrible, Fanchette! maintenant, en causant avec toi, je tremble, j'ai une sueur froide sur tout le corps, je crains toujours de te voir perdre l'équilibre et t'écraser en bas.

— Ne crains rien, je suis solide. Tu sais que j'ai toujours été fameuse pour grimper aux arbres. Mais ce n'est pas pour te dire ça que je suis venue; c'est pour parler de toi et de moi. Tu ne sais pas, je suis fiancée.

— Non, je ne savais pas. Que je suis contente! C'est un garçon de par ici?

— Non, il est de Vicdessos. Nous nous sommes connus à la foire de Tarascon, il s'appelle Jean Savignac, il a vingt-sept ans, il est revenu du service il y a trois ans. Si tu savais comme il est bon, comme il est beau et comme nous nous aimons!

Pauvre Marie! Etre une jeune fille vivace, libre et joyeuse, avoir un fiancé, l'aimer, en être aimée, sourire à un avenir heureux! Elle avait bien de la peine à se figurer un semblable "état d'âme" et ne savait que répéter:

— Fanchette, oh! que je suis contente! Quand vous mariez-vous? Bientôt?

— Oui, bientôt. Le moment n'est pas encore fixé! Il faudra que tu viennes à mon mariage.

— Bien sûr; c'est-à-dire, je ne sais si on voudra me le permettre.

Fanchette eut un mouvement d'indignation si vif qu'il faillit la précipiter; Marie réprima un cri.

— Redescends, tu vas te tuer, redescends, je t'en conjure, mais, à propos, ton mari va t'emmenner à Vicdessos.

— Non, ma mère ne veut pas se séparer de moi; c'est Jean qui viendra chez nous s'il trouve à s'occuper ici; cela dépend un peu de toi.

— De moi?

Marie avait peine à comprendre qu'une chose, n'importe laquelle, put dépendre d'elle, d'elle si dépendante de tous.

— Écoute, on n'a pas encore donné la place de garde particulier à Gabach, depuis la mort de Volusien, et je voulais te demander cette place pour Jean.

— Oh! ce serait avec bonheur, mais que veux-tu que je fasse, ce n'est pas moi qui nommerai le garde.

— Nom de nom! fit Fanchette qui, à l'occasion, savait rondement parler, mauvais chiffon que tu es. Ah! ce n'est pas toi

qui nomme le garde! Ce n'est pas toi ceci, ce n'est pas toi cela, tu as vingt ans et demi, tu vas être maîtresse de ta fortune et de ta vie et tu n'es rien, et tu ne sais rien vouloir, et tu te laisses mener comme un bébé. C'est trop fort à la fin! Comment feras-tu quand toute l'administration va te tomber dans les main?

Marie baissa la tête, écrasée.

— Oh! comment ferais-je? Je n'ai pas d'intelligence, je ne suis capable de rien. Il faudra bien que je prie mon oncle de continuer à mener mes affaires.

— Ton oncle! Ah! vraiment, ton oncle dur au pauvre monde, et méchant comme un mauvais chien, ton oncle qui a renvoyé Marthe...

— Oh! ma pauvre vieille Marthe, soupira Marie pour qui le départ de la cuisinière avait été un réel chagrin.

— Oui, la pauvre vieille Marthe qui est partie en pleurant, parce qu'elle t'aimait; ton oncle, qui te sépare de ceux qui te sont dévoués, ton oncle qui a défendu à cette grosse fainéante qui ronfle là, tout près de te quitter plus que ton ombre et de te laisser échanger un mot avec maman et moi qui t'aimons plus que tout le monde.

Oui, plus que tout le monde, continua Fanchette avec véhémence, tandis que Marie pleurait, accablée, à ce point que, si, pour te voir libre, bien portante, heureuse, il fallait renoncer à mon fiancé, à mon Jean que j'aime tant, je crois que j'y renoncerais!

Au risque de perdre l'équilibre, Fanchette se haussa un peu, et de sa main inoccupée, l'autre s'agrippant toujours aux branches de l'arbre, elle vint découvrir les yeux de Marie qui pleurait toujours la tête dans ses mains, sur l'accoudoir de la fenêtre.

— Ne pleure pas ainsi, bête, reprit-elle

avec les mots familiers de sa petite enfance. Je ne viens pas pour te faire pleurer, mais pour te donner du courage. Promets-moi seulement que tu sauras être forte à ta majorité, tu es aussi intelligente que qui que ce soit, va, sois-en persuadée, je te connais bien peut-être! Promets-moi que tu sauras te débarrasser de cette grosse dondon qui t'écrase, et faire revenir la bonne Mlle Estevenard, et surtout, laisse-moi te le dire, te débarrasser de ton oncle. Est-ce que tu l'aimes, toi, ton oncle?

— Non, dit franchement Marie, je ne l'aime pas. Il n'est cependant pas méchant avec moi; je ne l'aime pas, mais il me semble que je ne pourrai jamais lui résister en face, ni dire *non* à une de ses volontés.

— Marie, il faut être plus forte, dans six mois ton oncle n'aura plus aucun droit sur toi ni sur tes biens... Il est méchant, crois-moi, et il est avare; il ne se souciera pas du tout de te rendre toute ta fortune et de cesser d'être le maître ici, mais si tu sais vouloir, il ne pourra rien faire. Compte sur nous. Nous te sommes tous dévoués, ici: le vieux Jacques, maman, moi, Marthe, qui est retournée à Aulos chez son fils, et son fils qui t'est dévoué comme elle, et Jean à qui j'ai tant parlé de toi. Tu le prendras à ton service, il te défendra et fera tout bien marcher ici, si tu savais comme il est intelligent et "entendu" pour tout! Tout s'arrangera, prends seulement courage, et surtout ne signe rien à ton oncle, ne lui promets aucune maîtrise ici, quand tu seras majeure.

— J'essayerai d'avoir du courage, mais si mon oncle me demande quoi que ce soit, moi, toute seule, en face de lui, je ne résisterai pas.

— Eh bien, n'as-tu pas un subrogé tuteur? Ecris-lui, je me charge de lui faire parvenir ta lettre.

— Oh! c'est mon pauvre oncle de Vè-



## VII

bre, il est très vieux. Et puis que lui dirais-je? mon oncle Raymond a été un parfait administrateur de mes biens, je n'ai pas de réclamation à faire, et mon oncle de Vèbre ne voit que par ses yeux.

— Voyons, dit Fanchette, qui commençait à se trouver assez inconfortablement sur son perchoir, voyons, où, comment pourrions-nous nous rencontrer pour causer en paix, cherchons.

— Pas maintenant, j'y songerai, mais je vois que tu te fatigues, tu pourrais tomber; va-t'en, je t'en conjure, va-t'en, chérie, et ne reviens pas ici, c'est trop dangereux, tu me fais mourir!

— Je reviendrai pourtant si je ne trouve pas d'autre moyen de te voir, adieu chérie.

— Adieu Fanchette, que tu es bonne, tu es bien toujours la même. Marie se pencha pour embrasser le front de sa soeur. Et que tu es heureuse d'avoir autant de courage! Mais tu m'as fait du bien, il me semble que je serai plus forte désormais; va très doucement; je vais dire une dizaine de chapelet pendant que tu descendras; prends bien garde...

— Bonne nuit, chérie, sois courageuse.

Avec précaution, savamment, Fanchette commença à descendre de branche en branche, comme par des échelons successifs. Le brouillard, plus dense, permettait à peine à Marie de distinguer, comme une tache blanche dans la verdure sombre de l'aulne, le fichu de laine qui couvrait la tête de sa soeur, et puis cette tache s'estompa, se perdit dans la masse brumeuse.

Penchée, haletante, Marie égrenait machinalement son chapelet, craignant le bruit d'une chute, mais bientôt Fanchette lui disait de sa voix claire, montant dans la nuit, à travers les frondaisons.

— J'y suis. Bonsoir, chérie.

Comme des lucioles, de petites clartés éparpillées brillaient dans les sentiers de la montagne avoisinant l'église d'Aulos.

Ce n'était pourtant pas une de ces nuits d'été pendant lesquelles s'allument les vers luisants sous les herbes chaudes. La neige, récemment tombée, persistait encore, par places, sur les troncs d'arbres exposés au nord, en lisière au bord des talus, et faisait des places blanches au milieu des sombres massifs de sapin. La bise s'était calmée, tout était tranquille, de cette tranquillité des nuits d'hiver suggérant la pensée de la mort.

Mais ce soir, tout était joie. La montagne était pleine de lumières, l'air était plein de vibrations, la nuit était palpitante de vie; on était au 24 décembre, partout se commémorait la nuit auguste où, sous la forme d'un enfant, souriant dans les bras de sa mère le salut était descendu sur le monde. Les vibrations dans l'air, c'était le chant des cloches, s'élevant des clochers, se répercutant aux échos, se mariant harmonieusement aux chants des cloches voisines qui éveillaient d'autres échos, rencontraient plus loin d'autres sonneries, et ainsi, de proche en proche, toute la montagne vibrait.

Les lueurs, c'étaient les petites lanternes aux mains des habitants de la campagne en route pour la messe de minuit; il y en avait partout, en haut, en bas, dans les combes et sur les côteaues, elles tremblotaient comme de lointaines étoiles, ou luisaient, plus près entre les branches dépouillées des arbres. Il y en avait dans toutes les paroisses, autour des Cabannes, autour de Lassus et de Larnat, autour de Sinsat et de Verdun, par groupes, ou solitaires, ainsi, toute la montagne brillait.

Oh! la joyeuse nuit dans laquelle on

crovait entendre passer des anges, oh! la blancheur de la neige et la blancheur des consciences, et la paix, dans les cieux, et sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Jean Savignac escortait Madeleine et Fanchette. Elles n'avaient pas un long chemin à faire, puisque leur maison était dans le village, mais c'était une occasion de se rapprocher; tout ce qui était espoir et joie semblait plus tendrement unir les deux fiancés, et Fanchette toute contrite des graves souvenirs de l'absolution d'hier et de l'attente de la communion proche, sentait, en cette nuit de rénovation et d'espérance, se sanctifier en elle son affection sacrée pour l'homme auquel elle avait donné sa foi, et qui devait former avec elle une nouvelle famille, une nouvelle manifestation de vie et d'avenir.

Comme ils allaient atteindre la porte de l'église, Fanchette toucha le bras de son fiancé:

— Jean, voilà la voiture de Gabach; maman, arrêtons-nous un peu, veux-tu, attends, Jean, tu vas voir Marie.

Mme Guillemot se fut volontiers dispensée de cette sortie dans la nuit froide, mais Marie, cette fois, s'était adressée à son oncle, et Raymond, désireux de paraître complaire à sa nièce, avait intimé à l'institutrice l'ordre de l'accompagner à la messe de minuit.

— Restons ici, dit Fanchette, accotée avec sa mère et son fiancé à l'un des angles du petit porche, on a allumé une lampe à l'intérieur, tu pourras la voir.

Marie descendit de la voiture et, lentement, suivie de sa gardienne, monta les deux marches: sa taille élevée, svelte encore, en dépit du lourd manteau et le visage lassé, tout blanc sous le voile épais.

— Elle est belle et blanche comme No-

tre-Dame d'Orlu, dit Jean, la voix admirative.

— Comme elle est pâle, murmura, les mains jointes, la nourrice apitoyée; je crois qu'elle a encore maigri depuis que je ne l'ai vue.

Madeline ne voyait pas souvent Marie, découragée qu'elle était par l'accueil hostile de la dame de compagnie et la contrainte qui gênait les expansions souhaitées.

Quand se fut déroulée la pompe naïve du saint office, tandis que Marie priait encore dans la foi tendre de son âme, fortifiée un peu par la présence en elle du divin consolateur, elle sentit frôlée par la robe de Fanchette qui sortait, suivant sa mère.

Sans se laisser intimider par le regard sévère de Mme Guillemot, Fanchette se pencha vers Marie et lui dit très bas:

— Comment es-tu, chérie? Je te trouve très pâle.

— J'ai de la peine.

— Du nouveau alors?

— Oui.

— J'irai te voir une de ces nuits.

Et elle passa, sans attendre les protestations de Marie, toujours effrayée de ses entreprises hasardeuses.

Le surlendemain, en effet, dans la nuit, Marie entendit à ses vitres le petit tapotement qui lui révélait la présence de Fanchette. L'audacieuse fille, une fois encore, avait grimpé dans l'aulne et sa tête hardie effleurait le niveau de la croisée.

— Fanchette! Oh! Fanchette, je ne veux pas que tu viennes ainsi, c'est trop dangereux, et par cette nuit glaciale!

— Ce n'est rien, au contraire, l'arbre n'a plus de feuilles, on voit les branches à présent, c'est comme un escalier. Que t'a-t-on fait encore? dis vite.

— Tu ne sais pas! Mon oncle m'a demandé de l'épouser.

— Tu vois bien, cria Fanchette indignée, voilà comment il veut s'y prendre pour rester le maître à Gabach. Malheureuse Marie! Tu lui as dit *non*, j'espère?

— Je n'ai pas dit oui. Je ne voudrais pas devenir la femme de mon oncle, l'église le défend; je ne l'aime pas et je tremble devant lui, je préférerais être morte, mais je n'ai pas dit non.

— Il faut oser, il faut dire non, et très haut, et très décidément encore. Courage, tu n'as plus que quatre mois d'ici à ta majorité, alors tu seras sauvée, il faut dire non.

— Je ne sais pas si je dois refuser réellement.

— Comment, "tu ne sais pas", mais c'est ignoble que ton oncle ose te violenter pareillement!

— Il m'a dit qu'il ne me violenterait pas, que j'étais libre, mais qu'il espérait me persuader: qu'il serait bon et juste que Gabach restât à la famille, à ceux de notre nom, et ne s'en allât pas à des étrangers; qu'il a donné tous ses soins à mes intérêts et que maintenant, pour récompense, j'allais, si je me mariaais, tout apporter à un mari qui profiterait de mon faible état d'esprit pour me tromper et me ruiner, tandis qu'avec lui, qui m'aimait, je serais tranquille et heureuse.

— Heureuse! Mais tu ne le connais pas, ton oncle, tu ne sais pas à quel point il est dur et méchant. Ce serait le malheur du pays s'il restait le maître ici, ce serait surtout ton malheur, à toi d'être sa femme, car tu ne peux l'aimer.

Marie frissonna.

— Oh non, je te dis qu'il me fait peur, que je préférerais mourir que d'être sa femme et de passer ma vie avec lui, mais je ne voudrais pas que cette impression me

rendit injuste à son égard. Il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il dit.

— Non, cria Fanchette, non, il n'y a rien de vrai. Ton oncle est avare, il veut garder Gabach, et il n'a d'autre moyen que de t'épouser; il ne t'aime pas, il n'aime que ton argent. Si tu es ferme, il ne peut rien contre toi. Nous aimerions mieux nous aussi, te voir morte que de te voir entre ses mains pour toujours, et si tu n'es pas bien décidée à résister, nous t'enlèverons plutôt; oui, nous ferons cela, je te le jure, si tu ne veux pas te sauver toi-même.

— Tu me donnes du courage. Oh! que je voudrais être énergique comme toi.

— Oh moi, si j'étais à ta place!... d'abord, je m'échapperais.

— C'est vrai; il me semble que si je n'étais plus ici, si je ne voyais sans cesse mon oncle et Mme Guillemot qui travaillent à me persuader, je pourrais mieux résister; mais je suis si lasse, si lasse!

— Résiste, Marie, sois énergique, nous t'aiderons. Je ne sais encore ce que je ferai, j'organiserai quelque chose avec Jean, avec Marthe et son fils, sois forte encore un peu de temps. Promets-moi de ne pas t'engager avant de m'avoir revue. Je reviendrai bientôt.

— Non, je te défends de remonter là où tu es, j'ai des cauchemars à la pensée que tu peux tomber et te tuer. Ne reviens pas comme cela.

— Eh bien, je reviendrai ouvertement, par la porte, ton "chien de garde" ne me fais pas peur, et il sera bien habile si je ne parviens pas à te dire un mot, à te faire un signe.

— Oui, reviens ainsi, et reviens bientôt; j'essayerai de ne rien promettre.

Adroite et souple comme un chat, Fanchette, de branche en branche, atteignit bientôt la pierre plate, où justement Louiset venait de déposer son bouquet.

La jeune fille mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, dit-elle, je l'ai vue.

Le sauvage ouvrit des yeux attentifs.

— Tu viens ici chaque nuit?

Il fit signe que oui.

— Bien, continue de venir, il faut veiller, Loup.

— Je veille, répondit le fauve.

### VIII

— Madame, demanda Louise, entr'ouvrant avec précaution la porte de la chambre de Marie, Fanchette demande à voir Mademoiselle, dois-je la faire monter?

— Non, dit Mme Guillemillot, Mademoiselle a besoin de repos et ne peut voir personne.

Marie était couchée. Au milieu de ses épais cheveux noirs, se détachait, sur la blancheur des toiles son visage émacié, ses paupières closes se soulevèrent et d'une voix faible, toute en notes incertaines et cassées :

— Je ne dors pas, Madame, et, s'il vous plaît, je voudrais voir Fanchette.

— Le médecin a défendu qu'on vous laissât parler.

— Je ne parlerai pas, je la regarderai seulement.

— Elle voudra parler et vous fatiguera.

Marie se releva un peu, l'ardeur de son désir, le chagrin de sa déception mirent comme une légère animation sur sa joue.

— Je veux voir Fanchette, répéta-t-elle plaintivement, Louise, dites-lui d'entrer.

Et comme, entre ces deux ordres contradictoires, Louise hésitait, Marie comprenant que l'autorité de Mme Guillemillot allait l'emporter dans l'esprit mercenaire de cette fille :

— Eh bien, dit-elle sur le ton très faible d'une enfant malade et mutine, si vous ne laissez pas venir Fanchette, je ne veux

plus obéir au médecin, je ne prendrai plus un seul remède.

Mme Guillemillot comprit qu'il était plus sage de capituler.

Quelques minutes plus tard, Fanchette entra et, comme elle courait vers le lit :

— Arrêtez, dit la sévère gardienne de Marie, Mademoiselle a voulu vous voir, mais elle vient d'avoir trois jours de fièvre, elle est très affaiblie, si vous essayez de la faire parler, si vous prononcez vous-même une parole, je vous fais sortir à l'instant.

Fanchette s'assit sur une chaise basse, non loin du lit, et contempla Marie en silence. Marie lui sourit d'un petit sourire si tendre, mais si découragé, si détaché de tout, avec ses lèvres blanches aux coins déprimés, que Marie étouffa ses larmes qui montaient :

— Qu'a-t-elle, Madame?

— Je vous l'ai dit, elle a un peu de fièvre. Taisez-vous.

Ainsi se poursuivit la visite silencieuse de Fanchette. Pas un mot; le pétilllement du bois qui brûlait dans la cheminée, la plainte du vent d'hiver et le bruit de la pluie, une pluie triste, qui durait depuis deux jours; une pluie persistante, et l'écoulement monotone des eaux le long des tuyaux de descente.

Entre les deux jeunes filles, l'échange de muets regards, Fanchette mettant dans les siens toute la tendresse, tout le réconfort que peut faire monter aux yeux l'ardeur passionnée d'une âme.

— C'est assez maintenant, dit Mme Guillemillot.

Fanchette s'approcha sans parler, elle baisa le front de Marie où ses lèvres fermes et fraîches furent comme une caresse de fleur, et sortit de la chambre.

La porte refermée elle éclata en sanglots.

## IX

On tenait conseil, dans l'après-midi de ce dimanche de février, autour du foyer de Madeleine.

Il y avait là, Jean, qui, presque chaque dimanche, faisait à pied le chemin assez long de Vicdessos à Aulos, pour venir voir sa fiancée; il y avait Marthe et son fils Louis, robuste montagnard à la tête carrée, aux larges épaules, aux muscles de taureau. Dans sa jeunesse, il avait été employé chez un éleveur d'ours, à Ustou, et n'était pas en peine pour remettre à la raison, d'un coup de poing, les pensionnaires insurbordonnés; il y avait le sacristain, Guillaume, tête blanche, homme de bon conseil, ayant vu beaucoup de choses puisque c'était déjà lui qui avait sonné les cloches pour le baptême de Maurice et Raymond de Lissac.

Tout ce petit cénacle était formé de coeurs dévoués à l'héritière de Gabach, ardents à défendre sa personne et ses biens contre les entreprises de son tuteur.

On n'aimait pas Raymond. Il avait, tout jeune, déserté le pays, et, depuis son retour, s'était montré dédaigneux, avare et dur au pauvre monde. Lui, maître de Gabach, on savait que tous ceux d'Aulos et des environs auraient à souffrir.

— Ainsi, disait Marthe, la pauvre petite est "sur le mieux"?

— Elle est sur le mieux, répondait Madeleine, mais pâle et maigre à faire pitié. Je l'ai vue hier. Je n'y vais pas souvent; quand Fanchette est rentrée en pleurant, l'autre jour, l'ayant trouvée si souffrante, j'ai essayé d'aller m'offrir pour la soigner et on m'a repoussée comme un chien, moi qui l'ai nourrie, le pauvre agneau, moi qui l'aime comme la mienne.

— Puisqu'elle est sur le mieux, opina

Guillaume, on pourrait attendre encore et voir venir.

Sur ce mot, Fanchette s'emporta.

— Qu'est-ce que vous voulez voir venir? attendez-vous qu'elle soit morte? Mieux un jour, le lendemain plus malade; je vous dis que ces démons pensent à l'empoisonner.

Un frisson secoua l'assemblée.

— L'empoisonner, reprit Fanchette avec force, c'est comme je vous le dis. Et qui sait s'ils n'ont pas commencé? Ils ont toujours un tas de mauvaises fioles à lui faire prendre.

— Le fait est, dit Marthe, que pour garder le domaine, son oncle est capable de tout. Il a trouvé celle qui faut pour l'aider dans cette grosse institutrice, une méchante, une rusée, une infernale créature.

— Une vendue.

— Une scélérate.

— On ne la voit jamais à l'église.

— Elle ne va pas à confesse.

— Elle ne fait pas ses pâques.

— Que voulez-vous attendre d'une personne sans religion?

— Moi, dit Madeleine posément, je ne crois pas qu'ils osent l'empoisonner, son oncle est trop prudent, et puis il sait, et voilà précisément ce qui me fait peur, qu'il peut l'avoir quand même. Il a mis dans sa tête de l'épouser et la pauvre petite n'aura jamais le courage de dire non.

— Et c'est là ce qui la ronge, dit Fanchette, elle a peur de son oncle et n'est pas capable de lui résister en face. Il faudrait la tirer de là.

A ces mots, articulés d'une voix claire, tous se regardèrent:

— C'est bien difficile.

— C'est bien audacieux.

— Je vous dis que c'est possible, affirma Fanchette, si nous prenons bien nos mesures, si elle y consent, et que vous soyez

tous de bonne volonté pour y aider. Une fois sortie du château, nous la cacherons jusqu'à sa majorité, quand elle sera majeure, elle se rendra maîtresse.

— Savoir? dit Guillaume.

— Et puis, dit Jean, s'il faut aller la chercher dans le château, on peut s'attirer une mauvaise affaire. Vous savez que je ne suis pas un poltron; au dehors, à découvert, je ne crains ni gens, ni bêtes, mais aller s'introduire chez le monde...

Fanchette se retourna vers lui prestement:

— Ecoute, Jean, nous sommes accordés, tous deux, et tu sais que je t'aime, mais si tu n'oses rien risquer pour sauver Marie, tu n'as pas besoin de compter sur moi; et, je t'en avertis, tant qu'elle ne sera pas libre, je ne voudrai pas entendre parler de la noce.

— Eh bien, la petite a raison, dit rondement le fils de Marthe, nous serions les derniers des misérables, si nous ne tirions pas de ce pétrin notre pauvre demoiselle, la fille de nos maîtres, et si nous laissions ce Juif de malheur mettre sa griffe sur tout le domaine et sur tout le pays. Nous essayerons, et nous réussirons, et si quelqu'un veut se mettre en travers, je l'assomme!

Il leva son gros poing, et le laissa retomber sur la table, comme une massue.

— Doucement, mon petit, ne parlons pas si vite d'assommer le monde, je pense aussi que nous devons enlever la demoiselle, mais sans rien casser, autant que possible. Moi, voici mon idée:

Tous écoutèrent, car le vieux Guillaume était un homme prudent et de bon conseil. Comme il était à la place d'honneur au coin du feu, il tisonna un moment avec les pincettes, et prit un gros charbon de braise pour allumer sa pipe.

— Tu dis que tu as un moyen de lui parler en tête-à-tête, petite?

— Oui, je monte au grand arbre qui est juste sous sa fenêtre et nous nous parlons dans la nuit.

— Elle se tuera! murmura Madeleine avec angoisse.

— Non, il n'y a pas de danger, la petite est adroite et leste comme un isard. Pour une fois, ma fille, il faut remonter à l'arbre, voir la demoiselle et la faire consentir à tout. Si nous ne sommes pas d'accord avec elle, il n'y a rien à tenter.

— Je la déciderai.

— Il faudra bien convenir du jour, c'est-à-dire de la nuit, et de l'heure et qu'elle trouve le moyen de sortir du château. Le mieux, c'est la petite porte qui s'ouvre dans la tour du nord, je connais la porte, c'est moi qui ai posé la serrure, — le sacristain était adroit et, dans sa longue vie, avait fait un peu tous les métiers manuels, — une serrure pas méchante, un peu rouillée, il faudrait, par précaution que la demoiselle pût avoir une goutte d'huile. Elle n'aura qu'à faire deux tours, à lever la barre de fer, et la voilà dehors. Il ne manque pas de ronces et de branches devant cette porte, on peut s'y cacher. Le tout est que Mademoiselle puisse tourner la clef et lever la barre.

Louis se mit à rire:

— Ne vous tracassez pas de ces détails, j'aurai un bon plan, et si la porte me résiste, vous pourrez dire que je ne m'appelle pas Louis Eychenne.

— Ça, c'est une ressource "dé cap ou aouté", mon fils, et si nous pouvons nous passer de l'effraction, ça vaudra mieux. Enfin, je ne dis pas, au besoin.

— Tout ça, dit Jean, c'est assez simple, le tout est de décider la demoiselle.

— Oui, avant qu'elle ait refusé d'épouser son oncle. Tant qu'il aura quelque es-

poir de la faire consentir, il n'entreprendra rien contre sa vie.

— Je reconnais que tu as raison, maman, avoua Fanchette. Je monterai à la fenêtre de Marie ce soir, mais il faut avoir fixé le jour.

— Voyons, — le vieux Guillaume calcula mentalement en comptant sur ses doigts, — nous sommes aujourd'hui dimanche, mettons que tu lui parles ce soir, il faut qu'elle soit assez rétablie pour pouvoir descendre, pour qu'on ne reste pas auprès d'elle pendant la nuit, après ça, le plus tôt sera le mieux.

— Ça va, et l'heure?

— L'heure? Minuit?

— C'est trop tôt. Ce vilain singe d'oncle veille dans sa chambre. On voit la lampe luire à sa fenêtre jusque passé minuit, comme un follet.

— Alors, deux heures?

— Oui, c'est ça, vers deux heures, c'est-à-dire nous serons là, cachés dans les fourrés des vieux fossés, à partir d'une heure, nous deux...

— Tu peux dire "nous trois", mon Jean. Si tu crois que je vais te laisser aller sans moi!

— Alors, nous irons tous?

— Non, Madeleine, opina Guillaume, plus on est nombreux, plus on risque de "mener du bruit". Je crois que les jeunes suffiront; ce n'est pas que je me tire en arrière si on avait besoin de moi, mais on est vieux, on a du catarrhe sur la poitrine, c'est assez d'une quinte de toux pour éveiller gens et bêtes.

— C'est vrai, les bêtes, les chiens vont aboyer.

— N'ayez pas peur des chiens, dit Fanchette, ils me connaissent, et puis ils aboient quand même toute la nuit pour peu que la lune donne. Achève ce que tu voulais dire, Jean.

— Je voulais dire que nous serons là, dès une heure, nous deux, — nous trois, si tu veux, — il sourit à Fanchette, et la demoiselle prendra son temps pour descendre et ouvrir la porte, nous serons toujours là et nous l'emmènerons.

— Nous l'emporterons, dit Louis, si elle ne peut pas marcher.

— Où la cacherons-nous?

— Ici, dit Madeleine spontanément.

— D'abord, oui, mais ce n'est pas assez sûr. C'est chez toi, Madeleine, qu'on ira la chercher tout de suite. Le mieux serait même de la conduire sur-le-champ là où elle devra passer ces quatre mois. Son tuteur a le droit de la reprendre partout.

— Il faudrait pouvoir la conduire à Vèbre, chez le vieux monsieur, le subrogé-tuteur, on lui expliquerait bien tout ce qui se passe et je crois qu'elle y serait en sûreté. Ce n'est pas trop loin.

— Vous avez raison, Marthe, nous l'y conduirons la nuit même. Je me charge de procurer la monture. C'est moi qui soigne l'ânesse de M. le Curé, il sera content de la prêter, le saint homme, pour le service de la demoiselle.

— Bon, résuma Fanchette, alors c'est entendu, mardi, d'après-demain en huit, deux heures du matin, porte de la tour du nord, un peu d'huile pour la serrure et lever la barre de fer, voilà!

— Ce n'est pas tout, dit Guillaume, si quelque chose venait à empêcher la demoiselle, elle nous suspendrait un mouchoir à la fenêtre de sa chambre lundi soir, et nous comprendrions que c'est partie remise.

— Il ne faut pas remettre, il faut sauver Marie coûte que coûte, la sauver quand même elle ne le voudrait pas, mais elle le voudra. Je m'en charge.

Guillaume se leva, tirant sa montre.

— Eh bien, nous voilà d'accord, tout est

arrangé. Bonsoir la compagnie, je m'en vais sonner les vêpres, et n'oubliez pas que je l'attendrai ici avec l'ânesse.

A leur tour, Marthe et son fils s'en allèrent... Jean prit les mains de sa fiancée.

— Méchante, méchante, qui préfère Mlle Marie à son pauvre Jean, car enfin, tu l'as dit que, si je ne la sauvais pas, tu ne voulais plus de moi.

— Ne te fâche pas, mon Jean, je t'aime tout de même, va; mais comment voudrais-tu que j'aie le courage d'être heureuse si je voyais Marie devenir la femme de son oncle, et trembler sous la griffe de ce méchant homme comme un pauvre petit linot emporté par l'astou! Il me semble que le Bon Dieu ne pourrait pas nous bénir.

— Tu as raison, ce que j'en disais, c'était pour te taquiner, et je ne t'aime que davantage à te voir la meilleure des filles, comme tu es la plus jolie.

Fanchette se mit à rire, non qu'elle fût vaine, mais elle était si heureuse de plaire à Jean, et de voir comme il l'aimait!

## X

La nuit suivante, grimpée sur les hautes branches de l'aulne, que la sève printanière commençait à boursoufler par places, Fanchette tenait dans sa main, la main de sa soeur de lait, comme pour lui insuffler la force de son sang et le courage de son coeur, et s'évertuait à la décider à fuir.

— Il le faut, Marie. Tu sais que si tu restes, tu finiras par consentir, et ce sera le malheur de toute ta vie. Fais-le pour moi, sinon pour toi. Tu sais, j'ai dit à Jean que je ne l'épouserai pas avant de te voir libre.

— Tu as raison. Je crois que je serais capable, pour avoir la paix, de consentir aux

désirs de mon oncle et, pourtant, plus je vais, plus je me sens malheureuse à la pensée d'être sa femme. On dirait déjà qu'il me tient; si tu pouvais voir les regards qu'il jette sur moi, je crois qu'il est méchant, en effet, et moi je suis si faible encore, si malade!

— Vois-tu, il n'y a pas un jour à perdre! Je trouve même que nous avons remis cela un peu loin. Pourras-tu descendre dans la chambre basse? Auras-tu la force d'ouvrir la porte? Si tu essayais, d'ici là, d'y aller mettre un peu d'huile, dans la journée.

— Impossible d'y songer. Madame est sur mes talons, où que j'aie. Et pendant la nuit, je n'aurai pas le courage d'y descendre deux fois, et puis, ce serait un danger de plus d'être entendue. Pourrai-je seulement réussir à m'échapper pendant la nuit où vous m'attendrez!

— Tu pourras, tu pourras, à moins que tu ne préfères descendre tout de suite avec moi, par l'arbre.

Marie frissonna.

— Oh! non, je tomberais certainement, il vaut mieux essayer de là porte, mais il y a Louise.

— En la payant, tu pourrais peut-être essayer de la faire taire, si elle te découvre.

— Ce ne serait pas sûr, et puis, je n'ai pas d'argent.

— Comment, ton oncle te laisse sans argent!

— Presque toujours.

— Misère! revenons à ce que nous disions.

— Attends, on a remué.

— Peureuse!

— As-tu envie que Mme Guilleminot entende ce que nous disons?

— Tu as raison. Écoutons.

Le rideau qui masquait la porte de la



chambre voisine avait bougé, mais un peu de vent s'était levé et entraînait par la fenêtre ouverte.

— Non, dit Marie, rien ne bouge, c'est le vent.

Fanchette était déjà venue trois fois ainsi, nuitamment, et la conversation avec Marie n'avait jamais été surprise. Rendes confiantes par ce succès, les deux jeunes filles ne songèrent plus au danger d'être épiées.

— Voyons, Marie, décide-toi.

— Eh bien oui, je ne suis pas capable de résister à mon oncle en face, mais je ne veux pas être sa femme et j'aurai la force de m'échapper : c'est entendu, demain en huit, je prendrai le meilleur moment pour descendre, et, entre une heure et deux, j'espère, j'ouvrirai la porte de la tour du nord

— Nous serons derrière la porte, Jean et moi, avec Louis, tu peux y compter. Si quelque chose était dérangé, un mouchoir suspendu à la fenêtre, mais il ne faut pas faiblir.

— Je serai forte; il me semble qu'à l'idée d'être libre, déjà, je respire mieux.

— Voilà comme il faut être. Attends, je viendrai te voir lundi, dans huit jours, la veille de ton évasion. Nous ne pourrons nous rien dire, mais si le malheur voulait que tu fusses malade, je le saurais, et puis, tu pourrais m'avertir d'un seul regard. Tiens, j'y pense, si tout va bien, tu n'auras qu'à me dire une phrase quelconque, dont nous allons convenir d'avance. Par exemple, tu me diras : "Mes tendresses à ta mère". Oui, c'est ça : "Mes tendresses à ta mère", ce n'est pas compromettant et ça ne vaudra rien dire que pour nous deux.

— C'est une bonne idée, oui, viens lundi. Rien que de t'apercevoir, je serai encouragée.

— Alors, tout est dit. N'oublie rien.

— Sois tranquille, va-t'en.

— Bonne nuit. Jusque-là, dors, mange, sois de bonne humeur, ne boude pas à ton oncle; tu peux même le laisser espérer que tu vas consentir, on te surveillera moins.

— Oui, oui, descends à présent, tu vas être glacée; comme ce vent est froid!

Marie, penchée, toute à l'angoisse que lui causait toujours la descente aventureuse de Fanchette, n'entendit pas un mouvement, comme le bruit étouffé d'un pas qui aurait fait gémir le parquet dans la chambre voisine.

## XI

Marie s'émerveillait de se sentir décidée, presque forte. Dès que son esprit déprimé eût entrevu la possibilité d'une libération, tout sembla changer autour d'elle, elle détesta le consentement qu'elle avait été près de donner aux volontés de son oncle, et, fortifiée par sa décision même, se sentit capable de mener le projet à bonne fin.

Tout, du reste, sembla la favoriser; Louise, qui, depuis longtemps, désirait aller chez ses parents, reçut l'autorisation de prendre trois jours de congé à partir du dimanche pour ne rentrer que le mercredi soir; Mme Guilleminot soigna douillettement un léger rhume, et quant à Raymond, multipliant ses prouesses cynégétiques pour jouir des derniers jours de la chasse, il ne se montrait presque pas au château.

Les jours passèrent. En dépit de sa résolution de se maintenir valide, Marie, enfiévrée, sans appétit, ne pouvait absorber aucune nourriture et passait ses nuits dans l'agitation. C'était une si grosse partie, pour son tempérament craintif et timide, que celle qu'elle jouait là.

Durant les vingt années de sa vie,

jamais son caractère ne s'était trempé dans une action indépendante et forte. L'excitation nerveuse qui la soutenait, n'étant appuyée que sur une volonté débile, au dernier moment pouvait la trahir.

Les jours passèrent. Le lundi, Fanchette vint faire la visite convenue, en présence inévitablement, de Mme Guillemillot, et les deux jeunes filles purent à peine échanger leurs regards complices. Assez rapidement, Fanchette prit congé, anxieuse d'entendre la phrase convenue.

— Mes tendresses à ta mère, prononça Marie d'une voix assez ferme.

Et Fanchette répondit par une pression de main éloquent dans son mutisme.

Enfin, le mardi soir.

On dina, Raymond était rentré de la chasse l'air harassé. De très bonne heure, il se retira dans son appartement.

— J'ai grand sommeil, dit-il, pour cinquante francs on ne me ferait pas rester debout jusqu'à minuit.

Une idée d'argent était au fond de tous ses propos, sérieux ou plaisants.

Mme Guillemillot toussait et s'abreuvait de tisane et Marie était heureuse de voir que tout allait au gré de ses désirs.

A travers la mince cloison qui la séparait de son institutrice, elle l'entendit aller et venir dans sa chambre un instant, se préparer au repos. Bientôt, le lit gémit sous son poids, encore quelques instants, et le bruit d'un ronflement rythmé, sonore, arriva aux oreilles de Marie.

Ç'avait été un quotidien supplice pour elle que ce voisinage proche, cette promiscuité répugnante qui ne lui laissait jamais goûter la joie d'une complète liberté dans la solitude de sa chambre. Ce soir, elle s'en réjouissait presque. Le bruit de ce ronflement fortifiait et précisait ses espérances; tant qu'elle en percevait la cadence, sa

fuite était possible. Oui, elle voulait fuir, elle fuirait; une aversion lui venait, plus décidée, contre cet oncle dont elle revoyait la physionomie cupide et fausse. Elle attendait l'heure, mais l'attente se peuplait de visions douces et presque de projets d'avenir. Pourquoi n'aurait-elle pas, un jour, comme Fanchette, un fiancé qui l'aimerait? Dans son âme comprimée, une petite fleur d'espoir était née, et commençait à vivre, caressée par cet air vivifiant de la liberté prochaine.

Elle pria. Son âme était en paix, elle sentait que c'était son droit d'agir ainsi qu'elle allait le faire, son devoir en présence d'un mariage sacrilège. Elle pria Dieu de bénir son audace et de protéger ceux qui allaient venir à son secours. Ses regards parcouraient la petite chambre où elle avait déjà tant souffert, mais qu'elle aimait cependant, et dans laquelle elle espérait rentrer bientôt, maîtresse d'elle-même, libre d'avoir auprès d'elle ses amis, sa bonne nourrice, Fanchette si dévouée, si aimante, et le mari de Fanchette. Elle aimait tout le monde et se promettait de rendre heureux tous ceux qui l'entouraient.

Elle tressaillit. Sa pendule sonnait une heure après minuit. C'était le moment de l'action.

Alors, elle fut prise d'une étrange faiblesse. L'audace de sa tentative lui parut tout à coup démesurée. Jusqu'ici, tout son courage avait résidé dans son imagination, mais devant la réalité, elle fut sans force.

Le bruit de ses pas dans les corridors, pouvait la trahir, elle n'avait pu, le soir, prendre aucune nourriture et se sentait très débile; son courage pouvait l'abandonner au moment décisif; il lui semblait que ses jambes étaient tremblantes, qu'elle n'arriverait pas jusqu'à la salle basse de la tour, qu'elle serait incapable d'ou-

vir la porte; toute la coutumière passibilité de son tempérament reparaisait à l'heure de l'action. Si on l'entendait, si on la reprenait, sa captivité ne serait-elle pas beaucoup plus dure? et qui pouvait savoir sis on oncle, la voyant révoltée,, n'attentait pas à sa vie?... La nuit, pour elle, se peuplait de terreurs. Une tempête s'était déchaînée; le vent, par rafales, secouait le fourré d'arbres devant sa fenêtre avec un bruit sinistre; pas une clarté de lune ou d'étoiles ne rompait le chaos de ténèbres, au dehors; et cette obscurité, calculée par ses sauveteurs, et le vent complice, car il devait couvrir le bruit de pas et les bruits de serrures, toutes ces circonstances, qui eussent encouragé une plus énergique, impressionnaient son âme, à elle, son âme hésitante et pusillanime.

Et puis, n'allait-elle pas exposer ses amis? On pourrait les découvrir, leur faire payer cher cette tentative audacieuse dont elle était l'objet.

Ah! pourquoi avait-elle consenti? Il valait mieux demeurer ainsi qu'elle était. La souffrance, la dépendance étaient des amies pour elle, de vieilles compagnes, mais s'engager dans une entreprise hardie qui pouvait exposer les autres, Fanchette, le fiancé de Fanchette, c'était atroce!

Ployée à ses habitudes d'invariable passivité, elle redoutait tout changement, même vers le mieux, parce que l'action était étrangère à sa nature.

Elle entr'ouvrit la fenêtre et frissonna.

— Comme il fait noir, comme il fait froid!

Puis, elle songea à ses amis, cachés, là, elle le savait, dans l'ombre dense de ces fourrés, ils attendaient, ils comptaient les minutes, anxieux.

Si elle pouvait les rejoindre, pourtant! Il fallait l'essayer, oui, il le fallait.

Cachée sous une mante sombre, chaussée

de souliers silencieux, elle baissa la flamme de sa lampe, écouta encore une fois le bruit monotone du ronflement dans la chambre voisine, tourna doucement le bouton de sa porte, et se trouva dans le passage étroit qui, courant le long de la chambre de Mme Guillemillot, aboutissait à un hall, au bout duquel s'ouvrait l'escalier. Tant qu'elle fut dans le corridor resserré, tant qu'elle sentit à portée de sa main les parois derrière lesquelles résonnait toujours le bruit tranquille du ronflement, elle marcha avec assez de courage, mais la solitude ténébreuse du hall lui parut hostile et redoutable; le battement du sang à ses tempes lui semblait un murmure de pas nombreux, éveillés à tous les coins de la vaste demeure. Elle atteignit l'escalier, toute tremblante! Elle avait de la peine à tenir sa lampe dont la clarté faisait monter et descendre fantastiquement l'ombre de la rampe autour d'elle, jusqu'au plafond.

Les rafales du vent accompagnaient sa marche. Dans le vestibule, en passant près d'une porte mal close, elle entendit un rideau froter contre le parquet et s'affola; c'est qu'elle passait justement devant la porte de l'appartement, devant son cabinet, suivi de sa chambre à coucher. Elle eut le courage de s'arrêter un peu, d'écouter.

Non, décidément, ce n'était que le vent, Marie reprit un peu de force, il lui sembla que la partie la plus périlleuse de la route était accomplie. Les domestiques couchaient dans les combles, nul maintenant ne pouvait l'entendre, chaque pas la rapprochait de ses sauveteurs.

Elle sortit du vestibule par une petite porte de service, s'engagea dans un couloir qui passait derrière la cuisine, traversa une chambre de débarras qu'encombraient des caisses, des bouteilles hors d'u-

sage, des sacs mi-pleins de farines et de grain pour les bêtes.

Au dehors, un chien aboya, cet aboiement sonore lui fut doux à entendre comme un témoignage de vie, au milieu de l'hostilité des choses inertes. Ses amis devaient être là.

Une porte basse et voûtée, c'était celle de la tour; elle la franchit et se trouva dans la salle basse; une salle inutile où l'on n'entrait jamais. Pêle-mêle dans les coins, de vieux cercles de futailles, mangés par la rouille, des paniers brisés, des objets incohérents, une poussière épaisse, et partout des toiles d'araignées où se prenaient les mains et le visage.

Marie déposa sa lampe sur un vieux baril dressé dans un coin, et vite s'occupa de faire couler un peu d'huile aux joints de la serrure. Elle défailait et, malgré le froid elle avait aux tempes une moiteur d'angoisse, mais soudain, ses forces revinrent: une voix, la voix de Fanchette, voilée, mais perceptible derrière la lourde porte, murmurait son nom:

— Marie, Marie.

La lumière de sa lampe passant aux fenêtres, avait révélé sa présence, ses amis étaient là, plus que le faible rempart de cette porte entre elle et sa liberté. Tout bas, elle dit:

— Fanchette, je vais ouvrir.

Mais sa voix leur arrivait, dans le bruit du vent, moins nette que ne venait celui de leurs voix dans le calme de la chambre.

Résolument, maintenant, elle essaya d'ôter la barre de fer qui maintenait la porte. Elle réussit à la soulever peu à peu, à dégager le crochet de l'anneau massif où il s'engageait. Elle avait réussi, la barre retomba, elle était ôtée.

Et, du dehors, ses amis entendirent la clef qu'elle s'efforçait de faire tourner dans la serrure.

Le pêne résista, cria un peu, puis humecté par l'huile, se mit à céder, glissa, glissa, elle fit un tour, puis un second; la porte se développait en dedans, Marie tira à elle; la porte résista.

— Poussez la porte, dit-elle.

Et ils attendirent, car la porte se mit à trembler, s'agitant sous la poussée, mais sans s'ouvrir.

— Il y a un autre tour de clef, dit-on du dehors.

Marie essaya de faire tourner encore la clef, mais les deux tours avaient été faits, la serrure était ouverte.

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda la voix de Fanchette.

Et Marie, au dedans, s'affolait, cherchant à voir d'où venait la résistance.

Enfin, elle comprit.

Deux faibles taquets de bois, au-dessus et au-dessous de la serrure, clouaient la porte à son cadre, Marie n'avait pas d'abord aperçu ces taquets. Elle essaya d'expliquer à ses amis qui se morfondaient, dehors, pourquoi la porte ne s'ouvrait pas.

— Comment sont-ils, ces taquets? demanda-t-on.

— Comme rien, très minces.

— Attendez, dit la voix de Louis, c'est un jeu d'enfant, j'ai mon palan.

Toutes ces émotions avaient épuisé la force de Marie, elle fut obligée de se retenir au mur, son cœur battait à l'étouffer.

Cependant le bout du levier passa sous la porte. Manoeuvré par le bras robuste de Louis Eychenne, il faisait craquer la planche.

Les taquets se tendirent, le craquement s'accrut, la porte ne tenait presque plus.

— Recule-toi, Marie, dit Fanchette, la porte va tomber.

Mais le mouvement, brusquement s'ar-

rêta, la porte branlante demeura comme suspendue.

Dans la nuit, dominait le bruit du vent plus forte que les murmures étouffés qui venaient de s'échanger entre Marie et ses sauveurs, nette comme un son de clairon, une voix dit :

— Je vous arrête au nom de la loi.

— Les gendarmes ! cria Fanchette éperdument.

Et Marie, au milieu des toiles d'araignées et de la poussière, tomba, évanouie, sur le sol de la salle basse.

### TROISIÈME PARTIE

#### I

On avait ouvert les deux fenêtres.

Le soleil, le soleil joyeux d'un après-midi du mois de mars, entrait dans la chambre, gai, coloré en passant à travers les rideaux de cretonne blanche et rose. Sur le guéridon près du lit, dans un bouquetier de cristal, quelques branches de muguet blanc veiné de bleu, muguet lilas strié de blanc, muguet rose tendre, fleuriraient bon le retour du printemps.

Dans le lit, Marie était couchée, et promenait autour d'elle ce regard un peu vague, comme surpris, ce regard qui, lentement, reprend possession des choses après une absence de l'esprit.

Marie recouvrait sa connaissance. Elle venait de passer plusieurs jours dans le délire d'une fièvre cérébrale, et demi-consciente encore, déjà s'effrayait de cette victoire de la vie, et regrettait de n'être pas morte.

Non loin d'elle, assise sur un fauteuil, au coin de la cheminée, Mme Guilleminot faisait, sans y regarder, mouvoir les lon-

gues aiguilles de son tricot, et, les yeux sur Marie, vit, dans son regard, la conscience revenue et le mal conjuré.

Elle s'approcha, et, de cette voix mielleuse, empâtée, à laquelle Marie préférait encore chez son institutrice, un ton qu'elle savait rendre parfois acerbe et dominateur :

— Eh ! bien, chère enfant, vous voilà mieux ; quelles alarmes vous nous avez causées !

Sans répondre, Marie voulut essayer de tourner sa tête du côté du mur.

Mais elle se sentit brisée et si faible qu'elle renonça à bouger, et resta couchée sur le dos, comme elle était.

— Vous voilà mieux, répéta l'institutrice, sans se décourager, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de soins. Oh ! les soins ne vous manqueront pas. J'ai passé, pour ma part, sept nuits sans me dévêtir ; Louise s'est multipliée aussi, et votre bon oncle ! Quel chagrin il avait à vous voir ainsi !

— Ai-je été longtemps malade ?

— Quinze jours, et le médecin, un instant a désespéré ; enfin, vous voilà bien maintenant. Vous allez prendre cette tasse de bouillon, n'est-ce pas. Sentez-vous le parfum de ces muguets ? C'est M. de Lis-sac qui les a apportés pour vous.

Marie eut un geste de fatigue.

Mme Guilleminot la souleva sur ses oreillers et de l'autre main, lui présenta la tasse où fumait un consommé. Une pensée se fit jour dans l'esprit embrumé de la pauvre Marie :

— S'ils voulaient m'empoisonner, ils auraient pu le faire pendant ces quinze jours où je suis demeurée à leur merci. Et puis, qu'est-ce que ça me fait ?

Indifférente, elle but ce qu'on lui présentait, et, de nouveau, insensiblement, glissa dans l'inconscience.

Mais, cette fois, c'était du sommeil, Marie était convalescente.

Pendant la nuit, Louise, sa femme de chambre, vint auprès d'elle. Dans sa somnolence, elle avait le souvenir un peu vague des faits et des émotions qui avaient précédé sa chute, mais sans être tout à fait sûre de n'avoir pas rêvé. Elle aurait voulu faire des questions et ne l'osait pas; si elle s'était trompée! Elle se savait d'ailleurs entourée d'espions, et puis sa fatigue l'emportait. Dans sa tête, les pensées se mêlaient comme les fils embrouillés d'un écheveau et parler lui était une souffrance.

Vers le matin, elle dormit quelques heures, put ensuite faire un peu de toilette, et après son léger repas de malade, tandis qu'on l'avait laissée seule, sentit que l'ordre se rétablissait un peu dans son cerveau.

Mais alors, elle se souvint de tout et se sentit malheureuse horriblement.

— Je ne suis pas morte, pensa-t-elle, mais je suis perdue; plus perdue que si j'étais morte.

Elle se sentait à la merci de son oncle.

Dans la journée, il entra et vint s'asseoir auprès de son lit. Mme Guillemot, discrètement, se leva de son siège, rassembla ses longues aiguilles de bois qui s'entrechoquèrent avec un petit bruit sec, roula la laine autour des aiguilles et quitta la pièce.

Sur le couvre-lit rose, la main de Marie s'étendait, effilée, diaphane de maigre. Doucement, Raymond prit cette main et la porta à ses lèvres. Un dégoût secoua Marie; son oncle ne lui avait inspiré que de la frayeur jusqu'ici, mais, tout à coup, ce fut de l'aversion qu'elle ressentit à son approche. Ainsi qu'il arrive assez souvent pendant les maladies cérébrales et pendant la suite de ces maladies, tous les

sens, en Marie s'étaient affinés à l'extrême! les bruits, les odeurs l'offusquaient d'une manière aiguë, il semblait même que cette hypersensibilité s'exerçât chez elle jusque dans l'ordre moral. Ainsi, de même qu'elle était impressionnée par le léger parfum de tabac que Raymond, grand fumeur, apportait avec lui, de même, dans une sensation, tout instinctive, se révélaient à elle toutes les laideurs, toutes les bassesses de l'âme de Raymond. Pour Marie, en ce moment, cette âme avait positivement l'odeur du vice. Ces laideurs, ces bassesses que sa raison ne lui avait jamais clairement montrées, maintenant malade, et sa raison vacillant encore au bord du délire, elle en avait la perception sûre.

C'est pourquoi le baiser de son oncle lui fit horreur. Elle voulut dégager sa main, il la garda, d'autorité, et tint son doigt sur l'artère un instant. Puis, avec un geste de caresse, il replaça la main sur la couverture.

— Enfin, le voilà donc un peu sage, ce poulx qui nous a battu l'angoisse depuis tant de jours. J'ai parlé au docteur, ce matin, après qu'il t'a eue quittée, il répond de toi, maintenant, tu n'as plus qu'à te laisser soigner, méchante enfant.

D'un pas assourdi, cauteleux, Raymond se mit à marcher dans la chambre, ajouta du bois dans la cheminée, inspecta les étiquettes de flacons de potion, alla vers la petite bibliothèque de Marie, remua deux ou trois livres, en choisit un, et, s'installant dans un fauteuil au coin du feu, se mit à lire.

Cette liberté qu'il prenait de s'installer ainsi chez elle révolta Marie profondément. En même temps qu'elle la terrifiait, elle comprit que pour s'affranchir de ce joug, elle serait obligée de soutenir une lutte, et se sentit tout à fait incapable de lutter. Mentalement, elle calcula que trois

mois seulement la séparaient de sa majorité, et pensa qu'elle pourrait peut-être demeurer ces trois mois dans son lit, malade, et que ce serait un moyen d'entraver les projets de son oncle.

Elle le regardait, grand, un peu voûté, déjà, le teint jaune et les cheveux rares. Son nez busqué avait la forme d'un bec d'oiseau de proie, sa lèvre, sans barbe et sans moustache, se relevait d'un côté en une sorte de rictus inquiétant, laissant voir une dentition ravagée et noircie par l'abus du tabac, ses yeux, maintenant baissés sur le livre qu'il lisait, semblaient ne pouvoir se relever franchement, le regard en était toujours torve, ses mains maigres agrippaient les objets comme des serres, et l'une de ses jambes, quand il était assis, maintenant par exemple, était incessamment secouée par l'agitation d'un tic nerveux.

Cette trépidation suffisait à rendre sa présence insoutenable à Marie, elle n'aurait jamais la force de vivre toute sa vie à côté de cet homme.

Pour s'éprouver, pour essayer d'apprendre aussi quel avait été le sort de ses amis, pendant la nuit terrible dont elle revoyait maintenant tous les épisodes, elle résolut d'interroger.

— Mon oncle?

Il déposa son livre et vint près du lit, très empressé.

— On m'a dit que j'avais été malade quinze jours. Comment cela a-t-il commencé? Je ne m'en souviens pas.

— N'y songe pas, Marie, il ne faut pas en parler maintenant; cela t'agiterait, soigne-toi, guéris-toi; nous causerons, nous aurons à causer plus tard, j'aurai bien des choses à te dire, mais tu es encore trop faible.

Il la baisa au front et sortit enfin, la laissant seule.

Et Marie se sentit plus inquiète de cette douceur, de cette tendresse, qu'elle ne l'avait précédemment été de l'indifférence.

### III

Pendant une semaine, chaque jour, Raymond vint ainsi passer quelques instants auprès de sa nièce. Il voulait l'accoutumer à sa présence. Maladroitement, avec l'attitude contrainte de ceux que n'inspire pas une affection vraie, il la comblait à sa manière d'attentions et de soins. Il lui apportait des fleurs, parfois, lui servait lui-même ses repas de convalescente.

Et, dans l'intervalle de ses visites, Mme Guilleminot, son alliée fidèle, chantait ses louanges à Marie, et soulignait ses bontés quotidiennes.

— Comme il est excellent pour vous, chère enfant; un père serait moins tendre, comme il vous aime!

L'aversion que Raymond inspirait à Marie ne diminuait pas, mais, toujours hésitante et d'esprit timide, elle commençait à se demander si vraiment elle n'était pas ingrate, et si son instinct ne la trompait pas, en lui montrant son oncle sous un vilain aspect.

Au milieu de ses tourments, de ses hésitations, de ses craintes, Marie sentait venir la guérison. Elle n'avait que vingt ans, et, chaque jour, avec le parfum des herbes nouvelles et des fleurs hâtives, avec la clarté du soleil rajeuni, chaque jour la douceur du printemps entraît chez elle.

En dépit de ses appréhensions et de ses tristesses, elle ne pouvait échapper à ce bien-être qu'est la convalescence. On la levait à présent, quelques heures dans la journée, elle demeurait assise auprès de sa fenêtre. Les branches verdissantes de l'aulne étaient pleines de chants d'oiseaux. Marie, toutefois, y retrouvait le souvenir

vivant de sa pauvre Fanchette qui, pour elle, avait fait sur cet arbre des ascensions si périlleuses. Qu'était devenue Fanchette? Anxieusement, elle se réveillait dans la nuit pour attendre, sur ses vitres, le tapotement révélateur de sa présence, mais Fanchette n'avait pas reparu. Elle avait certainement connu sa maladie, et elle et Madeleine s'étaient informées de ses nouvelles, on ne le lui avait pas fait savoir. Elle avait essayé de se renseigner auprès de Louise, auprès de Mme Guillemintot, toutes les deux avaient éludé ses questions.

Après une semaine de radieux soleil, les bourrasques de l'équinoxe se mirent à faire rage. Par une après-midi de pluie triste et froide, Marie, découragée, était très de son feu, étendue dans un grand fauteuil. Elle essayait de réciter son chapelet, d'appeler sur elle, pauvre orpheline, le regard de la divine Mère de notre Sauveur, de la Vierge dont la protection maternelle semblait devoir s'étendre avec une spéciale tendresse sur les enfants qui n'ont plus de mère ici-bas.

Raymond entra pour lui faire sa visite quotidienne.

Sur le front de la pauvre enfant se posèrent ses lèvres qui la faisaient toujours penser à un contact de reptile.

— Quelle mine fraîche et reposée nous avons ce matin, fit-il, l'air aimable, je vois que la guérison marche à grands pas.

Marie avait passé une mauvaise nuit à trembler aux rafales du vent, à se tourmenter du sort de ses amis et du sien propre, elle n'avait presque pas touché à son déjeuner et se sentait pâle et défaite.

Il fallait que son oncle ne l'eût réellement pas regardée pour lui faire ce compliment banal et voulu. Elle se sentit plus triste, son naturel affectueux souffrait toujours de l'indifférence.

Raymond s'assit en face d'elle. Par ex-

ception, il n'avait pas apporté ce journal qu'il lisait chaque jour à cette place avec des froissements de papier qui tendaient si péniblement les nerfs de la convalescente.

Il prit les pincettes, tisonna le feu un instant, et, tout à coup, regarda sa nièce, autant du moins que ses yeux fuyants étaient susceptibles de regarder.

— Maintenant que te voilà bien, Marie, nous pouvons causer.

Marie eut un spasme. Elle comprit d'abord qu'elle allait apprendre des nouvelles de ses amis, mais elle comprit aussi que sa propre destinée allait se trouver en jeu. Serrant dans ses mains la croix de son chapelet, elle essaya, dans une prière mentale, de puiser un peu de courage. Non, passer sa vie avec son oncle, elle ne le pouvait pas; il s'agissait d'être forte pendant quelques jours, elle serait forte.

Le maintien un peu plus assuré, elle attendit.

— Je vais d'abord répondre à la question que tu m'adressais l'autre jour. Comment a commencé la maladie. Mais ne t'en souviens-tu pas, toi-même?

Un grand élan de courage souleva Marie. Elle venait de se décider à la lutte.

— Oui, maintenant, je me souviens, je me suis évanouie dans la salle basse de la tour du nord.

Contrarié de ce ton, devenu plus ferme, Raymond dit méchamment:

— Pourrais-tu savoir ce qui te conduisait à pareille heure, dans un pareil endroit?

— Non, dit Marie, brièvement.

Elle venait de réfléchir. Dans l'ignorance où elle se trouvait de la situation de ses amis, le moindre mot pouvait les compromettre.

— Non? En vérité? Tu refuses de me l'apprendre. Eh bien, je vais te prouver



que je suis informé, et bien informé. Tu as fait preuve de bravoure, mon enfant, quand tu as entendu les voleurs secouer cette porte qui se trouve, en effet, au-dessous de ton appartement; laisse-moi te dire qu'il eût été plus prudent de m'avertir que de descendre, seule et faible ainsi que tu l'étais, à la rencontre du danger. Pareille audace, il me semble, n'est guère dans tes habitudes.

— Des voleurs! ne put se retenir de crier Marie, moi, je suis allée m'opposer à des voleurs?

— Et ce fut, je te le répète, une grosse imprudence qui a failli te coûter cher.

Marie ne savait que penser. Son oncle était-il de bonne foi en parlant d'un cambriolage? Avait-il deviné la vérité et se plaisait-il à la raillerie?

Sur sa physionomie, rusée, dans les nuances de son accent paternel, elle ne pouvait rien deviner et se sentait très désemparée, très faible, dans sa lutte, en face d'un pareil adversaire, ne connaissant rien du terrain dans lequel il s'engageait.

— Quels sont ces voleurs? demanda-t-elle, voulant à tout prix sortir de ses doutes.

— Je puis te le dire, on les a reconnus et pris. Ce sont les dernières personnes qui auraient dû se permettre un pareil attentat. D'abord, le fils de cette Marthe qui était cuisinière ici, et que j'ai renvoyée, contre ton désir, si j'ai bonne mémoire; l'événement me prouve combien j'ai eu raison. C'est ensuite ta soeur de lait, cette fille hardie et garçonnière qui ne craint pas d'exposer sa réputation en courant les aventures, pendant la nuit, en compagnie de deux jeunes gens; c'est enfin le fiancé ou soi-disant tel, de ta Fanchette, un étranger, un gaillard de Vicdessos, paraît-il, ancien montreur d'ours, un pas grand-chose; c'est lui qui, fort probablement, a

monté le coup et débauché les deux autres.

— Mais mon oncle, qu'est-ce qui prouve qu'ils venaient pour voler?

Raymond eut un petit rire silencieux.— Raymond riait toujours sans bruit, il ignorait la franche et tapageuse gaieté des gens qui portent "le coeur sur la main".

— Ah! qui me prouve! La question est jolie; quand on pince, à deux heures du matin, autour d'une maison, deux gaillards, l'un armé d'un fusil et d'un revolver, l'autre chargé d'une levier et fort attentifs à faire sauter une porte hors de ses gonds, est-il ordinaire de penser qu'ils viennent faire au maître de la maison une visite de politesse? En ta qualité de jeune fille tu peux, tu dois même être naïve, mais pas tant que ça, véritablement, pas tant que ça.

Et le rire continuait, sourd, saccadé, pareil au gloussement d'une poule en colère.

— Vous dites donc, mon oncle, qu'on les a pris?

— Je dis, oui, ma nièce, qu'on les a pris.

— Tous les trois?

— Pourquoi pas? Tous les trois étaient en fort mauvaise posture.

— Et... on les a mis...

— Oui, va, tu peux dire le mot, on les a mis en prison, et ils vont passer aux prochaines assises, et peut-être y aura-t-il des travaux forcés au bout. Morbleu! c'est que ce n'est pas une plaisanterie. Bris de clôture, effraction à main armée dans une propriété privée, la nuit... Eh... Eh... Sais-tu bien que les gendarmes sont venus à propos! la porte ne tenait plus, et tu étais derrière la porte, imprudente enfant. Sais-tu que des voleurs se sentant découverts sont capables de tout.

Raymond simula un frisson, et Marie demeura la tête baissée, consternée de voir ses amis impliqués à cause d'elle dans

une affaire aussi grave. Marie ne pouvait encore démêler quelle était la réelle pensée de son oncle, et fut au moment de lui tout avouer pour disculper ses amis de l'accusation du vol.

Elle pensa à temps que Raymond pourrait feindre de ne pas croire à ce qu'elle dirait, et qu'il valait mieux garder sa révélation pour un moment où elle serait plus efficace.

— Comment les gendarmes ont-ils été avertis?

— Que veux-tu que je te dise? C'est le métier des gendarmes de se promener pendant la nuit et de surveiller ceux qui se trouvent dehors à l'heure où les honnêtes gens sont dans leur lit. Peut-être ce Savignac leur était-il signalé comme un garçon dangereux.

Louise entr'ouvrit la porte et vint dire à M. de Lissac que le juge d'instruction l'attendait en bas.

— Dites que je viens.

— Mon oncle, demanda Marie, haletante, ne pourrais-je parler au juge d'instruction?

Comment avait-elle trouvé l'audace de prononcer cette phrase. Elle n'en savait rien elle-même. Cette idée s'était imposée à elle tout d'un coup qu'elle avait une révélation à faire en faveur des accusés, une révélation importante, décisive, et elle avait crié sans réfléchir, avec cet instinct que si elle réfléchissait, elle n'oserait plus.

— Tu lui parleras, ma chère, inévitablement même; malgré tout mon désir, je ne pourrai te dispenser de venir témoigner devant lui; mais tu es encore trop faible, trop souffrante et, de toute façon, le moment n'est pas venu.

Marie demeura seule et se mit à réfléchir.

Elle regrettait beaucoup de n'avoir pu parler tout de suite au juge d'instruction.

Quelles que fussent être pour elle les conséquences des révélations qu'elle avait à faire, elle craignait que le souci de ne pas la compromettre ait fait ses amis garder le silence sur le but de cette tentative d'effraction. Elle voulait crier la vérité.

Néanmoins, la certitude d'être appelée à son tour devant le juge d'instruction la calma un peu, et elle se mit à réfléchir sur tout ce que venait de lui dire son oncle, et sur la meilleure manière dont elle pourrait s'y prendre pour servir ses amis.

Persuadée, d'abord, que son oncle était de bonne foi en les prenant pour des cambrioleurs, peu à peu, elle changea d'opinion à la lumière de sa raison et de ses souvenirs.

Les rafales, mugissant dans la cheminée imprimèrent un mouvement au rideau qui masquait la porte de l'institutrice, et ce frôlement de rideau, brusquement, lui remit en mémoire un frôlement semblable qu'elle avait entendu, tandis que, suspendue aux branches de l'aulne, Fanchette arêtait avec elle les détails du plan d'évasion. Le vent ne soufflait guère, cette nuit-là, et pourtant, le rideau avait bougé.

— Mme Guilleminot devait écouter, pensa Marie.

Et toutes ces facilités qui lui avaient été laissées d'accomplir son projet?

Et l'absence de Louise, qui devait la tranquilliser, la décider à mener à bout son entreprise?

Elle se rappelait tout, maintenant, jusqu'à ce rhume opportun qui avait retenu dans son lit Mme Guilleminot, jusqu'à cette lassitude sur laquelle son oncle avait insisté.

— Je vais dormir, avait-il dit ce soir-là, comme un mort.

Toutes ces circonstances trop complaisantes n'étaient que des moyens de forger

le piège dans lequel étaient tombés ses pauvres amis.

Tout d'un coup, elle pensa à ces deux taquets, cloués sur la porte de la tour, comme pour rendre l'effraction indispensable, pourquoi cette porte destinée comme toutes les portes à s'ouvrir et à se fermer, avait-elle été condamnée ainsi? Et elle les revit, ces deux taquets, en bois blanc, trop blanc, trop propre pour être là depuis longtemps, on les avait cloués récemment, et, dans son trouble, elle n'avait pas pensé à le remarquer.

Oui, tout avait été combiné, les gendarmes avertis, postés en bonne place, elle n'en voulait pour preuve que leur intervention à la minute précise où Louis soulevait la porte, à l'aide de son palan. S'il n'y avait eu préalable entente, pourquoi ne se seraient-ils pas montrés avant? Pourquoi pas après, au moment de sa fuite?...

Mais alors, il fallait qu'elle vit le juge d'instruction, qu'elle le vit au plus tôt. Elle lui dirait tout, elle se confierait à lui quoi qu'il put en résulter pour elle-même. La pensée que sa soeur Fanchette, que Louis et Jean qui s'étaient sacrifiés pour son service, souffraient en prison; que ces honnêtes, que ces dévoués allaient connaître la flétrissure des assises et peut-être la condamnation à des peines graves, cette pensée la martyrisait et lui donnait tous les courages.

Ce juge d'instruction, il était là, à deux pas d'elle; par quelle permission de la Providence, au lieu de mander M. de Lissac à son cabinet, était-il venu le trouver chez lui, c'était donc que Dieu le voulait et cette occasion que dans sa bonté, il lui avait ménagée, allait-elle donc la laisser passer ainsi!...

Elle se leva, toute chancelante, essaya quelques pas dans sa chambre, mais oui, el-

le pouvait marcher, elle marcherait. Il fallait descendre, entrer par surprise dans le cabinet de son oncle, et, de haute lutte, se faire écouter. Elle parlerait. Dieu voudrait bien la soutenir.

— Où donc allez-vous Marie? demanda de sa chambre Mlle Guillemot, l'entendant ouvrir sa porte.

— Je vais chez mon oncle, j'ai besoin de lui parler un instant.

— Mais non, vous n'êtes pas assez forte pour descendre encore, vous le savez bien; j'empêcherai cette folie, voyons, rentrez chez vous.

L'institutrice était devant elle, lui barant le passage, mais Marie se sentait forte, elle écarta Mme Guillemot.

— Laissez-moi passer, madame, je vous prie.

Et elle passa, longea le corridor, traversa le hall du premier étage.

Des piaffements de chevaux l'attirèrent à la fenêtre, elle vit, dans la cour de son oncle ouvrir la portière d'une voiture devant un monsieur qui monta et s'assit en saluant. La voiture s'ébranla, le juge d'instruction était parti.

Consternée, Marie se sentit subitement très lasse et regagna sa chambre en chancelant. Mme Guillemot l'y suivit.

— Que vous disais-je, vous n'êtes pas encore capable d'aller aussi loin, mais vous ne voulez jamais m'en croire.

Marie passa une nuit misérable. L'idée de la condamnation au bagne la hantait, lancinante et terrible.

— Que voulais-tu dire au juge d'instruction, Marie? demanda Raymond, le lendemain, en s'asseyant, comme de coutume près du feu, dans la chambre de sa nièce.

Marie était comme tous les faibles. Ses résolutions courageuses dues à une excitation momentanée semblaient très vite

dans l'ordinaire passivité. Son vertueux mouvement de la veille avait pour longtemps épuisé ses forces, elle voyait mille obstacles maintenant à la révélation qu'elle avait projetée, de plus, cette révélation lui paraissait inefficace, insuffisante, elle n'empêcherait peut-être pas la comparution en cour d'assises, — les données juridiques de Marie étaient tout à fait nulles, — et la pensée qu'elle devait être appelée en témoignage l'emplissait d'une épouvante très naturelle, et pourtant, il le faudrait pour le salut de ses amis, mais où trouverait-elle la force d'accuser son oncle et d'expliquer tous les motifs de sa fuite?

Elle était très abattue.

Que voulait-elle dire au juge d'instruction?

— Je ne sais plus, mon oncle, j'avais comme ça des idées sans doute absurdes, n'y songez plus.

Elle posa sa tête avec fatigue sur le dossier de son fauteuil.

Raymond se leva et vint prendre un siège bas, tout près d'elle.

— Mon enfant, demanda-t-il, la voix tendre, quand te décideras-tu à me parler avec confiance, comme à ton meilleur ami?

Marie demeura silencieuse.

— Oui, pourquoi dissimuler avec moi, pourquoi écouter les mauvais conseils qui te poussent dans une voie dangereuse et ne pas agir ainsi que te le dicte ta raison, sinon ton cœur?

— Je ne sais à quoi vous faites allusion, dit Marie froidement, je ne vous comprends pas, mon oncle.

— Vraiment! faut-il que je m'explique tout à fait?

— Comme vous voudrez.

— Pourquoi as-tu voulu me quitter?

Marie tressaillit.

— Pourquoi voulez-vous me retenir?

— Je ne veux rien contre ton désir, mais ton désir, comment pourrais-je le savoir? Je t'ai toujours connue indifférente et froide, tu ne m'as jamais exprimé une fantaisie, ni donné l'occasion de la satisfaire.

— Ignorez-vous que j'aurais désiré avoir auprès de moi...

Marie allait nommer sa nourrice et sa soeur de lait, mais elle se reprit et acheva seulement:

— Des personnes de mon choix?

— Je n'en ai pas proscrit beaucoup, et celles que j'ai proscrites, c'est dans ton propre intérêt que je l'ai fait? Tu aurais acquis dans leur compagnie des manières grossières, elles t'auraient donné des conseils dangereux.

— Ces personnes m'aimaient, dit Marie avec amertume.

— Et moi, Marie, penses-tu que je ne t'aime pas? Tu ne réponds pas, continua Raymond après un silence, je sais que tu m'as toujours méconnu et toi, à qui je crois le cœur bon, tu ne t'es jamais aperçue que j'en souffrais.

Les paroles venaient malaisément à Raymond. Quand ce n'est pas le cœur qui parle, la langue est pauvre. Et puis, Marie ne l'aidait pas. Elle sentait venir le danger et concentrait ses forces pour la résistance.

— Oui, j'en ai souffert, continua Raymond, et dans ses efforts pour se rendre persuasif, le tic nerveux qui faisait trembler ses jambes s'accroissait, le secouant tout entier, j'en ai souffert et je me suis tu. T'ai-je pressée? t'ai-je contrainte? J'ai attendu patiemment ta décision, maintenant je suis à bout; ta décision il me la faut, — sa main se posa sur le bras de Marie, telle une griffe, — tu connais mes vœux et mes motifs, il faut répondre.

Haletante, Marie se taisait.

— Oui, tu connais mes motifs. Tu sais l'importance que j'attache à ne pas sortir de notre famille cette propriété matrimoniale que je ne veux pas avoir conservée, bonifiée, pour la voir peut-être ruinée ou vendue par un étranger. Tu sais que je ne veux pas non plus laisser s'éteindre notre vieux nom et qu'il faut que tu sois ma femme.

La voix redevenait âpre, autoritaire, presque menaçante.

— Mais, n'y a-t-il donc que moi, demanda enfin Marie, pour perpétuer votre nom? Quelque femme que vous choisissiez, vous me verrez heureuse de devenir son amie, et mes biens, je n'y tiens pas tant que cela, nous pourrions faire un arrangement...

— Oui, une aumône, n'est-ce pas, et pour que tout le pays s' imagine que je t'ai persuadée, que je te dépouille, que sais-je?... Non, je n'accepterai jamais cela, d'ailleurs, c'est toi que j'ai choisie, c'est toi que j'aime et que je veux épouser.

Ces derniers mots révoltèrent Marie et, dans son indignation, elle retrouva un peu de force.

— Non, mon oncle, n'y comptez pas. Je ne serai jamais votre femme.

L'oeil de Raymond lança un éclair sombre et il mordit sa lèvre violemment, mais se contint.

Il se leva. Marie crut qu'il allait sortir et ferma les yeux, exténuée.

Mais Raymond ne sortit pas. Le front plissé comme sous l'effort intense d'une réflexion, il fit deux ou trois fois le tour de la chambre et vint s'arrêter, debout devant le fauteuil de sa nièce. Plus calme alors :

— Ah! ah! vraiment, jamais? c'est là un grand mot! Tu te résigneras donc à voir passer en cour d'assises ta soeur de lait, son fiancé et le fils de Marthe? à les voir aller au bagne. Tu t'y résigneras?

— Mais, dit Marie avec épouvante, mais quel rapport?...

— Alors, tu as été la dupe de ma fable, tu as cru que je ne savais rien. Que je n'ai pas vu leurs manoeuvres pour te soustraire à mon autorité, que je les ai réellement pris pour de vulgaires escrocs? Non, je sais tout. J'ai suivi votre combinaison pas à pas, il m'a plu de la laisser éclore, et j'ai attendu ce moment pour les faire prendre, tes vertueux amis.

Des voleurs, oui, vraiment, des voleurs, car ce qu'ils ont voulu me dérober, ce n'est pas seulement ma bourse, c'est toi, ma pupille, mon enfant, ma femme choisie, c'est l'avenir que j'édifie depuis des années, c'est le but de toute ma vie... des voleurs, oh! oui, des voleurs, ils sont sous les verrous et l'ont assez mérité!

La colère, une colère effrayante, faisait grimacer le visage en de répugnantes contorsions, et s'agiter tout le maigre corps. Marie, terrifiée, comprit alors que rien ne pouvait la sauver de cet homme. Toute la pauvre énergie qui l'avait un instant soutenue l'abandonna. Il lui sembla rouler dans un abîme.

Raymond, de nouveau, se tut et reprit sa promenade en s'efforçant de se maîtriser. Il y parvint. Calmé, presque doux, il vint reprendre son siège, et dit la voix changée :

— On m'a dépeint à toi comme un méchant, mon enfant; je ne suis pas méchant. Toutes les circonstances de la vie ont tourné contre moi et m'ont donné cette apparence, mais je puis encore être bon et c'est de ton consentement que dépend ma volonté. Quand je serai heureux, tu me verras tel que tu ne m'as jamais soupçonné, et, pour t'en donner une preuve, si tu consens à notre mariage, je pardonnerai et je ferai mettre tes amis en liberté.

— Comment le pourrez-vous à présent?

— Folle! Je le puis quand je le voudrai, c'est de moi que dépend leur sort.

— Mais puisque les gendarmes les ont pris en flagrant délit, qu'ils sont en prison, et que l'instruction est commencée?

— Je dirai que j'ai découvert la vérité, ce qui est réellement la vérité, qu'il y avait connivence avec toi, qu'ils n'ont jamais songé à me voler. Je retirerai ma plainte, je me fais fort d'obtenir un non-lieu.

— Je puis raconter la vérité aussi, moi.

Raymond haussa les épaules comme avec pitié.

— Toi, toi, qui était déjà malade le jour de l'attentat et qui, depuis, viens de délirer pendant quinze jours, toi que chacun sait un pauvre esprit infirme et déséquilibré, penses-tu qu'on voudra te croire! Si tes amis n'ont que toi pour les disculper, tes amis sont bien perdus! Sans mon concours, tu ne peux rien prouver. Sans le retrait de ma plainte, même devant le jury, tu es impuissante; tes amis sont impliqués dans une affaire très grave, ils iront au bagne.

Pauvre Marie! Pauvre faible alouette dans les serres de ce vautour! pauvre convalescente à l'esprit hésitant, pauvre enfant, ignorante de toutes les affaires de ce monde, et ne sachant que ceci: son amie, sa sœur, à cause d'elle, déshonorée, perdue, séparée de son fiancé, avec lui condamnée à une peine infamante.

Et le moyen de tout empêcher, le moyen de faire s'ouvrir la prison, d'éviter la flétrissure de la cour d'assise, les horreurs du bagne, ce moyen-là est dans sa main, et elle ne le saisirait pas! Quoi! ces trois amis généreux s'étaient sacrifiés pour elle, et elle, pour eux reculerait devant le sacrifice!

Elle le savait bien, qu'elle n'était pas destinée au bonheur: son père avait été

toute sa vie un cerveau triste et faible, elle serait aussi toujours triste et faible et se sentait comme une plante incapable de vivre sans soutien. En donnant tout pouvoir à son oncle sur ses biens et sur elle-même, elle allégeait ses épaules du lourd fardeau qui les menaçait à l'heure de sa majorité. Et puis, elle savait que sa mère était morte très jeune, elle mourrait peut-être comme sa mère, et ce serait alors la vraie délivrance; mais elle ne pourrait ni vivre ni mourir en paix, si, par sa faute, ses amis étaient perdus. Pauvre Fanchette! si vigoureuse, si gaie, si aimante, c'était à elle qu'était destiné le bonheur, comment Marie pourrait-elle hésiter?

On eût dit que Raymond suivait sur le visage exsangue de la pauvre enfant la trace de ses émotions successives. Il attendait, immobile, calme à présent, mais avec, dans l'attitude, cette ténacité qui ne désarme jamais.

La voix brisée de Marie s'éleva, à peine intelligible, comme venant de très loin:

— Et si je consentais?

— Je te jure que Fanchette et les autres seraient mis en liberté. Leur sort est dans tes mains.

— Quand?

— Tout de suite, je parlerai au juge d'instruction, aujourd'hui même. Il ordonnera le non-lieu.

Marie se croyait le jouet d'un mauvais rêve. Une sorte de fatalité la poussait dans cette voie, d'autre issue que le sacrifice, elle n'en voyait pas.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle en détresse.

— Crois-tu, lui dit alors son oncle, crois-tu que j'insisterais ainsi, avec ce que tu peux aujourd'hui appeler de la cruauté, si je ne voyais dans notre mariage ton bonheur en même temps que le mien? que deviendrais-tu sans moi, pauvre enfant

inexpérimentée, au milieu de la vie et des hommes? Est-ce que cette petite main peut diriger toutes les affaires qui t'accablent? Fie-toi à moi, je te veux heureuse. J'ai pu te sembler méchant, je n'étais que très ferme, très décidé à tout, pour assurer ton avenir. A dater d'aujourd'hui, tu n'auras pas d'esclave plus soumis que moi. Nous rouvrirons nos portes aux vieux amis de la famille, le manoir reprendra l'aspect des jours heureux. Tu pourras même rappeler auprès de toi ta nourrice et les siens.

— Ici, dans le château?

— Sans doute. Si tu me donnes la grande joie d'être ma femme, je pardonnerai des deux mains, je voudrai ce que tu voudras. Réfléchis et prononce.

Oh! l'ancienne vie retrouvée! Madeleine et Fanchette près d'elle, comme autrefois, toutes ces réalités formidables de prison, de jugement, de baigne, évanouies comme les brumes de la nuit au lever du soleil!...

— J'ai confiance en toi, insistait Raymond, comme lisant en elle à mesure et comme pressentant la victoire proche, tant de confiance même, que, si tu fais le serment d'être ma femme, non seulement j'obtiendrai l'élargissement des prisonniers, mais encore je ne craindrai pas de laisser Madeleine et Fanchette venir tout de suite auprès de toi.

Sous ce nouveau poids, la balance, dans l'esprit de Marie, oscilla, fléchit. Elle ferma les yeux, il lui semblait qu'elle mourait, mais elle prononça le serment qui liait sa vie.

— Je serai votre femme. Allez chez le juge d'instruction.

Raymond prit la main de Marie qui s'était crispée sur le bras de son fauteuil, et la baisa.

— Merci, dit-il, mon enfant chérie, je

vais remplir ma promesse.

Il la laissa, comme inerte et brisée.

#### IV.

— Marie, descends un instant, je te prie, viens voir ton nouvel attelage.

— Non, cria Marie de sa chambre, je suis lasse, et je ne m'intéresse pas aux chevaux.

— Mets-toi du moins à la fenêtre du hall.

Affairé, triomphant plus déplaisant encore dans ses tentatives d'élégance, Raymond, au milieu de la cour, regardait un domestique atteler à la victoria la nouvelle paire de chevaux qu'il venait d'acheter.

Ainsi que Raymond l'avait promis à sa nièce, le château semblait renaître à la vie. On émondait le parc, où les arbres, durant tant d'années, s'étaient enchevêtrés, — une bonne spéculation d'abord, cet abatage, et qui donnerait pas mal d'argent, — on nettoyait les allées, on replantait les corbeilles. Jardinier en chef, fleuriste, le printemps faisait sa partie dans ce concert de renouveau.

Les appartements ouvraient toutes grandes, au soleil d'avril, leurs fenêtres, si longtemps closes, comme les yeux des morts, les meubles étaient époussetés, restaurés, disposés dans un nouvel ordre.

Au milieu de ce joyeux brouhaha, roulait incessamment l'énorme personne de Mme Guillemot triomphante, curieuse, les yeux écarquillés devant les meubles précieux, les bahuts authentiques, les lourdes pièces d'argenterie, jusqu'alors ensevelis dans l'ombre, exhumés aujourd'hui par Raymond en qui s'exaltait l'ivresse d'une autorité certaine sur Marie et sur sa fortune.

Il venait maintenant de remonter ses

écuries. La joie triomphante semblait pour un temps, chez lui, atténuer, l'avarice. Il voulait *paraître*, se maintenir dans cette situation influente qu'il avait conquise avec tant de peine. Pour assurer cette influence, il faisait, en gémissant toutefois, les sacrifices nécessaires.

Ses voitures n'avaient pas été renouvelées, mais à la victoria surannée, s'attelaient ce matin deux fins chevaux bien assortis de formes, l'un blanc, l'autre noir, et Raymond avait espéré que la vue de ces jolies bêtes arracherait un instant Marie à cette tristesse morne dont rien ne triomphait.

Penchée près d'elle à la fenêtre, Mme Guilleminot lui détaillait, comme eut pu le faire le sportman le plus averti, les mérites de la nouvelle acquisition.

— Quelle vigueur! quel nerf! Quelle souplesse! Et si élégants! et du sang. Ils paraissent sages comme des agneaux. *Très vites* avec cela. De vrais chevaux de dame. N'avez-vous jamais appris l'équitation, chère enfant?

Marie avait déjà quitté la fenêtre, et, au fond de la chambre, travaillait à une dentelle Irlandaise, une merveille, fine comme les fils de la Vierge, d'un dessin irrégulier, semblable aux vieilles dentelles de Venise! Cet ouvrage, le seul plaisir de Marie, était destiné à orner la robe de noces de Fanchette. Le mariage de Fanchette consolait Marie du sien propre, et, dans les dégoûts dont l'abreuvait la pensée de son avenir, l'image du prochain bonheur de sa soeur était son seul réconfort.

— Vraiment, les choses vont bien changer de face, à Gabach, continuait la dame de compagnie; et il était temps! Il fallait avoir de l'endurance, et une dose solide d'équilibre moral pour vivre dans une retraite aussi sévère, aussi triste. Je ne le

dis pas pour me vanter, mais toute autre à ma place aurait demandé merci. Maintenant, tout change, tout s'anime et revit. Votre cher oncle, lui-même, rajeunit chaque jour, je voudrais que vous le vissiez, Marie, s'agiter autour de ces beaux chevaux, presser les ouvriers qui remettent les jardins en état. Je voudrais que vous le vissiez, mais vous ne paraissez pas heureuse comme vous devriez l'être. Pourtant, où pouviez-vous trouver un meilleur mari, un homme plus entendu aux affaires, plus capable de gouverner vos biens, et vous-même, ma chère? N'auriez-vous pas rêvé, par hasard, de quelque petit fat qui vous aurait ruinée, et trompée, par-dessus le marché?...

La digne complice de Raymond monologuait dans le désert, Marie, attentive à son ouvrage, ne paraissait pas l'entendre et ne lui répondit rien.

Elle se décida donc à retourner dans sa propre chambre où elle ouvrit un tiroir que fermait une bonne serrure, et là, dans une petite boîte, elle prit un papier qu'elle déploya soigneusement. C'était la promesse par laquelle Raymond de Lissac s'engageait à lui payer huit mille francs le jour de son mariage avec Marie. Chaque jour, voyant l'échéance prochaine la dame allait relire et regarder cette sorte de lettre de change et trouvait, dans sa contemplation, une source de profondes joies.

La porte de la chambre de Marie s'entrebailla doucement et la tête blonde de Fanchette se glissa par l'ouverture.

Raymond avait tenu parole. Confiant ainsi qu'il pouvait l'être en la promesse de Marie, il avait si bien manoeuvré auprès du juge d'instruction que, sur le retrait de sa plainte, après les explications qu'il avait données, les prisonniers avaient été remis en liberté.

Il permettait à Marie de voir librement



Fanchette et Madeleine, sachant sa fiancée mieux gardée par son serment qu'elle ne l'eût été par des verrous ou des sentinelles.

Était-ce le séjour en prison qui avait changé Fanchette ainsi?... Toute cette espèce de crânerie audacieuse et vivante, toute cette gaieté qui faisait son principal charme, avait disparu. Elle, autrefois si vive, marchait à présent comme courbée sous un poids trop lourd. On n'entendait plus son rire jeune s'égrener en cascade le long des chemins. Même auprès de Jean, qu'elle aimait toujours, elle paraissait triste. Il la pressait de fixer le jour de leur mariage, et Fanchette se déroba sous des faux-fuyants.

Voyant Marie seule, elle entra tout à fait et vint s'asseoir sur une chaise basse à côté de sa soeur :

— Enfin, dit-elle, c'est du moins une consolation de pouvoir venir et causer avec toi, loin des espions.

Marie eut un sourire en lui montrant son ouvrage :

— J'avance, dit-elle, tu le vois, il faudra bien maintenant que tu donnes à Jean la joie de décider enfin quel jour vous vous marierez.

— Ne parle pas de mariage, riposta Fanchette, tu me mets en colère.

— Il faut se résigner, Fanchette.

— Oui, se résigner!... tu as la bosse de la résignation, tu n'as fait que ça toute la vie, et tu viens de finir maintenant, par te résigner en une fois au malheur de ta vie entière.

— C'est toi qui m'en fais le reproche!

Fanchette se jeta au cou de Marie et la serra contre elle en pleurant :

— Tu as raison, je devrais me souvenir que c'est pour moi... Oh! Marie, moi qui t'ai si souvent prêché la résistance! Moi qui aurais donné ma vie et mon a-

mour, et l'amour de mon Jean et tout au monde pour éviter ce qui arrive, voilà maintenant que c'est moi qui en suis la cause. Comment pourrai-je me consoler, jamais?...

— Il faut se résigner, répéta Marie, je t'assure que je m'accoutume un peu à...

— A ton oncle! Tu t'accoutumes à la pensée d'avoir ton oncle pour mari! ose dire que tu t'accoutumes.

Un frisson secoua Marie. Elle mit sa tête dans ses mains et pleura. Tout lui semblait triste. Le mouvement et la vie que reprenaient le vieux manoir, l'arrivée du printemps qui, chaque année était une petite fête au milieu de la mélancolie habituelle comme le gai foyer allumé la nuit de Noël dans la cabane toujours glaciale d'un pauvre, l'arrivée du printemps redoublait sa peine. Les chants des oiseaux et l'éclat des fleurs lui parlaient de félicités qu'elle ne connaîtrait plus, elle serait toujours pareille à ces tristes herbes d'hiver, grises et mortes sous le verglas, et son cher Gabach qu'elle aimait tant jadis, elle était tentée maintenant de le haïr comme une prison.

Fanchette s'était agenouillée sur le tapis et regardait Marie avec ses bons yeux tendres, gonflés de larmes.

— Ne sois pas ainsi, je t'en supplie, lui disait Marie, un bras passé autour de son cou, moi qui n'aurai jamais de joie, il me faut ta gaieté, ton bonheur. Avec cet air dolent, tu n'es plus ma Fanchette et j'ai besoin de te retrouver joyeuse et forte comme autrefois quand nous étions petites filles.

— C'est qu'autrefois, je savais toujours des moyens pour arranger tes maladresses et pour consoler tes petits chagrins, tandis qu'aujourd'hui, j'ai beau me creuser la tête, je ne trouve aucune remède... à moins, pourtant que tu ne veuilles consen-

tir... car enfin, tu n'es pas encore mariée, dis Marie, et si tu voulais bien, tu pourrais...

— Rien! c'est comme si j'avais reçu le sacrement, puisque j'ai promis.

— Oui, tu as promis, mais cette promesse t'a été arrachée par la violence; on peut ne pas tenir ces promesses-là.

— Tais-toi. J'ai promis librement, je savais bien ce que je faisais et j'ai voulu le faire. Ne me parle jamais de cela.

Et puis, ajouta-t-elle, les yeux fixés sur le grand crucifix attaché au mur de sa chambre, qui lui souriait, avec ses yeux d'amour et de martyr, et puis je vois bien que Dieu l'a voulu. Quelle que soit sa volonté, je veux l'adorer et m'y soumettre. Peut-être mon âme, jusqu'ici, trop faible, trop indifférente, a-t-elle besoin de la souffrance pour se former dans la sainteté; peut-être une mission de salut m'est-elle confiée auprès de mon oncle. Quand Dieu nous trace un devoir, vois-tu, quand il nous assigne une place, nous sommes maudits si nous désertons, et la grâce, alors, peut quitter nos âmes. J'ai beaucoup réfléchi, depuis quelques jours, j'ai compris que la joie de ce monde est bien misérable et bien courte, et qu'une seule chose est importante, je veux faire tout mon devoir.

Ainsi, l'âme de Marie, par la voie de la souffrance, montait non sans quelques passagères défaillances, mais montait quand même vers les sommets; et Fanchette gardait une sorte de colère rancunière contre cette vertu résignée qu'elle admirait, sans pouvoir tout à fait la comprendre.

## V

Le rossignol chantait éperdument dans les arbres des petits jardins environnants, et les raisins en fleurs de la treille de Ma-

deleine répandaient cette fine odeur, si pénétrante qu'elle va troubler jusqu'aux vieux vins endormis, dans les profondeurs des caves fraîches.

Une nuit du commencement de juin, limpide et légère, sans lune, lumineuse pourtant comme si, à travers cette courte nuit, le soir tardif et l'aurore matinale s'étaient souri.

Jean et Fanchette étaient assis sous les pampres. Jean venait ainsi, de très loin, seulement pour voir Fanchette un instant, pour serrer sa main, pour lire sa tendresse dans ses yeux jadis si rieurs, si tristes maintenant.

Jean avait la patience de ceux qui croient, de ceux qui aiment, et pourtant, il pressait sa fiancée de conclure leur mariage.

— Dis, quand seras-tu ma femme? Trouves-tu que je n'ai pas assez attendu?

— Mon pauvre ami, pardonne-moi, je suis peut-être trop exigeante, maman elle-même, me trouve déraisonnable, mais je ne peux pas me décider, quand je vois le malheur de Marie, je n'ai pas le courage d'être heureuse, car c'est nous qui sommes la cause de ce terrible consentement qu'elle a donné, Jean! Tant qu'elle n'est pas mariée, je conserve encore de l'espoir, attends encore un peu; il me semble que Dieu ne nous bénirait pas.

Si pourtant tu es lassé d'attendre, choisis une autre fiancée, je ne t'en voudrai pas pour ça. Tu ne peux aimer Marie comme je l'aime, ni comprendre tout ce qu'elle est pour moi.

— Tais-toi, Fanchette, tu sais bien que je n'aimerai jamais une autre que toi. Ne pleure pas, va, j'attendrai encore, j'attendrai autant de temps que tu le voudras. Souris-moi seulement, comme autrefois.

Ils demeurèrent une heure ainsi et le

rossignol continuait son chant, si triste pour les coeurs souffrants, et les fleurs des treilles mettaient comme une langueur dans l'air nocturne.

Et puis Jean embrassa sa fiancée, et partit pour être de retour à son travail avant l'aube.

## VI

On était au 25 juin. C'était le jour anniversaire de la naissance de Marie, le jour qui avait été choisi pour célébrer ses noces.

Marie était mariée.

La veille, en présence de quelques parents éloignés, au premier rang desquels se plaçait le vieil oncle de Marie, son subrogé-tuteur, M. de Vèbre, un notaire de Foix était venu assister aux règlements des comptes de tutelle. Tous les membres du conseil de famille s'étaient réunis pour louer sans réserves l'habile, l'intègre gestion de tuteur.

Reprenant d'une main ce qu'il venait de donner de l'autre, M. de Lissac avait fait dresser un contrat de mariage qui remplaçait sous sa domination entière la fortune de sa nièce et future épouse, cette charmante et douce enfant, que tous savaient de caractère faible, et un peu infirme d'esprit, si peu apte à diriger ses propres affaires et à gouverner sa vie, que la solution intervenue était, de l'avis général, tout ce que l'on pouvait souhaiter, au mieux de ses intérêts et de son bonheur.

Et, comme pour confirmer cette opinion, Marie avait assisté à tout, avec une physionomie atone, l'air distrait, écoutant pour la forme, approuvant d'un signe de tête machinal, toujours pareil, signant, sans paraître le regarder ni le comprendre, tout ce qu'on lui avait fait signer.

Le soir, dans la grande salle du château, toutes portes bayantes, devant le maire d'Aulos, ceinturé de son écharpe, elle avait, sans hésitation ni émotion apparente, prononcé ce *oui* qui la donnait à son oncle pour femme devant la loi.

Enfin, ce matin même, une exquise matinée où, tandis que l'été déjà régnait de par le calendrier, il n'y avait que du printemps dans la nature, une de ces matinées, où c'est une anomalie que de n'être pas heureux, elle venait de s'engager irrévocablement, à l'église, de jurer obéissance et fidélité à cet homme terrible.

Et tandis qu'elle revenait, ainsi tout près de lui, le bras passé dans le sien, elle ne pouvait démêler encore ce qui, de l'horreur ou de la crainte dominait le plus en elle.

Madeleine avait pleuré en fixant sur ses cheveux le voile et la couronne de fleurs d'oranger, et elle avait marché vers l'église, tel Isaac portant le bois du sacrifice, mais se demandait où était la victime.

Elle savait bien que cette victime c'était elle.

Et ce n'était pas trop de toute sa soumission à la volonté de Dieu, de tout son courage de chrétienne, pour lui faire accepter la vie qui, désormais, allait être sa vie.

Elle avait présidé le lunch que Raymond offrait à ses invités. Des familles autrefois amies ou alliées des Lissac, mais, pour la plupart, de la génération d'aujourd'hui pour qui les parents de Raymond étaient de lointains ancêtres, et Maurice et sa jeune femmes, des oubliés.

Marie n'avait point d'amis. Tous la regardaient avec curiosité, avec un intérêt apitoyé; on savait qu'elle était demeurée dans un pénible et débile état d'esprit depuis le jour de la mort de son père. Pourtant, elle aurait pu sans doute trouver un

autre mari que son tuteur. La vie douteuse, presque tarée de Raymond ne lui attirait dans le pays ni estime, ni sympathie et quelques mères de famille, pourvues de fils à marier, furent les premières à prononcer tout bas le mot de captation et de violence.

Raymond se sentait environné de sentiments hostiles, mais il ne s'en inquiétait pas outre mesure. Mieux que personne, il connaissait le pouvoir de l'argent et, gracieux, au milieu de ses invités, avec cette attitude sournoise et ce regard fuyant qu'il ne savait pas dépouiller, même à l'heure du triomphe, il pensait :

— Vous êtes tous venus chez moi, mes bons amis, pensez ce qu'il vous plaira, je saurai bien vous forcer à revenir, c'est moi le plus riche de vous tous, bientôt je serai le maître de la contrée et c'est à qui de vous me tendra la main.

Pour s'affirmer ainsi maître et suzerain devant les paysans, aussi bien que devant les familles de son bord, avec une ostentation qui prétendait rajeunir les vieilles coutumes, Raymond avait voulu réunir aussi les tenanciers du domaine.

Dans un coin du parc, on avait dressé des tables et préparé un lunch champêtre où la gaieté régna bientôt, en dépit de la désapprobation qu'inspirait le choix de Marie, dans tout ce monde des métayers, si souvent pressuré par la griffe méchante du tuteur.

Le paysan est un grand enfant, incapable de bouder longtemps contre son plaisir ou son appétit.

Vers la fin de l'après-midi, Raymond, abandonnant pour un instant ses invités, se dirigea avec sa femme vers cette partie un peu éloignée du parc où étaient attablés les paysans :

— Ils seront flattés de nous voir, chère amie, nous devons accepter de "trinquer"

avec eux, les entendre porter notre santé et recevoir leurs voeux.

Et Marie l'avait suivi, obéissante, triste et lasse à mourir.

Le soleil, déjà bas dans le ciel, criblait de rayons d'or les verdure sombres de ce parc où l'approche de l'été déployait toutes ses splendeurs. L'air déjà fraîchissait, exquis, avec des parfums de fleurs et des arômes de foin coupés, les hirondelles traversaient le ciel, comme de petites flèches noires sur le bleu, et les abeilles, toutes bourdonnantes, achevaient, avant de rentrer aux ruches, leur dernière récolte du jour sur les tilleuls fleuris.

Marie avait été tenue dans une prison ininterrompue, jamais, depuis son retour de Paris, depuis qu'elle n'était plus une enfant, elle n'avait été comme ce soir, sous le charme de la nature jamais elle n'avait à ce point eu la révélation de la joie de vivre.

Après avoir reçu les compliments et les souhaits de ces braves gens qui venaient de porter la santé des mariés, de boire à l'accomplissement de leurs voeux, à la prospérité de leur race, quand elle vit, tout près d'elle, avec le rictus inquiétant de son visage, son oeil torve, sa démarche saccadée et sa main crochue, l'homme qui était désormais son compagnon pour la vie, son maître, celui auquel elle s'était donnée irrévocablement.

Alors, entre cette nature délicieuse, débordante d'amour et de joie, et son avenir, à elle, pour toujours sans joie et sans amour, le contraste lui apparut si grand, si disproportionné, tout à coup, si inacceptable qu'un vertige la saisit, comme un dégoût physique : le coeur lui manqua, il lui sembla que tout tournait autour d'elle et qu'elle s'abîmait dans un tourbillon.

Elle ne voulut pas, elle ne put pas deman-

der un soutien au bras de son mari, mais au contraire, essaya de le fuir, fit quelques pas en chancelant et se laissa tomber défaillante, sur un tertre qui se trouvait à sa portée.

Comme dans un rêve, elle reconnut l'endroit. C'était cette sorte de salon champêtre que Louiset, le Loup, avait grossièrement préparé jadis pour ses repos des heures chaudes.

Oh! le pauvre vieux passé! l'affection dévouée de la bonne Mlle Estevenard, la tendresse de Fanchette, jusqu'à la dévotion touchante du pauvre dément! Elle sentit des larmes monter à ses yeux.

Cependant Raymond l'avait suivie, inquiet de sa fuite et de sa syncope, attentionné, obséquieux, tout près d'elle.

— Qu'as-tu, ma femme chérie?

Tout l'être de Marie se souleva. Elle eut un grand désir soudain, de l'éloigner, d'être seule un moment, pour se reprendre, pour rappeler son courage.

— Il me semble, dit-elle, qu'un peu d'eau fraîche me remettrait. Là, là.

Elle désignait la source qui filtrait et sautait dans les pierres, à quelques pas.

Raymond y courut; demeurée seule un moment, elle sanglota.

— Oh! Fanchette, dit-elle, comme on invoque, ma bonne Mademoiselle, mon pauvre Loup!

Et ses larmes coulaient, ruisselaient, des larmes qu'elle pensait ne devoir s'arrêter jamais, et à travers ses larmes, elle voyait Raymond, penché vers la source, recueillant de l'eau dans ses mains, prêt à revenir auprès d'elle...

Soudain, un bruit éclata tout près, la détonation violente d'un fusil, et la forme agenouillée de Raymond lui sembla vaciller, puis s'effondrer dans l'herbe. Elle crut voir un chien noir dans le fourré, des yeux luire entre les branches, et puis

tout se brouilla, se confondit, elle perdit connaissance.

## VII

Fanchette était jolie à ravir dans sa parure de mariée.

Avec sa robe blanche, où festonnait la belle dentelle brodée par sa soeur, le voile de tulle et la guirlande de fleurs d'orangers, presque perdue dans ses opulents cheveux blonds.

C'était la Fanchette d'autrefois, toute lumineuse de la clarté de ses yeux bleus, toute vibrante du joli bruit de son rire, tel un grelot d'argent.

Une pâleur, cependant, voilait son front, aujourd'hui, parfois le rayon de son regard tremblait de larmes, c'était l'émotion du bonheur désiré d'être la femme de Jean, du bonheur si patiemment attendu par Jean et par elle-même.

Marie, ayant pour un jour changé en une toilette lilas, les crêpes de son deuil de veuve, Marie avec une teinte rose sur son visage de camélia blanc, Marie, sereine et douce comme une aube de mai, avait accepté le rôle de témoin.

Le passé s'en allait, comme s'en va un orage qui a menacé les biens et les vies, mais que décroît à l'horizon et laisse derrière lui un ciel pur où commence à rire le soleil.

Il y avait eu un grand *Hourvari* au château, quand on avait trouvé dans la salle champêtre, au fond du parc, Marie évanouie sur le banc rustique, et Raymond, pelotonné au bord du ruisselet, mort, la tête fracassée par une balle.

Des "Oh!" des "Ah!", des exclamations bruyantes, des commentaires entre-croisés: peu de larmes, somme toute, et comme un air de délivrance levé soudain au milieu de l'horreur ambiante.

Les gendarmes étaient venus des Cabannes, le procureur de la République, arrivé de Foix, avait questionné Marie, à peine remise. Marie n'avait rien vu que son mari frappé et soudain s'affaissant dans l'herbe. Personne ne savait rien, ne pouvait rien dire.

On s'était alors souvenu de l'attentat précédent, de l'effraction nocturne, et la justice, toujours soupçonneuse, avide de "trouver le coupable", avait lancé un mandat d'arrêt contre Jean Savignac et Louis Echeyenne. Pour la seconde fois le fiancé de Fanchette et le fils de Marthe étaient inculpés de crime capital.

Mais, tandis qu'ils marchaient vers la prison sous l'escorte des gendarmes, soudain, des fourrés avoisinant la route, toujours plus hirsute, toujours plus sauvage, avait émergé le Loup.

Et il avait crié de sa voix discordante, comme rouillé par le manque d'usage.

— Ce n'est pas eux, c'est moi, relâchez-les. Vous pouvez m'arrêter. C'est moi qui ai fait le coup. J'ai vu le méchant homme faire pleurer la demoiselle, je l'ai tué. Je suis content.

Il avait jeté son fusil, et, suivi de son chien noir, s'était remis aux mains des gendarmes.

L'accusation qui pesait sur Jean et sur Louis avait été ainsi réduite à néant; et quant au pauvre Loup, il fut soumis à une enquête médicale et bientôt relâché comme irresponsable.

Guillaume, le vieux sonneur, avait fait chanter aux cloches leurs plus joyeux carillons pour les noces de Fanchette et de Jean.

Marie n'eut pas osé faire célébrer ces noces au château, enveloppé d'un deuil — d'ailleurs purement formel, — mais elle avait fait orner la petite maison de Madeleine, et les refrains joyeux, les rires, la

gaieté franche et vraie se déployaient autour de la table, dans le jardin, sous les verdure que doraient les premiers jours d'automne.

Les nouveaux époux et Madeleine disaient adieu à la petite maison. Ils allaient venir habiter le château; déjà en fonction de garde-particulier, Jean mettrait toute son activité jeune, tout son dévouement, au service de Marie, qui, peu à peu, se familiarisait avec son rôle de suzeraine de Gabach.

Et, la fête de noce étant terminée, elle retournait au château, dans la franche soirée de septembre, toute joyeuse, toute émue du bonheur de Fanchette, très paisible, son bras passé sous le bras de Mlle Estevenard, son amie, son institutrice chère qu'elle avait bien vite appelée pour remplacer auprès d'elle la volumineuse Mme Guillemot à qui Raymond de Lissac avait fait banqueroute, au moment de l'échéance.

— Chère Fanchette, disait Marie, cher coeur dévoué! Comprenez-vous avec quelle ardeur j'ai remercié Dieu pour son bonheur, ce matin, pendant la messe!

— Le bonheur est meilleur après un peu de souffrance, n'est-ce pas, mon enfant. C'est là comme une preuve, un indice que Dieu ne nous doit pas le bonheur, mais que c'est affaire à nous de le mériter.

— C'est vrai, dit Marie.

— Et c'est pourquoi Dieu vous le donnera sans doute un jour, à vous qui avez tant souffert. Il faudra imiter Fanchette. Vous trouverez dans les familles des environs, où tous déjà vous apprécient et vous aiment, le bras qui soutiendra le vôtre, le coeur qui vous donnera la revanche des chagrins passés.

Marie aspira longuement l'air de la nuit:

— Chère bonne amie, oui, peut-être un

jour, ce sera sans doute mon devoir, mais pas encore. Laissez-moi, du moins, auprès de vous, raffermir mon esprit et m'instruire de la vie, laissez-moi jouir de la liberté, laissez-moi à loisir remercier Dieu. Et puis sais-je seulement si je serai jamais heureuse comme je le suis en ce moment ?

La pleine lune s'élevait d'un massif d'arbres. Entouré de l'ombre dense de ses verdures, plus vaste, plus imposant dans la nuit s'élevait le château, flanqué de ses deux tours pointues.

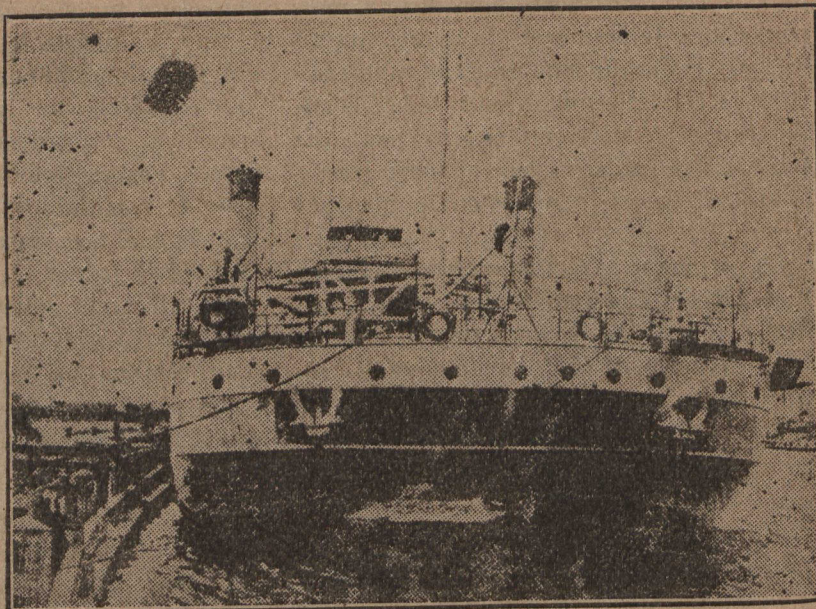
Marie s'arrêta un instant devant l'ar-

chitecture massive, découpée sur la clarté lunaire; devant les fossés comblés, d'où s'élevait, dominant les autres végétations, le vieil aulne qui lui rappelait tant de souvenirs au pied duquel se cachait la pierre, chaque jour encore ornée de son bouquet matinal; devant l'horizon familier des collines, maintenant imprécises et devinées à peine.

Et elle aima délicieusement ce manoir où avaient vécu tous ceux de sa race, et où il lui sembla que les pierres et les arbres, et les personnes, et les collines, et les bêtes, et le sol même, que tout l'aimait.



LE  
RENFOUAGE  
DES  
NAVIRES  
ET LE  
SAUVETAGE  
DES  
CARGAISONS



LONGTEMPS avant cette guerre, on avait conçu l'idée de sauver les cargaisons d'or de certains navires ayant fait naufrage au cours des siècles, cargaisons représentant des milliards de piastres. Cette guerre a remis ce problème à l'ordre du jour. Mais il ne s'agit pas seulement de sauver les cargaisons; bien des fois, on peut penser à relever le navire lui-même, soit pour le remettre à flot, soit ce qui est plus souvent le cas, pour enlever un obstacle gênant la navigation ou obstruant l'entrée d'un port.

Avant d'opérer le relavage d'un navire, il faut toutefois débarrasser l'épave du sable qui la couvre. On se sert, à cet effet, d'élevateurs pneumatiques aspirant, avec le sable toutes sortes de menus objets faisant partie de la cargaison et qu'on en extrait par un tamisage soigneux. Pour sauver des objets plus importants, il faut recourir au service des scaphandriers, auxquels les dispositifs inventés ces temps derniers, surtout les écluses pneumatiques, permettent de rester sous l'eau pen-

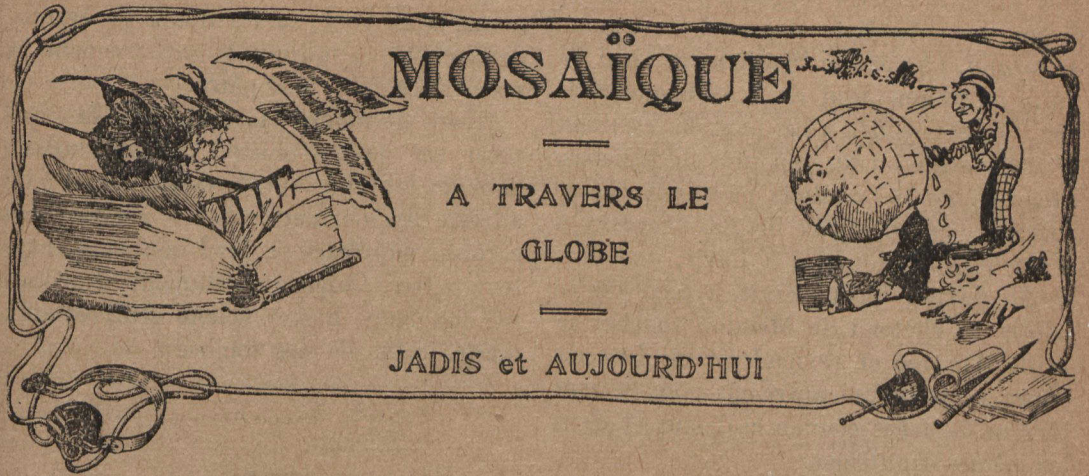
dant un temps très considérable et qui attachent leurs trouvailles aux mâts à grues tournantes dont tout navire de sauvetage est muni.

Pour le relevage des bâtiments se trouvant à une profondeur considérable, aussi bien que des vaisseaux de grandes dimensions, on se sert de préférence, de navires de sauvetage jumeaux, tels que ceux que représente notre cliché et que la marine allemande utilise pour le renflouage des sous-marins. Ces navires jumeaux comportent dans l'espace intermédiaire un puits vertical, traversé par des chaînes que le plongeur attache à l'épave. Le cabestan à vapeur assure un relevage rapide et très sûr.

— o —

La république du Brésil est le plus grand Etat de l'Amérique du Sud; elle a une superficie plus grande que celle de la Russie d'Europe, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la France, la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Italie et la Grèce.





## RESTRICTIONS VOLONTAIRES

IL Y A des gens qui s'efforcèrent en tous les temps de subsister sinon de rien, du moins de fort peu de chose.

C'est ainsi que le poète anglais Lord Byron, vécut une année d'une minime portion quotidienne de riz, arrosée d'eau coupée de vinaigre, demeurant même, parfois, quarante-huit heures sans rien prendre. Une autre année, il se rationna à une mince tranche de pain le matin et un unique légume le soir. Il prétendit également n'avoir absorbé que du *gin* (alcool de genièvre) et de l'eau, durant toute la composition de son poème *Don Juan*.

Il est vrai qu'il apaisait ses crampes d'estomac en chiquant du tabac et... qu'il finit par se faire honnir de tous ses amis pour son effroyable caractère.

Plus récemment, un riche Américain se vanta de n'absorber que 2 onces de riz par jour.

Tout dernièrement, aux Etats-Unis encore, eut lieu un banquet de véritables nababs possédant au total 100 millions de piastres et qui prétendirent avoir suffisamment dîné à raison de 12 cents par

tête — une jatte de crevettes constituant le plat de résistance de ce balthazar.

Enfin, on cite comme un record, l'existence du littérateur Roger Crab, lequel, durant quarante ans, s'efforça de retrancher chaque jour quelques mets de sa table. Après avoir supprimé la viande il abandonna les légumes pour un potage, puis se contenta de simples feuilles d'oseille et finit par vivre sur le pied de trois sous par semaine.

Que de gens, aujourd'hui, voudraient pouvoir en faire autant!

— o —

## INTERESSANT CALCUL

IL Y A un panier et cent cailloux rangés en ligne droite à partir de ce panier, à des distances de deux verges les uns des autres. On propose de ramasser ces cailloux et de les rapporter dans le panier, un à un, en allant d'abord chercher le premier, puis le second, puis le troisième, et ainsi de suite. Combien de verges parcourra celui qui entreprendra ce travail?

On comprend que, pour le premier cail-

lou il faudra faire 4 verges, 2 pour aller et 2 pour revenir. Il faudra en faire 8 pour le second, 12 pour le troisième et ainsi de suite en augmentant de 4 à chaque caillou. On obtiendra ainsi pour les cailloux 20,200 verges ou un peu plus de 5 lieues, bien que ces 100 cailloux ne soient répandus que sur un espace de 200 verges. On a vu au Luxembourg, à Paris, une personne parier, qu'elle irait à pied de ce palais au château de Meudon toucher la grille d'entrée et reviendrait au Luxembourg avant qu'une autre eût ramassé cent pierres espacées comme ci-dessus et dans les mêmes conditions.

La dernière qui n'avait aucune connaissance mathématique, ne pouvant se persuader qu'une pareille entreprise exigeât tant de chemin, gagea une forte somme et la perdit, car la première fut de retour lorsqu'elle était à peine à la 85<sup>e</sup> pierre.

— o —

## SINGULIERS TESTAMENTS

COMBIEN de bêtes se sont réveillées un beau matin à la tête d'une jolie fortune qu'elles ne demandaient pas du tout! Combien d'héritiers pleins de dévouements et d'espoir se sont vus supplantés par une perruche ou un roquet!...

À ce propos, quelques faits curieux:

Ainsi, le comte de La Mirande, mort à Lucques en 1825, légua toute sa fortune à une carpe qu'il nourrissait depuis vingt ans dans une piscine antique.

En 1871, un meunier des environs de Toulouse écrit dans son testament: J'institue mon héritier Papillon, mon âne à poil roux; mais je veux qu'il appartienne à mon neveu Guillaume, afin que ce dernier l'étrille chaque jour avec soin et le laisse reposer jusqu'à sa mort.

La veuve d'Adam Dupuis, sieur Roquemont, laisse toute sa fortune à ses trente-deux chats, et indique minutieusement la manière de faire leur pâtée.

Avant de mourir, lord Bokkey fait appeler ses quatre chiens, qui s'installent dans les fauteuils autour de son lit: il leur adresse ses derniers adieux, reçoit leurs caresses suprêmes et rend son âme entre leur pattes. Dans son testament, il ordonne que leurs bustes soient sculptés aux quatre coins de son tombeau.

— o —

## BOCK

SAVEZ-VOUS comment les Français sont arrivés à donner le nom de *bock* à un verre de bière, sens que les Allemands eux-mêmes ne comprendraient pas? Il y a en Allemagne un proverbe: *être heurté, poussé par le bouc*, qui signifie avoir trop bu, être en état d'ébriété; or, comme la bière nouvelle porte facilement à l'ivresse, on a marié les deux idées en appelant *bière de bouc* celle qui met le buveur dans l'état prévu par le proverbe. Cette expression est adoptée en Allemagne, et la plupart des brasseries ont pour enseigne une tête de bouc. Cette bière de bouc; qui équivaut à ce qu'était pour nos père la *bière de Mars*, s'appelle donc en Allemagne *bock bier*. Nous avons dit un *bock bier*, et pour abréger, un *bock*. De telle sorte qu'aujourd'hui *bouc* est devenu synonyme de verre.

J'ai même eu l'heureuse fortune de rencontrer un orateur d'estaminet, qui enseignait que *bac* (c'est ainsi sans doute qu'il l'écrivait) était de la même famille que *bocal*, et signifiait proprement petit vase ou verre.

— o —

## LES TIMBRES-POSTE

LE nombre des timbres-poste et autres émis chaque année par le gouvernement des Etats-Unis s'élève au chiffre respectable d'un peu plus de quatre billions.

En réunissant ces timbres bout à bout, on obtiendrait une bande de papier pouvant, au niveau de l'équateur, faire sept fois le tour du monde.

Ces timbres sortent de l'Imprimerie nationale des Etats-Unis, dont les ateliers sont installés à Washington dans un édifice spécial. C'est là aussi qu'est gravé et imprimé le papier-monnaie américain.

Autrefois, l'Etat s'adressait à l'industrie privée pour la fabrication de ses timbres. Mais depuis 1893, l'oncle Sam est son propre fournisseur et y trouve son profit.

Les ouvriers et ouvrières employés à l'Imprimerie nationale forment par leur nombre une véritable petite armée. Le salaire des femmes varie de 1 dollar 25c à 2 dollars par jour; celui des hommes, de 4 à 6 dollars.

## POLITESSE IN EXTREMIS

SIR Ernest Shackleton, l'homme qui est allé "boucler" le pôle sud, aime à raconter cette histoire qui se passa lors de sa précédente expédition antarctique:

"Parmi les membres de ma caravane, dit-il, il y avait un certain professeur d'histoire naturelle qui, en toute circonstance, faisait preuve de la plus grande politesse. Il se conduisait sur la banquise comme dans un salon.

"Un soir que nous franchissions avec peine un défilé de glace, nous l'entendîmes crier:

"— Monsieur Mawson, êtes-vous occupé?"

— Je le suis, répondit le lieutenant Mawson.

"— Très occupé. Parce que je suis tombé dans une crevasse et j'enfoncé dans la neige... "Excusez-moi!"

Le professeur fut retiré au moment où il allait disparaître totalement dans l'abîme, et depuis ce jour-là j'eus la plus vive admiration pour lui."

— o —

## AH ! QUELLE BINETTE !

AU croisement des rues Croix-des-Petits-Champs et Billif, à Paris, est situé l'emplacement qu'occupait autrefois le fameux M. Binet, fournisseur de perruques de Louis XIV.

On sait quelle part immense sa majesté Louis XIV dut au coiffeur, dont l'imagination créa ses magnifiques perruques, sans lesquelles le roi soleil ne se montrait pas, même aux familiers de son petit lever.

Aussi, le magasin de la rue des Petits-Champs, était-il, du matin au soir, assiégé par les gens de la Cour, avides d'obtenir de M. Binet un de ces immortels édifices que, d'après son nom, il avait baptisé *binettes*.

En ce temps-là, c'était le meilleur compliment à faire à un petit maître, que de l'aborder ainsi:

— Dieu ! la jolie binette que vous avez là !

Si la majestueuse perruque a depuis longtemps été rejoindre les vieilles lunes, le populaire, mis en verve par cet affublement grotesque, n'a pas lâché le mot. D'une tête extravagante, il dit encore, sans savoir pourquoi:

— Ah! quelle binette!

Bien des gens, qui emploient ce qualificatif ne se doutent guère qu'il vient, en droite ligne, de Versailles.

— o —

## UN REMEDE EXTRAORDINAIRE

UN pharmacien marseillais a inventé un élixir pour reconstituer les tempéraments affaiblis. Son remède est si efficace, dit-il, qu'une cuillerée suffit pour faire rêver qu'on bat un gendarme, et quand on en prend deux, c'est la brigade qui culbute; et je crois bien que si on en prenait trois, on rêverait que l'on annexe la Prusse à la France. Mais cela s'explique quand on *songe* que c'est le fer qui forme le *principal* élément de mon élixir.

— o —

## DES GRANDS MARCHEURS

CHARLES Dickens était un grand marcheur. "Douze, quinze et même vingt milles n'étaient rien d'exagéré pour témoigner de l'amour de Dickens, pour ses promenades quotidiennes".

Sir Walter Scott "marchait de vingt à trente milles sans fatigue bien qu'il fut boiteux". Browning, lorsqu'il était âgé de soixante-dix ans, pouvait faire de longues courses tandis que Wordsworth faisait une marche de vingt milles, alors qu'il était âgé de soixante ans.

De Quincey considérait que tout homme soucieux de sa santé, devait faire une course de quatorze milles par jour. Lamb, bien qu'il eut de pauvres jambes, était très passionné pour la marche forcée.

Beethoven, qu'importait la température, parcourait chaque jour de 5 à 6 milles

tandis que Turner faisait une course de 20 mille par jour, tout en esquissant le long de sa route.

Herbert Spencer, à treize ans, alors que la nostalgie le minait, parcourut quarante huit mille en une journée et quarante sept le lendemain.

On prétend que Tolstoy, alors qu'il était âgé de cinquante cinq ans, marcha 130 milles en trois jours.

— o —

## LE FEU ECONOMIQUE

LES ménagères économes peuvent fabriquer à bon compte des bûches de renfort avec du vieux papier. Il faut laisser tremper pendant vingt-quatre heures les vieux papiers dans un seau d'eau. Au bout de ce temps vous sortez le papier par poignées et vous le roulez en boules très fortement pressées.

Exposez ces boules dans un endroit sec et bien aéré, et quand elles seront bien sèches, mettez-les dans les cheminées et les poêles, et vous entretenez ainsi votre feu très économiquement.

Pourquoi ne ferait-on pas des briquettes en papier, puisqu'on fait des canons, des canots et des monuments en papier?

— o —

## L'HEURE DES REPAS

DANS une usine électrique, les ingénieurs règlent la consommation du charbon de façon à satisfaire à la demande variable de courant, tandis que nous qui travaillons à des heures bien déterminées, nous mangeons au petit bonheur, sans nous préoccuper de faire concorder les deux opérations pour le meilleur rendement de la

machine humaine. Les savants, par exemple, remarquent que le repas du soir produit de l'énergie au moment où l'organisme va entrer en long repos. Et, préconisant une solution radicale, le professeur Bergonié, de Bordeaux, (France) conseille de prendre le principal repas vers 7 h. 30 du matin, et de le compléter par deux autres plus légers, vers 4 h. 30 et 8 heures du soir.

Il expérimente sa méthode depuis plusieurs années et s'en trouve bien. Mais nous, quel effet nous produirait ce changement de régime?

— o —

### UN BAROMETRE FACILE A FAIRE

UN baromètre simple et presque infaillible peut s'obtenir de la manière suivante:

Prendre une carafe, au col très allongé, que l'on place, le col en bas, dans un pot à confiture, après avoir mis dans ce dernier une quantité d'eau suffisante pour qu'un pouce environ du col de la carafe plonge dans le liquide.

Si le temps est au beau, l'eau montera dans le col de la carafe; elle reprendra, au contraire, son niveau si le temps est à la pluie.

— o —

### LA LOGIQUE DE SCAPIN

ÉTANT accusé d'avoir volé un cheval, il se défend:

— Moi, voler? C'est une calomnie. Mon maître venait de m'envoyer faire une commission; je trouve dans une petite rue un cheval qui la barrait entièrement; je vais pour passer par derrière, on me crie: "Prenez garde! il va ruer". Je veux aller par devant, on me dit: "N'avancez pas, il

vous mordra!"... Je me vis donc obligé, pour n'être ni mordu, ni estropié, de passer par-dessus. Je pose le pied dans un des étriers et je passe une jambe. Mais ne voilà-t-il pas que ce diable de cheval prend le mors aux dents, et m'emporte à cinq lieues de là! Est-ce là voler un cheval? Le voleur, c'est le cheval qui m'a emporté.

— o —

### TROP D'ECHO

LE célèbre avocat irlandais Curran et le juge anglais Northberry étaient deux ennemis jurés qui ne manquaient jamais de se cribler de pointes, en toute occasion. Un jour, pendant que Curran plaidait un âne se mit à braire.

— Pardon, M. Curran, dit le juge, un seul à la fois, s'il vous plaît.

Quelques minutes après, le juge rendait son jugement. Tout à coup, l'âne recommença à braire.

— Pardon, votre Honneur, dit Curran, mais vraiment, il y a trop d'écho dans cette salle.

— o —

### A PROPOS DE NAPOLEON

A TORT ou a raison, on raconte que lorsque Napoléon III était enfant, une négresse, diseuse de bonne aventure, consultée par sa mère, lui dit:

— Cet enfant est appelé aux plus grandes destinées, mais il devra se défier de la lettre S, qui jouera un grand rôle dans son existence.

En récapitulant la vie de Napoléon III, on trouve effectivement que la lettre S revient à tout moment. C'est par elle qu'il a commencé, à *Strasbourg*. Puis sont venus *Sébastopol*, *Solférino*, *Sadowa*. Et c'est à *Sedan* qu'il a fini.



# LA TARE

Nouvelle Canadienne, par Gustave Comte

*Ecrit pour la "Revue Populaire"*

## CHAPITRE IER

### LA DERNIÈRE NUIT DU CONDAMNÉ

Et, tandis qu'au dehors, la neige étincelait sur les toits endormis, et que le clocher jetait dans le silence l'appel du jour nouveau, du jour de rédemption où un Dieu se faisait homme pour laver les péchés du monde; tandis qu'un murmure confus sortait des portes entr'ouvertes, et que des pas faisaient crisser la neige durcie, et qu'un long ruban d'ombres s'acheminait vers le temple inondé des rayons lunaires; tandis que dans les foyers, des chérubins blonds ou roses, ne dormaient que d'un oeil afin de voir si, dès la fin de la messe de minuit, monsieur Noël viendrait remplir le bas tendu près de la cheminée; tandis qu'un frisson mystique imprégnait cette nuit du vingt-cinq décembre, Pierre Guénette, l'hercule, le "boulé", craint à vingt lieues à la ronde, accoudé au grillage de son cachot, pleurait comme un enfant sur sa lo-

que de vie si près du terme et abominablement gâchée.

Ses nerfs se calmèrent cependant avec les derniers sons de la cloche nocturne, et comme le geôlier passait pour l'ultime ronde de nuit, Pierre appela l'homme au trousseau de clefs:

— Monsieur le geôlier, dit-il, c'est la nuit de Noël, la nuit où tout le monde se sent meilleur, la nuit où les petits attendent quelque chose, voulez-vous me faire le dernier plaisir d'entrer dix minutes et de m'écouter un peu. Ça me fera tant de bien, là,"

Et, comme Pierre Guénette, le condamné à mort, qui devait être pendu le lendemain, frappait sa large poitrine à l'endroit du coeur, le geôlier, un brave homme au fond, fit tourner les clefs dans l'énorme serrure et s'assit sur l'unique banc de la cellule, tandis que le colosse, affalé sur sa dure couche, le front dans ses mains, lui narrait ce qui suit:

"Vous l'savez ben, M'sieur le geôlier,

dans un peu plus de vingt-quatre heures, j'aurai, comme y disent, payé ma dette à la société. Je ne me plains pas puisque j'ai tué mon semblable et puisqu'il faut que ça se fasse. Pourtant, je n'étais pas si méchant que ça, et si j'ai vu rouge, c'est que j'aimais encore ma femme. Vous savez l'histoire, les gazettes ont dû vous l'avoir assez répétée; seulement, je parie qu'on ne m'a pas compris. C'était ben difficile du reste, puisque mon avocat lui-même, n'a pas saisi le point capital, selon moi.

"Je prenais un p'tit coup, c'est un tort. Mais quand on n'a pas été à l'école et que vos parents n'ont jamais insisté pour vous faire donner de l'instruction, et qu'enfin on ne sait pas même lire, faut ben faire quéque chose pour se désennuyer, une fois la journée du rude travail terminée, pas vrai? Donc, je prenais un p'tit coup et ce soir-là, j'en avais pris plusieurs.

"Ma femme qu'est une bonne femme, ne put pas sentir la boisson. A-t-elle eu tort ce soir-là, de ne pas me lire ce qu'il y avait de marqué sur le billet que venait de lui donner devant moi le fils du voisin? C'est peut-être qu'elle me pensait trop saoul pour comprendre. Toujours est-il que j'étais excité d'avance par les commérages de quelques camarades peu charitables et "lancés" comme moi, ne me rendant pas compte que ma Louise était ben obligée d'emprunter pour nourrir les p'tits, puisque je n'apportais plus d'argent à la maison.

"Bref, je lui arrachai des mains le papier que je ne pus lire, et je m'imaginai que ce devait être quéque rendez-vous... ah, ce qu'on est bête quand on a un coup de trop. Et comme je venais de lancer à la tête de la mère de mes enfants une de ces injures qui fouettent, au lieu de me dire que le maudit papier ne contenait qu'une garantie de paiement pour le boucher,

elle se contenta de hausser les épaules et de me crier: "A ton aise mon bonhomme, crois ce que tu voudras."

"C'en était trop; je me sentis provoqué. Les yeux injectés de sang et la lèvre écumante, je sortis sur la galerie où, justement, je rencontrais mon voisin. Ma taille vous dit quelle est ma force. En deux tours de main j'avais terrassé mon homme pris à l'improviste, et en moins de temps qu'il en faut pour le dire, je l'avais étranglé et jeté par-dessus le garde-fou de la galerie. Il tomba comme une masse et se fracassa si bien le crâne qu'on retrouva des fragments de sa cervelle à dix pieds plus loin. Voilà l'histoire. Vous savez le reste: mon arrestation, mon procès qui fut court, ma condamnation.

"Voyons, monsieur le geôlier, entre nous, si j'avais eu un peu d'instruction, si j'avais pu seulement lire ce qu'il y avait d'écrit sur ce secré papier adressé à ma femme, surtout si je ne m'étais pas saoulé pour me désennuyer, croyez-vous que tout cela serait arrivé? Ne croyez-vous pas que si l'on m'avait forcé d'aller à l'école quand j'étais jeune, je serais où je suis maintenant? Je ne suis pas plus bête qu'un autre et j'aurais au moins appris à lire.

"Mais, je bavarde, et peut-être que vous aimeriez, vous aussi, aller réveillonner après la messe de minuit. Une simple prière et j'ai fini.

"Mon p'tit dernier, monsieur le tourne-clef, a six ans; il est joli comme un amour. La veille de mon crime, il me demandait pour la vingtième fois peut-être, un bel ABC avec des images. Avec tout l'argent que j'ai bu, j'aurais bien pu le lui donner, mais aujourd'hui que ma famille vit de la charité publique, ça n'est plus possible. Monsieur le geôlier si vous avez une générosité à faire à un homme qui va mourir comme un brave, donnez donc

à mon petit Paul, le bel A B C qu'il me demandait et que je lui ai si bêtement refusé. Ce sera ses étrennes. Et puisque vous savez écrire, écrivez donc dedans, que son père est mort de n'avoir pas eu la chance d'être instruit. Ecrivez aussi à ma femme que je l'embrasse bien fort pour la dernière fois, ainsi que tous mes enfants et que je leur demande pardon. Bonsoir et merci monsieur le geôlier, l'Enfant Jésus qui est bon, vous revaudra ça."

☆☆☆

Et, tandis qu'au dehors, le clocher jetait dans le silence de cette nuit de Noël, la parole humanitaire: "Paix aux hommes de bonne volonté", le brave geôlier frappait à la porte de la femme du condamné et lui remettait l'alphabet à images que le matin même, il avait acheté pour sa propre fillette, confiant qu'il lui serait tenu compte un jour du sacrifice accompli.

☆☆☆

Ah! ce qu'on était triste ce lendemain matin, chez les Guénette. Seul, le petit Paul (ce n'est pas à six ans que l'on comprend les tragédies de la vie brutale) — avait dormi à poings fermés, aux côtés du bel A B C à images, apporté par le geôlier, dernier cadeau de papa qui allait mourir.

Mourir, le gibet, la misère, le déshonneur... Des mots qui ne devaient pas être bien gais, sans doute, puisqu'ils faisaient pleurer sa mère et sa grande soeur et aussi lui-même, par contagion, mais les images étaient si jolies dans l'A B C tout neuf. Comme il allait bien apprendre, comme il allait s'instruire et comme son papa serait heureux au ciel. Si loin! Si haut! Il dormit et sa bouche entr'ouverte souriait aux anges.

Il dormit cependant que dans le logis, deux femmes au coeur humain et bon, sanglottaient et priaient pour l'autre là-bas, crevant la faim et grelottant, les rares couvertures ayant été étendues sur bébé afin de le tenir bien au chaud.

Vers cinq heures, les cloches tintèrent pour la première messe. Une voisine charitable, Madame Labelle, vint garder la maison afin de permettre à la femme et à la fille du condamné d'aller communier à cette messe matinale, où il n'y aurait pas grand monde pour les montrer au doigt.

On a beau avoir la foi des martyrs de l'ancienne Rome et se trouver dans la minute extatique où une destinée terrible et prévue va se jouer, le coeur humain n'est pas moins en proie à l'orgueil légitime de tous ceux qu'un atavisme vicieux n'a pas complètement dégénérés.

Et malgré le froid sibérien qui brûlait et tirait les larmes des yeux, les deux femmes allaient vers le temple, satisfaites tout de même de ne rencontrer que quelques rares ombres inconnues sur la route. Ah! cette messe qu'elles entendaient en même temps que "l'autre", dans son cachot, là-bas, dite à une petite chapelle latérale par un humble ministre du Seigneur et desservie par un unique bambin à peine plus haut que le petit Paul, quel souvenir impérissable à jamais! Cette messe suprême, presque à la veille de l'instant terrible, brutal, indéniable...

## CHAPITRE DEUXIEME

### L'IMPOSSIBLE VOCATION

Au moment où la sauterie des Rois battait son plein chez Procul Rochon, dans le haut de la Belle Rivière, surnommé le "trou", un endroit où il ne passe pas l'ombre d'un ruisseau, alors que Titoine Guer-



non, le violoneux, venait de lancer son "en place pour le cotillon des gigues à huit, au jour, au jour", — et que les couples enlacés se trémoussaient comme des possédés dans une gaieté bruyante et communicative, Jacques Thibault, qu'on appelait "le monsieur" parce qu'il faisait son droit à Montréal, s'approcha de la jeune institutrice, isolée et comme dépaysée, dans un coin de la grande salle, et lui dit :

— Mademoiselle Jeanne, vous êtes triste et seule, ce soir, alors qu'ici tout le monde est gai; voulez-vous que nous causions?

— Si vous voulez, fit la jeune fille, seulement...

— Seulement, quoi?

— Voilà. J'aurais mieux fait de ne pas venir ici.

— Jeanne, ce n'est pas bien de me cacher votre gros chagrin.

— Non, monsieur Jacques, ce mariage est complètement impossible, oubliez-moi.

— Mais vous m'aviez laissé espérer.

— Oh! une heure d'égarément dont je conserverai sans doute le souvenir, mais je vous en prie, il faut oublier celle qui n'aura fait que passer dans votre vie.

— Et, pauvre victime de la méchanceté humaine, si je vous disais la cause de votre tristesse?

— Comment, vous sauriez?...

— Oui, je sais, hélas! qu'au lieu de vous appeler Jeanne Lebrun vous portez un autre nom, et c'est justement pour cela que...

— Alors, monsieur Jacques, plus un mot, s'il vous reste encore un peu de respect pour la fille du malheureux..."

☆☆☆

Et, pendant ce dialogue à voix basse qui détonnait si étrangement au milieu de cette grosse gaieté, les commérages allaient leur train parmi celles qui ne dan-



Au moment où la sauterie des Rois battait son plein...

saient pas et qui, dans la cuisine, fricotèrent le déjeûner du matin. Les gens de Sainte-Scholastique étaient bien décidés à fêter les Rois jusqu'au jour.

Il y avait là: Scholastique "Ignace", puis Scholastique "Minouche", du petit village d'en bas, la vieille Piétane qu'on surnommait "la patte d'argent", aussi

Stéphanie Croteau qui n'avait pas sa pareille pour la fabrication des tartes "à la farlouché". Et ces quatre femmes jasaient, potinaient, bien au fait de tout ce qui se passait chez le voisin à quatre lieues à la ronde.

Mais, ce fut bien pis quand des hommes, fatigués de danser, entrèrent, histoire de se rafraîchir, de fumer une pipe et de taquiner les "créatures".

— Quiens, v'là Ti-Louis Légaré, l'ramasseur de cendres, il est toujours plein d'histoires.

— Oui, pis il est avec Bardas Cloutier, du bord de Saint-Canut, un autre qu'est pas "manchot", non plus.

— Eh! dis donc, toé, le grand Moïse Dagenais, l'gardeux de chiens à l'église, c'est-y que monsieur le curé t'a sermoné que tu t'sauves tant de nous?

— Apparence qu'on s'amuse à côté, pas vrai?

— Oh! pour sûr. Il y a bien la petite Lebrun qui ne danse pas et qui fait sa sucrée, même qu'elle a refusé la fève qui la faisait reine pour la nuit; en v'là-t-y des manières. Oh! à part ça, on s'amuse.

— A propos de Jeanne Lebrun, sais-tu une chose, Stéphanie? Non, hein! eh bien, y paraît qu'est pas son nom et qu'est à cause de son père qu'a été pendu à Montréal, qu'elle a changé.

— Pas vrai?...

— C'est comme je te dis. C'est la grande Marie-Louise qui m'a appris ça tantôt. Tout de même, ça doit pas être commode d'être gaie quand on a une pareille affliction dans sa famille.

— Mais comment la Marie-Louise a-t-elle pu apprendre ce secret-là. Ça doit toujours pas être la demoiselle qui y a dit?

— Eh, non, pas fine, c'est Ti-Jules à la mère Morache qu'a su ça à la ville ous-

qu'y fréquente la fille d'une voisine de chez les Guénette, — c'est le nom de la petite Lebrun — les jaseries, tu sais ben, c'est à la ville comme par icitte.

— En tout cas, les femmes, dit le grand Leblanc qui venait de se verser une rasade de whisky blanc, qu'a soye la fille de qui que ce soit, assassin ou bandit, n'empêche pas que la petite Lebrun est bougrement gentille, et douce, et honnête, et dévouée, et instruite, et réservée...

— R'gard' moé le donc, lui, ce grand efflanqué, si on ne dirait pas qu'il est amoureux à c'theure...

— Ah! non, vrai là, dit le grand Leblanc, en toussant bien fort, elle est ben trop demoiselle pour moé et quant à me r'garde ça m'intimide et j'dis pus rien.

.. .. .

Sainte-Scholastique, 7 janvier  
A Madame Pierre Guénette,  
Montréal.

Ma chère mère,

"Il est près de quatre heures du matin, "et comme je n'ai pas sommeil, j'ai décidé de te faire part du dernier de mes "chagrins, ainsi que de la décision bien "arrêtée que je viens de prendre. Surtout, "ne t'angoisse pas inutilement, puisque "toute la famille, et toi aussi, n'en pourrez tirer qu'un bénéfice tangible. Voilà.

"J'ai décidé de retourner à la ville où "de nouveau je travaillerai comme servante. J'aurais sans doute préféré rester institutrice, mais nous sommes voués "au malheur et il y a toujours des indigents qui finissent par découvrir la fille "du pendu sous celle qui s'efforce de porter aussi dignement que possible le nom "de Jeanne Lebrun.

"En changeant de nouveau de localité, "j'aurais pu continuer l'enseignement, "peut-être, car je suis dans les bonnes grâ-

“ces de monsieur l'inspecteur; mais c'est  
 “la troisième paroisse que je fais, et c'est  
 “toujours à recommencer. Du reste, c'est  
 “dur va, de se dévouer tout le temps pour  
 “ne pas même gagner cent dollars par an.  
 “Seule au monde, j'aurais peut-être pu  
 “persévérer, car je ne suis pas exigeante;  
 “mais il y a vous autres, mes chéris, vous  
 “autres qui endurez souvent plus de misère  
 “que vous ne pouvez en supporter. Voistu,  
 “mère, il a tant regretté son manque  
 “d'instruction, surtout il l'a payé si cher;  
 “il a tant voulu que ses enfants fussent  
 “instruits que je m'étais éprise de la noble  
 “mission de l'enseignement.

“Tu sais tout ce qu'a fait la petite ignorante  
 “que j'étais. J'ai servi les autres, j'ai  
 “travaillé jour et nuit, ne dédaignant aucun  
 “gros ouvrage; j'ai usé mes jeunes yeux  
 “et j'ai terni mon teint par les veilles  
 “prolongées, mais je l'ai décroché ce  
 “fameux diplôme. J'étais enfin institutrice.  
 “J'instruirais les tout petits et j'en  
 “empêcherais peut-être quelques-uns de  
 “finir comme notre pauvre disparu...

“Eh! oui, c'est cette vocation tant voulue  
 “et aimée que j'abandonne parce qu'elle  
 “ne nourrit pas “sa femme”; ah, mère,  
 “si tu pouvais savoir! Institutrice à St-Simon,  
 “un humble hameau, vingt-six élèves  
 “en tout, assez dociles, mais sans talents,  
 “et il faut leur enseigner, sans grandes  
 “miracles, sans le moindre objet qui  
 “frappe la vue et grave la leçon dans l'intelligence.  
 “On est trop pauvre, c'est triste! Et quand  
 “on s'est bien épuisée comme cela, toute la  
 “journée, il faut balayer la classe, parfois  
 “la laver, fendre son propre bois d'hiver,  
 “voir au feu, se faire un peu de cuisine,  
 “corriger des devoirs et rapiécer vieilles  
 “robes et vieux manteaux puisque l'argent  
 “manque pour acheter du neuf.

“Et, dire que malgré toutes ces priva-

“tions, c'est à peine si on parvient à envoyer  
 “quelques sous par-ci, par-là, à ceux qu'on  
 “aime et qui sont loin.

“Et puis, tu sais, je préfère encore être  
 “servante à Montréal; non seulement parce  
 “que qu'on gagne plus cher que dans l'enseignement,  
 “mais parce qu'au moins, dans la grande  
 “ville, on ne viendra pas me relancer et  
 “que je pourrai passer ignorée et inaperçue.

“Tiens une autre confidence, la seule et  
 “dernière de ma triste vie de célibataire.  
 “Hier soir, on m'a proposé le mariage malgré  
 “notre secret” qu'on avait appris. Je ne  
 “cacherais pas que mon cœur jeune encore  
 “a battu bien fort aux bonnes paroles de  
 “Jacques Thibault qui me paraît généreux  
 “et bon. J'ai même, pendant quelques  
 “minutes, revécu par le souvenir certaines  
 “promenades le long des sentiers perdus,  
 “par les beaux soirs d'automne, alors que  
 “pour tous je n'étais encore que Jeanne  
 “Lebrun tout court. Mais ma raison a vite  
 “pris le dessus et je me suis dit que je  
 “n'avais pas le droit d'imposer notre  
 “malheureux passé à ce jeune homme de  
 “grand avenir. Ah! le bonheur et les rêves,  
 “ça n'est pas fait pour nous autres...

“Attends-moi donc ces jours-ci, avec  
 “armes et bagages, et embrasse bien pour  
 “moi, notre cher Paul, qui, je l'espère,  
 “doit commencer à être instruit. A bientôt.

“Ta fille qui t'aime bien,

“Jeanne.”

## CHAPITRE TROISIEME

### L'INSULTE

Enrichi par le “boom” de l'immeuble,  
 ayant surtout su tirer profit de transactions  
 plus ou moins honnêtes, président d'un  
 syndicat détenteur d'une infinité de

lots qu'on vendait à des conditions rigoureusement draconiennes au pauvre monde, parvenu dans toute l'acception du mot, même au point d'avoir donné à son nom une tournure anglaise, Aristide Joli, qui se faisait appeler Jolly, habitait une somptueuse résidence de la côte Saint-Antoine, menant grand train de vie, ayant chevaux, cocher, limousine, "touring car", chauffeur, et le tout à l'avenant. Maintenant qu'il était lancé, Aristide n'avait plus qu'une ambition: devenir échevin, puis député, puis pourquoi pas maire de Montréal? Médéric Martin y était bien parvenu, bien qu'il ne fut que "cigariste". "Il n'y a rien comme de savoir *se placer les pieds*, répétait-il à chaque instant, au club, au théâtre, dans les "bars". Son intérieur se distinguait par un luxe criard, et sa femme ainsi que ses filles étalaient des toilettes les faisant parfois passer pour des excentriques. Son fils, sortant à peine du collège, mais déjà vadrouilleur, sur les conseils de son père, avait décidé, depuis deux ans de remplacer son prénom Eugène, par celui de Chamberlain, combien plus aristocratique.

Or, Chamberlain Jolly était un jeune "snob" de la belle eau, et il affichait déjà les précoces symptômes du parfait voyou.

C'est dans ce milieu commun et tapageur que Jeanne Lebrun, qui avait abandonné l'enseignement depuis bientôt neuf ans, s'était résignée à prendre du service. La position était surtout lucrative et permettait à l'honnête fille d'aider sa mère, vieillie et infirme, et à payer les cours de son frère Paul, qui venait de commencer à étudier la médecine.

Les années avaient passé tristes pour Jeanne qui avait parfois rêvé d'une autre mission que celle de servir les riches, mais elle s'était consolée à la pensée que le voeu paternel était en partie réalisé, puisque le

petit Paul d'autrefois était parvenu à s'instruire, et que demain, personne ne se souviendrait des Guénette, en saluant le docteur Paul Lebrun. Mais, il en avait fallu du courage, de l'endurance et de la persévérance pour atteindre ce but si ardemment voulu.

Et pourtant, malgré le voisinage de la trentaine, malgré mille fatigues, veilles et déceptions, Jeanne Lebrun avait pu conserver son apparence de jeunesse. De taille moyenne, plutôt délicate, elle avait la figure encore très fraîche, une figure extraordinaire, éclairée, presque illuminée par des yeux gris profonds, laissant lire de prime abord, de la franchise et de la bonté, mais aussi une rare fermeté de caractère. Et comme elle s'habillait avec simplicité, mais avec une remarquable distinction, Jeanne Lebrun eût pu, si elle eût voulu s'en donner la peine, changer de condition et se faire servir à son tour, elle qu'avait tant servi les autres.

Mais, au plus profond de son coeur, toujours vivace, le souvenir de Jacques Thibault, maintenant beau capitaine, parti pour la grande guerre, était resté. Elle avait bien pu, par héroïsme et dans la crainte de lui imposer le triste passé de sa famille qu'il eût été obligé de traîner comme un boulet, dans la vie, repousser jadis la générosité d'un geste qui s'annonçait sincère, mais elle n'avait pas oublié l'enivrante douceur d'un aveu, échappé de lèvres ardents et éloquentes, certain soir, et son front portait encore, pour elle seule, l'empreinte du seul baiser que, si chastement elle avait reçu.

Oui, Jeanne Lebrun était encore si jolie que depuis quelques jours, le fils de ses maîtres, ce blanc-bec de Chamberlain, la suivait un peu trop. Trop honnête et trop réservée, et aussi trop bonne pour supposer même l'existence de la perversité, elle

ne s'était pas aperçue de l'effet qu'elle produisait sur le jeune homme.

De son côté, Chamberlain Jolly, qui n'avait jamais appris la délicatesse et le respect dans les milieux où il avait vécu, n'attendait que l'occasion pour risquer une conquête qu'il s'imaginait facile.

Aussi, ce soir-là, lorsqu'elle se sentit ser- rer par la taille et embrassée goulument dans le cou, Jeanne Lebrun fut tellement surprise et saisie qu'elle faillit d'abord s'évanouir. Et comme le polisson prenait cette passivité pour un consentement et continuait ses agaceries, il reçut cette fois un soufflet bien appliqué qui le fit s'éloigner en proférant des menaces.

Honteuse, comme si elle eut commis une mauvaise action, Jeanne gagna sa chambre, et la figure enfouie dans son oreiller, elle sanglota. Ainsi, elle avait été honnête et droite, elle n'avait jamais voulu songer à l'amour, encore moins au plaisir ou à la passion, et dans son esprit de devoir et de sacrifice elle avait toujours dominé ses sens, et c'était pour avoir toujours su rester telle qu'un voyou sans vergogne venait de la rudoyer d'une façon ignoble. C'en était trop, et l'on verrait bien si elle ne quitterait pas sur l'heure ce toit désormais inhospitalier. Et ayant séché ses larmes, Jeanne commença à préparer ses malles.

☆☆☆

Habitué à des conquêtes faciles, Chamberlain Jolly ne comprit pas qu'il avait mérité la correction reçue, et bien décidé à se venger sur l'heure, il s'en fut trouver sa mère. Il ne lui expliqua pas, bien entendu, ce qui s'était passé, mais il lui apprit ce détail qu'il tenait d'un camarade, à savoir que Jeanne Lebrun avait un autre nom, et qu'elle appartenait à une famille de bandits et d'assassins, dont le

chef avait été pendu, il y avait plusieurs années. Bref, il était de la dernière imprudence de garder une telle servante, à cause des bijoux et de l'argenterie.

Il arrangea si bien son histoire, que sa mère décida d'aller sur l'heure, congédier Jeanne Lebrun.

Tandis que le vaurien était en train de dégoiser contre l'honnête fille qui l'avait souffleté, celle-ci terminait ses malles et se disposait à quitter la maison, lorsque son frère Paul se présenta. Il portait l'uniforme et venait faire ses adieux à sa soeur, car son bataillon partait le lendemain pour le front. La nouvelle du départ si subit de son frère fit oublier à Jeanne son propre chagrin. Elle essaya d'avoir la figure plus avenante pour ce frère qu'elle avait tant aimé, pour qui elle avait tant sacrifié, et qui, à son tour, partait bravement, risquant sa vie pour la défense de la patrie.

Et, ce fut à la minute précise où le frère et la soeur se tenaient étroitement enlacés, qu'une voix de mégère s'écria derrière eux :

— C'est cela, dans les bras d'un soldat maintenant; vous allez bien, mademoiselle Lebrun.

— Ce soldat est mon frère, dit Jeanne, et il part pour la France.

— Son frère! On connaît ça, dit aigrement madame Jolly. Un frère et une soeur ne s'embrassent pas comme cela.

— En tout cas, madame, j'allais vous prévenir que je quittais votre maison.

— Parce que?...

— Parce que votre fils vient de me manquer odieusement de respect.

— Vous osez accuser mon fils! Tenez, vous n'êtes qu'une pas grand'chose. Je vous chasse, fille de bandit, fille de pendu, gibier de potence.

Et cette fois, ce fut écrasée de honte et

de douleur que la malheureuse Jeanne Lebrun s'enfonça dans la nuit sombre, accrochée péniblement au bras de son frère, de son conscrit tant aimé!

## CHAPITRE QUATRIEME

### AU SERVICE DE LA CROIX-ROUGE

Jeanne était heureuse, enfin!

Et son bonheur lui était venu comme dans un rêve.

De fait, il lui semblait si irréel qu'elle craignait de le perdre à jamais.

Comme elle aurait voulu pouvoir l'enchaîner, si elle avait pu, et comme l'orfèvre des poètes, lui forger des mailles d'airain.

Etait-ce bien elle, Jeanne Lebrun, l'humble institutrice ridiculisée et ne gagnant pas son sel; Jeanne Lebrun, plus tard servante, insultée et chassée parce qu'elle était aussi la fille de celui *qui était mort pour n'avoir pas eu la chance d'être instruit*, Jeanne Lebrun qui avait piétiné son cœur pendant dix ans et enfoui son grand secret d'amour tout au fond d'elle-même; Jeanne Lebrun devenue tout à coup infirmière de la Croix-Rouge, puis l'épouse du plus valeureux et du plus brave de tous les officiers du 22<sup>ÈME</sup> Bataillon, de son héros splendide, de ce Jacques Thibault qu'elle avait retrouvé sur un brancard, qu'elle avait disputé à la mort, qui l'avait épousée dans une chapelle improvisée du front, au milieu de l'épouvantable concert de la mitraille boche, de ce soldat de fière allure qui allait être bientôt papa, selon qu'elle avait pu s'en rendre compte le matin!

Etait-ce bien elle?

Ah! toute cette série d'événements imprévus survenus après son honteux départ de chez les Jolly, avec son frère Paul,

alors conscrit, puis infirmier dans le même hôpital qu'elle, mais hélas! prisonnier des Allemands depuis huit jours. Et ce mariage, ce rêve d'amour qui se réalisait comme cela, dans un décor et des circonstances si extraordinaires!

Le bonheur, cela existe donc parfois pour les malheureux, les petits, les bafoués? Mais, c'est chose si fragile qu'il faut le défendre contre tout, contre la mort même! La mort, c'est pourtant vrai qu'elle rôdait et guettait au milieu des êtres et des choses, dans cette ambulance de première ligne, si près du front.

Mais, non, la mort ne défesait pas ce que la vie avait été si lente à donner à ces deux âmes.

Donc Jeanne Lebrun était sans doute inquiète, mais elle était surtout heureuse; heureuse malgré la guerre, malgré la souffrance ambiante. Et elle comptait les heures puisque le lendemain était jour de relève, et qu'elle aurait sûrement la visite de son mari, de son Jacques bien à elle.

☆☆☆

Elle en était là de ses réflexions, semblant ne pas réaliser que depuis quelques heures le fracas de la canonnade avait augmenté d'une manière effroyable. Les grosses pièces à longue portée grondaient à des intervalles, se rapprochant de plus en plus; au tonner lointain des Hovitzers prussiens répondait la détonation bien connue des '75 français, terreur des barbares. Puis, aux instants de répit de ce dialogue meurtrier, on entendait tout près, des vols métalliques d'aéroplanes éclaireurs, le sifflement bien connu ou la plainte stridente des obus déchirant l'air. Cette clameur et ce fracas devaient certainement indiquer qu'un engagement d'une extrême violence se livrait à quelques mil-

les plus loin. Mais Jeanne, toute absorbée dans sa méditation, et habituée du reste à l'immense voix du carnage, ne pensait qu'à son Jacques, à qui, tantôt, elle apprendrait l'heureuse nouvelle.

Une voix connue la tira de sa rêverie.

— Madame, disait une jeune infirmière,

il s'agit cette fois d'un engagement terrible, et les premiers convois de blessés arrivent.

— Bien, j'y vais, Marie.

— C'est que le 22<sup>ÈME</sup> est encore à l'honneur, et il vaudrait peut-être mieux...

— Ils m'ont tué mon mari, les lâches?

— Non, madame, mais le capitaine Thibault est brave et il se trouve parmi les premiers blessés qu'on apporte. On le dirige ici. Les chirurgiens ainsi que l'aumônier l'accompagnent.

Au même instant, la porte s'ouvrait, et lorsque Jeanne vit sur un brancard, celui qui était toute sa vie, ensanglanté, privé de sentiments et si pâle, elle crut qu'elle allait tomber et mourir avant lui. On lui porta secours et, lorsqu'elle revint à elle, Jacques était dans un lit, souffrant de deux affreuses blessures, l'une au côté, l'autre à la tête, cette dernière l'ayant rendu presque aveugle. Jeanne dit à l'infirmière de service qu'elle la remplacerait et que c'était son devoir à elle de soigner son cher blessé.

Cette dernière se retira après avoir informé Jeanne que les médecins avaient défendu au capitaine Jacques, de



Au même instant, la porte s'ouvrit...

bouger ou de parler, à cause de la très grave opération qu'il devait subir le lendemain.

Après quelques instants de silence, Jacques, qui avait entendu le bref dialogue à voix presque basse et qui avait compris qu'il se trouvait seul avec sa femme, appela doucement celle-ci à son chevet :

— Non, il ne faut pas m'empêcher de parler, dit-il. Cette fois, ma bien-aimée, j'ai mon compte. Dans quelques instants, ce sera fini, je le sens. Seulement, comme je ne puis te voir, mets ta main dans la mienne, afin que sa tendre pression me dise le suprême adieu. Ecoute ce que j'ai à te dire, sois forte et hâtons-nous."

Des larmes brûlantes sillonnaient les joues de Jeanne qui insistait cependant pour que son mari écoutât les médecins.

— Non, reprit celui-ci, demain, je serai mort pour la France et pour la grande cause. C'est à Courcelette que nous venons d'attaquer qu'ils m'ont ainsi équipés, les brigands ! Pense donc, un ordre d'attaquer en plein jour, dans une lutte corps à corps... Ah ! on savait bien qu'on avait affaire à des Canadiens-Français, et que nos gas ne reculeraient pas devant la témérité du coup. J'ai ordonné à mes hommes de vider leur gourde, et c'est en fredonnant des refrains de chez nous, même en sacrant un brin contre ces cochons de Prussiens, que nous sommes allés au-devant de la mort. Dès que nous eûmes franchi le parapet, ça chauffait en diable, mais j'ai confiance que Courcelette nous appartient déjà... Moi, je n'ai pas eu de chance, une grenade boche m'a ainsi équipé... Qu'est-ce que tu veux, il faut bien qu'il en meure..."

Jacques avait trop parlé ; il eut une brève syncope. Jeanne le ranima et lui ordonna de se taire cette fois. Puis, afin de l'empêcher de recommencer tout effort fatal,

elle parla à son tour, doucement, tendrement. Et sa voix arrivait comme une carresse bienfaisante aux oreilles de Jacques, lointaine, mais si consolante.

Elle lui disait comme aux enfant, que s'il était bien sage, il guérirait, et qu'alors, ayant fait plus que son devoir pour sa patrie, ils s'en iraient tous les deux, — pour quoi pas tous les trois — et la main de Jacques pressa celle de Jeanne en apprenant qu'il serait père dans quelques mois — ils s'en iraient tous les deux au pays, là-bas.

Puis elle lui expliqua comment tous les deux, ils sauraient apprendre à lire au rejeton, né de la guerre, dans le même A. B. C. à images qui avait servi à son pauvre frère Paul, maintenant aux mains des ennemis. Ah ! comme il serait content là-haut, le pauvre grand-père qui l'avait payé si cher, ce cadeau à son fils. Puis elle lui dit encore mille autres choses, joignant les mots d'amour les plus éloquents aux rêves d'avenir. Sa voix était comme une musique ardente, passionnée, vibrante.

☆☆☆

Or, comme le soir tombait et que le bruit de la mitraille ne faiblissait pas encore, Jacques eut une crise de fièvre aiguë, et dans son délire, il criait : "C'est nous, ceux de Québec, ceux qu'on traite de lâches parce qu'on ne sait pas ! Nous ne craignons pas les balles et les obus ! C'est nous dont on réclame les poitrines et la vaillance lorsqu'il s'agit d'une victoire à disputer avec du sang. C'est nous les Canadiens-Français, nous voici ! En avant ! sus au Boche ! tue, tue, sans pitié !... C'est pour sauver le monde... Vive la France ! Jeanne, tout mon amour vers toi... Tu apprendras à mon fils à aimer la France... Crie avec moi : "Vive la Liberté et vive la Fran....."



A ce moment une formidable détonation se produisit et l'hôpital de première ligne s'écroula, entraînant dans les décombres, tous les êtres humains qu'il contenait.

Le Boche, une fois de plus, n'avait pas respecté le drapeau de la Croix-Rouge, et l'un de ses aviateurs avait trouvé extrêmement héroïque le geste qui tuait des blessés et des mourants, avec les nobles femmes qui les soignaient .

☆☆☆

Après toute une nuit de fouilles angoissantes parmi les cris et les plaintes des agonisants, on retrouvait dans une espèce d'appentis ménagé par hasard sous les monceaux de débris, le cadavre du capitaine Jacques Thibault. Une jeune femme, couverte de plâtre et de poussière, mais ne paraissant pas autrement blessée, assise dans ce désordre, tenait dans ses bras la tête du héros, faisant mine de le bercer et chantait sur un ton de mélodie navrante :

*"B-a, ba; B-o, bo; D-o, do,  
 "Fais dodo, mon cher trésor.  
 "C'est dans le bel A.B.C.,  
 "Tout agrémenté d'images,  
 "Cadeau suprême d'un pendu,  
 "Qu'on apprendra à lire bientôt.  
 "D-o, do, ah! oui, fais bien dodo.  
 "Il faudra nous instruire,  
 "Mon bon ami Pierrot,  
 "A la claire fontaine,  
 "Afin de laver plus tard  
 "La tare de famille,  
 "Et de pouvoir écrire  
 "Que le capitaine Jacques Thibault  
 "Est tombé en héros  
 "En criant: "Vive la France!"  
 "B-a, ba; D-o, do,  
 "Mon fils, fait bien do-do."*

.. .. .  
 Et docilement, la pauvre folle se laissa tirer des ruines parce qu'on lui promettait d'aller coucher son "grand enfant" sur un beau lit tout blanc, où il dormirait longtemps, longtemps, dans la gloire, la délivrance...



## LES PROCES CONTRE LES ANIMAUX

IL FUT un temps où les tribunaux de divers pays d'Europe prononcèrent des condamnations contre les animaux. Cela se passait, bien entendu, au moyen âge, époque à laquelle régnaient de nombreuses superstitions, comme la croyance aux sorcières, aux secrets des alchimistes et au mauvais oeil.

Si le chat de votre voisine pénétrait dans la cuisine de votre maman et y volait un bifteck, jamais vos parents n'auraient l'idée de traîner ce chat devant les tribunaux.



Une truie condamnée à être pendue.

Car aujourd'hui, l'idée de faire comparaître un animal devant les juges, absolument comme un criminel ordinaire, semble si comique que l'on a peine à croire, vraiment, que cela ait jamais eu lieu. Pourtant, on trouve à la bibliothèque Nationale, à Paris, de nombreux documents qui contiennent les dispositifs de ces jugements et jusqu'aux mémoires des frais occasionnés par l'exécution des sentences prononcées.

Au XII<sup>e</sup> siècle, une truie, qui avait éventré et tué un enfant, fut condamnée par le tribunal de Falaise à avoir une patte coupée et à être ensuite pendue. Au cours de cette séance mémorable, dont le détail a inspiré à notre dessinateur la composition que nous plaçons sous vos yeux, la truie parut entre deux gens d'armes devant la cour assemblée. Le jugement eut lieu selon les règles. La truie, après avoir entendu le réquisitoire, entendit la plaidoirie de l'avocat chargé de sa défense.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, un cheval emballé, qui avait renversé et tué deux vieillards sur son passage, fut aussi mis à mort. Parmi les jugements les plus curieux, on trouve des "excommunications" prononcées par l'Eglise (car il y avait des tribunaux ecclésiastiques) contre des chenilles qui avaient commis de grands dégâts dans les récoltes. D'autres jugements furent prononcés contre des chats accusés de sorcellerie. Un jugement du tribunal de Bâle condamna un coq à être brûlé vif — et cela est encore plus risible — parce qu'il était accusé d'avoir pondu un oeuf.

— o —

## LA QUETEUSE INTELLIGENTE

UNE jeune fille d'une grande beauté faisait une quête pour les pauvres, à Paris. L'empereur Alexandre se trouvait alors en cette ville, et il va sans dire que notre gracieuse quêteuse ne l'oublia pas.

Le monarque des Russies s'empressa de lui donner vingt-cinq louis en disant : "Mademoiselle, c'est pour vos beaux yeux."

Alors la jeune fille tendit la main : "Maintenant, dit-elle, je vous demanderai quelque chose pour les pauvres," et Sa Majesté russe dû s'exécuter.



## CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

A Tous les Petits Garçons,

A Toutes les Petites Filles



Les vraies origines de l'histoire de la terre. — Comment les anciens ont été fort embarrassés pour s'expliquer l'histoire du monde. — Le grand mystère du monde souterrain. — Ce que les anciens pensaient du soleil. — Un homme pourrait-il donc tomber de la terre?

DANS un précédent numéro, nous avons laissé nos regards errer dans toutes les directions, en haut, vers les cieux, en bas vers les profondeurs de la mer. Il faut maintenant que nous prenions notre histoire à son commencement et que nous la racontions telle qu'elle s'est passée.

Cela va tout seul lorsqu'on parle d'une chose que l'on a vue, et qu'on la raconte telle qu'elle a eu lieu réellement; mais cela est bien différent, lorsqu'on n'y a pas assisté, qu'on est arrivé à la fin, pour ainsi dire, et qu'il faut deviner ce qui s'est passé d'après ce que l'on voit se produire au moment où l'on arrive.

Nous avons tous entendu parler de ces détectives habiles qui entrent dans une pièce où des voleurs ont cambriolé un coffre-fort, pour se rendre compte de ce qui s'est passé. Ils notent soigneusement tout ce qu'ils voient, examinent avec le plus grand soin un outil oublié par les voleurs, les empreintes de doigts sur la porte du coffre-fort et pour peu qu'ils soient habiles et heureux, ils reconstituent tout ce qui s'est passé, bien que personne n'ait vu les cambrioleurs à l'oeuvre.

C'est là à peu près ce que les savants ont à faire lorsqu'ils veulent raconter l'histoire de la terre et si nous voulons raconter cette histoire de manière convenable, nous devons faire ce que fait tout écrivain lorsqu'il raconte une histoire de détective.

Il commence par dire ce que le détective a pensé lorsqu'il est arrivé sur la scène du vol, et comment, au fur et à mesure qu'il a trouvé une chose, puis une autre, il a commencé à reconstituer d'un bout à l'autre ce qui s'est passé, jusqu'à ce que l'ensemble des faits se présente à lui comme s'il avait été tout le temps derrière la fenêtre à regarder ce qui se passait.

☆☆☆

Or l'histoire de la terre est bien plus mystérieuse, bien plus intéressante, bien plus mystérieuse, bien plus admirable que n'importe quelle histoire de détective écrite ou à écrire. Lorsque les anciens commencèrent à réfléchir sur ces questions, ils furent aisément induits en erreur.

Ils le furent justement parce que tout

cela semblait simple à expliquer, alors que la réalité était fort différente des apparences. Tant qu'ils ne se furent pas dégagés de ces notions erronées, ils ne purent faire aucun progrès. Figurez-vous que vous voulez monter dans votre chambre et que vous commencez par descendre à la cave. Il est bien certain que, quelque rapidité et quelque ardeur que vous mettiez à descendre, vous n'arriverez jamais à monter à l'étage supérieur en vous y prenant ainsi.

La vérité, c'est que vous avez fait fausse route, et que, de cette façon, on n'aboutit jamais à rien. Or les hommes firent fausse route lorsqu'ils tentèrent de s'expliquer l'histoire du monde.

Ce n'était pas de leur faute, car cette fausse route là paraissait être la bonne. C'étaient des hommes intelligents, mais plus ils travaillaient, plus ils rencontraient des difficultés. Les anciens croyaient que la terre était plate. Le premier homme qui chercha à s'expliquer le monde s'imagina naturellement qu'il y avait deux ou trois faits au moins dont il pouvait se servir comme de point de départ, et au sujet desquels il ne pouvait y avoir le moindre doute.

Pour commencer, il paraissait tout naturel que, bien qu'il y eut des montagnes et des vallées, la terre fut plate. Les montagnes et les vallées semblaient n'être que de simples reliefs ou des creux, tels qu'il en existe en petit sur une route, mal entretenue ou une pelouse mal roulée. En effet, quelque distance que vous parcouriez, votre tête restera toujours en haut et vos pieds seront toujours au bas de votre corps.

Vous n'arriverez jamais à un bord d'où vous puissiez tomber. La marche sur la terre, même quand on voyage dans un train, ne ressemble donc aucunement à la marche sur une grosse boule, ainsi que

vous le voyez faire par les acrobates au cirque.

Les anciens s'imaginèrent donc que tout était fort simple. D'abord, il y avait cette vaste terre s'étendant de tous côtés et nous offrant la surface plane sur laquelle nous vivons. Puis les hommes se figurèrent que tout ce qui existe dans le monde connu, soit au-dessus d'elle, comme le ciel, par exemple, soit au-dessous.

Il n'y avait pas moyen d'aller bien loin au-dessous, à cause de la difficulté qu'on éprouvait à creuser le sol. Mais encore, de même qu'il y avait un au-dessus, les hommes pensaient bien qu'il devait y avoir un au-dessous.

☆ ☆ ☆

Les anciens pensaient donc qu'il existait certaines parties du monde où l'on pourrait trouver des indications sur les régions souterraines. D'ailleurs ils découvrirent bientôt que l'intérieur de la terre était chaud et même en feu. Comment s'en aperçurent-ils?

Il existe par-ci par-là, à la surface du globe, de grands trous que l'on trouve généralement au sommet de certaines montagnes. Ces montagnes ont reçu un nom particulier que nous devons retenir: on les appelle des volcans, et les trous se nomment des cratères.

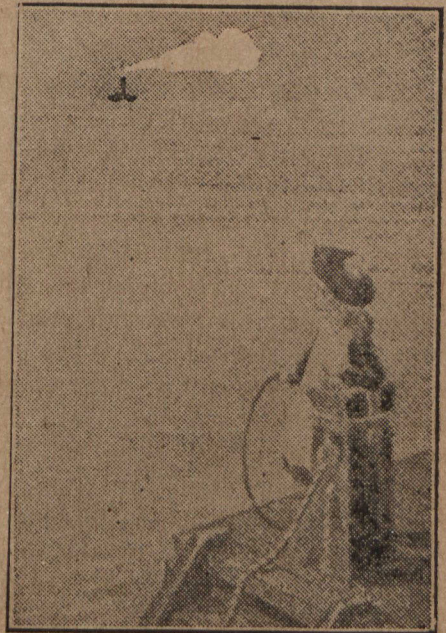
A de certains moments, le volcan se fâche, toutes sortes de choses montent de l'intérieur et sont projetées avec violence dans les airs. Or, ces choses qui sortent ainsi sont excessivement chaudes, et, en même temps qu'elles, sort une grande quantité de fumée noire.

Il paraissait donc probable que ce que les hommes appelaient le monde souterrain, c'est-à-dire la partie située au-dessous du niveau du sol, devait être un en-



La terre n'est pas plate comme une table, mais ronde comme une orange. On s'en aperçoit en voyant apparaître un

grimpait derrière une colline. Puis on voit le corps du navire apparaître et s'élever de plus en plus.



navire sur la mer. D'abord, on n'en voit que la fumée. Puis on aperçoit le sommet des mâts, comme si le navire

Si la terre était plate on verrait en même temps tout l'ensemble du bateau et non



pas la cheminée d'abord et le reste petit à petit.  
Mais on ne le voit pas ainsi, on le voit monter comme s'il



grimpait de l'autre côté d'une boule. Enfin le navire est tout entier dans le champ de notre vue.

droit très chaud, contenant probablement un feu éternel.

Nous voici donc arrivés à un point où se forme dans notre esprit une notion très claire de la surface aplatie sur laquelle nous vivons, du ciel qui est au-dessus d'elle et de la région cachée qui se trouve au-dessous.

Mais presque tout cela n'était qu'absurdité; et plus les hommes y croyaient, plus ils inventaient d'erreurs. On croyait donc que la terre était plate; on croyait aussi, sans avoir là-dessus l'ombre d'un doute, que la terre était immobile et toujours au repos. Comme nous ne sentons pas la terre bouger sous nos pieds, nous ne pouvons pas nous figurer qu'elle se déplace.

Si nous levons les yeux vers les étoiles et si nous les observons avec attention, de nuit en nuit, elles nous paraissent monter du bord de la mer, dans une direction que nous appelons l'est. Elles nous semblent ensuite parcourir le ciel d'un bout à l'autre de la terre, du côté que nous appelons l'ouest.

☆ ☆ ☆

Nous pouvons facilement constater, d'après nos observations de tous les jours, que le soleil paraît en faire autant. Le matin, de bonne heure, nous le trouvons à l'est, ensuite il parcourt le ciel et disparaît à l'ouest. On croyait que le grand foyer du soleil s'éteignait tous les soirs dans les eaux de l'occident, et que, d'une manière tout-à-fait mystérieuse, il traversait le monde souterrain, où il reprenait feu et se retrouvait au matin, à l'orient, prêt à recommencer son voyage.

Quoiqu'il pût arriver au soleil pendant la nuit, il paraissait tout au moins certain qu'il faisait bien ce que nous croyions

lui voir faire: qu'il se levait le matin, qu'il parcourait les cieux et qu'il se couchait le soir du côté opposé à celui où nous l'avions vu se lever. L'idée que la terre peut se déplacer elle-même semblait si ridicule que tout le monde en riait.

Mais enfin on eut l'idée qu'en dépit de tout ce qu'on pouvait penser, la terre n'était peut-être pas plate!

Quelques hommes hardis déclarèrent même que la terre n'était pas autre chose qu'une grosse boule, sur la surface de laquelle nous vivions. La plupart des gens rirent bien haut de cette idée. "Si la terre était une grosse boule", disaient-ils, "il nous serait possible de tourner autour, et de revenir à notre point de départ." Or, à cette époque, la seule partie du monde que connaissent les hommes était si petite, qu'elle n'était pour ainsi dire qu'un point à sa surface, et, au delà, ils n'en connaissaient rien.

De sorte que cette idée de partir hardiment dans une direction et de voyager toujours droit devant soi pour revenir au point de départ semblait parfaitement ridicule.

☆ ☆ ☆

Il y avait encore d'autres personnes qui prétendaient qu'il ne pouvait pas exister d'autres gens sur la partie inférieure de cette grosse boule, parce qu'ils ne pourraient s'y tenir et qu'ils en tomberaient. D'ailleurs, si c'était bien une boule, quiconque partant du sommet irait trop loin dans une direction finirait bientôt par glisser comme une petite poupée, tombant d'une grosse orange, jusqu'à ce qu'il en tombe tout-à-fait et disparaisse.

C'était là, le plus grand mystère, ou plutôt cela n'en paraissait pas un le moins du monde. On croyait tout simplement

que les gens qui prétendaient que la terre est une boule ne disaient que des bêtises.

Mais comme ceux-là ne cessaient de défendre leur opinion, en l'appuyant sur des raisonnements très sérieux, au bout d'un certain temps, les gens finirent par penser que cela pouvait être bien vrai. L'un de leurs meilleurs arguments était celui-ci. Lorsque vous observez un navire qui prend la mer pour gagner le large, il ne se conduit pas du tout comme il devrait le faire si la terre était plate. Supposons que la mer soit un champ plat et labouré, vous pourriez donc voir le bateau monter et descendre sur les vagues diminuant toujours de grandeur, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une tache et qu'il finisse par disparaître.

Mais ce n'est pas du tout ce qui se produit lorsqu'un navire prend la mer. Si nous l'observons avec attention, nous le voyons commencer à disparaître d'une manière assez curieuse. La coque—c'est-à-dire le corps du navire—disparaît d'abord, puis le bateau semble s'enfoncer toujours davantage, jusqu'à ce que nous n'apercevions plus que le sommet des mâts, puis, le sommet du mât le plus haut et puis plus rien.

Lorsqu'il a tout à fait disparu, le bateau est pourtant encore assez près de vous pour rester à la portée de notre vue, mais il est caché par quelque chose, qui cache d'abord les parties basses, puis le tout. C'est tout le contraire qui se passe, lorsque le navire apparaît à l'horizon et navigue vers la terre, ainsi que l'expliquent nos gravures.

— o —

Le 16 novembre 1885, Louis Riel, chef de la rébellion des métis du Nord-Ouest, était exécuté à Régina.

## “WISELAND”, L'ILE DE LA FOLIE

C'EST bien la plus extraordinaire et la plus fantastique colonie que l'on puisse rêver. L'imagination pourtant bizarre d'un romancier comme Edgar Poe n'aurait peut-être jamais osé la créer et cependant cette île existe réellement aux confins du Mexique, dans le golfe du même nom.

Un célèbre médecin aliéniste de San-Francisco, le docteur Frank Murray, après avoir fait de nombreuses études spéciales sur la folie, est arrivé à la conviction suivante :

Les fous, selon lui, ne deviennent tels que “parce qu'ils souffrent d'être et de se sentir des exceptions. Ils n'entretiennent de relations avec personne, personne ne veut en entretenir avec eux et leur folie, au lieu de diminuer, s'en augmente. De là aussi ce perpétuel et affolant monologue auquel ils ne cessent de se livrer toute leur vie.

Fort de cette conviction, le spécialiste prétend que si l'on sort les déments d'une société où tout le monde — sauf eux — a la même manière prétendue sage de mesurer et de peser les sentiments et les actes humains, et si l'on en forme une colonie toute spéciale où nul être réputé raisonnable n'interviendra, celle-ci deviendra une communauté parfaite.

Cette théorie toute particulière au docteur Murray, le praticien a voulu la mettre en pratique. N'ayant pas lui-même une assez grande fortune personnelle pour réaliser cette fantaisie, il ouvrit une souscription.

Les fonds affluèrent : parents, amis d'aliénés, savants, généreux bienfaiteurs, tout le monde voulut coopérer à cette bizarre expérience. Le célèbre aliéniste put alors faire l'acquisition, dernièrement, d'une petite île de six milles et demi de long sur

trois de large, située en pleine mer, à plusieurs milles au sud de la Nouvelle-Orléans. Il y établit la fantastique colonie de Wiseland.

C'est désormais la république des fous. Ceux-ci, au nombre de plusieurs centaines, y vivent dans la plus complète liberté, s'administrant, travaillant, circulant tout à leur guise, sans aucun contact étranger. On les a établis dans un grand nombre de fermes spécialement construites pour eux. Des instruments divers ont été mis à leur disposition et chacun s'adonne au métier qu'il exerçait primitivement. Il y a des cultivateurs, car la terre est très fertile, des boulangers, des bouchers, des maçons, des cordonniers, des cochers, une société d'approvisionnement tenue par des employés impeccables, en un mot, toute une colonie parfaite où l'on vit dans la plus grande tranquillité et où l'on se suffit à soi-même.

Comble de l'ironie, il y a même à Wiseland, un garde chargé de faire respecter les propriétés et en même temps chargé d'assurer le bon ordre.

De temps à autre le docteur, qu'on y vénère comme un dieu, va passer quelques heures dans cette terre de la folie. Il examine et attend avec impatience les résultats de son extravagante expérience.

— o —

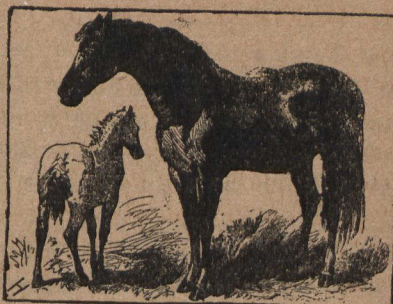
Les agents de chemins de fer, en contact continuel avec ce qui a trait à la voie ferrée et au public, sont mieux placés que quiconque pour se rendre compte des améliorations à apporter dans leur service. S'inspirant de cette idée, l'administration impériale des chemins de fer allemands a, depuis quelques années déjà, ouvert un crédit spécial pour rémunérer les inventions dues aux agents ou toute suggestion intéressante qu'ils sont amenés à faire.



Traité sur  
**Le CHEVAL**

et ses Maladies

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES



*Pour la Colique*

No 1. Prenez une once de laudanum  $1\frac{1}{2}$  once d'huile de térébenthine, mêlez et donnez en une seule dose, dans trois fois autant d'eau chaude.

No. 2. Acide sulfurique,  $1\frac{1}{2}$  once; laudanum, 1 once; essence de menthe, 2 onces, mélangez et secouez avant d'administrer.

*Pour l'emphysème pulmonaire*

No. 1. Une petite cuillerée de lobélie donnée dans les aliments une fois par jour durant une semaine et ensuite une ou deux fois par semaine, arrêtera la maladie pour quelque temps.

No. 2. Baume de copahu, 1 once; huile de térébenthine, 2 onces; gomme de sapin, 1 once; vinaigre de cidre, 16 onces; mélangez et donner une grande cuillerée une fois par jour.

No. 3. Salpêtre, 1 once; indigo,  $\frac{1}{2}$  once; eau de pluie, 4 pintes; mélangez et donnez une chopine deux fois par jour.

*Sabot contracté ou Pied fourbu*

No. 1. Prenez de la graisse molle, de la cire jaune, de l'huile de lin, de la térében-

thine de Venise et du goudron de Norvège; faites d'abord fondre la cire et ajoutez ensuite les autres ingrédients en les mélangeant soigneusement. Appliquez sur le sabot jusqu'à la naissance du poil une fois par jour.

No. 2. Benzine, 1 once; sel nitreux, 1 once; alcool, 3 onces; ammoniacque, 2 onces; térébenthine de Venise, 8 onces; mélangez et appliquez sur toute la surface du boulet jusqu'au poil, une fois par jour, durant dix jours, ensuite deux fois par semaine pendant quelque temps.

No. 3. Résine, 4 onces; saindoux, 8 onces; chauffez à petit feu; retirez ensuite du feu et ajoutez 1 once de vert de gris, remuez le tout pour l'empêcher de déborder; quand il est un peu refroidi ajoutez 2 onces d'huile de térébenthine. Appliquez sur le sabot depuis  $\frac{1}{2}$  pouce de la naissance du poil.

*Pour la crapaudine et les eaux aux jambes*

No. 1. Gomme de sapin, 4 onces; saindoux 4 onces. Remuez sur un feu tempéré et mélangez bien. Lavez soigneusement les plaies avec du savon de Castille avant d'appliquer.

No. 2. Sel de plomb, 2 onces; borax, 1 once; huile d'olive, 6 onces; mélangez et appliquez deux fois par jour, après avoir

Commencé dans le No de Janvier 1918.

lavé avec du savon de Castille et séché.

No. 3. Teinture de myrrhe, 2 onces; glycéline, 4 onces; teinture d'arnica, 2 onces. Mélangez soigneusement et appliquez deux ou trois fois par jour, après avoir nettoyé, comme ci-dessus, avec du savon de Castille.

No. 4. Prenez  $\frac{1}{2}$  once de vert-de-gris en poudre et une chopine de rhum ou d'esprit de preuve. Mélangez et appliquez une ou deux fois par jour. Ce remède est souverain pour les eaux aux jambes et la fièvre des marais.

#### *Coupures, Blessures et Plaies*

No. 1. Prenez 4 onces de saindoux, 4 onces de cire, 2 onces de résine, et  $\frac{1}{2}$  once d'acide carbolique; mixtionnez et faites fondre les trois premiers, et ajoutez ensuite l'acide carbolique, en remuant jusqu'à ce que le tout soit refroidi. Ce remède est excellent, pour l'homme aussi bien que le cheval.

No. 2. Teinture d'aloès, 1 once; teinture de myrrhe,  $\frac{1}{2}$  once; teinture d'opium,  $\frac{1}{2}$  once; mélangez et appliquez soir et matin.

No. 3. Acide carbolique, 1 once; eau douce, 1 pinte. Mélangez.

#### *Atrophie de l'Épaule*

No. 1. Cantharides, camphre et poivre de Cayenne, 1 once de chacun; alcool, 10 onces; huile de térébenthine, 6 onces; huile d'origan, 2 onces. Mélangez.

No. 2. Alcool, 16 onces; huile de térébenthine, 10 onces; muriate d'ammoniaque, 1 once. Mélangez.

No. 3. Alcool, eau, huile de térébenthine et savon mou, de chacun 1 chopine, et 6 onces de sel. Mélangez.

#### *Mal de Taupe et Fistule*

No. 1. Couperose, 1 drachme; vitriol bleu, 2 drachmes; sel de cuisine, 2 drachmes; vitriol blanc, 1 drachme. Mélangez et réduire en poudre fine. Remplissez le tuyau d'une plume d'oie de cette poudre, et poussez-la au fond du conduit, au moyen d'une petite baguette introduite dans le tuyau de la plume; répétez cette opération au bout de quatre jours; et deux ou trois jours après vous pouvez saisir le conduit et l'enlever facilement.

No. 2. Teinture d'opium, 1 drachme; potasse, 2 drachmes; eau, 1 once; mélangez, et quand la potasse est dissoute, injectez dans les conduits avec une petite seringue, les ayant préalablement nettoyés avec de l'eau de savon; répétez tous les deux jours jusqu'à ce que les conduits soient complètement détruits.

#### *Oestres*

Prenez 2 pintes de lait frais et 1 pinte de sirop, mêlez et donnez une dose; quinze ou vingt minutes après donnez 2 pintes de thé fort et chaud; et une demi-heure après le thé donnez une pinte d'huile de lin crue, ou du saindoux, à défaut d'huile.

#### *Onguent pour chevaux*

Cire jaune, 2 onces; résine, trois onces; saindoux, 4 onces; acide carbolique, 1 drachme; miel,  $\frac{1}{2}$  once: mixtionnez le tout et faites chauffer lentement jusqu'à ébullition, alors retirez du feu et ajoutez doucement une roquille d'huile de térébenthine, tout en continuant à remuer jusqu'à refroidissement. Cet onguent est employé avec succès pour les écorchures, les crevasses aux talons, les blessures ou les contusions.

*Poudres de condition.*

No. 1. Gentiane, funugrec, soufre, salpêtre, crème de tartre, 2 onces de chacun; résine, antimoinne noir, 1 once de chacun; gingembre, réglisse, 3 onces de chacun; poivre de Cayenne, 1 once; le tout pulvérisé et complètement mélangé. Dose: une grande cuillerée une ou deux fois par jour, mêlée aux aliments. Remède efficace contre la toux, le rhume, la gourme, le marasme, et presque toutes les maladies pour lesquelles on donne des poudres de condition.

No. 2. Fenugrec, 4 onces; gingembre, 6 onces; anis pulvérisé, 1 once; gentiane, 2 onces; antimoine noir, 2 onces; cendre de bois dur, 4 onces. Mélangez le tout, c'est un excellent remède pour donner de l'appétit au cheval.

*Ecorchures, Contusions, Etc.*

No. 1. Teinture d'opium, 2 onces; tanin, 2 drachmes; mélangez et appliquez deux fois par jour.

No. 2. Prenez du blanc de plomb et de l'huile de lin et délayez comme pour la peinture, et appliquez deux ou trois fois par jour, c'est excellent pour les égratignures, ou toute autre blessure.

*Eau pour les Yeux*

Sel de plomb, 1 drachme; teinture d'opium, 2 drachmes; eau douce, 1 chopine; mélangez et lavez les yeux deux ou trois fois par jour.

*Fourbure*

No. 1. Vinaigre, 3 chopines; poivre de Cayenne,  $\frac{1}{2}$  drachme, teinture d'aconit, 15 gouttes; mélangez et réduisez à 1 pinte.

Donnez-le refroidi dans de l'eau; couvrez le cheval, et après une heure ou plus de transpiration, donnez une pinte d'huile de lin crue. C'est un bon traitement pour les chevaux fourbus qui ont trop mangé de grain.

No. 2. Quelques vétérinaires recommandent de tirer un gallon de sang à ces chevaux ainsi fourbus, et de leur donner ensuite une pinte d'huile de lin; après quoi, de frictionner les jambes de devant, pendant longtemps, avec de l'eau très chaude contenant un peu de teinture d'opium. Comme le cheval devra se ressentir de la saignée pendant longtemps, il vaut mieux ordinairement suivre le traitement No 1.

"A Suivre"

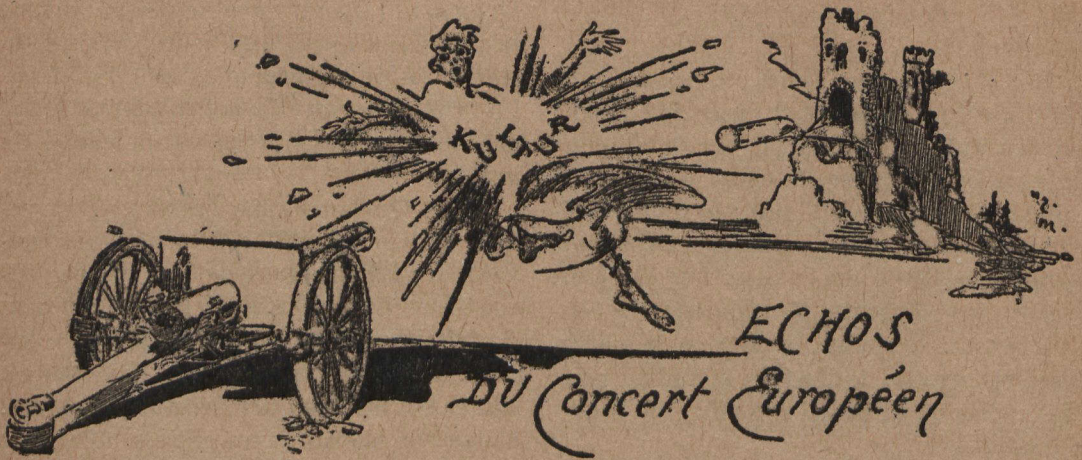
— o —

## UN LORD QUI S'EMBAUCHE COMME AJUSTEUR

LORD Norbury vient de s'embaucher comme ajusteur dans une fabrique d'aéroplanes du Surrey (Angleterre), à raison de 70 centimes de l'heure. Il prend son travail à six heures du matin et ne le quitte qu'à sept heures du soir. Il déjeune avec les autres ouvriers et ne tolère pas qu'une dérogation quelconque soit faite au règlement en sa faveur.

Lord Norbury a cinquante-deux ans. Il pense que tout homme doit aujourd'hui à sa patrie le compte de ses forces et de ses aptitudes. Il a en mécanique des connaissances étendues et espère contribuer utilement au ravitaillement militaire du pays.

Le jour même où lord Norbury endossait la cote d'ouvrier, lady Norbury allait servir le café dans une cantine de soldats à Euston.



## AUX CHASSEURS

### ENDUIT IMPERMÉABLE POUR LA CHAUSSURE

Il y a des chaussures qui ne doivent jamais être cirées: ce sont les gros souliers et les bottes à l'usage des chasseurs, qui doivent le matin traverser des prairies humides de rosée, ou bien chasser au marais.

Ces chaussures sont habituellement graissées d'huile de poisson; mais, outre que cette huile exhale une odeur peu agréable, elle ne peut pas exclure l'humidité aussi complètement que le fait la composition suivante:

Faites fondre sur un feu très doux 10 onces de suif, 5 onces de saindoux, 2 onces de cire jaune et 2 onces de térébenthine.

Quand ce mélange est complètement fondu, ajoutez-y en le remuant vivement 50 grammes d'huile d'olives. Cet enduit doit être appliqué tiède sur les chaussures, quand la première couche a bien pénétré le cuir, on en donne une seconde, après quoi on peut compter sur l'imperméabilité des chaussures dont l'enduit prolonge en même temps la durée.

## LE PRETRE HEROIQUE

Sur le transport *Pruth*, coulé par le croiseur turco-allemand *Goeben*, périt le vieil aumônier du bord, le père Antoine, âgé de soixante-dix ans.

Quand on lui annonça qu'à la sommation de se rendre faite par le *Goeben* au commandant du transport celui-ci avait répondu en hissant à tous les mâts le pavillon de Saint-André, signal de combat dans la flotte russe, l'archi-prêtre, la croix en mains, monta sur le pont. D'un geste large, il bénit l'équipage du *Pruth* et commença à voix haute la prière, continuée par tous, officiers et matelots, au bruit de l'artillerie du *Goeben*, qui attaquait le transport, sur lequel ne se trouvait pas même une mitrailleuse.

A un moment, le commandant du *Pruth* fit passer par la T.S.F. ce message: "*Pruth* incendié par le feu ennemi, les vannes sont ouvertes."

L'ordre fut donné à l'équipage de mettre les canots à la mer.

Le *Pruth* s'enfonçait lentement. Un des officiers accourut vers le prêtre, en criant: "Mon père, le vaisseau sombre, sautez dans une barque."

L'archiprêtre se retourna tranquillement et, fronçant les sourcils, répondit: "Je suis dans ma soixante-dixième année. J'ai assez vécu, je reste à bord, ma place dans un canot conviendra mieux à un jeune." Puis, haussant la voix, il entonna:

"—*Sauve, mon Dieu, tes créatures...*"

Quand la prière fût achevée, il descendit dans l'entrepont, probablement dans la chapelle du navire. Quelques minutes après, de la station radiotélégraphique d'où l'on avait pu suivre les péripéties de la perte du *Pruth*, on signalait: "Le bâtiment, en flammes, vient de disparaître sous les flots."

— o —

## LA FIN D'UN GREDIN

CELS, l'infâme mouchard belge, qui dénonça Edith Cavell, a été trouvé assassiné à Schaerbeek, près de Bruxelles, le corps traversé de deux balles.

Cels avait quitté l'armée belge longtemps avant la guerre. Depuis la guerre, tout en étant à la solde de l'Allemagne, il faisait profession d'aider les Belges aptes au service à passer en territoire hollandais et les dénonçait au moment où ils allaient passer la frontière. En septembre 1914, il dénonça miss Cavell.

Les patriotes belges se jurèrent de le punir, et l'un d'eux fut désigné comme exécuteur. Aujourd'hui, justice est faite.

Le corps de Cels a été emmené à l'hôpital.

Le crime abject de ce misérable avait dégoûté les Allemands eux-mêmes. Ce qui le prouve, c'est que le gouverneur Bissing a ordonné de ne pas faire de recherches pour découvrir son meurtrier.

— o —

## DEJA STATUFIE

LES Belges gardent décidément toute leur bonne humeur.

Les violences de leur gouverneur provisoire von Bissing ne les émeuvent pas. En voici la preuve: au coin de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne, des soldats allemands nouvellement arrivés, tête tondue et nez épaté, contemplant la statue du plus vieux bourgeois de la cité, l'immortel Manneken Pis.

Ils demandent, intrigués: "Qu'est-ce la?" Et les joyeux Belges répondent en riant: "Ça? C'est la nouvelle statue du général von Pissing."

— o —

## C'EST MATHEMATIQUE

VOULEZ-VOUS, ami lecteur, sans trop vous creuser la tête, résoudre la petite opération suivante:

671 Belge,  
71 Lion,  
671 Boche,  
71 Cochon.

Ce ne peut être, n'est-ce pas? une addition. Feu Barème s'y oppose: il ne peut être question non plus d'une soustraction, ni d'une multiplication; quant à la division, elle s'opérera sûrement, mais pas encore. Alors...

Eh bien! lisez simplement, ligne par ligne, en énonçant chaque chiffre séparément; vous constaterez alors que: *Si c'est un Belge, c'est un lion; si c'est un Boche, c'est un c...*

C'est moins difficile à trouver que la quadrature du cercle!

— o —

## LE PREMIER HOMME

ON sait que régulièrement sont pratiquées des visites et contre-visites d'ajournés et d'auxiliaires. C'est au cours d'une de ces visites, dans une cité du Sud, qu'eut lieu la curieuse scène que voici :

Un groupe de soldats attendait dans une antichambre le moment de paraître devant les médecins-majors. Ces messieurs arrivent, accrochent leur képi à la patère, et le plus âgé de dire au sergent qui se tient près de la porte :

—Faites entrer le premier homme!

Le sergent considère sa liste et, tourné vers les auxiliaires :

—Adam! crie-t-il.

Adam était le premier homme sur la liste.

## GROSSIERETE IMPERIALE

GUILLAUME III était peut-être, craint, avant la guerre, des autres rois et empereurs d'Europe; il n'en était pas fort aimé. Du reste, il se montrait parfois grossier et faisait preuve d'un sans-gêne et d'une maladresse qui le rendaient volontiers antipathique.

On sait comment il vexa le roi d'Espagne, lors de la visite qu'Alphonse XIII lui fit à Berlin. Une grande revue militaire avait eu lieu. Le roi d'Espagne portait l'uniforme de colonel prussien. Or, sur son dolman, une tache minuscule de café se montrait. Alphonse XIII vint saluer le kaiser et lui dire gracieusement :

—Sire, le roi d'Espagne, qui est colonel allemand, attend les ordres de Votre Majesté!

—Si le colonel de mon régiment n'était pas le roi d'Espagne, remarqua sur un ton glacial l'impérial gaffeur, je lui fe-

rais savoir qu'il y a sur son uniforme une tache très visible de café français!

—Cela prouve, Sire, répliqua sur le même ton le jeune et spirituel souverain, que le roi d'Espagne a eu tort de quitter son uniforme de général espagnol, et il va se hâter d'aller le remettre.

Et le roi Alphonse salua et tourna les talons.

## SOIT DIT SANS VOUS OFFENSER. . .

Lors du voyage à Berlin du colonel House, envoyé spécial du président Wilson, le colonel se rendit, un matin, à la Banque pour changer de l'argent américain et faire de l'argent allemand. Bien entendu, on n'avait à lui remettre, en échange de ses banknotes, que ces affreux billets noirs qui déshonorent, là-bas, le portefeuille du voyageur. Cependant, le colonel, ayant remis son papier national, ne voyait rien venir.

Il attendit un bon quart d'heure, après quoi il eut le mot de l'énigme. Conformément à un usage qui a son cours depuis plus d'un an, les caissiers de la Banque, avant de délivrer les billets, s'acquittaient d'un devoir sacré.

Ils écrivaient au crayon gras, derrière chaque coupure: "Gott strafe England!" Dieu punisse l'Angleterre!

Sur l'un des billets même, un employé avait généreusement ajouté: "...und Amerika."

Le colonel House sourit et empocha.

La platine peut être étiré en fils d'une telle ténuité qu'on ne peut les voir à l'oeil nu, même s'ils sont placés sur un morceau de carton blanc.

## IMPRESSION EN AEROPLANE

Voici comment Frantz Reichel décrivait ses impressions:

Nous étions partis.

Ce fut d'abord la curieuse et subite impression d'un plongeon dans l'espace qui me donna un coup dans l'estomac; j'entendis la chute sous moi du chariot qui portait l'aéroplane. Nous avions quitté le rail, et tout de suite ce fut très doux: un bercement dans le tonnerre du moteur claquant sec et avec courage. Dans le bruissement pressé des hélices, nous volions. Je me tendis de tout mon être pour bien voir, bien sentir, raidi, n'osant bouger, remuer.

Obéissant à l'action du gouvernail, le grand oiseau blanc qui nous portait s'était élevé, et sous moi le sol fuyait, fuyait... Nous filions vers l'horizon de dunes de sable et de collines de sapins avec la contradictoire sensation d'un glissement vertigineux, mais tapageur, dans le fluide et le moelleux. C'était étrange et exquis. L'air m'arrivait en un courant rapide, mais égal; il coulait sur moi la vie, caressant, mais non brutal. Je pouvais garder les yeux grandement ouverts; il me baignait, mais ne me fouettait pas.

Et ce fut le premier virage à 2100 pieds du départ, au-dessus d'un tapis magnifique de bruyères mauves. De sa main droite, Wright, dans un mouvement simultané, avait commandé le gouvernail de direction, et, comme les oiseaux, gauchi ses grandes ailes blanches.

Oh! ce virage, ces virages!! Si, en aéroplane, filer en ligne droite est une sensation délicieuse, le virage est, lui, une véritable ivresse. Je sentis que l'air était conquis et bien conquis.

— o —

## LE BOUC DEGOUTE

CETTE historiette montre bien le degré de popularité dont jouissent en Pologne les Allemands:

“Trois invalides, au bord du Léman, s'étaient pris de querelle. L'un était Français, l'autre Anglais et le troisième Allemand. Il s'agissait de savoir lequel est le plus résistant.

“Un vieux berger, philosophe, trancha la question:

“—Vous voyez cette étable? d't-t. Il y a là un vieux bouc nauséabond. Aidez-y et tâchez de lui tenir compagnie. On va voir lequel de nous supportera l'épreuve...

“—D'accord! répondirent les trois adversaires. Et ils s'engouffrèrent dans l'étable malodorante... Au bout d'une heure, le Français apparut, suffoqué, criant: “Au secours!” Ensuite sortit l'Anglais, en se bouchant les narines...

“Une autre heure s'écoula et vo'ci que le vieux bouc, chancelant, quitta l'étable et proféra d'une voix humaine:

“—En voilà assez! Pas moyen de tenir avec ce Boche! il sent trop mauvais...

“Et il tomba évanoui.”

— o —

## GEOLOGIE

Sur les sommets des Vosges, un professeur de géologie, enrôlé dans les chasseurs à pied, fait une espèce de cours aux autres poilus.

—Dire que jadis l'eau s'étendait sur la terre entière! Cette montagne même où nous sommes était recouverte par la mer et ses poissons. Le croiriez-vous?

—C'est certain, approuva un loustic... A preuve, v'là encore une boîte à sardines qu'on a trouvée.

## KOMMANDANTUR MYSTIFIEE

DES lettres anonymes ont été envoyées à l'autorité allemande, à Bruges, pour l'avertir que deux officiers belges étaient restés dans la ville et qu'ils ne craignaient pas de se montrer en armes. Ces lettres disaient que ces officiers se nommaient Jan Breydel et Pieter de Coninck.

La kommandantur ouvrit aussitôt une enquête consciencieuse et s'en alla demander partout où ces deux officiers pouvaient bien habiter.

Les recherches furent vaines, car Breydel et de Coninck sont bien à Bruges, mais dans un monument érigé sur la grand'place.

— o —

## LES TIMBRES DES ENNEMIS

LE maréchal Hindenburg, déjà honoré par plusieurs statues de bois, vient de se voir décerner un privilège bien rare : on verra son effigie sur une série de timbres-poste. L'hommage est vraiment considérable, car la face ou le profil d'aucun souverain allemand n'a jamais figuré sur les vignettes postales. Ni Guillaume Ier, ni Frédéric, ni Guillaume II n'ont usé de ce privilège.

Les premiers timbres de l'Empire portaient un cor de postillon ; on traça ensuite l'aigle aux plumes hérissées ; ceux d'aujourd'hui montrent une germania. Des royaumes confédérés, le Wurtemberg et la Bavière seulement avaient conservé leurs timbres particuliers.

Aujourd'hui la Bavière seule nous montre sur ses figurines les traits grossiers de feu Luitpold. C'est la seule effigie humaine qui eût paru sur un timbre allemand avant la décision qui glorifie le maréchal Hindenburg.

Les collectionneurs savent que des timbres de guerre ont été tirés pour les pays occupés. L'Allemagne a mis sa griffe sur les belges et les polonais ; l'Autriche sur les serbes et les monténégrins.

Mais, parmi nos ennemis, les Turcs se sont signalés particulièrement. Le gouvernement a fait établir 127 timbres qui ont chacun la prétention de commémorer une victoire.

La vente de cette collection aux philatélistes procurera à la Turquie ruinée quelques maigres ressources quand la guerre sera terminée.

— o —

## ENGAGEMENT VOLONTAIRE

LA *Libre Belgique*, toujours insaisissable, à la grande fureur de von Bissing, raconte dans son dernier numéro cette piquante anecdote :

L'occupant n'accorde la fourniture de pommes de terre, dans certaines régions spécialement éprouvées par la famine, qu'aux gens qui "travaillent pour lui".

Un récipiendaire se présente devant les Boches et se déclare prêt, pour avoir des pommes de terre, à travailler pour eux, et même rien que pour eux. Le gaillard paraît vraiment bien décidé.

— Alors, fous êtes brêt bour signer la téclaration ?

— Oui, bien sûr !

— Et quel est fotre médier ?

— Fossoyeur !...

On voit d'ici la caboche des Boches !

— o —

Pour la planète Mars l'année est à peu près de deux fois aussi longue que pour la Terre : elle a 687 jours terrestres.



## BONNE REPONSE

L'ALLEMAGNE sera victorieuse, disait un grand personnage allemand à M. J. W. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin. Conséquemment, que les Etats-Unis soient sur leur garde”.

—Et comment l'Allemagne gagnera-t-elle? lui demanda M. Gerard.

—Avec l'aide de ses sous-marins, de ses gaz asphyxiants et, surtout, de sa persévérance. La persévérance vient toujours à bout de tout, M. l'ambassadeur.

—Toujours? Et que pensez-vous de la poule qui couve un oeuf de porcelaine?

— o —

## LE FLEGME ANGLAIS

ON expédiait de Norvège à un commerçant parisien un échantillon sans valeur. Il fut transporté à bord du *Haakon VII*, vapeur norvégien, arrêté en route par un sous-marin allemand, qui le “soulagea” de son courrier selon les meilleures méthodes de la piraterie.

Sur les représentations du gouvernement norvégien, ce courrier fut restitué à la Norvège et de là réexpédié en Angleterre. Ce commerçant parisien vient donc de recevoir, avec un gros retard, son “échantillon sans valeur”.

Pour s'excuser de ce retard, la poste anglaise a simplement apposé un timbre humide sur l'enveloppe:

*Delayed by german submarine.*

Ce qui signifie: “Retardé par sous-marin allemand.”

Et la concision de la formule montre avec quelle tranquillité l'Angleterre envisage la piraterie allemande.

— o —

## MOTIFS

UN journal a recueilli quelques libellés de punitions infligées à des militaires. Il en est qui sont vraiment amusant. Jugez plutôt:

...avait entre sa paillasse et son matelas du pain pour manger pendant son sommeil (22e section de C. C. A. La Rapée).

...est sorti à une heure indéterminée de la nuit et n'est rentré que trois heures après (103e infanterie).

...avait à son pantalon numéro 2 un bouton cousu avec du fil blanc noirci avec de l'encre rouge (103e infanterie).

...a prétexté un décès de famille pour aller se livrer à la boisson, ce qui a été reconnu faux (Ecole de Guerre).

“6 jours d'arrêts à la salle de police.— Avoir renversé le baquet sur le sergent Peters qui montait l'escalier en le descendant par les deux oreilles qui se sont détachées sans le vouloir”.

“10 jours d'arrêt de chambre.— Etant puni d'arrêts simples, avoir été trouvé à la cantine par l'adjudant de semaine mangeant un hareng sans col et déboutonné”.

— o —

## REGIME BOCHE

DANS l'armée boche, les officiers ont envers les soldats des procédés qui manquent de douceur, mais en revanche ils apprécient les choses à leur façon. Voici le mot typique d'un officier prussien qui venait de donner plusieurs coups de poing à l'un de ses soldats:

—“Cet animal, il me fait mal aux mains tant je l'ai frappé fort!”

— o —

## POUR L'EMPEREUR

AU commencement de la guerre, les annonces mortuaires allemandes consacrées aux boches tués à l'ennemi portaient cette phrase consacrée :

— Tombé pour l'Empereur et pour la Patrie !

Mais depuis quelque temps, on se borne tout simplement à écrire ces mots :

— Tombé pour la Patrie !

Il paraît qu'il en tombait vraiment trop pour l'empereur. Le kaiser a préféré se décharger sur le dos de la Patrie de la responsabilité de cette monstrueuse hécatombe.

— o —

## ALARMISTES ...

LE docteur Charles Vallon, médecin de Sainte-Anne, France, n'y va pas par quatre chemins. Il prétend que de près ou de loin tous nos alarmistes, en dehors des criminels à gages, sont des dégénérés qui relèvent de la faculté.

Les uns sont des vaniteux qui, par gloire et dans le but de faire croire à leurs belles relations, confient à tout le monde de mauvaises nouvelles de la guerre, et les froussards qui voient tout en noir. Leur cas est pathologique.

D'autres, plus malades encore, sont des

“minus habens”, des imbéciles tant au point de vue physique qu'au point de vue mental, des égotants, des hystériques et l'on peut les classer très nettement dans des catégories pathologiques.

Si l'alcool s'en mêle, c'est le bouquet !

L'éminent aliéniste a remarqué, en effet, que nombre de défaïtistes sont des ivrognes... ou encore des morphinomanes, ou encore des invertis, mais ce n'est pas une raison pour tâcher de diminuer les responsabilités.

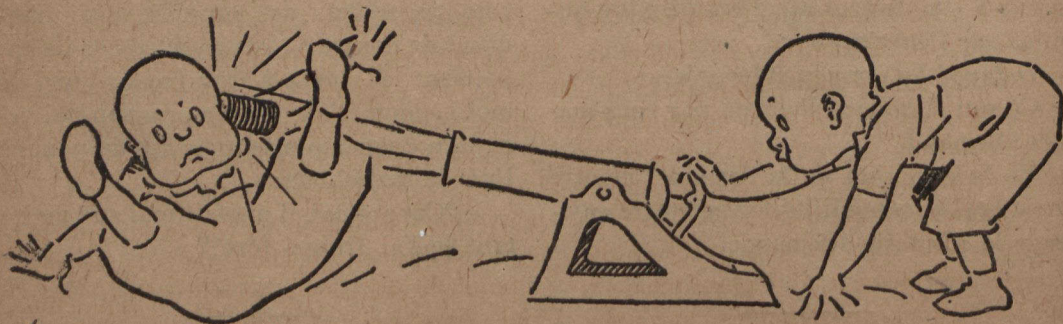
— o —

## LA DISCIPLINE ALLEMANDE

CE n'est que par une discipline de fer que les généraux du Kaiser font encore marcher leurs troupes épuisées et démoralisées. Plus cet épuisement et cette démoralisation grandissent, plus cette discipline se fait féroce et impitoyable. En voici un récent exemple.

A Libau, des soldats allemands ayant bu copieusement et faisant du tapage, dans un café, un officier entra pour leur imposer silence. Un des tapageurs en état d'ivresse, tira sur lui à bout portant et l'abattit. L'autorité militaire condamna à mort quarante soldats qui furent passés par les armes.

— o —



# LES FEMMES A TRAVERS LE MONDE

## LES JAPONAISES

PENDANT de longues années, nous avons gardé l'habitude de considérer les Japonaises comme des bibelots précieux, comme des poupées fragiles, élégantes, coquettes, passant le plus clair de leur temps à lisser leur chevelure et à nouer avec art leur large ceinture de soie.

Pour les voyageurs excursionnant au Japon, les femmes pouvaient passer, il y a peu de temps encore, pour des êtres effacés et futiles. Les habitants si discrets ne se livrent qu'après des années de voisinage et de bons rapports.

Les prêtres catholiques, les missionnaires sont arrivés, mieux que d'autres, à déchiffrer exactement ces caractères d'Asiatiques, grâce à leur pénétration particulière et aussi grâce aux nombreuses conversions qu'ils ont accomplies, conversions qui leur ouvrent le secret des âmes.

Certainement, la première chose qui frappe, quand on étudie la femme japonaise, c'est qu'elle est coquette; elle passe de longues heures à s'attifer: elle s'enduit le visage de blanc de céruse, se colore les joues avec des "fleurs de Carthage", se dore les lèvres. Sa coiffure est l'objet de soins particuliers, l'échaffaudage de la chevelure demande un temps si considérable qu'elle renonce à se coiffer tous les jours; tous les trois ou quatre jours seulement elle recommence l'opération. Ce souci de l'élégance reste aux femmes qui sont déchaues soit moralement, soit physiquement. Dans les prisons, les détenues consentent

à se lever bien avant l'heure réglementaire, pour avoir le temps de se coiffer avec recherche; les pauvres lépreuses, séparées à jamais de l'humanité, prennent grand soin de leur chevelure, tant qu'elles en ont une.

Les Japonaises qui ne s'habillent pas à l'Européenne n'ont ni chemises, ni corsets, ni jupons, elles mettent plusieurs kimonos l'un sur l'autre, une large ceinture faisant deux fois le tour du corps maintient tout en place. Les femmes de la bonne société savent se vêtir avec un art incomparable: leurs robes brodées sont toujours en rapport avec les fleurs et les fruits de la saison; certaines sont destinées au "mois fleurissant" et sont ornées de branches de cerisier en fleurs; il y en a d'autres pour le "mois bourgeonnant", pour le "mois des feuilles mortes" et de "gelée blanche".

Il est regrettable qu'en prenant nos mœurs, nombre de femmes riches s'imposent aussi nos modes d'Europe; le costume tailleur, les robes écourtées ou trop collantes ne les avantagent pas, car elles sont de très petite taille; les plus grandes ne dépassent guère un mètre trente-cinq.

Ce goût exagéré de la parure n'est pas combattu chez les jeunes filles, au contraire: elles doivent s'appliquer longtemps à l'avance pour plaire à leur mari, et leur pouvoir de séduction ne réside ni dans la bonté ou l'esprit, ni même dans la beauté, quoiqu'elles ne soient souvent dépourvues, mais dans la soumission parfaites aux vo-

lontés du maître et dans l'art qu'elles sauront déployer dans leur ajustement.

La religion, elle-même, leur dit :

“Une femme doit considérer son mari comme s'il était le ciel lui-même, réfléchir constamment en la manière de lui “obéir et de lui plaire”.

Ne pas obéir, les femmes japonaises y pensent rarement, et comme elles ne peuvent plaire que par des dons artificiels et fragiles, leurs qualités très réelles se dissimulent sous des aspects frivoles.

Pourtant, elles cessent d'être considérés comme des jouets quand elles sont mères; elles sont alors traitées avec plus de bienveillance par leurs beaux-parents. La naissance d'un enfant, surtout d'un garçon, est une cause de joie pour tous. Elles-mêmes puisent, dans l'amour maternel, une grande dignité.

Les petits Japonais sont tendrement élevés, ils sont comblés de jouets et de friandises; on invente toujours de nouvelles fêtes pour eux, mais ce sont de charmants petits êtres, toujours souriants et si raisonnables.

Ils savent jouer sans tapage, sans querelles, sans larmes; leur politesse est exquise, et leurs mères ne sont jamais obligées de sévir. Elles leur apprennent gravement à faire de jolies révérences, à jouer de la guitare, à servir le thé, à danser de petites pantomines, à disposer un bouquet avec art. Quant aux études sérieuses, on s'en préoccupe peu: les écoliers japonais sont très inexacts et ont toujours de bonnes raisons pour faire l'école buissonnière.

Pourtant leur éducation n'est pas seulement brillante et superficielle. Ce que l'on cherche à développer avant tout, c'est la fermeté du caractère. Ces enfants, si choyés, doivent savoir supporter, au besoin, le froid, la faim, la douleur, avec

une égalité d'âme vraiment stoïque; ils doivent apprendre à se taire et à dissimuler leurs émotions.

Quand la ruine s'abat sur une famille, les enfants se mettent à gagner leur vie avec un courage extraordinaire, une intelligence, une initiative que n'ont pas toujours leurs parents.

Si les Japonaises sont d'excellentes mères, elles sont aussi bonnes maîtresses de maison. Leurs habitations sont d'une propreté méticuleuse; on n'y rencontre jamais aucun désordre. Mais combien leur tâche est simplifiée. Les Japonaises qui visitent nos pays sont amusées au possible par nos immenses maisons, où il faut toujours monter, descendre, où l'on possède tant de choses et où l'on n'a jamais rien sous la main.

La maison japonaise est très rudimentaire: quatre piliers qu'un toit assez volumineux surplombe et protège, les murs sont des écrans de papier que l'on échange pour quelques pièces blanches quand ils sont défraîchis. Le plancher est formé par des nattes faites en paille de riz très fine; elles sont toujours immaculées, et s'usent sans jamais se salir. Pour pénétrer dans les habitations, on quitte ses chaussures et on marche les pieds chaussés de bas blancs.

Les Européens qui ne se plient pas à cette coutume sont regardés comme des êtres peu civilisés et fort malpropres. Derrière les paravents fusent les rires des jeunes filles, quand ils s'aventurent avec des chaussures boueuses sur les précieuses nattes.

Dans ces habitations qui ne possèdent qu'une vaste salle, on peut pratiquer nombre de petites pièces à l'aide de châssis mobiles glissant sur des rainures. On peut donc modifier, à son gré, l'aspect de sa maison plusieurs fois par jour.

Comme mobilier, la famille japonaise ne

possède rien, ni lit, ni sièges, ni tables. On connaît la boutade qu'un voyageur anglais décrivant la maison d'un marchand de tabas: "La première pièce était meublée d'une couverture de soie écarlate, la seconde



d'un vase gris perle et c'était tout". A peu de choses près, la description est exacte.

Le soir, avant de se coucher, les Japonaises sortent d'un coffre des couvertures épaisses et des kimonos plus ou moins ri-

ches qui servent de vêtements de nuit; les couvertures sont étalées sur les nattes qui servent de lits. Le matin, couvertures et robes de nuit retournent dans le coffre; on aère la maison et tout est en ordre. A l'heure des repas, on sort d'un petit placard, pratiqué dans le seul mur épais de la maison, des tables qui sont hautes comme de petits bancs; chaque convive s'accroupit devant, sur ses talons. Après le repas, les tables disparaissent dans le placard, mais il est rare que tous les membres de la famille se retrouvent à la même heure pour déjeuner et dîner; il n'y a pas de moment fixe pour les repas, chacun mange ce qu'il lui plaît, quand il a faim.

La besogne des cuisinières n'est pas compliquée; le thé et le riz forment le fond de l'alimentation. On y ajoute du poisson bouilli et surtout du poisson cru que l'on sert avec de la marmelade d'abricots, des radis confits, des concombres fermentés et salés.

Les ustensiles de cuisine, peu nombreux, ont leur place aussi dans le placard, il ne reste donc rien dans la maison. Pourtant les femmes japonaises aiment, comme nous, les bibelots et les objets d'art, mais il ne leur viendrait pas à l'idée de les étaler pour en jouir perpétuellement. Ces objets précieux sont enfermés dans des coffres de laque, ou dans des sacs de soie brodée. A l'heure des visites, quand toutes les amies sont accroupies sur les nattes autour du plateau à thé, on sort le joli bibelot, il passe de mains en mains, on l'admire, puis il retourne dans sa boîte.

Dans ces maisons de papier, où la vie s'étale au grand jour, où il est impossible de s'isoler un instant, la femme japonaise vit au milieu d'une famille nombreuse. En se mariant, elle entre chez ses beaux-parents; elle doit être soumise à sa belle-mère et supporter ses beaux-frères et bel-

les-soeurs:

La vie, dans de telles conditions, serait impossible, si les rapports n'étaient empreints de la plus exquise politesse.

La petite Japonaise apprend, non seulement à faire des révérences et servir le thé avec grâce, mais encore à rester toujours aimable et souriante, à ne jamais laisser percer la plus petite trace d'impatience ou de chagrin. Elle pourra vous haïr, vous ne vous en apercevrez que le jour où elle pourra se venger, mais elle attendra très longtemps s'il le faut, et elle le fera avec courtoisie et bonne humeur.

Cette politesse tient lieu de charité, mais elle ne remplace pas cette vertu chrétienne, complètement inconnue des femmes japonaises. La vue de nos religieuses, soignant les pauvres et les malades, les plonge dans une stupéfaction profonde. Les malades sont souvent abandonnés à eux-mêmes, on ne leur dit rien de désagréable, mais on ne se dévoue pas à les consoler ni à alléger leur misère. Quand un membre de la famille est atteint de cette terrible maladie, la lèpre, si fréquente au Japon, on lui fait comprendre que le bon ton lui commande de quitter la maison, on lui suggère souvent l'idée d'en finir avec la vie.

Dans un article prochain, nous verrons ce que la civilisation européenne, et surtout la religion chrétienne, ont apporté à ces âmes de femmes.

## QUAND FINIRA LA GUERRE

UN mot de Lloyd George.

Une dame lui demandait:

—Quand finira la guerre?

Et il répondit simplement:

—Quand nous l'aurons gagnée.

## UN CAS REMARQUABLE DE RETOUR A LA VIE APRES UNE COMMOTION ELECTRIQUE

UN inspecteur de New-York relate le retour à la vie d'un homme qui avait eu une commotion électrique. L'homme, qui posait des fils électriques, fut tué accidentellement, apparemment, en touchant un fil ayant un courant de 2,300 volts.

Un homme d'équipe prit le corps pantelant, le soulevant jusqu'à ce que tout le poids reste sur le cou, et le laissa tomber. Il prit alors un outil et frappa les semelles du malheureux sans lui enlever ses chaussures.

Un autre homme d'équipe lui ouvrit la bouche, en retira la langue qu'il avait presque avalée, comme il arrive fréquemment dans les commotions électriques, et il allait commencer la méthode de Schaeffer, lorsque l'homme revint à la vie.

Il fut transporté à l'hôpital et se porte assez bien maintenant, quoique souffrant atrocement de ses brûlures.

Des cas similaires de retour à la vie sont mentionnés, en ce qui concerne la frappe des pieds sans quitter les bottines ou les souliers, au cas de commotion électrique.

## MACHINE A ECRIRE CHINOISE

Un Chinois vient d'inventer une machine à écrire pour ses propres compatriotes. Cette machine qui a été patentée par le ministre de Commerce de Pékin, peut reproduire 4.000 lettres de la langue chinoise alors que l'imprimerie en use 6,000, un dictionnaire chinois en contient plus de 50,000.



## LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS

### LE TYROL



*Je voudrais m'arrêter sur le pont de l'Inn  
[et voir]  
Les trains de bois avec leur joyeuse com-  
[pagnie,  
En écoutant les voix tyroliennes chanter  
[au loin*

*Huldiöh!*

un rude travail et l'heure du plaisir sonne rarement pour eux; mais ils croissent robustes et énergiques; et leur sort est plus enviable que beaucoup d'enfants de la contrée. On les appelle souvent les en-

Arrêtons-nous sur le pont de l'Inn. Une joyeuse bande d'écoliers descend le fleuve sur un radeau; c'est elle qui jette aux échos la chanson que nous venons d'entendre.

La navigation n'est pas sans danger, surtout quand l'équipage du radeau est aussi pétulant qu'aujourd'hui; mais les conducteurs sont des Tyroliens habiles, et de leurs longues perches, ils guident avec sûreté le radeau à travers les écueils et les rapides.

On est à destination. La bande joyeuse prend terre heureusement, à part deux ou trois culbutes dans l'Inn saluées d'un éclat de rire général. "Huldiöh! Oh!" chantent les enfants en grim pant comme des chèvres, aux flancs de la montagne, à la recherche des mûres. "Huldiöh! Oh! Huldiöh!" répond du radeau le fils du conducteur en aidant son père à remettre en marche le lourd train de bois. Ces enfants de conducteurs de radeau sont astreints à



Ecole en excursion dans la forêt.



Un moulin à eau.

fants de la Souabe (Schwabekinder), parce qu'ils sont envoyés, chaque printemps, en Souabe pour servir dans les fermes.

Ils se forment en troupe au commencement du mois de mars et se mettent en marche sous la conduite d'un vieillard, quelquefois d'une vieille femme. En chemin ils vivent de la charité.

Le premier marché où ils ont l'espérance d'être engagés se tient à Ravensburg, le 19 mars. Les rues sont pleines d'enfants qui s'offrent aux fermiers, et l'on voit les plus petits, ceux qui n'ont pas encore servi, s'accrocher aux bras des paysans en les suppliant. "Engagez-moi, je vous prie, engagez-moi." Les fermiers font leur choix, puis emmènent quelquefois bien loin les petits Tyroliens. Ceux-ci, du reste, sont traités à la ferme comme les enfants de la maison.

L'été passé, toute la bande se retrouve, et joyeusement les enfants reprennent le chemin de la montagne, vêtus tous de bons habits qu'on leur a donnés, et fiers de rapporter au chalet les douze à vingt marks qu'ils ont gagnés.

Dans les mois d'été, la plupart des enfants, les filles surtout sont occupés à cueillir des airelles, des myrtilles, des mûres, qui croissent en quantité dans la vallée basse de l'Inn, et vont les vendre les jours de marché.

D'autres ramassent des oeufs de fourmis, dont ils font un commerce considérable.

La musique est un des plaisirs favoris des enfants du Tyrol. Ils se confectionnent très adroitement des instruments rustiques dont ils jouent avec habileté. Très souvent, en passant, on assiste aux concerts improvisés de ces enfants. Un



Concert de dulcimer et de cithare.



garçon joue le dulcimer, une petite fille joue de la cithare, et tous deux chantent en s'accompagnant de fort jolies mélodies.

Les garçons ont presque tous le goût de la mécanique. On les voit, dans la montagne, monter des moulins mécaniques qu'une chute d'eau artificielle met en mouvement. La plupart travaillent le bois avec goût. Ils fabriquent des jouets de ménage en bois, dont leurs soeurs s'amu-



Les petits ménages de bois.

sent. Il en est qui travaillent pour des commerçants.

Les écoles du Tyrol sont modestes, les enfants n'ont guère le temps d'y aller. Les excursions dans la montagne sont fréquentes et produisent un excellent effet sur la santé des enfants. Dans les beaux jours, les leçons se donnent souvent dehors, dans la forêt ou dans les pâturages des cimes.

## LA "BOUFFARDE"

LA "bouffarde" est certainement, la compagne du soldat.

D'où vient ce nom de bouffarde, voilà ce que l'on se demande beaucoup.

S'il faut en croire une vieille légende de salles de garde, elle aurait un parrain héroïque.

Un caporal de la grande armée s'appelait Bouffard. A la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouve sur le champ de bataille un bras détaché, affreusement raidi par le froid et, on l'eût dit aussi, par une contraction nerveuse.

— Tiens, mais je le reconnais, s'écria-t-il, c'est le bras de Bouffard; la main tient encore sa pipe, dont le culottage le rendait si fier."

La pipe devint, en honneur du mort, propriété de la compagnie, et elle existe encore, paraît-il, conservée comme relique par un régiment de ligne qui, actuellement combat sur la Somme.

## MOLIERE

UN jour, Louis XIV s'avisa de demander à l'auteur fameux des *Précieuses Ridicules*, comment il pouvait écrire avec tant d'esprit et d'humour les ridicules et les travers de l'humanité.

Celui-ci lui répondit trois mots qui restèrent célèbres: "Sire, j'ai souffert."

Si le talent des écrivains s'accroît par les souffrances endurées, combien sera grand dans l'avenir le génie de nos jeunes poètes qui, à l'heure actuelle, se battent vaillamment au front pour le salut de notre chère France!

## LES SEPT CIELS

LA légende dorée nous donne les très curieux détails suivants concernant la distance que parcourut le Christ en son ascension (d'après Rabbi Moyses) : "Chaque ciel, ou chacun des cercles de chaque planète, a comme épaisseur une route de 500 années, c'est-à-dire autant d'espace qu'un homme pourrait en parcourir, en plaine, pendant 500 ans; et de même la distance entre un ciel et un autre ciel équivaut à une route qu'on mettrait 500 ans à parcourir.

Or, il y a sept ciels: le ciel aérien, l'éther, l'olympé, le ciel de feu, le ciel des étoiles, le ciel cristallin et l'empyrée.

Donc, depuis le centre même de la terre jusqu'à la concavité du ciel de Saturne, qui est le septième ciel, il y a une route de 7,000 années, et enfin jusqu'à la concavité du ciel une route, de 7,700 années, c'est-à-dire autant d'espace qu'en pourrait parcourir, en plaine, un homme qui marcherait pendant 7,700 ans, à supposer qu'il vécut aussi longtemps (*sic*).

Or, il faut compter sur des années se composant chacune de 360 jours, le chemin quotidien étant de 40 mille et le mille de 1,000 pas." Ainsi calcule Rabbi Moyses.

La même légende nous apprend aussi que le prophète Elie fut transporté, sur un char de feu, jusqu'à la région sub-lunaire, toutefois sans la dépasser, jusqu'au paradis terrestre, qui est très élevé, tellement qu'il atteint la région sub-lunaire.

Quant au Christ, aux anges et aux saints, ils ont leur demeure particulière dans l'empyrée.

— o —

Burns publiait son premier volume à vingt-sept ans.

## LES VINS AIMES DES GRANDS HOMMES

ON reproche parfois aux poilus de trop affectionner le pinard.

Ils peuvent s'autoriser d'illustres exemples.

Le grand Frédéric affectionnait particulièrement le vin de Tokay.

Napoléon Ier préférait à tout autre le Chambertin.

Pierre le Grand de Russie plaçait en première ligne le vin de Madère.

Le cardinal de Richelieu n'admettait dans son verre que du vin de Roumanie.

Rubens goûtait entre tous le vin de Marsala.

Rabelais aimait que la dive bouteille fut pleine d'un vieux vin de Chablis.

Le maréchal de Saxe avait une prédilection pour le vin de Champagne.

Cromwell, le puritain, fêtait avec un certain zèle le Malvoisie.

Jean Bart estimait comme le meilleur des vins le vin de Beaune.

Talleyrand, le vin de Château-Margaux.

Humboldt, le vin de Sauternes.

Balzac, le vin de Vouvray.

Goethe, le vin de Johannisberg.

Lord Byron, le vin de Porto.

Charles-Quint, le vin d'Alicante.

François Ier, le vin de Xérès.

Henri IV, le vin de Suresnes.

— o —

## CLOCHE FAMEUSE

La cloche de vingt-deux tonnes de l'église du Sacré-Coeur de Paris est sonnée par l'électricité. Un simple enfant de choeur peut ainsi faire le travail qui exigeait jadis cinq hommes.

## L'AMBRE JAUNE

ON trouve l'ambre jaune dans les entrailles du sol en aussi grande abondance que dans la mer; seulement il est plus difficile de l'y découvrir. Des couches profondément ensevelies sous les terres du Samland viennent affleurer le fond de la Baltique à mesure qu'il s'abaisse; les eaux, en rongant leur lit, détachent continuellement des parcelles d'ambre et les roulent vers la plage. Par les gros temps, ce travail de la mer devient très actif: c'est alors que les fragments moins légers sont soulevés comme les autres et jetés à la côte. Aussi novembre, avec ses ouragans, ramène-t-il chaque année la saison où se pratique la plus simple de toutes les méthodes en usage pour recueillir l'ambre: la pêche au filet ou à l'épuisette.

L'Etat, qui autrefois exploitait cette industrie lui-même, avait adopté en 1811 le système des fermiers généraux; mais depuis 1833 il afferme son droit régalien aux villages de la côte samlandaise moyennant une somme de 10,000 thalers.

Aussitôt après une tempête, quand le flot s'est calmé, tous les hommes valides se rassemblent sur la grève dans un costume de circonstance. C'est un large sac en cuir muni de fourreaux pour les jambes et les bras; on y entre tout entier et on l'attache fortement au-dessus des épaules. Cet ample vêtement est serré autour du cou par des cordons à coulisses. Avec des dessous chauds et une paire de bottes imperméables, l'homme est alors accoutré d'une façon qui lui permet d'affronter les eaux déjà glaciales de la Baltique. Puis on s'attache les uns aux autres avec de fortes cordes, et, en formant la chaîne on s'avance aussi loin que possible, là, où flotte cette herbe à l'ambre dont j'ai déjà parlé, c'est-à-dire

une masse toujours ballotée d'algues marines et d'autres débris.

Chacun est armé d'une grande épuisette ou d'un baquet emmanché au bout d'une perche et remplit son instrument pour venir ensuite en vider le contenu sur le rivage. Cette manoeuvre se répète jusqu'à ce que le froid et la fatigue obligent les pêcheurs à interrompre leur travail; pendant ce temps, les femmes tournent et retournent les algues déposés sur la rive et mettent à part l'ambre ainsi récolté. Quelquefois aussi, quand le temps le permet, des bateaux font une pêche analogue au moyen de filets traînants.

Cette méthode primitive a été remplacée depuis quelques années, mais en un seul endroit, par la plonge. Il n'y avait pas grand parti à tirer de l'ancienne cloche à plongeurs, engin lourd, dispendieux et fort incommode. L'invention du scaphandre, qui laisse à l'homme toute la liberté de ses mouvements, a donc rendu aux chercheurs d'ambre le même service qu'aux pêcheurs de corail des côtes d'Espagne et d'Afrique, aux pêcheurs d'éponges, de nacre et d'huîtres perlières des mers levantines et indiennes.

Il existe enfin, près des villages de Gross et de Klein-Kuhren, de véritables mines d'ambre. Là, c'est la falaise même qu'on attaque en partant du bord de la mer. De profondes galeries, pourvues de rails sur lesquels circulent de petits wagons, s'enfoncent dans la muraille d'argile qui se dresse en face de la Baltique. On suit ainsi les filons de la fameuse *terre bleue* ou terrain succinifère. Le lavage se fait par des procédés analogues à ceux qu'emploient les chercheurs d'or. Cette exploitation occupe de nombreux ouvriers; chaque soir, quand ils quittent la mine, le règlement veut qu'on les fouille, et l'inspecteur des travaux a souvent fort à fai-

re pour éventer les ruses ingénieuses dont ils se servent pour soustraire aux recherches des morceaux de prix. Ils vont jusqu'à avaler des fragments de petite dimension.

On appelle "gros ambre" (*grossberstein*) les morceaux d'un huitième de livre et au-dessus, qui se payent de 120 à 180 marcs la livre, selon la qualité, 300 marcs quand ils atteignent le poids d'une livre et même davantage quand ils le dépassent; au-dessous d'un huitième de livre viennent les *zehner* (dixièmes) valant de 75 à 105 marcs la livre, quand on les pèse ensemble; les *dreissiger* (trentièmes), valant de 42 à 54 marcs; enfin, les *zacken*, du prix de 21 à 30 marcs. (Le marc vaut 25 cts.)

La "petite denrée" comprend les *grundsteine* ou "pierre de fond", c'est-à-dire les morceaux ayant au moins la grosseur d'une fève; ils se vendent enret 3 et 6 marcs la livre; les *knäbbel*, fragments gros comme des pois, et dont la livre ne vaut guère plus de 2 marcs.

Les fragments pesant plus de cinq livres sont très rares. On en trouva un de quatorze livres, en 1803, sur le domaine de Schlappochen; il appartient au cabinet minéralogique de Berlin et vaut environ \$8,000. Les terrassiers du chemin de fer de Cracovie à Terzébinia en mirent un jour un autre également énorme, en 1857. On sait que l'ambre jaune ne se rencontre pas seulement sur le littoral de la Baltique. Il existe ailleurs et même un peu partout en Allemagne et en Europe; mais c'est le Samland qui a eu de tout temps le privilège d'en approvisionner l'univers. Le commerce de cette denrée est un des plus anciens. Diodore de Sicile, Pline et Tacite en parlent; dans l'*Illiade*, les femmes grecques et troyennes portent des ornements de succin sous le nom d'*électron*. Bien mieux, on a découvert dans les sé-

pultures de l'époque préhistorique de nombreux bijoux d'ambre.

L'ambre va, sous forme de colliers et de bracelets, en Turquie, dans les Principautés danubiennes, en Egypte, dans le Soudan, en Nubie, en Abyssynie; la Russie en importe de grandes quantités pour en faire des chapelets ou des bijoux; l'Inde l'achète en coraux plats dont elles pare ses idoles; l'Espagne et l'Italie, la Perse, la Chine et le Japon en absorbent beaucoup; enfin, tous les fumeurs d'Orient et d'Occident l'apprécient vivement. Dantzig, Koenigsberg et Memel sont les trois centres de ce trafic dont le mouvement annuel est évalué à \$600,000; mais c'est à Paris, qu'au dire d'un voyageur prussien, M. Hans Tasche, l'ambre se travaille le mieux, et c'est de là qu'il revient en Allemagne pour s'y vendre à des prix bien plus élevés.

— o —

## UN BON PROCÉDÉ POUR LE FERMIER

L'ÉLEVEUR de poules a parfois bien du trouble, surtout au printemps, alors que les couveuses sont nombreuses et celles qui ont la tendance de couvrir inutilement viennent s'installer dans le nid d'une autre couveuse, avec les résultats connus.

Pour remédier à cela et pour reconnaître la délinquante on a trouvé l'idée de placer juste au-dessus de l'entrée du nid, une petite soupape remplie d'un liquide de couleur ou d'une teinte quelconque.

Sitôt que la poule entre dans le nid, une trappe dissimulée par terre, met en mouvement une corde qui ouvre la soupape. Celle-ci laisse échapper sur le dos de la poule quelques gouttes du liquide qui la trahit.

— o —

## LE TEMPLE DE LA MUSIQUE

Au nombre des choses qui, dans le monde, ont contribué le plus à la gloire de Paris, il faut placer l'Opéra.

Pendant plus de deux siècles, la capitale française fut réputée pour la splendeur et la perfection de ses spectacles, et naguère l'Académie nationale de musique était considérée dans le monde entier comme le temple de la musique dramatique. Aujourd'hui encore, malgré la profonde désorganisation apportée par des directeurs mercantiles ou incapables, l'Opéra garde les reflets de son ancien lustre, et les Parisiens ne prononcent jamais son nom sans une certaine fierté.

Mais sait-on où prit naissance l'Académie nationale de musique et de danse ? Tout simplement dans un petit cabaret, sis 27 rue de Venise, et dont l'enseigne portait: *A l'Épée de bois*. Dans ce cabaret où, plus tard, de Horn et deux gentils-hommes assassinèrent un capitaliste, alla

s'établir une compagnie de maîtres à danser et de musiciens.

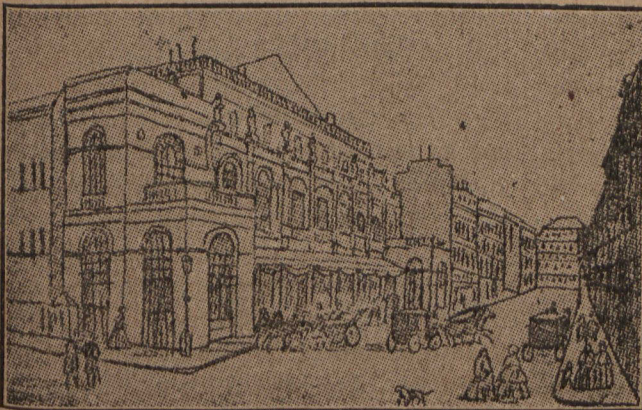
Leur chef s'intitulait le "Roi des violons", et Mazarin leur délivra, en 1658, des lettres patentes, jusqu'au jour où après diverses tentatives au théâtre du Marais, et ailleurs, l'Académie royale de musique fut fondée en mars 1671, dans le Jeu de Paume de la rue Mazarine, avec l'abbé Perrin et le musicien Cambert comme directeurs.

Lully leur succéda en 1672 et installa l'Opéra rue de Vaugirard, au théâtre du Bel-Air, jusqu'au jour où il le transporta dans la salle du Palais-Royal, en 1674, où furent représentés avec le plus grand succès nombre d'opéras et de ballets.

Après la mort du grand musicien florentin la direction de l'Opéra passa entre les mains de son gendre Nicolas de Francine, et dès lors de nombreux directeurs se succédèrent, tels que Destouches et

Francoeur qui représentèrent les oeuvres de Campra et de Rameau.

En 1763, un incendie détruisit le théâtre, et l'Opéra, après un séjour prolongé dans la salle des Tuileries, inaugura en 1770 une salle nouvelle et magnifique où les oeuvres de Gluck et de Piccini enthousiasmèrent le public. En 1871 un sinistre détruisit encore la nouvelle salle et l'Opéra fut transféré dans un théâtre provisoire situé à l'emplacement



Opéra de l'avenue de l'Opéra.

actuel de celui de la Porte-Saint-Martin.

Avec la Révolution, l'Opéra devint le théâtre de la République et des Arts, puis théâtre des Amis de la Patrie, et dans la salle de la rue Richelieu construite par Louis XVIII, on donna les oeuvres de Gossec Méhul, Salléri, Kreutzer, Grétry, Haydn et Mozart qui maintinrent son succès malgré les troubles politiques.

En 1806, l'Opéra, devenu l'Académie impériale de musique, vit triompher la *Vestale* de Spontini et les oeuvres de Chérubini jusqu'en 1820, où l'assassinat du duc de Berry fut suivi de la démolition de l'Opéra de la rue Richelieu et de la construction de la salle de la rue Le Peletier où furent représentées les oeuvres de Meyerbeer, d'Halévy, d'Hérold, de Donizetti, de Rossini, de Verdi, avec un ensemble de grands chanteurs tels que Nourrit Duprez, Roger, et des chanteuses comme Mmes Cinti-Damoreau, Gueymard, Alboni, etc.

La salle de la rue Le Peletier ayant été brûlée en 1873, l'Opéra émigra à la salle Ventadour jusqu'en 1875 où l'on inaugura l'Opéra actuel construit de 1862 à 1871 par l'architecte Garnier et qui est regardé comme le plus beau et le plus vaste théâtre qui existe.

C'est ainsi que, parti d'un simple cabaret, l'Opéra s'éleva progressivement jusqu'au temple somptueux où il est installé et où il attend qu'un directeur, émule de Duponchel, de Roqueplan et de Perrin lui rende sa splendeur passée et en fasse un théâtre National où des artistes français ne chantent qu'en français.

— o —

Le 1er septembre 1905, les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan entraient dans la Confédération.

## EPITAPHE

JOHN Goodman mourut dernièrement à Sulton, dans le comté de Surrey, en Angleterre, en laissant à ses héritiers la jolie somme de \$132,000.

Selon la volonté inscrite dans son testament, aucune femme ne devait accompagner ses restes au cimetière.

Quelques jours avant sa mort il composa l'épithaphe suivante que le marbrier devait graver sur la pierre sépulcrale, une fois parti pour le pays des inconnus.

La voici :

*Adieu, terre infâme... je disparaïs de toi!  
Peu m'importe à présent ce qu'on y dise  
[de moi!*

*Finis tous les plaisirs... mon corps sous cet-  
[te pierre  
Sans bruit, de plus en plus, va tourner  
[en poussière.*

*J'ai quitté ma carrière et ma vie du passé  
Sans regrets... sans honte pour ma posté-  
[rité;*

*Je peux me tromper... mais alors sur cette  
[place  
Soleil viens de ton ombre effacer toute  
[trace.*

— o —

## COUTUME ORIENTALE

LES femmes du Myantses (Japon intérieur) portent sur la tête un petit bateau long au moins d'un pied, qu'elles fixent dans leur chevelure à force de cire; elles ne peuvent ni s'asseoir ni se baisser sans tenir leur cou bien raide, par respect pour l'édifice naval.

Lorsqu'il s'agit de se décoiffer, elles passent plus d'une heure avant d'avoir fait fondre cet amas de cire qui colle et maintient le bateau.

## CE QU'ON DOIT FAIRE PENDANT UN ORAGE

La peur de l'orage ne se discute pas; du reste, un éclair aveuglant oblige le moins peureux à fermer les yeux et le craquement de certains coups de tonnerre fait tressauter ceux-là même qui savent que le danger est passé. Ce mouvement involontaire s'accroît chez les personnes nerveuses et dégénère souvent en peur et parfois en épouvante.

Cependant, avec le moindre raisonnement, on n'aurait aucune crainte; mais la peur ne se raisonne pas.

De 1900 à 1913, la foudre a frappé en France une moyenne de quatre-vingt-dix-huit personnes par an, soit moins de trois personnes par million d'habitants. Il n'est donc pas un seul genre d'accident qui fasse moins de victimes... pas même les automobiles.

Est-ce à dire qu'il ne faille prendre aucune précaution contre la foudre? Loin de là; nous y viendrons tout à l'heure.

Un orage éclate dans notre région. Rendons-nous compte, tout d'abord, de la distance à laquelle il se trouve de nous: voici un éclair qui sillonne le ciel. Comptons posément, un, deux, trois, etc., pas trop vite, mais régulièrement comme le battement du balancier d'une grosse horloge, de façon que le chiffre compté fasse une seconde. Le coup de tonnerre a, par exemple, fait trembler la maison au moment où nous comptions neuf. La lueur de l'éclair étant instantanée et le son n'ayant qu'une vitesse moyenne de 340 verges par seconde, il s'ensuit, en multipliant 340 par les 9 secondes, que la foudre se trouvait à plus de 1900 pieds de

nous. Notre frayeur a donc été prématurée puisqu'un accident ne pouvait, à ce moment, se produire—au plus près—qu'à plus de 2 milles de distance. Ce compte est très utile pour distraire l'attention des personnes que l'orage épouvante.

Mais prenons cependant nos précautions: si nous n'avons pas de paratonnerre sur notre maison et même s'il y en a un sur la maison voisine, nous ne devons pas nous fier à la croyance commune qui attribue à tout paratonnerre une protection qui s'étendrait, pour un cercle ayant son centre au pied de ce paratonnerre, sur toute la partie comprise entre le sol et la pointe. En réalité, le paratonnerre n'a qu'une zone de protection très restreinte.

Les nuages d'orage étant chargés d'électricité positive, tout ce qui facilitera une production d'électricité négative attirera la foudre, puisque la science a établi que deux électricités contraires s'attirent et que deux électricités semblables se repoussent. Or, au moment de l'orage, tous les points saillants du sol sont électrisés négativement.

Commençons par éviter les courants d'air. L'air pénètre dans la maison par les portes et les fenêtres; fermons-les hermétiquement. Il y vient aussi par les cheminées formant un point élevé d'appel au-dessus de la maison, et les cheminées sont d'autant plus sujettes à attirer la foudre que la suie de l'hiver les tapisse intérieurement et que cette suie est un excellent conducteur de l'électricité.

Il est un fait constaté: c'est que, sur le nombre des accidents causés par la fou-

dre aux habitations, plus des trois quarts sont produits par la chute de l'étincelle électrique dans la cheminée. Puisqu'on ne fait pas de feu pendant l'été, *pourquoi ne pas faire ramoner les cheminées en mai, sans attendre le mois d'octobre?*

Pour la même raison, pourquoi ne pas fermer à l'intérieur par des tampons, le conduit de la cheminée inutilisée?

Pendant un orage, si une cheminée ou un fourneau est encore en service, et que



Effet terrifiant de la foudre.

le feu y soit allumé, on doit s'en éloigner et surtout se garder de l'éteindre avec de l'eau; la vapeur d'eau qui s'échapperait par le conduit constituerait un très bon conducteur de l'électricité.

Enfin, si l'on a une chambre située au nord, on s'y tiendra de préférence en raison de la direction du vent qui ne vient jamais du nord pendant les orages.

Quant à la croyance très ancienne qui veut que le foudre ne frappe pas les personnes dans leur lit, elle n'est nullement fondée.

Prenons donc simplement des précautions rationnelles, et il y a bien des chances que nous ne soyons jamais la personne par million d'habitants, frappée chaque année par la foudre dans l'habitation.

Le plus grand nombre des victimes est foudroyé en pleine air. Si l'on se trouve dehors au moment où un orage éclate, il y a d'autres précautions à prendre. Tout d'abord, on ne doit jamais se mettre à l'abri de la pluie sous un arbre, de quelque essence qu'il soit et quoique l'on prétende que certains arbres ne sont jamais frappés de la foudre.

On ne doit jamais courir, que l'on soit à pied, à cheval ou en voiture: le pas, le tout petit pas. Un homme qui court laisse derrière lui un espace où l'air est raréfié; la résistance que l'atmosphère opposera, sur ce point, au passage de l'électricité sera moindre, d'où danger plus grand.

Enfin, on ne doit jamais marcher contre le vent.

Revenons à la frayeur que ne peuvent vaincre certaines personnes. Si toutes les précautions indiquées ne les rassurent pas, il faut, *après les avoir prises*, qu'elles emploient le moyen suivant:

Fermer les contrevents ou les persiennes d'une chambre, allumer les lampes et toutes les bougies possibles et faire de la musique ou jouer à quelque jeu bruyant. La musique opère une diversion favorable et elle atténue le bruit du tonnerre, si effrayant pour les personnes d'une complexion nerveuse.

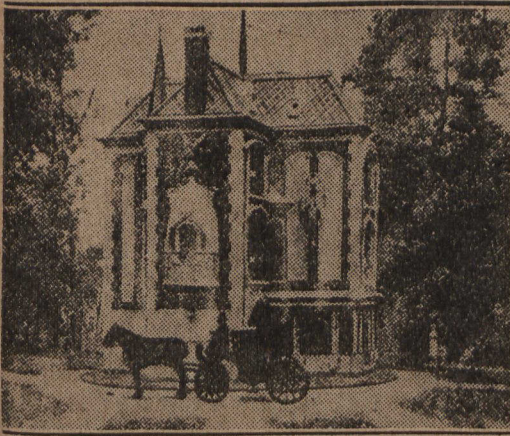
Enfin, derrière les contrevents fermés et dans la pièce illuminée par les bougies et les lampes, on n'apercevra plus les éclairs.

— O —



## LA MAISON TOURNANTE

IL Y A quelques années, on imagina de construire, dans certaines stations thermales, des kiosques de bois, montés sur pivot, et que l'on tournait toutes les heures, pour leur permettre de faire toujours, pendant la journée, face au soleil.



La maison à midi.

Il a été reconnu, en effet, que le soleil a de grandes vertus médicales. Il purifie et rend plus vigoureux: de là, les "cures de soleil", si en vogue dans certains sanatoria suisses et allemands.

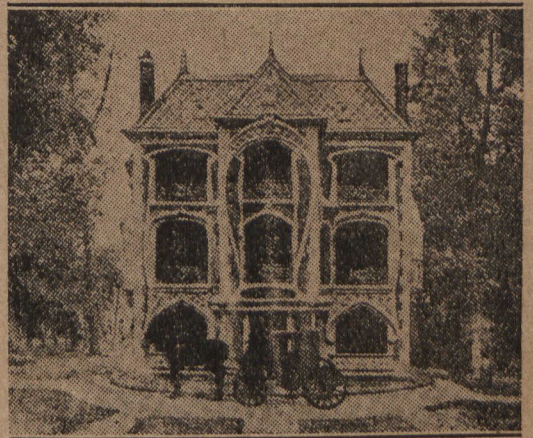
Un architecte a pensé que le problème de construire une maison dont certaines pièces feraient toujours face au soleil, n'était pas insoluble. Et il a conçu l'idée de sa villa Tourmesol, dont nous plaçons sous vos yeux deux photographies.

Un simple coup d'oeil vous permettra de voir, par la position des arbres du jardin, que le photographe n'a pas changé son objectif de place. Le coupé qui,

tout à l'heure se trouvait devant le hall d'entrée de la maison, n'a pas non plus bougé. Cependant, la villa nous montre une autre façade: c'est qu'elle a tourné

A une époque où l'on fait avancer et reculer des maisons de huit étages, des églises ou des gares de chemins de fer, comme cela s'est dernièrement vu à Anvers, on peut, sans faire crier au miracle, faire tourner une petite villa comme une toupie.

Cet exploit n'en demande pas moins une certaine ingéniosité. La villa Tourmesol est construite sur un plancher mobile, à la façon des paques tournantes de



La maison à 6 heures du matin.

chemin de fer. Sous ce plateau se trouve un roulement circulaire en acier à profil concave qui correspond à un rail de même forme, mais de profil opposé, qui est scellé dans la partie de la maçonnerie qui supporte le plateau.

Entre les deux rails qui s'emboîtent l'un sur l'autre, se trouve une couronne de billes sur lesquelles le plateau repose, et qui lui permettent de tourner sans effort. Ce sont des billes d'acier, analogues, mais beaucoup plus grosses que celles de nos bicyclettes.

Tout autour du plancher est fixée une roue dentée qui engrène une vis tangente, placée dans un mur du sous-sol de la maison. Cette vis, mue par l'électricité, communique le mouvement de rotation désiré à la maison, au moyen de la roue dentée sur laquelle elle engrène.

Voici en quelques mots les données essentielles de cette habitation ultra-moderne. Elle convient aux convalescents ou aux infirmes dont la chambre doit être toujours égayée par le soleil. Avec la régularité et la précision d'un mécanisme d'horlogerie, la maison, pareille au tournesol, vire sur elle-même pour recevoir toujours les rayons du soleil.

— o —

## LA MARMELADE D'ABEILLES

L'HABITUDE de manger des insectes n'est pas répandue en Europe, et l'on cite comme de pures exceptions individuelles, l'exemple de certains savants qui se régalaient d'araignées; mais d'autres peuples les apprécient au contraire beaucoup.

C'est ainsi qu'une revue d'agriculture japonaise publie l'analyse d'une marmelade dont la finesse est, paraît-il, très appréciée au Japon, et qui consiste en une confiture de jeunes larves et de jeunes mouches d'une variété d'abeilles sauvages, préparée à la sauce de saya dans la province de Shinano, au Japon, et exportées dans ce pays en boîtes scellées de fer blanc.

— o —

## L'UTILITE DES VERS DE TERRE

DARWIN, dans une brochure intitulée *L'humus et les vers de terre*, calcule que, par acre de terre, il y a en moyenne 33,000 vers qui chaque année ramènent à la surface du sol au moins dix tonnes de verre végétale que la charrue serait impuissante à extraire des entrailles de la terre. Le savant Anglais conclut ainsi:

"Il est douteux qu'il y ait dans l'histoire du monde, des animaux qui jouent un rôle aussi important que ces créatures d'un organisme inférieur."

— o —

## LA BIERE AUX SAUTERELLES

EN une remarquable étude sur les boissons indigènes, on décrit le plus étrange breuvage qu'on puisse imaginer. Le sa-fu-eng, dont les Igorotes de l'île de Luçon se montrent friands, est préparé de la façon suivante:

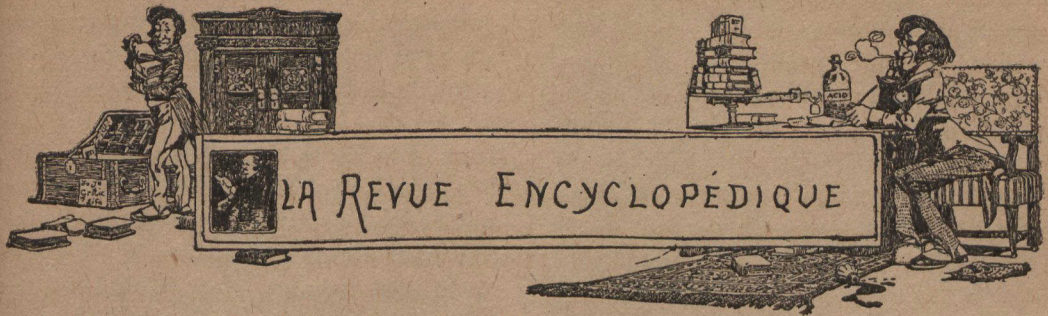
On fait cuire séparément du riz, des camotes, (sorte de fruit,), des sauterelles, de la viande de porc, et on verse ces ingrédients dans une urne de terre à moitié remplie d'eau froide en y ajoutant des os concassés après cuisson.

On abandonne cette mixture à elle-même pendant une dizaine de jours, et on obtient alors un liquide fermenté aigre et qui dégage une odeur que les narines des Européens trouvent épouvantable.

Les Igorotes boivent cependant cette bière avec délice, et, dans plusieurs tribus, c'est le seul breuvage qui se boive pendant les repas.

— o —

On a trouvé à Thèbes des feuilles de papyrus de plus de 3,000 ans donnant le signalement d'esclaves en fuite et offrant des récompenses pour leur capture.



**CORINDON**: Pierre fine très dure, la plus estimée de toutes après le diamant et dans laquelle les minéralogistes ont reconnu de l'alumine pure. En 1912, la production totale du Canada a été de 1960 tonnes ayant une valeur de \$239,491. Les mines de corindon de notre pays sont dans l'est de la Province d'Ontario. Le Canada est le plus grand fournisseur du monde de cet important métal.

**COTON**: Sorte de bourre qui enveloppe les semences du cotonnier. On dit que la culture du coton a enrichi les Etats-Unis, bien que l'Angleterre soit la plus grande productrice de ce matériel, au monde. Au Canada on compte 29 moulins à coton. L'importation du coton à l'état brut en notre pays est de neuf millions de piastres par année, tandis que notre production totale est de 30 millions. Notre pays achète pour \$27,400,000 d'articles provenant du coton annuellement.

**CRÉOSOTE**: Huile lourde, incolore, d'une odeur forte, découverte par Reichenback en 1822. Le créosote se retire des produits de la distillation sèche du bois, en particulier du goudron de hêtre.

**CUIVRE**: Métal de couleur rouge brun. Après le fer, le cuivre est le métal le plus employé. La production totale du monde pour l'année 1913, a été 2,189,473,130 livres. Le Canada a fourni 76,497,832 livres, réparties comme suit: la Province de Québec, 3,455,897 livres; celle d'Ontario, 25,884,836 livres et la Colombie Anglaise, 45,791,579 livres. Nos importations ont été pour la même année fiscale de \$6,581,485 et nos exportations ont atteint la somme de \$9,880,406.

**CYPRÈS**: Arbre résineux, possédant un bois d'un grain très fin, mais très résistant, et presque incorruptible, se polissant très bien. Notre pays importe de l'Amérique du Sud une moyenne de 5,000,000 de pieds, par année, pour la fabrication de citernes, accessoires de buanderie et construction générale.

**DIAMANT**: Pierre précieuse dans laquelle les chimistes ont reconnu du carbone peu cristallisé. On le trouve dans des gisements de sable et de glaise. Le sud de l'Afrique, le Brésil, la Guinée Anglaise et les Indes en sont les principaux producteurs. Le Canada possède quelques mines, dont l'une dans le comté de Labelle.

**DYNAMITE:** Explosif dont il existe un grand nombre de variétés ayant comme caractère commun d'être à base de nitroglycérine, laquelle est un liquide explosif obtenu par l'action de l'acide azotique sur la glycérine. Avant la guerre, nous comptions quatre établissements s'occupant spécialement de la fabrication d'explosifs, au Canada.

**ÉMERAUDE:** Nom par lequel on désigne deux pierres précieuses de compositions différentes: l'émeraude proprement dite et le corindon vert ou émeraude orientale. Les plus belles pierres ont été trouvées en Colombie. La Sibérie et les Nouvelles Galles du Sud en fournissent aussi. Les émeraudes orientales sont des corindons verts.

**ÉTHER:** Fluide subtil, impondérable, qui, d'après les anciens, remplit les espaces situés au-delà de l'atmosphère terrestre. On appelle éther un élément invisible, impalpable, répandu partout aussi bien dans le vide que dans l'intérieur des corps transparents ou opaques, et dont l'existence, longtemps hypothétique, semble désormais avoir revêtu tous les caractères de la certitude scientifique.

**FIGUERS:** Fruit du figuier ordinaire. Ce dernier est cultivé dans presque toutes les contrées situées sur le littoral de la Méditerranée. Les meilleurs nous viennent de Smyrne et sont de trois qualités différentes: Elame, Erbeli et Aidin. On les mange comme fruit, mais spécialement en Autriche, on les mélange avec du café. On en extrait aussi une liqueur qui est exportée de Smyrne, de l'est des Indes et de l'Amérique.

**FLANELLE:** Tissu fait ordinairement de laine cardée, et peu foulé. Au Canada, on compte 18 manufactures qui s'occupent de la fabrication de la flanelle.

**FLEUR:** Les Etats-Unis et le Canada sont les grands producteurs de fleur au monde. Les exportations de fleur du Canada pour l'année finissant le 31 mars 1914 sont comme suit: 4,832,183 barils; fleur de blé-d'Inde, 3,939 barils. Depuis le commencement de la guerre, ces chiffres ont doublé et les pays alliés comptent sur la production de notre sol pour donner le pain nécessaire aux soldats qui gagneront la guerre.

(A SUIVRE)

— o —

## CE QU'IL MEURT DE MONDE DANS L'UNIVERS

Le "*New-York Sun*" a recherché quelle peut être sur la terre entière la moyenne des décès par jour. Dans un de ses derniers articles, notre confrère croit pouvoir alléguer ce fait effrayant que 43,840,000 êtres humains meurent chaque année. Le chiffre normal des décès par jour est de 120,000.

Comparant la mortalité ordinaire mondiale avec les pertes sur les champs de bataille, le "*Sun*" arrive à établir que pour chaque soldat tué, vingt-deux personnes meurent de maladie, de vieillesse ou d'accident. Il estime que le tribut levé par la guerre sur l'humanité n'a représenté jusqu'ici qu'à peine un dixième de un pour cent de la population du globe, et nombre de ceux qui sont tombés glorieusement auraient rencontré la mort autrement au cours prosaïque de leur existence en temps de paix,

— o —

# UN GRAND AS

## FONCK

Il est des figures prédestinées. Certains *as* portèrent en eux la caractéristique de leurs qualités supérieures d'homme-oiseau.

Navarre, son profil de rapace; Guynemer, l'étrange fixité de son regard; Nungesser, sa carrure puissante, son cou enfoncé dans les épaules, à la manière d'un condor.

Chez Fonck, rien de semblable. Taille petite, cheveux noirs, visage rose et rond, un soupçon de moustache, son aspect est celui d'un "petit jeune homme" de 24 ans. Mais le menton est volontaire et la paupière, le plus souvent à demi baissée, atténue mal l'éclat d'un oeil extraordinairement aigu.

La grande force de ce nouvel *as* réside précisément dans cette faculté de supervision. Il voit l'ennemi *avant* d'être vu; elle lui permet de plus d'être le tirer émérite qui a descendu trois boches en vingt-deux balles.

Navarre étonnait par sa virtuosité, ses acrobaties, son *cherrage*; Guynemer, par son labeur acharné, sa volonté farouche; Nungesser par sa fougue, son mordant.

Fonck étonne par sa facilité, la science de sa manoeuvre, et aussi par son incroyable chance, puisque jamais il n'a été ni descendu, ni blessé; jamais son appareil n'a été désemparé et n'a reçu de balles dans ses parties essentielles.

Sa modestie est charmante. Peu bavard,



Le nouvel "As des As", l'aviateur Fonck

il a cependant des paroles qui peignent un caractère...

Le matin de son dernier exploit, il dit, flairant le ciel:

—Aujourd'hui, je crois que Chaput sera vengé...

Comme on le complimentait en essayant de mettre sa carrière en parallèle de celle de Guynemer :

—Je ne me considérerai comme susceptible de prendre le titre d'*as* des *as* que lorsque j'aurai abattu plus de Boches que lui.

#### SA CARRIÈRE

Né à Sauley-sur-Meurthe, dans les Vosges, le 27 mars 1894, il préparait ses examens d'ingénieur, lorsque, comme tant d'autres, il fut séduit par l'aviation dont les premières ailes venaient de s'ouvrir. La guerre éclata au moment où il passait la première partie de son brevet.

Il part avec la classe 14 et est envoyé au 2e groupe d'aviation de Dijon. Elève-pilote à Saint-Cyr, il est breveté militaire en avril 1915 au Crotoy.

Comme Nungesser et Chaput, le futur *as* va débiter par un pénible apprentissage. Le léger et rapide appareil de combat qu'il désire ne lui sera accordé que plus tard. Il commencera par le biplan de reconnaissance et de bombardement ; au Linge et à Metzeral il gagne sa première citation et prend part à l'offensive de Champagne de septembre 1915. Quand il pilotera un avion de chasse, il aura déjà plus de six cents heures de vol sur l'ennemi et aura abattu deux Boches, les 6 août 1916 et 17 mars 1917.

Du jour où il a obtenu enfin l'*outil* désiré, il accumule les victoires.

Mai 1917 .....	3
Juin 1917 .....	1
Août 1917 .....	5
Septembre 1917 .....	4
Octobre 1917 .....	4
Janvier 1918 .....	2
Février 1918 .....	5

Mars 1918 .....	7
Avril 1918 .....	3
Mai 1918 .....	6
Juin et Juillet 1918 .....	19

Il arrive ainsi en tête de la liste avec 59 victoires contre 42 à Nungesser.

En janvier et en avril 1918 il avait déjà réussi un doublé, mais le 9 mai, il accomplissait le fabuleux exploit d'abattre deux avions en 10 secondes ; un autre 5 minutes plus tard ; rentré à son aérodrome pour faire le plein, il reprend son vol, descend le quatrième et quelques instants après ses cinquième et sixième en quelques minutes.

Je ne reviens pas sur les péripéties de ce combat dont les détails sont présents à toutes les mémoires.

Il convient cependant d'établir que les trois premiers étaient des biplaces, engins toujours dangereux à attaquer, les *angles morts* de leurs tirs étant très faibles, grâce aux deux ou trois mitrailleuses dont ils sont armés. Le quatrième était également un biplace qu'il attaqua en tête afin d'éviter la mitrailleuse arrière ; le cinquième et le sixième, deux Pfalz, les meilleurs monoplaces de chasse de l'ennemi. Dans la dernière partie de ce combat, il eut à lutter contre neuf adversaires, quatre Pfalz et cinq Albatros.

Il battait ainsi le record de Guynemer qui était de quatre avions en une journée (25 mai 1917). Deux Boches en une minute, étaient depuis, le maximum de vitesse ; Fonck l'a abaissé à 10 secondes.

Il égalait l'exploit du capitaine anglais Trollope (23 mars 1918) ; mais on n'ignore pas que chez nos alliés, les avions *descendus* ne sont pas homologués aussi méticuleusement que chez nous.

Quant aux Allemands, en faisant crédit à l'Agence Wolf, le record est détenu

par feu le capitaine de Richthofen avec sept succès en trois jours.

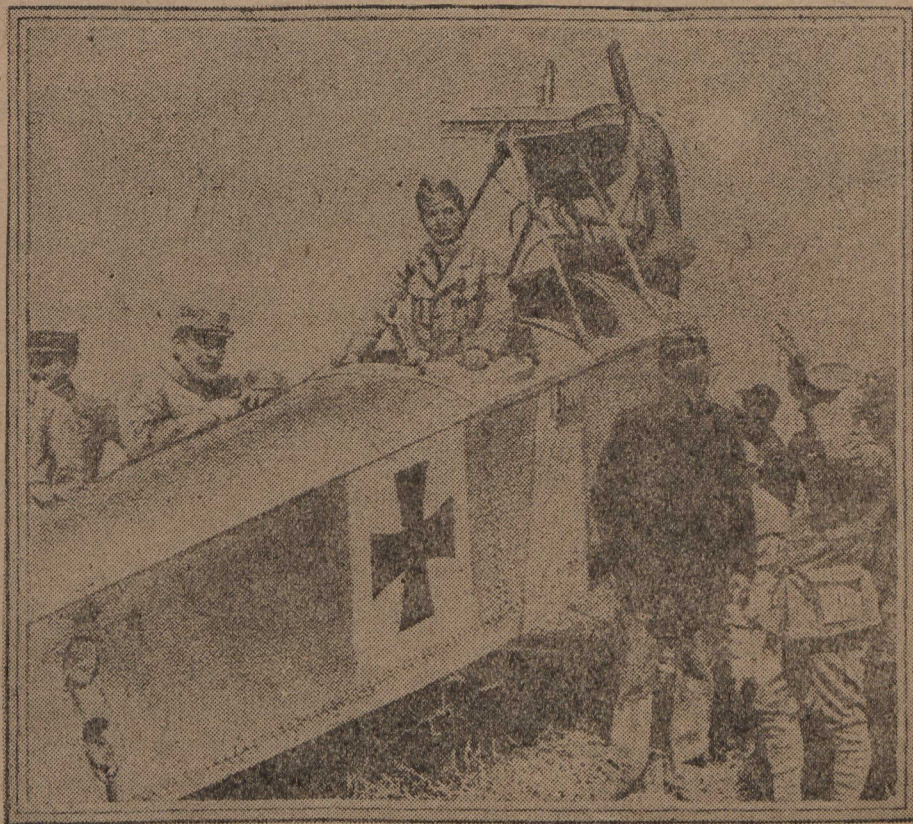
Enfin, de même qu'il avait vengé l'as *des as* abattant son vainqueur, le lieutenant Wisseman, les six Boches du jeudi de l'Ascension vengèrent Chaput, comme les deux derniers de Nungesser vengèrent Demeuldre.

qu'il se sent dans une forme absolument parfaite.

Mais s'il laisse à son inspiration le soin de flairer le gibier, sa fantaisie l'abandonne dès qu'il l'a levé.

Lucidité et maîtrise sont les deux bonnes fées qui veillent sur son envol.

Il raisonne froidement, méthodique-



L'aviateur Fonck assis dans un avion allemand qu'il vient d'abattre.

#### SA MÉTHODE

Ce qui frappe dans sa manière, c'est qu'elle consiste à peu voler, mais à voler à coup sûr. Guynemer tenait l'air des heures entières, rôdant sur les lignes, fouillant les nuages; Fonck ne prend le départ que lorsqu'il devine l'ennemi et

ment, mais *vite*; le secret de la force du chasseur réside dans la surprise et la décision.

Il monte un Spad armé de deux mitrailleuses.

#### LE VENGEUR

Lieutenant, officier de la Légion d'hon-

neur, médaillé militaire, décoré de la Croix de guerre, ornée de 19 palmes, titulaire de la Médaille militaire britannique, de la Croix de guerre belge et de la Cross military, il vole sur les traces immortelles de celui que nous pleurons toujours.

Ce flambeau divin que sa main expirante a laissé tomber dans les Flandres, le 11 septembre 1917, le jeune Lorrain l'a ramassé et l'a porté fièrement aux quatre coins du ciel de bataille.

Nous suivons avec orgueil et angoisse les exploits de celui qui chaque jour nous venge un peu plus, et les pensées et les prières de chaque maison française ne manqueront pas de soutenir et de protéger notre oiseau victorieux.

— o —

## LA MORT APPARENTE

LA cessation des battements de coeur ne doit pas faire conclure à la mort absolue. La médecine nouvelle nous apprend que tant qu'il y a une étincelle de vie, il y a de l'espoir.

On cite toujours les exemples connus de ce Français qui arrête les battements de son coeur, celui de ce militaire anglais qui peut interrompre chez lui toute manifestation de la vie, au point qu'une glace placée devant sa bouche ne s'embue pas.

Le caractère troublant de ces découvertes cesse quand on songe qu'un organisme affaibli par une longue maladie et plongée dans une de ces terribles syncopes, préludes de la mort, succombera nécessairement, car il n'a plus la vitalité nécessaire pour lutter contre la désagrégation finale, et les cas de mort apparente et des inhumation trop précipitées sont nécessairement très rares.

— o —

## LA LOI DU MARIAGE DANS L'INDE

Trouvé dans un vieux bouquin à reliure de parchemin renfermant les écrits du fils de Brahma :

1° — Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour la femme que son mari.

2° — Si son mari rit, elle rira ; s'il pleure, elle pleurera.

3° — Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher par terre et s'abstenir de toute toilette.

4° — Si son mari la gronde, elle doit le remercier de ses bons conseils.

5° — S'il la bat, elle doit lui prendre les mains, les baiser respectueusement et lui demander pardon d'avoir provoqué sa colère.

Et voilà !... C'est court, n'est-ce pas, chères lectrices... et cependant je doute fort que cette loi ait le don de vous plaire.

— o —

## LA CULTURE DE L'ANANAS

Les planteurs des Iles Hawaï ont rencontré beaucoup de difficultés dans la culture de l'ananas par suite de ce que leur terrain est excessivement imprégné de manganèse, d'où résulte une mauvaise maturation et mauvaise qualité des fruits. La Station Expérimentale du Gouvernement a montré que le manganèse contenu dans le sol rendait insolubles les principes ferreux. En conséquence, on a cherché les moyens de pourvoir les plantes de fer. Le procédé adopté est de badigeonner les feuilles avec une solution de sulfate de fer. Les résultats ont été très satisfaisants, les principes ainsi absorbés par les feuilles pourvoyant complètement aux besoins de la plante.

— o —



# CHEZ LES AVEUGLES

STATISTIQUE



Lainages crochetés et tricotés.

De nos jours l'aveugle ne peut plus se comparer à "une feuille arrachée à l'arbre de la vie et qui erre sans appui", car, partout, on se préoccupe de son bonheur et l'on s'efforce de lui venir en aide.

Il a été procédé à un recensement des aveugles en Suisse en 1870, 1888 et 1910. Voici les chiffres.

En 1870, sur 2,669,147 habitants, il y avait 2,032 aveugles, soit 7.61 aveugles pour 10,000 habitants; en 1888, sur 2,917,754 habitants, on comptait 2,107 aveugles, soit 7.22 sur 10,000 habitants et en 1910 sur 3,753,293 habitants, 2,285 aveugles, ce qui fait 6.09 aveugles pour 10,000 habitants.

En 1910 sur 2,286 aveugles 326, dont 100 enfants, étaient dans des asiles spéciaux; 57 jeunes aveugles restaient donc privés des bienfaits d'une bonne éducation. Grâce à l'agrandissement de l'Asile de Chailly sur Lausanne, cet état de choses s'est quelque peu amélioré depuis.

Que de larmes versées par les parents, que d'espoirs brisés, que de jeunes rêves anéantis ces chiffres recèlent! Mais aussi, quel champ fécond offert à l'oeuvre d'amour! Et lorsqu'enfin ces pauvres déshé-

rités ont pu devenir des membres actifs de la famille humaine, quelle joie de vivre et quelle ardeur au travail est la leur!

## LE SIXIÈME SENS

Les aveugles ont la faculté de percevoir des objets ou des faits sans le concours du toucher et sans qu'on puisse affirmer que l'ouïe, le goût ou l'odorat soit en cause. En s'ébattant dans un jardin, les enfants éviteront adroitement les arbres. Ils *sentent* de loin une paroi ou un mur. Cette particularité est nommée "le sixième sens", "le sens de la distance" ou avec plus de précision "le sens de l'orientation". Mais on n'est tombé d'accord ni sur son siège, ni sur sa nature physiologique. Quelques aveugles prétendent que ce sens de la distance se trouve dans leur front, d'autres le situent sur tout le visage, sur les tempes ou dans le lobe de l'oreille. On pensait autrefois qu'un nouveau sens entre en activité quand l'un fait défaut. Aujourd'hui nous croyons plutôt à une combinaison des sensations diverses produites par la

température, la pression atmosphérique, l'ouïe et l'odorat.

#### LA MÉMOIRE DE L'AVEUGLE

Presque tous les aveugles jouissent d'une excellente mémoire; chez l'enfant, c'est souvent surprenant. Cela provient sans doute de ce qu'il est forcé de se rappeler très exactement tout ce qu'il ne veut pas oublier, et par là d'exercer cette précieuse faculté du souvenir. Il doit s'approprier et s'efforcer de conserver une foule de notions, auxquelles nous ne prenons pas garde, parce que nos yeux les enregistrent constamment à nouveau.

Le mémoire auditive des aveugles est réputée. Ils reconnaissent quelqu'un au timbre de sa voix, après plusieurs années.

Beaucoup d'aveugles sont doués d'une étonnante mémoire musicale. Tel jeune musicien accompagne à l'orgue un morceau qui dure une heure et demie, sans se tromper d'une seule note.

“ENFANT AVEUGLE, PAUVRE ENFANT !”

“Mourir n'est rien, mais vivre et ne pas voir, voilà le grand malheur”.

Nous ne pourrions jamais, nous autres privilégiés, réaliser à fond l'immensité de cette infortune. Mais l'enfant qui en est affligé souffrira infiniment moins de son malheur, si son éducation est bien dirigée; or cela n'est guère possible ailleurs que dans un institut d'aveugles. Dans la plupart des cas, ces déshérités appartiennent à des familles modestes, dont les membres sont obligés de gagner leur pain hors de chez eux. Le petit malheureux reste alors toute la journée seul, sans que son esprit soit tenu en éveil, et ces jours sombres et moroses sont le temps le plus triste de sa vie. En outre, le manque d'exercice amène

toutes sortes de bizarreries et de mauvaises habitudes, que le maître a grand'peine à déraciner plus tard.

“La nuit n'est l'amie de personne. Dans l'obscurité chaque sentier devient un labyrinthe, chaque forme vague une source d'épouvante. Quand nous le pouvons percevoir par le regard ce qui nous entoure, l'âme se met à imaginer des formes chimériques et se peuple de fantômes. Alors le jeune esprit erre avec angoisse dans les



Un petit aveugle tricotant.

ténèbres, et s'il n'était pas éclairé il deviendrait la proie de la folie.”

Voici ce qu'a dit Helen Keller de cette époque de sa vie: “Autrefois j'ai connu l'abîme sans espoir, environné de ténèbres. Puis l'amour est venu et a libéré mon âme. Autrefois je ne connaissais que la nuit et le silence de la mort. Maintenant, je possède l'espérance et la joie. Autrefois je me meurtrissais contre les murs de ma geôle. Maintenant, je suis heureuse, dans

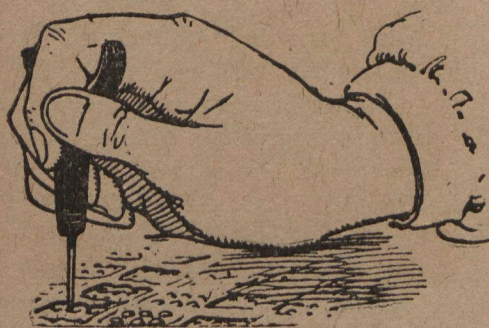
la conviction que moi aussi je puis penser, agir et acquérir le ciel.

Un autre danger encore peut compromettre tout le développement de l'enfant aveugle: l'excès de soins et de gâteries.

Par pitié mal comprise, on ne lui laisse rien faire lui-même; on s'imagine qu'il faut le servir sans cesse, l'habiller et le déshabiller, le laver, coiffer, nourrir et le tenir assis tranquille. De cette manière on l'accoutume à une incapacité absolue, le condamnant à une pénible dépendance, malheur bien plus grand que sa cécité même!

#### L'ÉCRITURE DES AVEUGLES

Il y a près de cent ans qu'un Français, Louis Braille, inventa l'écriture en relief, en se basant sur le système de son compatriote Barbier. Cet alphabet a été intro-



duit dans les écoles d'aveugles de tous les pays.

Chaque lettre est combinée d'après six points disposés en deux rangées verticales. Pour écrire, on se sert d'une plaque de métal à sillons parallèles munie d'un cadre mobile. On fixe le papier entre la plaque et le cadre, on place sur le papier une règle-guide percée de trois rangées de fenêtres rectangulaires, et, au moyen d'un poinçon, on pique des points dans ces rec-



Travaux en plein air.

tangles. On écrit de droite à gauche, tandis que l'aveugle lit de gauche à droite sur l'autre face du papier, en glissant l'index sur les points en relief. Il acquiert assez rapidement une virtuosité surprenante. Pour le commençant, nous employons des tablettes de lecture en bois, avant de passer à l'abécédaire, puis aux livres. Malheureusement on ne possède pas, en Suisse, des livres spéciaux et c'est un grave inconvénient.



Travaux champêtres.

L'écriture Braille sert aussi à représenter les chiffres et la musique et un système d'abréviations a été adopté. Il existe des machines à écrire pour les caractères en relief, permettant de former chaque lettre par une seule pression.

Depuis quelque temps, l'aveugle peut correspondre avec les voyants à l'aide d'une machine qui reproduit l'écriture dactylographiée habituelle.

#### L'INSTITUT DE KOENIZ

L'été de 1916, il y avait 25 ans que l'Asile émigra de Berne au château de Koeniz.



Le château de Koeniz.

niz. Il se composait alors de 28 aveugles et de 14 employés. Aujourd'hui, l'établissement compte 49 aveugles — les ouvriers inclus — et 17 employés.

Lors de l'inauguration du château de Koeniz, il était déjà "tout juste assez grand". Depuis, nous avons bien augmenté quelque peu la place dont nous disposions, mais pas en proportion de l'exten-

sion qu'à prise cette colonie.

Combien d'heureux voyants, en parfaite santé et qui ont eu à leur portée dans les écoles tous les bienfaits de l'éducation et de l'instruction, déchoient par leur propre faute et deviennent une lourde et dange-reuse charge pour la Société!

L'aveugle, cette victime innocente, n'a-t-il pas d'autant plus droit à être traité à l'égal de l'être normal? Son infirmité même loin de le faire négliger, le désigne à notre sollicitude toute particulière.

— o —

#### LA STRUCTURE INTERNE DES POMMES

ON connaît la grande fertilité fruitière des Côtes américaines de l'Océan Pacifique: Pérou, Chili, Orégon, Californie.

M. le Professeur E. J. Kraus, du Collège d'Agriculture de l'Orégon, vient de publier un rapport préliminaire sur les résultats des expériences qu'il poursuit sur la structure interne des différentes variétés de pommes. Des sections de fruits au même point de maturité ont été déshydratées avec de l'alcool puis placées dans un mélange de xylol et d'huile de cèdre, où elles deviennent aussi claires et transparents que du verre, avec le dessin complet de leur structure vasculaire. Des photographies en furent tirées. Une longue série d'admirables photographies accompagne le texte du Rapport. Les différences de chair des divers spécimens ainsi que les différences de structure des coeurs sont frappantes. Ce procédé semble fournir des données taxonomiques d'une grande valeur. Le même procédé d'investigation peut s'appliquer aux poires et autres fruits.

— o —

## DE L'ARBRE AU NAVIRE

TANDIS que les soldats des Etats-Unis versent généreusement leur sang, dans le nord de la France, pour la défense de la civilisation et du droit outragé, l'industrie américaine accomplit, dans le même but, des prodiges d'énergie et des miracles d'activité.

Recruter, équiper et instruire plusieurs millions de militaires, ne constituaient qu'une des données du problème, que posa honorablement le Président Wilson en déclarant la guerre à l'Allemagne. Il fallait songer, dans le même moment, à transporter ces armées en Europe avec tout leur équipement, leur outillage et leurs vivres.

Entreprise colossale, sans précédent, dans l'histoire universelle. Oeuvre gigantesque que nos voisins, seuls, pouvaient résolument aborder, grâce à l'audace industrielle de ce peuple valeureux.

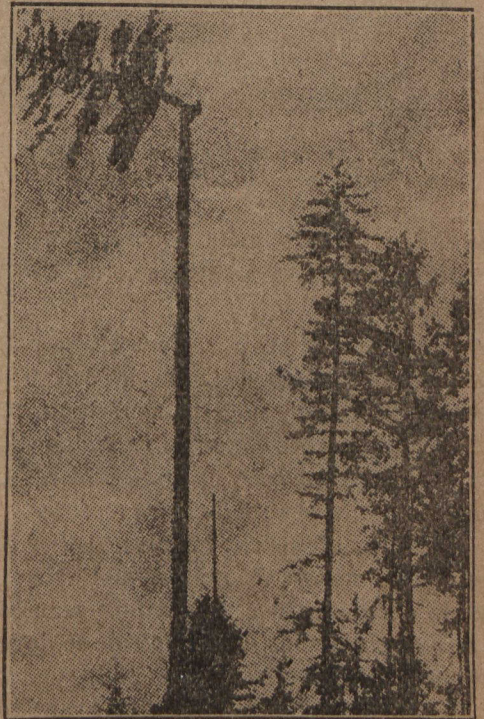
Et l'effort que l'Amérique se demandait à elle-même allait dépasser les limites de ce programme. Ne s'était-elle pas chargée aussi de pourvoir à la nourriture de ses Alliés? Où trouverait-elle les millions de tonnes exigées par cette double entreprise, elle dont la marine marchande était notoirement inférieure à ses besoins?

La saisie des paquebots allemands internés dans les ports américains n'apportait pas une solution au problème. Leur total était loin d'atteindre un million de tonnes, alors qu'il s'agissait d'improviser une flotte de plusieurs millions de tonnes!

Sans hésiter, sans retarder, le Cabinet

de Washington prit des mesures énergiques. En même temps qu'il réquisitionnait tous les paquebots et vapeurs de commerce, il passait des contrats avec les maisons de constructions navales qui, dans les vingt-quatre heures qui suivirent la signature des actes, prenaient leurs mesures pour ouvrir de nouveaux chantiers.

Dans la région du Pacifique, si riche en bois de construction, plusieurs chantiers furent installés de toutes pièces pour exé-



Les arbres choisis subissent avant tout une décapitation.

cuter une commande de 353 navires de bois, actionnés par des moteurs à pétrole, destinés à remplacer dans le cabotage les



Les troncs d'arbres sont précipités dans la rivière où ils formeront des trains de bois.

navires à parois métalliques, que l'on pourrait employer au service transocéanique.

Nos illustrations nous font assister aux différentes phases de la construction de ces navires. Elles nous transportent, tout d'abord, dans ces superbes forêts de l'Extrême-Ouest américain, justement renommées pour la beauté de leurs essences.

C'est là qu'existent *les plus vieilles créations du monde*, record qui, de l'avis unanime des botanistes, appartient sans conteste aux sequoias, à la fois rois et doyens de la flore terrestre.

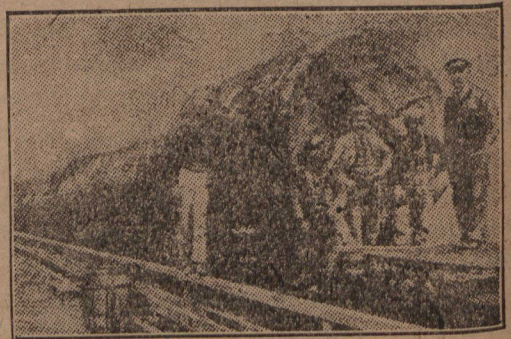
Les arbres choisis subissent avant tout une décapitation. Chaussé de bottes à crochets, un agile bûcheron se hisse jus-

qu'à quelques pieds de la cime, et, à coups de hache, sectionne la partie supérieure. Il faut convenir qu'un homme sujet aux vertiges ne pourrait se charger d'une telle besogne! Se maintenir à quatre-vingts ou cent verges au-dessus du sol en maniant une cognée, c'est un véritable exploit d'équilibriste!

L'arbre est ensuite attaqué à sa base, à trois pieds du sol, par deux bûcherons armés d'une scie passe-partout. L'entaille est pratiquée de telle façon que l'énorme masse, en s'abattant, tombera exactement dans la direction choisie, sans s'accrocher aux arbres voisins, sans les détériorer.

L'abatage a lieu dans l'intérieur des terres, des dizaines de milles de la mer. Pour amener ces troncs gigantesques au point d'embarquement, les forestiers américains construisent de véritables *chemins liquides* qui traversent montagnes et vallées. C'est ce qu'ils appellent des *flumes*.

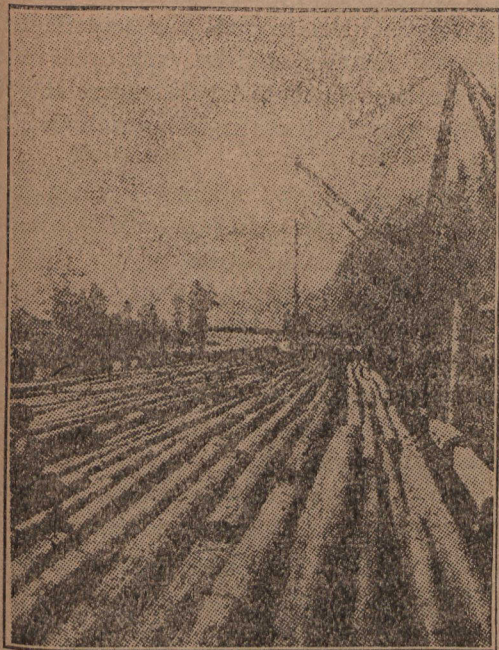
Détournant plusieurs sources, ils les centralisent dans un bassin naturel, formé par une vallée ou un ravin dont ils bouclent les deux issues avec des murs de maçonnerie.



Transport des gigantesques troncs d'arbres par voie ferrée.

L'eau est canalisée dans une auge faite de madriers épais, qui s'allonge sur des

distances prodigieuses. Sa pente est calculée pour que l'eau entraîne les troncs à une vitesse déterminée, ni trop grande, ni



Construction d'un train de bois dans la rivière. Les troncs d'arbres sont réunis et retenus par de lourdes chaînes et le tout revêt la forme d'un long cigare.

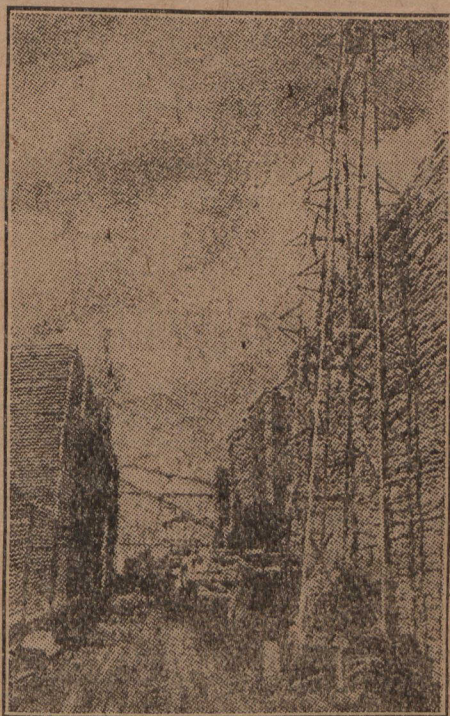
trop faible. Ce système, éminemment pratique, occasionne, dans plus d'un cas, la construction de véritables travaux d'art : des aqueducs de quatre à cinq milles traversant des vallées profondes de plusieurs centaines de mètres.

Entraînés par le courant du *flume*, les troncs atteignent enfin le rivage de la mer. On les y réunit par milliers, sous forme de radeaux énormes dont chacun constitue une forêt flottante.

Il ne reste plus qu'à les remorquer jusqu'à la scierie mécanique, opération d'autant plus aisée que l'océan Pacifique est généralement digne de sa réputation. Les tempêtes y sont rares et de courte durée.

Nous n'entreprendrons pas de décrire une de ces scieries américaines, où la main-d'oeuvre est presque partout remplacée par la machine. Ce sont des merveilles d'ingéniosité, des miracles de simplicité, où les bras de fer et les mains d'acier exécutent automatiquement les manipulations successives.

Qu'il suffise de dire que, sur les 353 vaisseaux, longs de 300 pieds, commandés en octobre 1917 par le Gouvernement américain, plus de deux cents sont déjà à flot, et prêts à entrer en service. Plusieurs

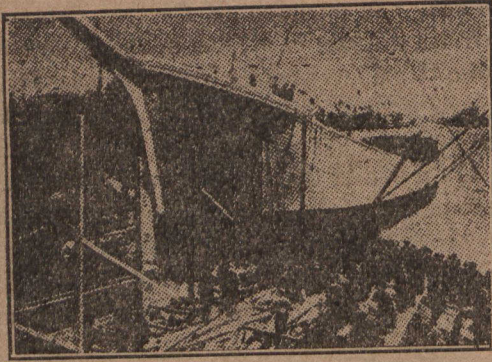


Installation électrique destinée à économiser le temps, chaque machine représentant le travail de cinq hommes.

chantiers ont réussi ce miracle de construire ces navires en moins de trois mois.

90 jours après leur mise en chantier, ils étaient déjà pourvus de leurs agrès et de leurs moteurs jumeaux de 320 chevaux !

Encore un détail: chaque navire est payé par le Gouvernement 200,000 dol-



Le résultat... Ce bateau supplée aux navires d'acier pour assurer le trafic transatlantique. Il mesure 93 mètres de long et coûte 200,000 dollars.

lars. Quand il s'agit de faire vite et bien, l'Oncle Sam ne regarde pas à la dépense!

## WATERLOO!

La bataille de Waterloo nous remet en mémoire ces vers admirables de Victor Hugo:

O Waterloo! Je pleure et je marrête, hélas!  
Car ces derniers soldats de la dernière guerre  
Furent grands: ils avaient vaincu toute la terre,  
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,  
Et leur âme chantait dans des clairons d'airain.

..... En un clin d'oeil,  
Comme s'envole au vent une paille enflammée,  
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée!  
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,  
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!  
Soixante ans sont passés, et ce coin de la terre,  
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,  
Ce champ sinistre, où Dieu mêla tant de néants,  
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

Quand les femmes de la Perse se rendent visite, elles se présentent des roses réciproquement.

## LES FEMMES DANS LES USINES ANGLAISES

La *Gazette du Travail*, dans son numéro de février, déclare qu'il y a actuellement 700,000 femmes environ employées à la fabrication du matériel de guerre et 650,000 à d'autres travaux industriels de l'Etat.

En outre, 40,000 femmes environ sont utilisées pour les transports ainsi qu'à des occupations commerciales.

Les statistiques montrent qu'environ 1,413,000 femmes, sans compter les travailleuses rurales occasionnelles, remplacent directement les hommes, le plus grand nombre dans des occupations commerciales et industrielles.

C'est dans les établissements et administrations de l'Etat et dans les tramways que ces remplacements sont les plus nombreux.

## CURIOSITES PHILATELIQUES

Tout récemment, l'attention des philatélistes était éveillée par ce fait curieux révélé par l'un d'eux: en examinant à la loupe le timbre anglais à l'effigie de George V, on découvre la silhouette d'une élégante jeune femme en train de mettre son chapeau. Les yeux du roi forment le chapeau, les sourcils en sont les plumes, la partie blanche des joues constitue le corps et la barbe royale donne l'impression d'une robe drapée.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que l'on fait de semblables découvertes en observant les timbres-poste. En retournant un timbre serbe de 1900, on voit nettement une tête de mort.



## L'INFLUENCE DES GRANDES CANONNADES SUR LA PLUIE

LA théorie la plus ancienne de la cause de la pluie est, comme on sait, celle de James Hutton de 1784. Selon lui, le mélange de deux volumes d'air, tous les deux saturés ou à peu près, est toujours accompagné d'une précipitation ou condensation. Nous savons à présent que le mélange de deux masses d'air saturées ne peut jamais produire une pluie intense, mais qu'il est seulement favorable pour former un nuage ou un brouillard.

Dès l'année 1867, M. Peslin a pour la première fois appliqué les formules de la Thermodynamique aux phénomènes atmosphériques dans un Mémoire: *Sur les mouvements généraux de l'atmosphère*, publié dans l'*Atlas météorologique* de l'Observatoire de Paris. Dans ce Mémoire il a étudié les variations de température d'une masse d'air saturée ou non saturée, qui s'élève ou s'abaisse dans l'atmosphère, et il a montré que la cause principale des pluies réside dans le refroidissement dynamique d'un courant d'air ascendant. Un courant d'air descendant au contraire s'échauffe et ne peut pas, par conséquent, amener une condensation de la vapeur d'eau. Ces idées de Peslin ont été plus tard développées, comme on sait, par MM. Hann, von Bezold et d'autres, et il est à présent universellement admis:

1° que le mélange de deux masses d'air saturées ne peut jamais produire une pluie intense;

2° Qu'un courant d'air descendant ne

peut pas causer la pluie, mais qu'il doit, au contraire, augmenter la température et la sécheresse extrêmes dans les régions les plus hautes de l'atmosphère;

3° Que la cause principale et ordinaire de la pluie est le refroidissement d'un courant d'air ascendant.

On a longtemps considéré qu'il suffisait de la moindre raréfaction de l'air saturé de vapeur d'eau pour provoquer la formation du brouillard. Des expériences plus récentes ont démontré qu'il n'en est pas ainsi. Déjà, en 1875, M. Coulier a prouvé que les poussières en suspension dans l'air sont une condition nécessaire pour la condensation. Elle s'effectuera d'autant plus facilement que l'air contiendra plus de poussière. Ces résultats de M. Coulier ont été confirmés par plusieurs savants par des expériences très variées de MM. Mascart, Vuessling, V. Helmholtz, et surtout par celles de MM. Aitken et Melander.

Plus tard, il est prouvé par M. Wigand qu'il y a certaines poussières, comme celle de charbon pur, qui ne causent pas de condensation. Les poussières hygroscopiques sont, au contraire, les plus efficaces. La fumée est très efficace à cause des particules hygroscopiques mêlées avec celles du charbon pur.

Enfin, MM. J.-J. Thomson, Aitken, Langevin, Chauveau, Mme Curie et d'autres ont prouvé que les ions ou particules ionisées, formées par l'incandescence ou par les rayons ultraviolets, et surtout col-

les inonisées *négativement* sont les plus efficaces pour condenser la vapeur d'eau.

Or, ce que nous savons des causes de la pluie, il semble évident que les décharges d'artillerie fréquentes et prolongées ont dans certaines conditions une influence sur les chutes de pluie. "La première condition est, comme dit M. Deslandres, que l'air soit humide et voisin de la saturation. Le canon intervient seulement pour accélérer, pour provoquer immédiatement la chute de la pluie, qui déjà était presque prête à tomber." Il faut, en un mot que *le temps soit cyclonique avec des courants d'air ascendants; dans un anticyclone avec ses courants d'air descendants et sa sécheresse très grande, une condensation n'est jamais possible.*

A cet égard, nous avons une expérience directe faite en Amérique. M. Dyrenforth obtenait du gouvernement à Pezas, une grosse somme pour provoquer la pluie par des explosions très violentes. La réussite aurait été de la plus grande importance, la région ayant souvent à souffrir de fortes sécheresses. L'expérience a été faite à San Antonio les 25 et 26 novembre 1892 par M. Dyrenforth et deux militaires employés comme aides et contrôleurs. Les explosions furent arrangées comme dans une bataille rangée; les caisses contenant du rosselit formaient des lignes et des batteries. Au soir le 25, San Antonio était située entre une basse pression au Nord et une haute au Sud. Le temps était: la température 72° F. (+ 22°, 2 C.), le point de rosée 61° F. (+ 16°, 1 C.), et quelques nuages marchant de l'Ouest. Environ 2,000 kg. de rosselit furent brûlés et par-dessus on fit exploser 150 bombes et 8 ballons remplis de gaz fulminant, lancés vers les nuages, mais sans résultat.

La journée suivante était claire. On

brûle 2,270 kg. de rosselit, on lance 175 bombes et 10 ballons, mais le ciel resta clair. Enfin, pendant la nuit suivante, on tira avec 12 ballons 150 bombes et plusieurs milliers de pounds de rosselit, sans le moindre résultat.

D'après tout ce que nous savons de la formation des pluies, on aurait pu prévoir un tel échec.

De ce qui précède on est certainement autorisé à croire avec M. Deslandres que l'influence des décharges d'artillerie fréquentes et prolongées sur la chute de la pluie est admissible et même probable dans certaines conditions atmosphériques, surtout s'il s'agit de pluies locales aux environs du champ de bataille.

Nous croyons pourtant, avec M. Lemoine, que les pluies très fortes et très prolongées qui causent les inondations ne paraissent vouloir s'appliquer que par l'action des grands courants atmosphériques ou des orages. Les pluies battantes ou averses de grêle ne se forment guère, d'autant que nous en savons à présent, que par le mécanisme compliqué et grandiose au sein d'un orage.

La question soulevée par M. Sebert, sur les pluies provoquées par la canonnade à une grande distance du champ de bataille, est plus difficile. Pour cela, il faut admettre que de grandes masses d'air, en s'élevant au-dessus de la région où ont lieu ces explosions, soient emportées par des vents régnant à une certaine distance et y trouvent des couches d'air saturées d'humidité dans lesquelles il serait possible de provoquer des chutes de pluie.

Pour vérifier cette hypothèse, il serait, comme le dit M. Sebert, nécessaire de faire des recherches spéciales. Cependant, les fumées se dissipent rapidement et il ne semble guère probable qu'une influence à grande distance soit possible.

Il n'y a pas lieu de croire, d'après nos connaissances actuelles, que les pluies observées par M. LeMaout, en France, pendant la guerre de Crimée, soient causées par les batailles du sud de la Russie. Evidemment les masses d'air n'ont pas été transportées le long de la surface terrestre au-dessus de hautes montagnes et de profondes vallées. Car, plus on s'élève dans l'atmosphère, plus on rencontre le vent dominant de l'Ouest des zones tempérées qui devient plus constant au fur et à mesure qu'on s'élève dans les couches supérieures. La constance de ce vent à la hauteur des cirrus (7-10 k.) est prouvée par les observations des nuages et la direction observée des ballons. Pendant l'expédition franco-suédoise de sondages aériens, organisée par moi et mon ami regretté Teisserene de Bort à Kiruna en Laponie, on a lancé 72 ballons-sondes, dont 47 sont retrouvés. De ces 47 ballons, seulement 3 ont été retrouvés à l'ouest du méridien de Kiruna; tous les autres ont été trouvés à l'Est jusqu'en Finlande.

Un transport d'une masse d'air à une grande distance de l'Est à l'Ouest est en général impossible dans la zone tempérée à cause de la circulation générale de l'atmosphère. M. Sebert mentionne les poussières volcaniques qui flottent souvent pendant longtemps dans les régions les plus hautes de l'atmosphère et qui causent un voile gris couvrant le ciel, ou même un brouillard sec et souvent des crépuscules rouges. Les éruptions de l'Etna en 1723, d'Islande en 1783, du Krakatau en 1883 et de Viatmai en 1912 ont été suivies de phénomènes semblables. L'éruption du Krakatau était la plus formidable; l'explosion lançait des masses volcaniques à une hauteur énorme et des quantités immenses de poussières très fines restaient flottantes pendant plusieurs années dans les régions

les plus hautes de l'atmosphère. Encore en 1890 on les voit pendant les nuits claires comme des *nuages argentés*, dit M. Jesse, à Berlin, mesurait la hauteur moyenne énorme de 82 km. Par conséquent, ces poussières avaient atteint la *stratosphère* où les mouvements verticaux n'existent plus et où la température (environ—60°) reste presque constante à toute hauteur. Or, les poussières sont tombées extrêmement lentement et par très petites quantités dans l'atmosphère inférieure et n'ont pas pu causer des pluies dans les couches supérieures très sèches; d'ailleurs, les fumées des mines les plus fortes n'atteignent guère une telle hauteur.

— o —

## MONTAGNES ROCHEUSES

Font partie des montagnes rocheuses :

<i>Monts</i>	<i>Pieds</i>
Cascade .....	9,825
Sulphur .....	7,455
Inglismaldit .....	9,785
Assiniboine .....	11,860
Edith .....	9,154
Pilot .....	9,650
Castle .....	9,500
Sheol .....	10,000
Temple .....	11,535
Pinnacles .....	10,000
Lefroy .....	11,290
Hungabee .....	11,305
Deltaform .....	11,000
Cathédrale .....	10,204
Stephen .....	10,000
Field .....	8,504
Sir Donald .....	10,600

— o —

Sir John A. McDonald, premier ministre du Canada durant nombre d'années, mourut le 6 juin 1891.

## LES TANKS

DANS cette guerre où le génie humain a imaginé tant d'engins pour la lutte, associant les derniers progrès de la mécanique, de la physique et de la chimie au progrès militaire, une attention spéciale doit être accordée aux fameux "tanks" qui ont causé, à leur apparition, tant de stupeur, de trouble et d'anxiété dans les rangs de nos ennemis.

Nos appareils français ont été construits similaires à ceux des Anglais, bien que d'un type nouveau et perfectionné, dans les fabriques de Saint-Chamond et de Châlons-sur-Saône.

Le "tank" ou "char d'assaut" français, marche comme le type anglais, sur chaînes, c'est-à-dire que l'on emploie pour la locomotion, le système américain "caterpillar" que nous avons déjà décrit précédemment. Toutefois, dans le type français, la puissance motrice est améliorée, par suite du moindre développement des chaînes.

Le tank français a trois cylindres de peu de longueur: deux aux angles antérieurs et l'autre à l'angle postérieur de gauche. Ces cylindres permettent aux servants, la vue à l'extérieur.

Pour inspecter le champ, l'appareil anglais porte deux ouvertures à la partie supérieure, d'où sortent les périscoopes. L'appareil français a un cylindre de dimensions réduites entre les deux latéraux de la partie antérieure; on y dispose le périscope.

La proue, qui a pour objet de couper les barrières de fil de fer, est formée, dans le tank français, de quatre plans: le supérieur, pentagonal, joint à la couverture et formant avec elle un angle de 120°, sert de bouclier à un canon à tir rapide d'environ 7,5 cm.

Les deux plans latéraux, unis au supérieur, portent à leur intersection, une forte nervure d'acier, prolongée en haut de l'arête d'union.

Les moteurs du tank français sont au pétrole.

Le tank anglais qui s'employait en France, dans les premiers mois de cette année, avait quatre puissants moteurs à gazoline, à six cylindres, placés par paire à chaque extrémité. Chaque paire de moteurs, dans les circonstances ordinaires, peut faire mouvoir la machine indépendamment des deux autres.

## DIMENSIONS

Longueur .....	24 pieds	15 pieds
Largeur .....	15 "	9 "
Hauteur .....	12 "	6½ "

## ARMEMENT

Dans le *tank femelle* anglais, se trouvent 10 mitrailleuses: trois dans chacune des guérites latérales; des autres: deux dans la têtère et deux à l'arrière.

Le *tank mâle* porte, en outre, à la partie supérieure de la couverture, une petite coupole tournante, pour un canon de calibre réduit.

Le tank français est armé de deux mitrailleuses à la partie antérieure, une de chaque côté; l'autre, dans le plan supérieur de la proue, à droite et joint à la porte par où sort le canon à tir rapide dont nous avons parlé.

On construit, aux Etats-Unis, un modèle de *tanks* dont les essais ont été faits à Los Angeles (Californie), lesquels à l'exception de leur excessive hauteur, diffèrent extrêmement peu des types décrits précédemment.

# LES ECONOMIES ET L'ALIMENTATION EN TEMPS DE GUERRE

(APPLICABLES au CANADA)

POURQUOI IL FAUT ÉCONOMISER EN TEMPS  
DE GUERRE.

QUAND, au début de la guerre, on parlait du blocus des pays centraux, c'est avec une joie naïve qu'on représentait les robustes appétits germains réduits à une ration exigüe. Nos journaux reproduisaient les commandements, les avis, les circulaires que le gouvernement allemand répandait à foison et dans lesquels il ne craignait pas d'émettre les considérations les plus méticuleuses; jusqu'à s'inquiéter de la différence de déchets que donnent les pommes de terre pelées, crues ou cuites, jusqu'à imposer à toutes les ménagères de ne plus employer que des pommes de terre bouillies.

Certes, le départ au front de nos jeunes hommes avait réduit notre production, tant aux champs qu'à l'usine, leur entretien coûtait plus cher aux armées qu'au foyer; mais n'avions-nous pas des stocks considérables, la liberté des mers, et de l'or pour payer les produits achetés? Donc ni à s'inquiéter, ni à se restreindre. Et la vie matérielle du pays continuait à peu près comme par le passé, assombrie seulement des angoisses et des deuils créés par la lutte sanglante. Pour quelques-uns même elle paraissait plus facile, les allocations, les salaires plus élevés ayant mis de

l'argent dans des mains peu habituées à le manier et promptes à le laisser se répandre au dehors.

\* ☆ \*

Les années ont passé, nos stocks se sont réduits à cause de la production moins importante, et aussi parce que cette importation à travers les océans, sur laquelle nous comptions si fermement pour nous ravitailler n'a pu se faire comme nous l'espérions.

En effet, nos productions ont été amoindries, et cela dans tous les ordres de la consommation; pour le charbon par exemple, nous en produisons 41,145,000 tonnes en 1913 et il nous suffisait d'en importer 20,000,000 de tonnes pour couvrir nos bennes; mais nos mines du Nord envahies par l'ennemi, nos mineurs appelés sous les drapeaux, notre production s'est soudain réduite de moitié. Pour les céréales, ce sont des constatations analogues; la France est le pays qui consomme le plus de pain; en temps de paix, la récolte nationale était en moyenne de 88 millions de quintaux et 20 millions de quintaux achetés à l'étranger suffisaient à parfaire notre ration. En 1917, le déficit a dépassé 45 millions de quintaux: je pourrais multiplier les exemples si la place ne m'était me-

# GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO  
IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

## RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

## CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

## EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

**Premièrement:** Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

**Deuxièmement:** Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens

## ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les velle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

## LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des branches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

## FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force — Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

## ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à  
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,  
Block 2140, St-Louis, Missouri, U.S.A.  
Pour un essai gratuit du Plapao et le livre de  
Mr. Stuart pour la hernie.

Nom .....  
Adresse .....  
Le retour de la maille apportera l'essai gratuit  
de Plapao.

surée. A chacun de ces déficits correspond une dépense, une dépense énorme, c'est-à-dire un appauvrissement du trésor, un change plus onéreux, une dette plus importante.

Et ce n'est pas tout. Ce ravitaillement ne nous coûte pas seulement un or précieux, il nous coûte encore des navires et des vies humaines, les jeunes vies humaines, les jeunes vies de nos marins, des marins de nos alliés. Bloqué par les marins français, anglais, américains, l'ennemi a construit des sous-marins, il y a employé toute son activité, toutes ses ressources, et ses engins ont attaqué nos transports maritimes, ont détruit tant de bateaux que le prix du fret a monté d'une manière invraisemblable et que nous n'avons plus assez de navires pour transporter les marchandises qui nous sont nécessaires, les munitions dont nous avons besoin, les soldats américains qui nous viennent en aide, et le ravitaillement de ces soldats. Sur les quais des Etats-Unis et de nos colonies, des milliers de tonnes de marchandises payées par nous, mal protégées contre les intempéries de l'atmosphère attendent; et la question qui se pose à nous est celle-ci: faut-il les importer et continuer à ne nous priver de rien, ou faut-il les laisser et importer les combattants américains?

Poser la question, c'est y répondre; mais c'est en même temps opiner pour les restrictions et accepter de faire des économies.

Oui, il faut, comme l'ont fait les Anglais et les Américains, accepter d'abord de nous soumettre honnêtement, sincèrement aux restrictions édictées par le gouvernement. Certes, dans ce pays d'imagination ingénieuse, il est très facile pour tous ceux qui veulent s'en donner la peine de tourner les décrets plutôt que de les sui-

vre; au lieu de nous glorifier de notre habileté, ayons en honte; au lieu de tourner les restrictions, accentuons-les quand cela est possible et appliquons-nous dans les matières qui ne sont pas encore rationnées, à n'employer que le minimum. C'est pour nous, gens de l'arrière, la manière la plus efficace de collaborer à la défense nationale. Sans doute, il peut sembler à quelques-uns que les minimales économies que chacun de nous peut réaliser ont bien peu d'importance; elles en acquièrent une énorme, multipliées par le nombre de Français que nous sommes. N'a-t-on pas calculé que  $\frac{1}{3}$  d'once de pain économisé à chaque repas, par 30 millions de Français, représentaient une économie annuelle de 30 millions de dollars, dont 24 millions d'or payé à l'étranger!

Economiser, cela ne veut pas dire se priver. Cela signifie tirer un intelligent parti de toute chose, utiliser complètement toute chose, ne rien gaspiller! Cela veut dire que les hommes et les femmes de France, persuadés qu'ils peuvent contribuer à la défense de la patrie en veillant à la sage utilisation de nos ressources, s'appliquent à mieux connaître ce qui s'y rapporte, à réfléchir avant de les employer, à utiliser leur ingéniosité non à tourner la loi, mais à la rendre plus facilement applicable. Ayant agi ainsi, ils auront travaillé pour le pays, et ils auront ainsi travaillé pour eux-mêmes. Car les économies créent l'épargne, et si cette épargne prêtée aujourd'hui à la France lui permet de compléter ses armements, demain elle sera pour ceux qui l'ont faite la réserve bénie qui, le soir de la vie venu, leur permettra de finir leur existence sans remords et sans craindre de tomber à la charge d'une nation déjà lourdement endettée.



**LE SANG, C'EST LA VIE**  
Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

**L'HISTO-FER GARNIER**

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

**PRIX : \$1.25** la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX  
**PHARMACIES MODELES DE GOYER**  
AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL  
**COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.**

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,  
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.



POURQUOI IL FAUT ÉCONOMISER LA VIANDE  
ET COMMENT ON PEUT L'ÉCONOMISER.

Avant la guerre peu nombreux étaient les Français qui savaient l'importance du troupeau national pour un pays. Heureux et insouciant nous nous laissions vivre, nous contentant d'importer sous la forme de bétail, de viande fraîche, frigorifiée ou salée ce qui nous manquait pour faire la ration carnée annuelle de la France. Ration évaluée, pour le seul troupeau bovin à 1,900,000 têtes (boeufs et vaches), soit 600,000 tonnes de viande nette.

Les années sévères sont venues; notre cheptel éprouvé par les réquisitions, par le manque d'aliments a diminué en nombre alors que les exigences de la troupe haussaient le taux de notre consommation; si bien que le chiffre de notre importation s'est accru de manière formidable. Alors que dans les trois premiers trimestres de 1913 nos achats de viande à l'étranger ne dépassaient pas 5 millions de dollars, dans l'espace de temps correspondant en 1916 ils se sont élevés à 100 millions de dollars.

Tout commentaire atténuerait l'éloquence de ces chiffres; ne pas tenir compte de la réduction vraiment importante de notre troupeau, ce serait compromettre dans un délai plus ou moins rapproché le ravitaillement de nos armées.

Qu'on y songe et que chacun se soumette honnêtement aux restrictions demandées!

\* ☆ \*

Cette restriction se trouve, par un hasard heureux, en corrélation étroite avec les données de l'hygiène. Nous mangeons de la viande parce que notre corps s'use, parce que chez les jeunes il grandit et que la viande contient une substance appelée

*albumine*, qui est indispensable à la réparation et à la formation de nos tissus.

Cette albumine ne se trouve pas seulement dans la viande de boucherie, le gibier, la volaille, la charcuterie, le poisson, les oeufs, le lait et les fromages, substances d'origine animal, mais dans des substances alimentaires d'origine végétale: le pain, les haricots, les lentilles, les pois, les amandes, les noix, les noisettes, etc.

En mangeant  $3\frac{1}{4}$  onces à 5 onces de viandes par jour, on absorbe la quantité d'albumine qui nous est nécessaire et qui représente à peu près le cinquième de ce poids. Mais il n'est pas *indispensable* de manger de la viande pour avoir à notre disposition cette albumine, nous arrivons au même résultat en absorbant en quantité voulue n'importe lequel des aliments que nous avons énumérés. Seuls les enfants et les jeunes gens ont un besoin absolu d'albumine d'origine animale.

Pour tous *en manger trop est nuisible*. Pour beaucoup d'entre nous la ration actuelle est fortement exagérée puisque à Paris, en 1916, la consommation moyenne de viande par personne et par jour a été de 10 onces, c'est-à-dire le double de ce qu'il était hygiénique de manger: réduisons donc notre consommation de viande: 1° pour nous mieux porter; 2° pour ne pas acheter de viande à l'extérieur, ce qui diminue nos réserves d'or; 3° parce que nos moyens de transport sont limités, les traversées dangereuses, et qu'il vaut mieux laisser les bateaux pour le transport des hommes et des munitions; 4° enfin, comme le disait le ministre du ravitaillement dans sa circulaire du 22 avril 1918, "parce que nos ressources alimentaires — et en particulier la viande de préparation facile — doivent être ménagées et réservées par priorité à notre armée". A l'heure où nos soldats sont soumis à de si rudes é-

# La Jambe Artificielle

# CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,  
facile, légère, confort par-  
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis  
près de 60 ans, de faire ce qu'il  
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,  
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,  
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la  
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

CONSULTATIONS GRATUITES

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



preuves et accomplissent si héroïquement leur devoir, il serait inadmissible que tous nos efforts n'eussent pas pour effet de leur assurer chaque jour toute la ration qui leur est nécessaire.

La nécessité d'économiser nous étant impérieusement démontrée, voyons comment on peut économiser la viande.

Trois onces et quart de viande après cuisson ne pèsent guère plus de 2 onces  $\frac{1}{2}$ . C'est un bien petit morceau pour ceux qui ont l'habitude de se servir copieusement; il appartient à la ménagère d'en augmenter l'apparence et la valeur alimentaire:

a] En remplissant l'intérieur du morceau de viande d'une farce de riz, de mie de pain, de marrons ou d'oignons;

b] En enrobant la tranche de viande de pâte de friture ou de pâte brisée (*viandes encapuchonnées, bouchées de viande*). Cette pâte peut être remplacée par une pomme de terre, une tomate, un artichaut, une aubergine (*pommes de terre farcies, tomates farcies*), etc.

c] En mélangeant la viande ou le poisson à une sauce ou à la mie de pain, ou à l'un et à l'autre: on obtient ainsi des *pâtés*, des *puddings*, des *soufflés*.

d] En faisant cuire ensemble la viande ou le lard et un légume, peu de viande et beaucoup de légumes, telle est la règle qui domine la préparation de nos populaires *ragoûts* de France; ils n'en sont que meilleurs;

e] Enfin la viande de cheval remplace très bien, malgré les préjugés, la viande de boeuf.

\* ☆ \*

Nos alliés nous ont donné l'exemple des restrictions, tant pour la viande que pour les autres articles de consommation. Dès le 1er novembre 1917, on établissait aux Etats-Unis un jour sans viande par semai-

ne, le mercredi. Le 26 janvier 1918, un décret de M. Hoover, le ministre du ravitaillement, instituait un repas sans viande par jour et il interdisait la consommation de la viande de porc — c'est-à-dire du jambon, du lard, ou bacon — les mardis et samedis. Aussi le 24 février 1918, la commission des vivres de Washington annonçait-elle que, grâce à ces restrictions, on avait pu envoyer aux alliés 165 millions de livres de boeuf et 400 millions de livres de porc! Au Canada — toujours pour venir en aide aux Alliés — des mesures analogues ont été prises.

En Angleterre, après des jours difficiles où des queues de 2,000 personnes stationnaient devant les boutiques des bouchers à partir de deux heures du matin, on a rationné la viande. Le boucher la livre sur présentation de la carte, le roi George lui-même a la sienne. Le décret du 4 janvier attribue à chacun, riche ou pauvre, 5 onces de viande par jour; d'après ce que nous avons vu plus haut cette ration correspond aux données de la physiologie. A partir du 5 mai, époque à laquelle commence l'engraissement du bétail, cette quantité sera déduite de moitié.

Il est naturel que nous soyons soumis en France à des restrictions analogues; le 27 avril, M. Boret, ministre du ravitaillement, a émis un décret d'après lequel:

ART. 1 : *A partir du 15 mai, l'on n'aura pas le droit de vendre de viande fraîche, congelée, salée, préparée ou en conserve les mercredis, jeudis et vendredis.*

ART. 3 : *Sont considérés comme viandes: la viande de boucherie (boeuf, veau, mouton, chèvre), le porc, la charcuterie, la triperie sous toutes ses formes, la volaille, le lapin, le gibier.*

En deux mots: la chair des mammifères, (celle du cheval exceptée) et celle des oiseaux, car en effet l'ART. 4 nous dit:

## : Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais, mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

## LA BANANE

*“La prescription de l'article premier ne s'applique pas à la viande de cheval dont la vente est autorisée pendant les jours d'interdiction, mais uniquement par les boucheries qui vendent exclusivement cette viande.”*

\* ☆ \*

Telles sont les résolutions auxquelles notre ministre s'est arrêté après avoir pris conseil des bouchers, des marchands de bétail, etc., tous gens très qualifiés pour connaître les besoins des producteurs et des vendeurs; peut-être eût-il pu consulter les consommateurs, c'est-à-dire les ménagères. Il est plus que probable, que plus pratiques et plus méfiantes que les commerçants, elles eussent, d'un commun accord, préféré la restriction de viande sous la forme d'une carte limitant la valeur monnayée de l'achat journalier — ainsi qu'on l'a faite en Angleterre — plutôt que ces restrictions par jours que la plus médiocre cuisinière saura tourner sans difficulté et qui, quoiqu'on en dise, établissent une inégalité dans les restrictions selon les possibilités budgétaires de chacun.

Probablement les mesures prises n'ont-elles rien de définitif et si elles ne donnent pas les résultats désirés avisera-t-on à d'autres moyens. Quoiqu'il en soit le devoir de tous les Français, et en particulier de toutes les Françaises, est de se soumettre *loyalement* au décret. Ce n'est pas pour eux que nos dirigeants l'ont établi, c'est, je le répète encore, *pour assurer un ravitaillement suffisant à ceux qui luttent pour la patrie...* Que ne pouvons-nous davantage pour leur venir en aide!

Que tout le monde, au Canada, mette en pratique ces sages instructions nécessaires à la bonne réussite de la victoire pour nos Alliés!

— o —

Il est intéressant de noter à propos de la banane, qui avait déjà tant de titres à notre reconnaissance (elle est un aliment complet, l'explorateur Stanley n'a-t-il pas dit qu'il *nourrirait* un jour le monde entier) il est intéressant de signaler les extraordinaires ressources qu'elle nous offre au point de vue tinctorial.

La peau, la pulpe et la tige de la banane fournissent chacune une teinture de différente couleur et cette couleur varie encore selon le degré de maturité ou de précocité du fruit.

De la tige et de la chair de la banane, lorsque le fruit est vert, on peut obtenir par certains procédés un merveilleux vieux rose.

Si l'on emploie seulement la pulpe de la banane, on obtient par d'autres moyens, un gris tendre, un gris souris fort recherché comme teinte.

La banane, quand elle est bien mûre, fournit avec sa peau et sa pulpe un superbe rouge écarlate. De nombreuses gammes de jaunes, depuis le plus sombre jaune orangé jusqu'au jaune le plus pâle, sont tirés par divers moyens des bananes, sans compter des bruns superbes, des couleurs “chêne” et “tan” d'une belle résistance à l'usage.

En voilà assez, n'est-il pas vrai, sur cette plante universelle qui, non seulement nourrit l'homme et peut servir à son habillement, mais qui le “loge” aussi: sous les tropiques, les feuilles de bananiers servent de briques et d'ardoises et recouvrent les cases. Ajoutons, enfin, que de sa tige on extrait des fibres textiles pour la fabrication des étoffes et du papier.

Or, les algues marines aux innombrables variétés, les algues, qui, comme les bananes sont alimentaires (on en mange ça



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

**144 rue Sainte - Catherine Est**

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

**AVIS**—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**UNE SEULE MARQUE**

peut vous donner pleine et entière satisfaction c'est celle de

**L'ALLIGATOR**

**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc**

**Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



*Saumontagne Limitée.*

**Bloc Balmoral**

**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

La "Revue Populaire" d'octobre comprendra un Roman des plus palpitants de l'auteur bien connu **Edmond Coz**, et ayant pour titre :

**"LES ROUTES SE CROISENT"**

Ce Roman ayant eu une vogue retentissante dès son apparition, nous ne doutons pas que nos lectrices et lecteurs sauront en apprécier la délicate composition.

et là, notamment en Irlande et en Ecosse; on en peut extraire du sucre et de la gélatine), les algues ont aussi leur droit d'entrée dans les laboratoires du teinturier moderne.

Les couleurs qu'on peut extraire varient fréquemment selon l'endroit où elles ont poussé. Ainsi, des algues de la Floride fournissent une teinture d'un joli rose chair, tandis qu'on extrait de celles qui croissent dans les mers des Antilles un magnifique vert olive.

Ce n'est un secret pour personne que l'industrie tinctoriale, qui se perd dans la nuit des temps, a été profondément révolutionnée, dans le courant du XIX<sup>ème</sup> siècle, par l'emploi des colorants artificiels, substances tinctoriales dérivées des carbures, qui ont peu à peu pris le pas sur les colorants naturels, tirés des animaux et des végétaux.

Les Allemands, dans cet ordre d'idées, avaient accompli des tours de force, surtout parce que nous les avons laissé faire, surtout, parce qu'à la faveur de leurs habiles procédés commerciaux, ils s'étaient attachés à supprimer la concurrence.

Leurs chimistes se vantaient d'être les "rois de l'aniline", ce liquide incolore tiré de la houille en réduisant la nitrobenzine et qui, tel un caméléon, porte en soit tout un arc-en-ciel, puisqu'il est la base de toute une série de couleurs artificielles comme la rosaniline, la fuchsine, etc., etc.

Aujourd'hui, non seulement l'aniline n'a plus de secrets pour nous, mais encore, on a cherché mieux. Les chimistes anglais se sont demandé s'il n'était pas à déplorer qu'on ait, systématiquement, sous la poussée des temps nouveaux, tourné le dos à ces colorants naturels dont on sut jadis faire un si bel emploi.

Quelles étoffes, quels draps, quelles soieries sortis d'un atelier d'Europe sauraient,

par exemple, lutter de richesse, comme coloris, avec les robes de soie teintées, il y a souvent plusieurs siècles, par les Chinois?

Posez la question à un peintre dont l'oeil est fait aux couleurs, et qui en juge comme un musicien juge de la qualité d'un son, et ce peintre vous dira tout l'estime dans laquelle il tient l'Extrême-Orient en matière de couleurs.

Eh bien, aux dires de chimistes anglais qui sont allés en Chine pour prendre la leçon du peuple le plus anciennement civilisé de notre planète, il paraîtrait que les merveilleux procédés de teinture des Célestes sont d'une extraordinaire simplicité.

Pourtant, ces teintures, mieux que les nôtres, résistent à l'épreuve du temps.

Le tisserand chinois qui fait des tapis teint ses laines de telle façon que vous pouvez les faire bouillir dans de l'eau additionnée de cristaux, sans que leur couleur pâlisse.

Et pourtant, ses couleurs, il les tire d'animaux ou de végétaux qu'il a sous la main.

Son jaune impérial de Chine, ses noirs d'ivoire comparables à la plus belle encre "chinoise", il les obtient d'une variété du *robinier* appelé vulgairement acacia blanc ou robinier faux acacia.

Il tire la série de ses bruns des écorces des glands de chêne; les alcées (genre de malvacée qui renferme la rose trémière) lui fournissent ses pourpres. Il obtient ses couleurs vertes et rouges d'un grand nombre d'arbres.

Nul doute que si nous imitons à notre tour les Chinois, avec les merveilleuses ressources botaniques dont nous disposons, nous ne sachions un jour les égaler.

— o —

Wilberforce entrant au Parlement à l'âge de 21 ans.

# BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge par l'emploi du **Traitement DENISE ROY en 30 jours**

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une **ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE SUR LE BUSTE,**

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Benfaisant pour la Santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

**Prix du Traitement Denise Roy de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.  
BOITE POSTALE 2740



## LA REVUE POPULAIRE MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 196 PAGES

Pour \$1.75 par an, ou 90 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette et Cie, Editeurs-Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étrangers, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques, choisies avec soin.

A chaque mois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-contre.

### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour 1 an, ou 90c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.



## L'ORIGINE DE LA CLOCHE A PLONGEUR

PRENEZ un verre, renversez-le et enfoncez-le verticalement sur un vase rempli d'eau. Quelques efforts que vous fassiez, cette eau ne s'éleva que fort peu au-dessus du bord circulaire intérieur du verre, vous ne pourrez parvenir à le remplir complètement d'eau. Cela tient à ce qu'il y a de l'air au fond du verre et que l'air est compressible, mais aussi impénétrable. Sans nul doute, cette simple expérience de physique a dû donner à l'homme la première idée de la cloche à plongeur.



Une cloche à plongeur

(D'après un dessin de l'"Histoire du Grand Alexandre", livre imprimé en 1488).

Installez un homme sur une banquette placée à une certaine hauteur dans une cloche et immergez cette cloche. Si la hauteur de la banquette a été bien calculée, le plongeur ne sera pas atteint par l'eau, lorsque la cloche parviendra au fond.

Il ne s'agira plus, pour permettre au plongeur de faire un long séjour sous l'eau, que de renouveler artificiellement l'air nécessaire à sa respiration. C'est ce

que l'on fait au moyen de pompes dont l'invention remonte à un peu plus d'un siècle.

Ces pompes, seules, constituent une nouveauté. En fait, il y a plus de vingt siècles que les hommes sont allés retirer du sein des eaux des trésors engloutis. Ils se servaient pour cela de cloches. Elles étaient imparfaites, assurément, parce qu'on ne savait pas y renouveler l'air respirable. Mais elles fonctionnaient pourtant.

Hérodote, quatre cents ans avant notre ère, nous parle d'un Lacédémonien qui travaillait sous l'eau. De même, dans l'*Histoire du Grand Alexandre*, un livre imprimé à Strasbourg en 1488, on nous entretient d'expériences sous-marines accomplies à l'époque.

Nous plaçons sous vos yeux un dessin rudimentaire tiré de cet ouvrage, et qui vous représente une des premières cloches à plongeur. Vous remarquerez qu'elle est constituée par une sorte de caisson rectangulaire et très petit. Ce caisson est retenu par une chaîne, qu'un homme, placé sur le rivage, tient à la main. A l'intérieur de la cloche, vous pouvez apercevoir le plongeur. Quand le plongeur commençait à respirer avec difficulté, on ramenait la cloche à la surface et l'homme se reposait.

On a, naturellement, réalisé de grands progrès depuis l'invention de ces cloches primitives. Nous examinerons bientôt une cloche à plongeur moderne.

— o —



## UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre berdo-madaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

### **Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

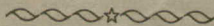
Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.





## PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



### DECHAUX FRERES

Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST

301,

51,

52.



# Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : : : Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : : ”

IDA C. BAILEY ALLAN,

*Spécialiste en économie domestique.*

## Lait Condensé *Borden's*



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL